

NOUVELLES
INSTRUCTIVES

Bibliographiques, Historiques & Critiques de Médecine, Chirurgie & Pharmacie.

OU

RECUEIL RAISONNÉ

De tout ce qu'il importe d'apprendre pour être au courant des connoissances & à l'abri des erreurs, relatives à l'Art de guérir.

DÉDIÉ à S. A. S. Monseigneur le Duc d'ORLÉANS, premier Prince du Sang.

PAR M. RETZ.

TOME QUATRIÈME.



A PARIS,
Chez MÉQUIGNON, l'aîné, Libraire, rue des Cordeliers, près des Ecoles de Chirurgie.

M. DCC. LXXXVII.

Non ullam aut vim aut insidias hominum judiciis facimus, aut paramus; verum eos ad res ipsas, & rerum fœdera adducimus, ut ipsi videant quid habeant, quid arguant, quid addant atque in commune conferant.

Baco.





NOUVELLES DE MÉDECINE,

ARTICLE PREMIER.

Suite des RÉFLEXIONS *concernant* l'influence des climats dans les maladies populaires, *servant de réponse à une lettre de M.* READ, *Médecin à Metz, du* 12 *Février* 1787, *dans laquelle l'auteur a pris la défense du* Projet de Géographie Médicale à l'usage des troupes.

MONSIEUR,

J'aurois bien mal rempli mon but, si, en proposant un sujet de *discussion salutaire*, intéressant pour l'humanité, je n'avois qu'ouvert une source à des écrits polémiques, dans lesquels, vous le savez, on ne tombe jamais d'accord, ne fût-ce que par amour-propre, & qui ne servent qu'à fortifier le

vulgaire dans l'opinion que les Médecins ſont perpétuellement en diſſention.

S'il étoit poſſible que je fuſſes déterminé par toute autre choſe que par des faits en faveur du *Projet de Géographie Médicale* que vous défendez, le poids de votre autorité pourroit peut-être y réuſſir ; mais je n'ai pu retirer de votre lettre d'autre fruit, que d'y découvrir une partie des raiſons qui peuvent paroître ſpécieuſes à quelques partiſans de cette nouveauté, & une occaſion favorable pour diſcuter ces raiſons. Je les diſcuterai ſans partialité, ſans aigreur, guidé uniquement par le *deſir d'être utile*, que vous perſifflez. Rien n'eſt ſi aiſé, Monſieur, que le perſifflage ; mais rien ne prouve mieux le défaut de moyens que celui-là : je me garderai de l'employer. Je n'imprime d'ailleurs cette réponſe, que j'ai eu l'honneur de vous envoyer le 17 Février dernier, & qui eſt reſtée ſans réplique, qu'après m'être aſſuré, par un laps de pluſieurs mois, que vous n'avez rien trouvé à répliquer.

Vous commencez par ce vers de GRESSET dans *le Méchant* :

Quand je blâme quelqu'un, je le dois, & me nomme.

Je ne *blâmois* perſonne, Monſieur, je *réfléchiſſois* ſur une choſe, & une choſe utile, quoique vous en diſiez ; j'étois d'ailleurs nommé à la tête des *Nouvelles de Médecine.* Ce que Greſſet fait adreſſer au Méchant, ne me convient ſous aucun rapport ; l'épigramme qu'on auroit voulu mettre dans votre épigraphe, n'en eſt point une. Vous continuez :

Si le ſyſtême d'abuſer de tout, qui, ſelon vous, caractériſe cette partie de notre ſiècle, s'eſt introduit dans l'Art de guérir, on en chercheroit en vain une preuve dans l'influence que l'on continue d'attribuer aux climats ſur la ſanté de ceux qui les habitent.

Oui, Monſieur, le ſyſtême d'abuſer de tout, & principalement des choſes qu'on ne peut démontrer, comme les *cauſes des maladies populaires*, me paroît dominer en Médecine au détriment de cette ſcience ; mais l'abus ſeroit au comble, ſi les Médecins

d'hopitaux, les ſeuls, pour ainſi dire, qui ſoutiennent leur Art contre les incurſions des Médecins ſpéculateurs, venoient à être imbus de la contagion des ſyſtêmes. C'eſt pour tâcher d'obvier à ce malheur que j'ai écrit mes *Réflexions ſur le Projet de Géographie Médicale*, & que je les ai ſoumiſes au jugement des Médecins d'hopitaux, au vôtre particulièrement, ſans prétendre que mon opinion dût prévaloir; & c'eſt pour continuer de porter dans cette matière tout le jour dont elle eſt ſuſceptible, que je vais développer davantage mes propoſitions, & diſcuter les objections que vous avez bien voulu y faire; l'Art de guérir ne pourra que gagner à cette diſcuſſion.

Qu'ai-je fait d'abord en déduiſant les motifs de confiance qui pouvoient déterminer pour ou contre une opinion nouvelle, dont vous vous déclarez partiſan, & qui a beaucoup d'antagoniſtes, ſi ce n'eſt une choſe utile, une choſe recommandable par mille exemples? On a diſcuté les documens de toutes les ſectes de Médecins, qui, hélas! ont été nombreuſes: Dogmatiques, Empiriques, Méthodiques, Méchaniciens, Chymiſtes, Obſervationiſtes (*Nouvelles*

Tom. II, p. 397), Epidémiſtes, *Tom. III, pag.* 414), tous ont été ſcrutés dans leurs principes, examinés dans leurs conſéquences, obſervés dans leurs fonctions; & vous voulez qu'on épargne les *Topographes.*

Vous auriez peut-être préféré, & c'eſt tout ſimple, que le ſujet de votre nouvelle ſecte eût été accueilli, comme il vous paroiſſoit le mériter, ſans examen, à l'aide de l'autorité ſeule du *Médecin éclairé qui a entrevu la poſſibilité de l'exécution de ſon projet.* La choſe n'étoit pas poſſible, Monſieur; cette facilité elle-même n'auroit été ni avantageuſe à l'auteur, ni favorable au parti des croyans; on les auroit tracaſſé plus tard, lorſqu'ils ſe feroient peut-être vus fortifiés dans leur croyance. Vous-même devez trouver bon que je me ſois occupé à *réfléchir* ſur le ſujet qui vous intéreſſe; s'il a le deſſus, ſon triomphe en ſera plus grand, & vous ſerez forcé de reconnoître que j'y aurai contribué.

Le *projet de Géographie Médicale* eſt oiſeux, ridicule, contradictoire à lui-même, & humiliant pour les Médecins.

*Cette erreur, ſi l'on pouvoit regarder comme telle ce point d'hygiène, ſeroit plus un radotage qu'un ſchiſme, & l'on en chargeroit plutôt la mémoire d'*Hypocrate *que l'eſprit novateur de notre ſiècle.*

C'eſt donc, Monſieur, une opinion *renouvellée des Grecs*, que l'auteur du projet a miſe au jour, & que vous défendez; mais, en l'étayant de l'autorité d'Hypocrate, ne ſeriez-vous point dans l'erreur? Cette opinion eſt-elle bien réellement celle de l'auteur grec à qui vous l'attribuez? Avez-vous pu croire que de tous les Médecins attachés aux préceptes de ce grand homme, occupés de ſes écrits, imitateurs de ſa pratique, le ſeul auteur du *projet*, l'eût découvert, développé, propoſé, ſi c'eût été une découverte ſuſceptible de développement, ou ſeulement propoſable?

Ce que vous appellez *un point d'hygiène dont on devroit charger la mémoire d'Hypocrate*, ne ſeroit-il pas plutôt le ſonge creux de quelque mauvais traducteur des ouvrages grecs, d'un homme que vous

nommez le *père de la Médecine*, mais qui n'eſt certainement pas celui des erreurs qu'on a miſes ſur ſon compte, afin de leur donner du crédit ?

Vous ſerez aiſément déſabuſé, Monſieur, ſi vous parcourez attentivement la précieuſe traduction françoiſe des *Aphoriſmes d'Hypocrate*, dont M. Lefebure de Villebrune vient de faire préſent à tous ceux qui ne pouvoient prendre une idée des ſentimens du père de la Médecine, dans des traductions infidèles. Parmi pluſieurs remarques relatives aux opinions des traducteurs, ſubſtituées à celles de l'auteur, vous y verrez que celui-ci n'a pas commis l'erreur dont vous l'accuſez ; qu'il n'a pas écrit un mot qui exprime qu'il regardoit les climats comme des cauſes de maladies, & qu'il n'avoit beſoin de *Géographie Médicale*, ni pour traiter ſes malades, ni pour compoſer ſes *épidémiques*.

A conſulter donc le vrai ſens des écrits d'Hypocrate, la doctrine d'une Géographie Médicale (quoique univerſellement reconnue, à ce que vous prétendez) ne paroît que deſtinée à *s'introduire*, comme vous le dites vous-même, *en Médecine pour*

ſauver aux eſprits ſuperficiels les détails de l'inſtruction, l'ennui de la ſcience.

Quand il ſeroit vrai qu'Hypocrate eût penſé que les climats étoient la cauſe des maladies populaires obſervées en Grèce, imaginera-t-on qu'il ait voulu attribuer ces maladies à des climats éloignés, d'où ſeroient venues les perſonnes qu'il auroit vues malades? *Sur quoi porte donc votre parité*, entre le ſyſtême de l'auteur du projet & celui que vous ſuppoſez à Hypocrate?

Seroit-il d'ailleurs bien étonnant que le père de la Médecine ſe fût trompé? Ecoutons le judicieux CHIRAC, quand il s'élève contre une autre opinion auſſi fauſſe que celle de l'influence des climats, & peut-être auſſi injuſtement attribuée à Hypocrate: c'eſt celle d'un principe de *malignité*, d'un principe délétère, d'un miaſme, d'un poiſon, d'un gaz, d'un germe morbifique, en un mot, qui étoit regardé de ſon temps comme la cauſe des maladies que l'on voudroit aujourd'hui faire paſſer ſur le compte des climats éloignés.

» Ce dédain, ou ce mépris, obſerve *Chirac*, que je remarque ici pour les » (opinions des) anciens Médecins, ne doit

» pas paroître surprenant dans un temps
» (1694) où la Physique ne reconnoît
» d'autre autorité que celle de la raison &
» de l'expérience, qui sont les pivots, si
» je puis m'exprimer ainsi, sur lesquels elle
» doit rouler. Il faut l'avouer, *Hypocrate*
» & *Galien* ne doivent pas avoir plus de
» priviléges qu'*Aristote*; ils ignoroient la
» circulation; ils ignoroient donc l'unique
» fondement qu'ait la Médecine : ils n'é-
» toient donc que des empiriques, qui,
» dans une profonde obscurité, ne mar-
» choient qu'à tâtons, & ne pouvoient évi-
» ter des faux-pas, qui faisoient retomber
» malheureusement sur les malades tout le
» poids de leur ignorance (*des fièvres ma-*
» *lignes, &c. Tom. I, pag. 6.*) «. Il sera plus aisé de s'écrier au blasphême, au scandale, contre de tels reproches, que d'en détruire les motifs.

Former de la réunion des topographies médicales du royaume un ensemble, dans lequel les analogies, les oppositions & les nuances intermédiaires des climats soient faciles à saisir, tel est le plan du Médecin éclairé qui a entrevu la possibilité de l'exécution d'un projet aussi intéressant....

Ceci amène naturellement l'utilité d'une Géographie Médicale, qui, ayant pour baſe des topographies particulières, guidera le Médecin obſervateur dans les routes tortueuſes que lui font parcourir les complications des maladies.

Eh! y a-t-il d'autres routes tortueuſes dans la Médecine, ſi ce n'eſt celles que s'occupent ſans ceſſe à y creuſer les faiſeurs de ſyſtêmes, les Médecins ſectaires, comme les topographes?

Vous concluez, dans ce paragraphe, de ce qu'on *a entrevu la poſſibilité de l'exécution d'un projet*, que cela *amène naturellement l'utilité de ce projet*: cela eſt-il bien conſéquent? L'utilité d'un projet ne peut être démontrée, ſelon moi, que par des obſervations qui en faſſent voir clairement le ſuccès; or, quand j'ai cherché à me convaincre de l'utilité qu'on a, dites-vous, entrevue, ce ſont préciſément des faits & non pas des probabilités qui m'ont entraîné hors du ſentiment que vous avez adopté.

Un des principaux faits qui m'ont ſervi, dans ces recherches, vous eſt parfaitement connu; c'eſt pour vous prouver mon impartialité que je le préfère: vous étiez un des

Médecins employés en Bretagne du temps de la dyssenterie qui ravageoit notre armée en 1779, & vous citez cette observation dans votre lettre à l'occasion de quelques gonflemens aux genoux : le même climat, la même saison, la même maladie, sembloient exiger de huit Médecins qui ont écrit en même-temps que vous sur ce sujet, qu'une géographie médicale, uniforme & salutaire leur servît de *guide* dans les *routes tortueuses* du traitement de cette maladie. Cependant il a bien fallu remarquer la diversité fâcheuse non-seulement des raisonnemens que ces Médecins ont produits sur les causes de la dyssenterie de Bretagne, mais encore celle des traitemens qu'ils ont employés (*Voyez Nouvelles de Médecine Tom. III, pag.* 38).

Et n'allez pas alléguer que ces huit Médecins ignoroient les *dogmes précieux* de la Géographie Médicale, afin d'inférer de là qu'on ne peut rien conclure de la discordance de leurs sentimens & de leur pratique, contre l'utilité du projet ; car l'auteur de ce projet qui en connoissoit toutes les branches, qui en avoit calculé l'étendue, pesé les forces, apprécié l'utilité, cet

auteur lui-même n'a point héſité de ſe répandre en éloges, ſur les diverſes cauſes auxquelles la même maladie ſe trouve attribuée dans le même lieu, & d'autoriſer de ſon ſuffrage les cinq ou ſix traitemens divers que ces prétendues cauſes ont indiqués.

La contradiction qui ſe trouve entre le projet d'une Géographie Médicale & les réſultats contradictoires entr'eux de la nouvelle doctrine qu'il annonce, dans une circonſtance auſſi favorable pour en démontrer l'utilité, que celle de la dyſſenterie de Bretagne, ne m'ont donc pas laiſſé le maître de me rendre à vos raiſons en faveur du projet; j'ai dû perſiſter, je vous en demande pardon, à le trouver *oiſeux*.

Selon vous, l'auteur du projet convient que *les mêmes maladies peuvent régner à Toulon & à Lille*; mais il croit, *avec tous les Médecins, que la différence de climat peut & doit mettre des nuances dans l'intenſité de tel ou tel ſymptôme; que par exemple, dans une péripneumonie bilieuſe, la cauſe inflammatoire domine plus chez l'habitant de la Provence, & que l'appareil de putridité eſt plus évident chez le Flamand.*

Diſpenſez-vous, de grace, Monſieur, d'aſſocier *tous les Médecins* à ce ſingulier genre de croyance, & diſpenſez-moi en même-temps de multiplier les citations pour faire voir que vous n'avez pas conſulté tous ceux que vous avez pu croire de votre avis. J'ouvre un livre qu'on vient de me remettre encore mouillé, au ſortir de la preſſe; c'eſt la traduction françoiſe de la Matière Médicale de CULLEN, par M. CAULLET DE VEAUMOREL, & je lis dans la note 22 du traducteur, préciſément le contraire de ce que vous faites dire à l'auteur du projet, & penſer à tous les médecins. Dans un parallèle des habitans du pays où habitoit BOERHAAVE (analogue, comme vous ſavez, à celui de la Flandre), avec ceux de nos climats bien moins chauds que la Provence, M. de Veaumorel dit préciſément que *les climats froids* (tels que la Flandre & la Hollande dont il parle) *diſpoſent leurs habitans à avoir un ſang inflammatoire.... tandis que les habitans de nos climats ſont foibles & vivent dans un épuiſement continuel.* Son but eſt de blâmer la pratique de ſaigner dans ces derniers climats, qui convenoit parfaitement, ſelon

lui, dans la patrie de Boerhaave. En effet l'Hypocrate du nord a mis cette opération fort en vogue dans la Flandre & tous les Pays-Bas, sans se douter qu'il s'exposoit à contredire l'auteur du projet & vous.

Vous rapprochez trois de mes phrases, & vous prétendez quelles se contredisent entr'elles ; qu'elles sont de ma part *un aveu de l'influence des climats* sur la santé, & par conséquent de l'utilité du projet. Non, Monsieur, ces phrases ne se contredisent point, elles ne contiennent point l'aveu que vous auriez voulu y faire trouver ; elles renferment au contraire une idée qui prouveroit, au besoin, plus que tout le reste de mes *réflexions*, que le projet est *oiseux*, *ridicule* dans quelques unes de ses parties, & *contradictoire* à lui-même dans d'autres. Je dis une idée, car elle ne porte que sur un mot, auquel vous aurez négligé de faire attention & qui exigeoit apparemment plus de développement.

Je ramène mes propositions à des termes clairs, afin de prévenir les objections d'une logique subtile ; & je dis qu'on peut tomber malade parce qu'on a changé de climat & non pas parce qu'on est ou parce qu'on

a été dans tel ou tel autre climat ; que les maladies qui ſuccèdent aux émigrations ſont les mêmes dans tous les pays ; que les plus communes ſont des fièvres rémittentes & intermittentes ; que ces maladies ſont répandues par-tout ; que les inflammations règnent en Hollande, en Flandre, & le ſcorbut, la putridité en Provence, de l'aveu même des Médecins topographes (*Tom. III*, *pag.* 56) ; que la marche, le traitement de ces maladies ne diffèrent pas dans les climats oppoſés par leurs conſtitutions, à moins que des ſymptômes particuliers n'exigent des ſecours différens ; mais que ces changemens, dans le traitement, ne peuvent être déterminés par la connoiſſance du pays où l'on étoit auparavant en bonne ſanté.

J'ai dit de plus que *la ſituation des lieux influe ſur la ſanté*, & plus bas, qu'*aucune maladie épidémique n'eſt l'effet de cette influence*, & vous trouvez cela contradictoire : avec moins de précipitation, vous ſeriez venu à mon avis. Si, dans l'hypothèſe de Meſſieurs les topographes, ce ſont les climats d'où l'on vient, qui produiſent les maladies dans celui où l'on eſt ; ils auroient

donc, ſur ce pied-là, autant de maladies particulières à traiter que de ſujets malades qui ſeroient venus de climats différens. Ils n'auroient donc *aucune maladie épidémique*, puiſqu'on entend par-là une ſeule & même maladie répandue parmi le peuple, *epi*, ſur, *demos*, le peuple. C'eſt ce mot *épidémique* qui étoit là pour ſervir à éclaircir mon idée, & qui n'a manqué de me préſerver du reproche de contradiction, que parce qu'il n'a pas été compris.

Dans la même hypothèſe, la maladie épidémique de Bretagne, à laquelle vous avez été employé, n'auroit pas été plutôt une dyſſenterie qu'une fièvre inflammatoire ou putride, ou le ſcorbut, ou la cachexie, c'eſt-à-dire qu'il n'auroit pas exiſté de maladie vraiment épidémique, mais un aſſemblage de pluſieurs épidémies : les malades venus de Flandres auroient eu l'une de ces maladies ; ceux de Provence l'autre ; une autre auroit été le partage des émigrans partis du Hainaut, où l'on boit beaucoup d'eau-de-vie ; enfin vous auriez eu peut-être une vingtaine de maladies épidémiques à traiter, comme il y auroit eu dans votre armée des troupes venues de vingt climats différens.

Mais puiſque tous vos malades n'avoient que la dyſſenterie, comment voulez-vous que, ſans prévention, l'on convienne que cette maladie épidémique étoit produite par l'influence des climats d'où les malades étoient partis pour ſe rendre en Bretagne? & ſur-tout comment prétendez-vous qu'on auroit dû faire pour tirer de la connoiſſance de ces climats éloignés, un *guide* dans les *routes tortueuſes* du traitement?

Il y a, même dans les maladies aiguës, des ſymptômes équivoques pour le Médecin: les complications vermineuſes, nerveuſes, dénaturent les ſymptômes eſſentiels de quelques unes de ces maladies & en préſentent d'autres qui ſont totalement étrangers à leur nature.

Ce que vous dites-là, Monſieur, n'eſt pas nouveau; & cette remarque n'a pas pour but de critiquer ſur l'ancienneté d'une obſervation. Ce qui ſeroit nouveau, c'eſt qu'il fût poſſible d'en conclure que les ſymptômes équivoques pour le Médecin, dans les maladies vermineuſes, nerveuſes, &c. ne le ſeront plus pour les Médecins *topographes*. Si ce n'eſt pas là ce que vous avez voulu dire; vous avez fait, dans le

paragraphe précédent, ce que vous trouvez mauvais que j'aie remarqué; vous avez abusé.

Le climat est le moule dans lequel se modifient tous les rapports des maladies; quel avantage n'aura pas un Médecin instruit de ces modifications.... » *J'ai vu*, dit Lind, » *en Angleterre le vomissement noir sur un* » *Nègre né à Mexico; j'ai encore vu dans* » *ce pays, des Américains attaqués de la* » *colique sèche, & dans une Dame,* » *l'aphtoïdes chronica, maladie endémique* » *à la Barbade où elle étoit née* «.

Nouvel abus, Monsieur, dans la conséquence que vous tirez de cette citation, & de vos propres observations. Prétendez-vous conclure de là en faveur du *Projet*, que c'est à la Géopraphie Médicale de *Mexico*, de l'*Amérique* & de la *Barbade*, que Lind a été redevable de la guérison des maladies endémiques de ces pays, qu'il a vues en Angleterre? Il n'en a eu l'obligation, selon moi, qu'aux symptômes de ces maladies qu'il a reconnu, parce qu'il les avoit vu autrefois.

Beaucoup de Médecins ont vu, en gémissant, périr quantité de marins faute

d'avoir été ſaignés malgré les indications les plus preſſantes de le faire, parce que de prétendues connoiſſances ſur la Géographie Médicale de la mer, portoient à croire qu'on y acquiert le ſcorbut, & qu'on ne veut pas ſaigner en conſéquence ceux qui ont navigué. Les ſuites fâcheuſes de ce préjugé, que j'ai déplorées moi-même cent fois, ne ſont qu'un échantillon des fautes auxquelles votre Géographie Médicale, ſi elle venoit à être adoptée, ne ceſſeroit de donner lieu. Il n'y a, il ne peut y avoir que les ſymptômes actuels des maladies pour ſervir de *guide* dans les *routes tortueuſes* de leurs traitemens; & ces ſymptômes ne ſont équivoques que pour ceux qui les cherchent dans des ſources éloignées, étrangères aux maladies.

Je me citerai comme ayant tiré pluſieurs fois des lumières intéreſſantes des notions que les circonſtances & mes voyages m'ont mis à portée d'acquérir ſur l'influence des climats...... J'ai vu l'abus des liqueurs ſpiritueuſes produire communément une eſpèce d'infiltration générale, qui caractériſe les gens que l'on nomme blaſés *dans ce pays: cet état a conſtamment cédé aux*

toniques ſpiritueux chez les ſoldats nés dans le Hainaut, & qui me *ſont convenus des excès qui avoient cauſé cette maladie. Cette méthode réuſſiroit mal à un Provençal, chez qui l'infiltration ſeroit une maladie ſecondaire & dépendante de l'engorgement des viſcères du bas-ventre.*

Voilà encore un abus, Monſieur, permettez moi de le remarquer, dans la conſéquence que vous tirez des deux maladies que vous mettez en parallèle. Obſervez, je vous prie, que les deux cauſes des infiltrations que vous citez, n'ont rien de commun avec la Géographie Médicale; elle ſont, d'un côté, l'excès d'eau-de-vie; &, de l'autre, l'engorgement des viſcères du bas-ventre. De quoi, s'il vous plaît, la Géographie Médicale, peut-elle ſervir, dans des cas ſemblables, au Médecin qui tire, d'un côté l'aveu du malade adonné à la boiſſon d'eau-de-vie, & qui a, de l'autre, ſous la main les viſcères engorgés qui occaſionnent le déſordre? Si je prends votre argument en ſens contraire, vous verrez tout de ſuite que ce n'eſt qu'un paradoxe; le voici: J'ai vu en Aunis, & dans d'autres pays que le Hainaut, des hommes blaſés

d'eau-de-vie, que j'ai diſtingués & traités ſans avoir beſoin pour cela qu'ils vinſſent de cette province. J'ai vu auſſi en Flandre, où l'on boit plus d'eau-de-vie qu'en Hainaut, des malades infiltrés à la ſuite des fièvres intermittentes, que je me ſuis bien gardé de traiter comme des blaſés, ſous le vain prétexte qu'ils habitoient un pays où l'abus de l'eau-de-vie eſt commun.

Je ne continuerai pas, Monſieur, de ſuivre les obſervations que vous ajoutez; elles prouvent ſans doute votre rare ſagacité, mais, nullement, à mon avis, l'influence d'une Géographie Médicale, ſoit dans l'origine des maladies populaires, ſoit dans les traitemens qui leur conviennent. J'ai fait en vain de véritables efforts pour voir cet objet avec les mêmes yeux que vous; cependant je n'ai pas moins d'empreſſement que tout autre à recueillir ce qui me paroît propre à étendre la ſphère de mes connoiſſances.

C'eſt aſſez pour me confirmer dans l'opinion que le projet d'une Géographie Médicale eſt oiſeux; vous ne voulez pas non plus qu'il ſoit contradictoire, ni ridicule, ni humiliant pour les Médecins, ni dange-

reux pour les malades. Si je persiste à prétendre qu'il mérite toutes ces épithètes, soyez persuadé que c'est moins pour défendre mon opinion, & détruire la vôtre, que pour éclaircir de plus en plus le sujet de la question.

Vous avez cru trouver en défaut l'auteur de ce projet, parce que dans la lecture des topographies de la Provence & de Lille, vous avez vu les mêmes maladies se montrer à des distances aussi grandes.

En effet cet auteur fait des maladies communes à chaque climat, tout ce qu'il veut; ici il les trouve semblables à de grandes distances; dans un autre endroit, il veut qu'elles soient différentes, comme je l'ai déja remarqué : *la cause inflammatoire*, dit-il, *domine plus chez l'habitant de la Provence, & l'appareil de putridité domine plus chez le Flamand.*

Cette dernière proposition peut d'ailleurs être vraie dans certaines occasions, quoique le contraire arrive souvenr dans d'autres; &, dans les cas que vous supposez, les symptômes seuls servent de guide au Médecin qui cherche à guérir. Mille erreurs funestes seroient l'effet des combinaisons de celui

celui qui s'en rapporteroit à d'autres connoissances qu'à celles de ce qui se passe actuellement dans les malades, vous en avez vu un exemple plus haut dans l'effet de vos présomptions sur les causes de deux infiltrations que vous aviez prétendu juger par la Géographie.

Si, continuez-vous, au lieu de supposer un seul homme propre à mettre en défaut les connoissances géographiques, on met une armée dans le même cas; quoi, Monsieur, dans le même cas! une armée de recrue! une armée dans la fièvre & le délire portée à l'hopital militaire! sur quoi porte donc votre parité?

Ce persifflage est d'autant plus déplacé que vous ne pouvez pas ne m'avoir pas compris. Vous savez, Monsieur, comme moi, qu'il y a mille cas où une armée peut fournir, comme je l'ai dit, *deux hommes par bataillon* à un hopital, tandis que le Médecin ignorera de quel pays ils viennent, ou bien tandis qu'il ne sera pas de la secte des *Topographes*, mais il ne restera pas pour cela dans l'inaction.

Quand vous hasardez de dire qu'*il se joint en moi au desir d'être utile, celui d'être*

l'homme de l'Art préposé à la tenue des troupes, vous vous écartez de votre sujet d'une manière un peu *ridicule* pour m'adresser une personnalité, à laquelle la conduite de personne n'a jamais donné moins lieu que la mienne.

Je conviendrai avec vous d'avoir plaisanté en proposant d'enrégimenter les soldats par constitutions climatériques, afin de concilier les principes de la Géographie Médicale projetée avec le patriotisme, auquel on pourroit les trouver à la rigueur fort *contradictoires*. Seroit-il bien humain, dans votre hypothèse, de condamner les hommes à des changemens de climats, tandis que les gens de l'Art auroient besoin de nouvelles connoissances, très-difficiles à acquérir, pour en écarter les suites fâcheuses ? Voilà pourquoi mon idée plaisante, & que vous trouvez baroque, mérite la préférence sur le projet que vous défendez.

Quel avantage n'ai-je point à prétendre que le projet ne peut être, comme vous le voulez, humiliant pour la plupart des Médecins ! Quoi, Monsieur, il en seroit qui croiroient s'avilir en s'instruisant de ce qu'ils n'ont pu savoir ! Les sources d'une

ſaine doctrine deviendroient pour quelques uns le poiſon du déshonneur? Ne vous y trompez pas, Monſieur, l'humiliation en ce cas, ſeroit le remords de l'ignorance ou l'approbation forcée de l'envie.

Ainſi pour ſauver de l'humiliation & du déshonneur d'avoir beſoin d'une Géographie, un petit nombre de Médecins qui voudront bien croire à cette influence, vous plongez, de gaieté de cœur, dans le remords de l'ignorance la très-grande quantité de ceux qui ne croiront jamais à cette chimère. Ceux-ci ont cependant exercé, ils exercent & ils exerceront la Médecine à l'exemple d'Hypocrate, avec des ſuccès que des connoiſſances étrangères à celles qu'ils ont puiſées dans les malades ne feroient qu'altérer.

J'ai, comme vous, Monſieur, un peu voyagé, ſervi dans des hopitaux, & retiré quelques fruits de mes occupations; je continue, en quelque façon, mes voyages & mes exercices; les premiers, dans les écrits des gens de l'Art, qui me paſſent *tous* par les mains; les autres, en voyant un aſſez bon nombre de malades: parmi les livres que j'ai compulſé l'année der-

nière, il en eſt un dans lequel l'auteur prétend que les maladies populaires ont leur ſource dans *l'influence de la lune* (*Nouvelles, Tom. III, pag.* 147).

A quoi bon ce préambule, allez-vous dire ? 1°. A faire voir que les avantages dont vous vous faites fort en pluſieurs endroits de votre Lettre, ceſſent d'en être, s'il y en a d'autres pareils dans la balance; 2°. à vous expoſer en quel ſens j'ai regardé la Géographie Médicale comme un projet dont l'exécution ſeroit fort humiliante pour les Médecins, &, bien plus, fort oppoſée à la gloire de la Médecine. Le dirai-je ? il m'a ſemblé que l'ouvrage ſur *l'influence de la lune* dans les maladies, avoit ſervi ou qu'il auroit pu ſervir de modèle au plan de Géographie Médicale qui a été propoſé depuis. Reliſez vous-même ces deux productions, vous n'y verrez que les noms des objets de la dévotion des auteurs à changer; les raiſonnemens employés par l'un & par l'autre pour donner du poids à l'opinion de chacun, quadrent parfaitement avec toutes deux.

Ne ſoyez donc plus *tenté de croire*, Monſieur, *que le mot Géographie Médi-*

cale me choque plus que la chose. Franchement, c'est la chose qui choque plus que le mot. Elle choque dans la même proportion que ces autres choses qu'on a nommées *magnétisme animal*, *somnambulisme magnétique* ; & le temps apprendra que ces deux choses n'étoient pas de nature différente de ce que vous appellez *Géographie Médicale.*

Les différences dans les maladies toujours proportionnelles au degré d'opposition du climat & à la durée du séjour des troupes, exigent, dans le même rapport, des modifications dans le traitement. Tels sont les principes répandus dans les ouvrages d'une Société, dont les travaux utiles secondent les vues paternelles de l'auguste Monarque à qui elle doit son existence : écoutons son digne organe.....

Comme la matière sur laquelle nos sentimens sont divisés, n'a de rapport avec aucune Société, avec aucun Monarque, avec la dignité d'aucun organe, & qu'il ne s'agit entre nous que de faits, je vais tâcher de me convaincre, par des faits, que *les différences dans les maladies sont proportionnelles aux climats*, & que *le*

même rapport doit diriger les traitemens. Je ne reviendrai pas ſur le chapitre de la dyſſenterie de Bretagne, quoiqu'il ſoit évident que les climats éloignés d'où les malades étoient venus, n'ont pas plus fait à la maladie qu'aux traitemens. Je choiſirai une maladie plus analogue au fond de la queſtion, & moins ſuſceptible d'aucune eſpèce d'exception, la fièvre intermittente par exemple ; & je mettrai la Géographie Médicale, relative à cette maladie, ſous les yeux des Médecins, qui ſeroient comme moi, très-ſatisfaits de voir qu'une Géographie Médicale procurât la clef de tout ce que cette maladie a d'incompréhenſible.

Ne cherchons pas en quel lieu la fièvre intermittente règne ; demandons plutôt en quel lieu elle ne règne pas. *Hypocrate* l'a obſervée en Grèce ; *Galien*, à Rome ; *Sydenham*, à Londres ; *Chirac*, à Rochefort, à la fin du dernier ſiècle, M. Lucadou & moi au même endroit pendant la dernière guerre ; *Lind*, au-delà des Tropiques ; *Monro*, dans l'armée angloiſe d'Allemagne ; *Pringle*, dans celle des Pays-Bas ; *Dazilles*, parmi les Nègres d'Amérique ; *Bertin*, dans d'autres climats chauds d'outre-mer,

Strack, en Allemagne ; *Voullone*, à Avignon ; d'autres en pleine mer, ſur les montagnes, en raſe campagne, dans les climats tempérés, dans ceux qui paſſent pour humides & froids, ou chauds & ſecs, en un mot dans toutes les conſtitutions des climats, les plus oppoſées entr'elles par leur nature. Quoiqu'il en ſoit, ces maladies ſont par-tout les mêmes ; elles attaquent indifféremment tous les ſujets, & les mêmes remèdes les détruiſent : Cela ſera prouvé inceſſamment dans un ouvrage que j'ai ſous preſſe, dont on verra l'analyſe ci-après. De grace quelle *proportion* avez-vous remarquée dans ces maladies ? quelle *direction* dans les traitemens avez-vous imaginée d'après leurs rapports avec la Géographie ? Voilà ce qu'il falloit dire à l'appui des prétentions de l'auteur du *projet*.

Le *projet* eſt dangereux pour les malades.

Vous ne voulez pas ſur-tout que le projet de Géographie Médicale paſſe pour *dangereux* ; cependant ſi un Médecin topographe alloit ne pas vouloir trairer une fièvre intermittente commme telle, parce qu'elle

ſeroit un peu déguiſée, & que le malade ſeroit venu d'un lieu où la Géographie Médicale n'auroit pas décidé que le climat contînt des levains de fièvre intermittente; il faudroit bien que le malheureux malade négligé ſouffrît & ſuccombât.

J'ai une autre raiſon, Monſieur, de trouver le projet de Géographie Médicale dangereux, à vous dire à l'oreille; car ſi elle parvient dans le ſanctuaire où l'on veille à la conſervation des troupes, & où l'on apprend, par les faits, à eſtimer les ſyſtêmes ce qu'ils valent, elle le fait avorter d'emblée.

Si jamais quelques ſoldats s'aviſent de lire le *Journal de Médecine militaire*, & votre *Lettre*; qu'ils y voyent à quels dangers vous les croyez expoſés, lorſqu'ils changent de garniſon; qu'ils répandent, parmi leurs camarades, qu'ils ſont menacés, par exemple, d'emporter de Lille des germes de ſcorbut qui les feront périr à Perpignan, puis des germes de maladies inflammatoires quand ils iront de Perpignan à Lille; & que ces maladies mettront leurs vies en danger, ſi par haſard ils ne tombent pas entre les mains d'un Médecin topo-

graphe; ne craignez-vous pas que l'alarme ne ſe répande parmi les troupes à chaque changement de garniſon ; que les uns ſoient découragés, que les autres déſertent, & que la peur en faſſe tomber malades une grande partie, comme vous ſavez que cela arrive ſouvent à Gravelines, à Rochefort, & dans le climat de la mer, à ceux qui s'embarquent malgré eux, ou qui arrivent à ces garniſons avec des préventions ?

Au vrai, en admettant votre hypothèſe Géographique, & en regardant votre projet comme une choſe utile, on ne pourroit qu'avoir horreur des émigrations des troupes ; chaque émigration qui ne feroit pas déterminée par des motifs indiſpenſables ne paſſeroit-elle pas, avec raiſon, pour un trait d'inhumanité ?

Quant aux articles de votre Lettre, qui ne concernent pas le projet dont vous avez pris la défenſe, vous me permettrez d'y répondre en peu de mots.

Vous penſez donc qu'on ne peut préſenter que *ſous un beau jour*, les adminiſtrations des hopitaux militaires ; je ſuis ravi de ce changement. Il eſt ſans doute l'effet de la *Lettre* imprimée, *adreſſée par M. le*

Maréchal de SÉGUR *à MM. les Intendans*, *le* 30 *Juillet* 1785 (quelques mois avant mes *réflexions*), dont j'ai un exemplaire ſous les yeux. Le motif, comme vous ſavez, de cette Lettre, étoit, quoique vous en diſiez, ſous un *ſi beau jour*, que » des » Officiers généraux, qui ont vacqué à » l'inſpection des troupes, ont annoncé » qu'en examinant l'état des hopitaux, ils » avoient été frappés de la *négligence* qui » y régnoit dans pluſieurs parties eſſentielles » du ſervice (*Nouvelles*, *Tom. II*, *pag.* 139.) « : depuis cette ſemonce du Miniſtre, les ſujets de plaintes ont-ils diminué ?

Je ne me ſuis donc pas écarté quand j'ai dit, ce que vous trouvez mauvais, qu'il vaudroit mieux *chercher à remédier aux vices des adminiſtrations militaires*, *que de diſſerter ſur les cauſes imaginaires des maladies des ſoldats*.

Par l'éloge formel que vous faites de ces adminiſtrations, par celui que vous ajoutez du pain de munition, en faveur duquel vous avez, dites-vous, compoſé un mémoire exprès, & par le ſuccès de vos démarches pour *faire ſupprimer la colle dans les cheveux*, *& les cols ſerrés*, vous vous

aſſurez une progreſſion rapide dans les emplois relatifs à votre ſervice. Cette conduite prouve du zèle d'un côté ; vos ſuccès prouvent de l'autre, quelque crédit auprès des Officiers d'adminiſtration, ſous leſquels vous aimez tant à ſervir ; je vous en félicite. Tout cela ſuppoſe encore que vous ſervez ſous des Officiers qui traitent bien les Médecins ; ceux-ci ne ſont pas tous auſſi heureux ſans doute (*Voyez Nouvelles, Tom. II, pag.* 122 *ad* 140). Pourquoi ? C'eſt qu'ils ont la mal-adreſſe de ſe plaindre quelquefois des adminiſtrations au nom des malades, & que leurs plaintes ne ſont, comme de raiſon, ni ſi douces à entendre, ni ſi bien écoutées que vos éloges.

Je ne puis me diſpenſer, avant de finir, de rendre publiquement à la dernière phraſe de votre Lettre le tribut d'admiration qu'elle m'a inſpiré. Elle eſt conçue en ces termes : *Si des ſoins intéreſſans à la Nation, ou des raiſons particulières ont quelquefois fait confier ces fonctions* (de Médecin-Inſpecteur) *à des Médecins étrangers au ſervice militaire, ces exemples ſont trop rares pour décourager les Officiers de ſanté, dont le zèle ſe ſoutient toujours par l'eſpoir*

flatteur de le voir couronner par le prix le plus noble qu'ils puiſſent en attendre, la confiance d'un Miniſtre éclairé.

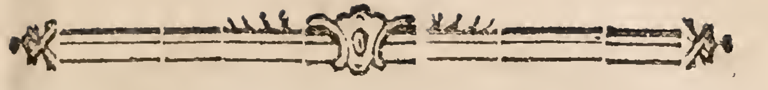
Cela eſt bien; aſſez adroit contre *l'étranger au ſervice militaire*, à qui des raiſons particulières ont fait confier les fonctions d'Inſpecteur : aſſez favorable à vos propres prétentions, & point d'une flatterie tout-à-fait inſupportable. S'il étoit préſumable que des moyens étrangers au mérite perſonnel, ſerviſſent jamais d'échelon aux emplois que vous me taxez fort mal à-propos d'ambitionner; convenez, Monſieur, que vos inſinuations mielleuſes devroient l'emporter ſur ma franchiſe déſintéreſſée, & peut-être importune.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble,
& très-obéiſſant
ſerviteur, RETZ.

RÉSULTAT



RÉSULTAT

DES

OBSERVATIONS sur les conſtitutions des ſaiſons & des climats, avec les ſecours qu'on peut tirer de ces influences; contre les maladies populaires.

IL a été démontré (*Tom. II.*) que les *conſtitutions des ſaiſons* ne ſont point les cauſes des maladies populaires; que les cauſes de ces maladies ne ſont point externes; qu'elles ſont internes comme les mouvemens extraordinaires auxquels elles donnent lieu; que c'eſt une erreur de la part des Médecins, & qu'il y a du danger pour les malades, de ſuivre auprès de ceux-ci le ſyſtême *conſtitutionnaire*, ou *météorologique* (*Tome III*, *pag.* 8.); que les obſervations de cè genre ne ſont rien pour l'Art de guérir; qu'elles détournent au contraire de l'étude des maladies dans les malades, qui peut ſeule ſervir de baſe

aux connoiſſances que le Médecin doit acquérir, s'il veut ſe faire diſtinguer & ſe ſatisfaire lui-même par des ſuccès.

On n'eſt pas moins convaincu que l'*influence des climats* dans les maladies populaires, eſt une autre invention deſtituée de toute ſorte de fondement, & contredite eſſentiellement par la plupart des faits qu'on auroit voulu faire ſervir à lui donner du poids; que les derniers efforts d'un partiſan de cette chymère, dans un Ecrit intitulé *Projet de Géographie Médicale* (*Tome III, pag.* 46, *& ci-devant*), ſont abſurdes; que ce projet eſt oiſeux, ridicule, contradictoire à lui-même, humiliant pour les Médecins, & très-dangereux pour les malades, & qu'il ne peut y avoir d'autre guide dans les recherches des moyens de guérir, que l'obſervation des maladies & l'expérience des remèdes.

La gloire de l'Art & les ſuccès de ceux qui le cultivent, impoſent donc la néceſſité de rejeter les influences des conſtitutions & des climats d'entre les cauſes des maladies populaires. » On a lieu d'être ſurpris, s'écrie M. MILMAN (*du ſcorbut & des fièv. putrides*), que des hommes d'un

grand ſavoir aient adopté ces aſſertions erronées comme des vérités établies, & qu'ils aient pu faire uſage de certaines propriétés idéales, pour rendre compte des maladies & donner même le nom de ſaines théories à des hypothèſes de la dernière fauſſeté «.

Avant de paſſer à d'autres matières, concernant les maladies populaires, qui ne ſeront pas moins intéreſſantes que celles dont nous avons occupé juſqu'à préſent nos Lecteurs : nous allons pourſuivre les préceptes relatifs aux ſecours contre ces maladies que les conſtitutions des ſaiſons & des climats peuvent fournir.

APHORISME XLI.

Les différentes propriétés de l'air & particulièrement les variations des conſtitutions de l'air, ſont des ſecours naturels propres à préſerver l'homme des altérations intérieures qui réſulteroient néceſſairement dans ſes organes, de l'influence conſtante & uniforme d'une même conſtitution, (*Tome I, pag. xxxvij.*) l'obſervation en fournit mille preuves. Une ſubverſion étrange d'idéees ſur ce ſujet, opérée par l'Art,

a prévalu & a produit des maux considérables à la place des avantages que la nature offre.

XLII.

Il en est de même des climats : l'homme n'est pas né pour végéter comme une plante dans le lieu où il a pris naissance ; il est constitué pour vivre sain sur toute la surface de la terre habitable ; tout sol qui produit une nourriture convenable à l'homme, est couvert d'une atmosphère qui ne lui convient pas moins ; le changemenr de climat est plus souvent salutaire que nuisible, comme le prouve l'utilité des voyages, & le succès des transitions les plus rapides dans des climats très-différens les uns des autres.

XLIII.

Le climat même de la mer, qui est sans contredit le plus remarquable par des différences avec ceux de la terre habitée, n'est point malfaisant pour l'homme ; puisqu'on a des exemples de navigations très-longues (*Coock*, autour du monde, &c.), aussi salutaires que les voyages de terre les

plus agréables. Les climats d'outre-mer, ſoit méridionaux, ſoit ſeptentrionaux, n'ont de même aucune influence fâcheuſe ſur la ſanté de ceux qui s'y ſont tranſportés. (*Tome III*, *pag.* 26.).

X L I V.

Les conſtitutions durables & uniformes de l'air & des climats, ſont celles dans leſquelles règnent les maladies les plus générales & les plus graves par la mortalité. Parmi nous le temps calme & long-temps égal, qu'il ſoit froid ou chaud, eſt l'époque des maladies les plus funeſtes.

X L V.

Un des principaux agens de ces maladies, eſt la négligence des indiſpoſitions légères qui ſurviennent après les changemens de conſtitution ou de climat, par des cauſes auxquelles on ne fait point attention; l'action de ces cauſes ſe répète, l'effet s'aggrave & les maux ſont grands avant qu'on ait fait ce qui convient pour y remédier.

X L V I.

Les mauvais traitemens ne ſont pas moins pernicieux ; par leur moyen, les plus petites incommodités ſe convertiſſent en maladies graves ; les récidives de ces maladies ſont fréquentes ; leur caractère ſe déprave, elles deviennent incurables, funeſtes, ces effets fâcheux ſont remarquables ſur-tout à la mer, dans les colonies & dans les campagnes éloignées des villes, où il n'y a pas de Médecin, & où des Chirurgiens ſe ſont emparés du droit d'exercer la Médecine ſans avoir une idée des connoiſſances que cet exercice exigeroit.

X L V I I.

Les premiers ennemis à éviter dans les changemens de ſaiſon ou de climat ſont donc les ſecours que l'erreur ou la témérité propoſent. Il vaudroit infiniment mieux ne faire uſage d'aucun ſecours ; mais une ſorte d'inquiétude incompatible avec la bonne ſanté, tourmente ordinairement ceux qui ſuppoſent les cauſes de leurs maux

dans l'air qu'ils reſpirent ou dans le pays qu'ils habitent; & la crédulité qu'ils ont aux moyens de guériſon qu'on leur offre, en précipite un grand nombre dans le tombeau.

XLVIII.

Quelle eſt au contraire la conduite des Médecins dont l'expérience leur a appris à apprécier les influences des conſtitutions & des climats? Elle ſe borne communément à retenir les perſonnes incommodées dans les privations des choſes uſuelles que le temps ou le climat peuvent faire tourner au préjudice des ſujets. C'eſt ainſi qu'on défend de s'expoſer à l'ardeur du ſoleil & à la pluie dans les climats chauds, où les maladies procèdent ſouvent de déſobéiſſance ou d'inattention, & jamais du ſéjour dans ces pays lorſqu'il eſt éclairé par des conſeils convenables.

XLIX.

Dans d'autres circonſtances, l'homme de l'Art exercé conſeille avec ſageſſe de profiter des avantages de l'air libre en s'y

expoſant ; mais les préjugés empêchent de ſouſcrire à ces avis ; des Médecins même les contrediſent ; on perd l'uſage ſalutaire de l'air ; les Médecins ſages perdent eux-mêmes le goût de le preſcrire ; ſouvent ils ne l'oſent pas.

L.

L'homme que les changemens de conſtitution & de climat maintient en ſanté, a beſoin d'obſerver dans chaque changement des règles convenables à la diſpoſition de ſon individu par rapport au changement qu'il éprouve. C'eſt en cela que conſiſtent les préceptes que nous avons promis de pourſuivre.

L I.

Pourquoi ſommes-nous tellement eſclaves de l'habitude, que nos tables, en quelque temps, quelque lieu que nous ſoyons, ſont preſque toujours ſervies de la même manière ? Peut-on ſe diſpenſer de voir que la Nature varie ſes productions d'une ſaiſon à une autre, & dans chaque pays ; qu'elle fournit à l'homme celles qui con-

viennent à sa constitution, eu égard à chacune de ses positions actuelles, & que c'est contrarier la Nature & déterminer les maladies qu'on attribue ensuite à l'air & aux climats, que de s'obstiner à vivre conformément à l'habitude ou selon ses fantaisies ?

L I I.

Sans étendre ces remarques aussi loin qu'elles l'exigeroient, ne sera-t-on pas toujours étonné de voir qu'après avoir vécu, comme l'on fait dans les grandes villes en France pendant l'hiver, de viandes, de mets préparés avec art, & de boissons chaudes & spiritueuses afin d'échauffer les organes, on continue à prendre les mêmes nourritures pendant l'été, lorsque les productions de la terre semblent se présenter pour effacer les impressions fâcheuses des autres nourritures dont on a été en quelque sorte forcé de vivre pendant les saisons précédentes ?

L I I I.

A la vérité l'on sert des légumes & des fruits ; le luxe est même porté à ce sujet

jusqu'à forcer la terre à des phénomènes pour se procurer des productions précoces ; mais ce n'est que pour satisfaire la vanité, ces mets paroissent étrangers dans les repas ; on en goûte à peine &, s'ils réussissent quelquefois à satisfaire le goût, ce n'est qu'à force de déguisement & d'assaisonnemens qui leur enlèvent leurs propriétés salutaires.

L I V.

A-t-on changé de climat ? l'habitude ne permet pas de s'y nourrir des alimens, au moyen desquels les naturels se maintiennent en santé ; la plupart des mets n'y sont pas du goût de tous les émigrans ; ceux-ci sont quelquefois forcés, comme les soldats & les matelots, à consommer des provisions dont les sucs nourriciers ne sont plus ceux qui leur conviendroient dans le lieu de leur nouvelle habitation ; ou bien l'on fait des excès subits des alimens ou des boissons naturelles du pays avant de s'y être accoutumé par gradation ; voilà la source la plus commune des maladies des émigrans.

L V.

Le principal ſecours contre les variations des conſtitutions de l'air, ſeroit de s'expoſer, & de faire expoſer ceux qu'on auroit à diriger, à toutes les variations des temps, afin de s'y endurcir; mais d'obſerver en même-temps une manière de vivre convenable à toutes les conſtitutions en général; de n'avoir que de bons alimens, de vivre habituellement de peu, & de ne faire jamais d'excès.

L V I.

Il ſeroit très-avantageux pour les émigrans de terre ou de mer, qui en auroient les occaſions, de changer par-tout où ils ſe trouveroient, leurs proviſions de bouche contre les alimens ordinaires des pays où ils en auroient apporté d'autres, ces ſubſtances nutritives gardées & dégénérées en partie, ne feroient qu'altérer peut-être avec avantage les ſucs nourriciers des naturels des pays où ils ſeroient; tandis que les nourritures fraîches qu'ils recevroient en

échange, modifieroient un peu les impressions fâcheuses de leurs alimens habituels.

L V I I.

Les alimens ne devroient pas être le seul objet de l'attention des hommes dans les changemens de saisons & après les émigrations; les boissons, les exercices, les travaux, les pratiques particulières qui réussissent habituellement, devroient être adoptées. Comment, par exemple, se résigne-t-on à languir renfermé dans les grandes villes pendant tout l'hiver exposé à mille maladies graves, tandis qu'on n'ignore pas que le travail continuel des habitans de la campagne les préserve communément de toute sorte de maux?

L V I I I.

Tout le monde, il est vrai, ne peut pas travailler, tant il y a dans la sociéeé d'obstacles aux moyens de conservation que la Nature indique; mais aucune personne libre n'est privée des occasions de prendre un exercice convenable. Un étranger accoutu-

mé à la douce température de l'Inde & tourmenté à Paris par le froid pendant l'hiver, prenoit une groſſe bûche, la portoit au haut de ſa maiſon & l'en rapportoit pluſieurs fois chaque jour ; il préféroit cet exercice économique à s'enfermer dans une étuve comme il l'auroit déſiré ; en été il ſe plongeoit ſouvent dans l'eau. Ces moyens préſervatifs aidés de la ſobriété, ſont de tous les pays, & ils ſont infaillibles.

L I X.

C'eſt une erreur pernicieuſe de beaucoup boire dans les ſaiſons chaudes & dans les climats chauds pour ſe rafraîchir ; les boiſſons relâchent les organes ſans altérer la température du corps ; d'ailleurs ce ne peut être un bien de ſe rafraîchir en été ; il ne faut qu'empêcher la chaleur de devenir trop conſidérable.

L X.

On croit communément que les fruits acides ſuffiſent pour rafraîchir dans les pays chauds, & que la nature les y fait croître pour qu'ils contribuent à préſerver

des maladies ; mais on ne fait pas attention qu'il y croît en même-temps des aromates & des toniques. Ces productions dont l'usage augmente le ressort des organes, sont bien plus efficaces que les acides pour prévenir les maladies de l'été & des climats chauds.

L X I.

La plupart des changemens que les hommes font eux-mêmes à leur manière de vivre pour se préserver des maladies eu égard aux saisons & aux climats, sont le plus souvent les causes de leurs maladies & jamais les saisons & les climats eux-mêmes. Ceux qui se surchargent de vêtemens en hiver, & dans les pays froids qui se renferment dans des appartemens très-chauds, qui ne sortent que dans des chars ou avec d'autres précautions, arrêtent le mouvement des muscles, interceptent le cours des humeurs, rallentissent, empêchent l'exercice de leurs fonctions, & la maladie n'est pas loin.

L X I I.

Dans les temps & les climats chauds, éviter l'air pendant la chaleur du jour pour ne pas s'échauffer, éviter la fraîcheur des soirées & des nuits pour ne pas s'exposer au serein, éviter l'agréable température du matin pour ne pas troubler le sommeil, sont des précautions pernicieuses, qui donnent naissance à la plupart des maladies; il faut respirer l'air naturel dans toutes ses modifications, il faut s'y exposer; on s'y expose toujours sans danger, lorsqu'on vit de manière à n'avoir que des humeurs saines; c'est sur-tout lorsqu'on s'enferme, & qu'on évite l'air, que les humeurs se corrompent & qu'on donne prise aux maladies.

L X I I I.

Si depuis plus de deux mille ans que la Médecine fait des progrès, tous les moyens qu'on a employés pour se préserver des influences fâcheuses de l'air, ont été en pure perte, n'est-il pas temps de voir qu'en suivant la même route, on s'égarera

toujours de plus en plus en plus. C'eſt ſur-tout dans l'oubli de l'influence des alimens ſur la ſanté que conſiſte l'erreur qui perpétue les maladies après les changemens d'air ou de climat.

L X I V.

On ne fait point aſſez d'attention aux influences de la température & des climats ſur les ſubſtances dont les hommes ſe nourriſſent : telle eſt vraiſemblablement la *cauſe* la plus commune, ſi elle n'eſt point la ſeule, des *maladies populaires.* Voilà pourquoi l'on s'occupe inutilement des moyens de changer les conſtitutions de l'air ou d'en détourner les influences deſſus les hommes ; & que d'une infinité de moyens qu'on a mis ſucceſſivement en uſage pour remplir cet objet ſpécieux, aucun n'a réuſſi.

L X V.

Toutes les ſubſtances qui ſervent journellement de nourriture à l'homme, ſont ſujettes à la corruption. Le bled, la pro-

duction la plus ſaine, n'exiſte dans aucune poſition où il en ſoit exempt. Depuis le moment de la moiſſon, il eſſuie un grand nombre de tranſitions propres à le détériorer & à porter dans les organes qui s'en nourriſſent des germes de maladies dont les influences de la température & des climats ſur l'homme ſont innocentes.

L X V I.

Enferme-t-on le bled trop vîte ? il s'échauffe; eſt-il battu trop tôt ? il ſe deſſéche, le temps eſt-il humide ? il germe; la chaleur conſidérable le remplit d'inſectes, Voilà comment les conſtitutions de l'air & des climats ſont nuiſibles à la ſanté des hommes qui mangent le pain que des bleds de cette nature auront fourni.

L X V I I.

Les altérations du bled réduit en farines ſont bien plus graves & plus dangereuſes; différentes températures les aigriſſent, les moiſiſſent, les dépravent de mille manières; les ſoins que l'on prend pour conſerver

les ſarins, prouvent que l'uſage en eſt très-dangereux. La confection du pain n'expoſe pas à de moindre maux ; celui qui fournit au ſang une trop grande quantité de ſubſtance glutineuſe, eſt la cauſe de la plupart des maladies populaires ſimples ; elles deviennent graves & funeſtes pour peu que les matières conſtitutives du pain aient été altérées dans le principe.

L X V I I I.

On voit clairement que les diverſes altérations du vin ſont les cauſes de la plupart des maladies populaires dans bien des pays & dans quelques ſaiſons. On le remarque ſur-tout en été ; lorſque la chaleur fait tourner cette boiſſon à l'aigre ; que la plupart des particuliers qui conſervent cette liqueur n'ont, au lieu de caves, que des magaſins au rez-de-chauſſée ; que le raiſin a été cueilli ou trop verd ou un peu pourri, &c. Cette cauſe évidente de maladies exerce conſtamment ſon action deſtructive ſur les habitans de l'Aunis & d'une partie de la Saintonge ; & elle ſubſiſte avec la même intenſité depuis qu'on tente d'en détruire l'effet en deſſéchant des marais.

L X I X.

Toutes les productions de la terre ſont, comme le pain & le vin, ſuſceptibles des influences de la température & des climats qui peuvent les corrompre ; mais la ſubſtance la plus ſuſceptible de corruption, eſt la chair des animaux dont on fait auſſi l'uſage le plus commun. Les poiſſons dans quelques pays, les fruits dans d'autres, ne ſont pas moins pernicieux, & c'eſt partout vers ces ſources de maladies qu'il faut porter ſon attention pour les prévenir, plutôt que vers l'air & les climats.

L X X.

La plus grande corruption des alimens de l'homme, eſt l'effet des climats étrangers dans leſquels ces alimens ſont tranſportés ; delà vient que la plupart des expéditions guerrières de terre ou de mer, ſont ſuivies de maladies épidémiques deſtructives, dont les ſources ſont arrivées avec les productions des armées, & qu'on attribue mal-à-propos à des influences de l'atmoſphère.

L X X I.

Il n'a été queſtion juſqu'à préſent que des altérations naturelles des ſubſtances qui ſervent à la nourriture de l'homme, opérées par les influences des conſtitutions de l'atmoſphère & des climats; que ſera-ce ſi l'on examine celles auxquelles les erreurs, les mauvais goûts & la cupidité donnent lieu. Si l'on a égard aux ſophiſtications des fourniſſeurs, à leur avarice. Par exemple les farines qu'on appelle *de retour*, qui ne ſont autre choſe que des rebuts dont les capitaines de vaiſſeaux ſe défont au rabais après les débarquemens, doivent néceſſairement être la ſource de la plupart des maladies populaires qui infeſtent les ports de mer & les contrées voiſines des côtes. Des alimens altérés de cette manière ſont d'autant plus dangereux, qu'on en fait uſage dans des temps où les humeurs elles-mêmes ont une tendance à la dépravation; le mouvement animal s'oppoſe à cette dépravation ſpontanée, ſi les alimens n'introduiſent pas des germes de corruption.

LXXII.

L'art de préſerver les hommes des influences des conſtitutions de l'air & des climats, conſiſte donc non pas dans les ſecours qu'on pourroit employer pour mettre à l'abri de ces influences ceux qui y ſont expoſés, mais dans l'attention continuelle qu'on doit apporter à écarter d'eux tout ce qui eſt ſuſceptible des impreſſions fâcheuſes de ces conſtitutions & principalement les alimens & les boiſſons.

LXXIII.

Les habitations & les habillemens n'exigent pas moins de précautions; il eſt bon de ſe couvrir pour le froid, de ne pas trop ſe découvrir quand il fait chaud, & d'éviter les alternatives ſubites de ces deux températures oppoſées; elles ont des ſuites fâcheuſes dans les ſujets dont la manière de vivre habituelle diſpoſe mal les organes, ou altère les humeurs, qui renferment en un mot quelque cauſe interne de maladies.

L X X I V.

On redoute principalement l'humidité extérieure ; mais les obſervations d'un excellent auteur moderne ſur ce ſujet ſont propres à raſſurer ; il a découvert que ce n'eſt pas tant l'humidité qui incommode, que la faute de garder ſes hardes mouillées ſur le corps & de les y laiſſer ſécher ; au reſte cette erreur n'eſt préjudiciable qu'aux perſonnes impregnées d'humeurs que l'humidité tend à altérer, comme elle altère les ſubſtances nutritives qui les ont fournies.

L X X V.

Tous les obſervateurs s'accordent à regarder le froid comme le correctif de toutes les altérations qui tendent à déranger la ſanté, en ce que cette conſtitution s'oppoſe à la dépravation des alimens & des boiſſons ; il faut donc tâcher de faire utilement l'application de ce ſecours dans tous les cas où il eſt poſſible d'en profiter.

L X X V I.

On convient auſſi que, toutes choſes égales dans la nourriture, les boiſſons & la tenue, l'air de la mer eſt auſſi ſalutaire que celui de la terre, ſur-tout dans certains parages ; mais ce n'eſt pas de l'air qu'il faut ſe défier dans ces parages, c'eſt des abus & des excès qu'y commettent les marins où les étrangers incommodés. Un moyen ſûr d'obvier aux dangers de cette eſpèce, feroit de faire reſter les hommes qu'on veut conſerver dans des bâtimens flottans, ou dans leurs vaiſſeaux afin d'intercepter toute communication avec les cauſes réelles des maladies (*Lind*).

L X X V I I.

A terre on doit ſe défier des exercices pendant la digeſtion dans toute conſtitution, tout climat où l'on ſe trouve depuis peu, & ſur-tout dans les conſtitutions & les climats où il règne quelque maladie populaire. Ce n'eſt pas que ces maladies ſe répandent par contagion ; mais la digeſ-

tion pendant les exercices, détermine un très-grand nombre de maladies, qui, faute d'attention, paſſent alors pour contagieuſes.

LXXVIII.

La cauſe intérieure la plus commune des maladies populaires après la préſence des mauvais alimens & des boiſſons altérées dans les organes, eſt le ſéjour contre nature des excrémens dans les inteſtins grêles, déterminé par l'exercice après les repas, un froid ſubit, la peur, des chagrins, &c. Le premier ſoin pour ſe préſerver des maladies populaires, doit être d'entretenir le ventre libre, mais en évitant les lavemens (*Tome II, Aphor. III.*).

LXXIX.

Les moyens de ſe préſerver des maladies populaires dans tous les changemens de conſtitutions ou de climat conſiſtent donc à choiſir avec ſoin les alimens & les boiſſons, à éviter tout ce qui pourroit porter dans le ſang des germes de maladies; à prendre peu de nourriture, à préférer celle

que

que la nature offre dans chaque ſaiſon & chaque pays, aux proviſions ſuſpectes qu'on peut y avoir tranſportées, & à remettre, s'il eſt poſſible, le temps des repas après que chacun a rempli toutes les fonctions de ſon emploi, ou le travail de ſa profeſſion.

L X X X.

Mais comme il y a peu de perſonnes aſſez attentives, aſſez intelligentes, & aſſez en garde contre les impreſſions de l'habitude pour éviter tout ce qui peut leur nuire, il faudroit que les gouvernemens s'occupaſſent de cet objet important; qu'il y eût dans tous les endroits maltraités par des maladies populaires, des Médecins phyſiciens très-exercés, occupés de la recherche des cauſes réelles des maladies, & non pas d'hypothèſes & de *projets*, qui ne tendent qu'à rendre ces cauſes inacceſſibles à l'idée & par conſéquent inévitables.



NOUVELLES DE MÉDECINE.

ARTICLE II.

RAPPORT des Ouvrages publiés en 1787, & de ceux qui ont paru tard en 1786.

MÉDECINE.

N°. PREMIER.

Œuvres d'Hypocrate. Aphorismes traduits d'après la collation de vingt-deux Manuscrits, & des Interprètes orientaux; par M. LE FEBURE DE VILLEBRUNE.

IL étoit dangereux, sans doute, de mettre dans les mains du Public divers livres de Médecine, où les auteurs prétendoient enrichir cette science, en la surchangeant de conseils & de drogues; où ils ont substitué l'Art à la Nature, le raisonnement

à l'obſervation, la préſomption à l'expérience; mais ce reproche ne peut tomber ſur la traduction d'un ouvrage élémentaire qui offre plus de penſées ſur les guériſons, que de moyens de guérir, qui apprend à conſulter la Nature ſur tout, à la laiſſer à elle-même dans la plupart des cas, & qui ne contient que des préceptes pour ainſi dire inintelligibles aux Médecins eux-mêmes, s'ils ne ſont pas éclairés par les lumières de la pratique de leur Art.

Les Œuvres d'Hypocrate mis en François, n'ont donc pas les inconvéniens de ces livres de Médecine, qu'on ne doit regarder que comme des armes meurtrières entre les mains des inſenſés; ils ſont au contraire des ſources ſalutaires de connoiſſances abandonnées, ou du moins très-rarement conſultées dans le texte, par ceux dont la gloire & les ſuccès dépendent de ces connoiſſances.

Ce qu'il y a de très-remarquable au ſujet des *Aphoriſmes d'Hypocrate*, c'eſt que les Médecins françois, dont un petit nombre ſeulement les liſent, prétendent les ſavoir à fond, ſuivant les traductions latines, tandis que la traduction françoiſe elle-même n'eſt pas à la portée de la plupart d'entre

eux : » il faut quelquefois dix ans, dit M. *le Febure*, avant d'avoir eu occasion de voir, par la pratique, la vérité de l'un de ces axiômes, & l'on est étonné de le trouver vrai. — Ni les livres, ajoute-t-il, ni les maîtres, ni les malades, ne rendront jamais Médecin celui qui n'est pas né pour l'être ; quoique ce ne soit qu'auprès des malades qu'on puisse le devenir «.

On sera sûrement bien aise de prendre ici une idée de cet ouvrage extraordinaire, dont l'ancienneté remonte au-delà de l'ère chrétienne (*Tom. I*, *p.* 2.), dont l'autorité étaye toutes les nouvelles productions des Médecins, dont les principes servent de fondement à leurs nouvelles recherches, & dont la réputation est telle qu'on s'efforce de passer pour suivre les règles qu'il prescrit, même lorsqu'on en est le plus éloigné. Nous choisirons pour cela les Aphorismes les plus intéressans, & sur-tout ceux dont il résulte des connoissances contraires à celles que le préjugé a accréditées.

Section I. » Un régime mince & trop strict, est toujours dangereux dans les maladies de long cours, & même dans les maladies aigües. — Les vieillards supportent

aiſément l'abſtinence; ceux d'un âge fait la ſupportent moins ; les adoleſcens ne la ſoutiennent preſque point ; les enfans, ſur-tout ceux du tempérament vif, ne peuvent la ſoutenir. — Les eſtomacs ſont naturellement très-chauds en hyver & au printemps & le ſommeil très-long ; il faut donc prendre plus d'alimens dans ces ſaiſons. — Les malades ſupportent très-difficilement le manger en été & en automne ; ils le ſupportent très-facilement en hiver, & aſſez bien au printemps «.

Section II & IV. » Trop de ſommeil, trop d'inſomnie, ſont l'un & l'autre de mauvais augure. — Ni la ſatiété, ni la faim, ni rien de ce qui paſſe les forces de la nature, n'eſt avantageux. — La criſe des maladies aiguës arrive, en général, dans le terme de quatorze jours (ſi les ſecours de l'Art ne l'interceptent pas). — Si vous voulez remuer quelque choſe, faites-le dès le commencement des maladies ; car il vaut mieux ne rien faire lorſqu'elles ſont dans leur force : (& auparavant, *Section II, aph.* 22) purgez & remuez les matières après leur coction, mais non crues, ni au commencement. — On ne purgera preſque

point ſans inconvénient ceux dont le corps eſt en bon état. — Purgez plutôt par le haut en été, & par le bas en hiver. — Vers la canicule & pendant ſon période, les purgatifs ne ſont pas ſans inconvénient. — Les douleurs au-deſſus du diaphragme, & qui indiquent un purgatif, indiquent qu'il faut purger par le haut; celles qui ſont au-deſſous indiquent qu'il faut purger par le bas. — L'urine abondante pendant la nuit, indique que les ſelles ne ſont pas aſſez copieuſes «.

Graces à la traduction littérale de M. le Febure de Villebrune, le Public va donc être à portée de juger quelle étoit l'opinion d'Hypocrate ſur l'influence des ſaiſons & des climats, & l'on va donc être convaincu de l'erreur de tant de gens qui penſent que ce grand homme à prétendu que *les cauſes des maladies exiſtoient dans l'air*, parce que quelques traducteurs latins des aphoriſmes ſuivans le lui ont fait dire.

Section III. » Les maladies *arrivent* ſurtout par le changement des ſaiſons; mais particulièrement ſi l'ordre du froid & de la chaleur eſt beaucoup changé. Elles arrivent

auſſi à proportion des autres irrégularités des températures «.

Hypocrate n'a donc écrit autre choſe, ſi ce n'eſt que les maladies *arrivent dans telles ou telles circonſtances de la température*, & non pas que ces circonſtances les font naître. Le 2ᵉ. aphoriſme fait voir qu'Hypocrate étoit perſuadé que les maladies qui arrivoient dans telles ou telles températures, avoient d'autres cauſes que ces températures : » ſi la température de l'hiver eſt auſtrale, pluvieuſe, tranquile, mais le printemps froid, ſec, & agité par des vents, les femmes qui doivent accoucher au printemps, avorteront *à la moindre cauſe* «. Plus bas eſt l'énumération » des maladies *qui arrivent en général dans* les températures pluvieuſes «, & non pas produites par ces températures. Enfin l'aphoriſme 19ᵉ. termine toute diſcuſſion ſur l'opinion de l'auteur : » on voit *toutes les eſpèces* de maladies dans *toutes les ſaiſons* ; mais il y en a qui paroiſſent, d'autres qui s'aggravent, plutôt *dans* une ſaiſon que *dans* une autre «.

Section V. L'eau chaude employée trop ſouvent, amollit les chairs, affoiblit les nerfs, rend l'eſprit lourd, cauſe des hémor-

ragies, des ſyncopes, qui ſont quelquefois ſuivies de la mort. — L'eau froide durcit la peau, produit des convulſions, des mortifications, des tétanos, des rigueurs fébriles. — Une femme dont les menſtrues ſont décolorées ou irrégulières à tous égards, a beſoin d'être purgée. — Si vous voulez arrêter les règles trop abondantes, appliquez une grande ventouſe ſur les ſeins «.

Section VI. » Les eunuques n'ont pas la goutte, & ne deviennent pas chauves. — Une femme, en général, n'a point la goutte à moins que ſes règles n'aient ceſſé. — Un jeune homme, en général, n'a point la goutte avant les premières jouiſſances «. — Il vaut mieux ne pas traiter ceux qui ont des cancers occultes; car en les traitant, on les fait plutôt périr; mais ſi on ne les traite pas, ils vivent plus long-temps. — Si les ulcères durent un an & plus, l'os qui eſt deſſous ſe carie néceſſairement & les cicatrices des plaies ſont profondes après la guériſon. — Obſervez l'état des yeux pendant le ſommeil; car ſi l'on apperçoit du blanc, les paupières étant ſeulement rapprochées, & que le malade n'ait ni la diarrhée, ni pris un purgatif, c'eſt un

mauvais ſigne & même mortel ; à moins que le malade ne dorme ainſi ordinairement «.

Nous reprendrons un aphoriſme de la *Section IV*. » Si en agiſſant avec raiſon, l'on ne voit pas de réſultat conforme à cette conduite réfléchie, il ne faut point paſſer à autre choſe, ſi ce que l'on a d'abord préſumé, avec fondement, perſévère «. Que faut-il entendre par là ſi ce n'eſt qu'il ne faut pas continuer les remèdes dont on ne voit pas le ſuccès?

L'infatigable M. le Febure de Villebrune ajoutera un grand ſervice à tous ceux qu'il a déja rendus à l'Art de guérir, s'il continue le travail qu'il paroît avoir entrepris, de traduire en françois tout ce qu'Hypocrate a écrit ſous la forme d'aphoriſmes. Il a bien raiſon d'être perſuadé » que quand on entendra cet auteur dans une langue vulgaire, on reviendra à ſes principes, d'où malheureuſement on ne s'écarte que trop «.

Par exemple l'auteur de l'*Eſſai ſur le lait*, dont nous avons rendu compte (*Tome III*, *pag*. 325), auroit-il recommandé ce remède contre les *fièvres*, s'il eût eu connoiſ-

ſance de l'aphoriſme ſuivant tiré de la 5e. *Section* ?

» Le lait eſt nuiſible dans les maux de tête, *dans les fièvres*, ſur-tout aigües. Il eſt encore nuiſible à ceux qui ont les hypocondres météoriſés, agités par des borborigmes ; à ceux qui ont ſoif ; à ceux qui rendent des ſelles bilieuſes ; à ceux qui ont eu de grandes hémorragies ; il eſt utile à ceux qui ont une diſpoſition à la phtiſie, pourvu qu'ils aient *à peine un ſentiment de fièvre*. Il peut être utile dans de petites fièvres de long cours, *& à peine ſenſibles*, pourvu qu'on n'apperçoive aucun des ſymptômes ſuſdits, ni aucun de ceux qui indiquent une *phtiſie* déterminée «.

2.

Le Médecin philoſophe, ouvrage utile à tout Citoyen, dans lequel on trouve une nouvelle manière de guérir, puiſée dans les affections de l'ame & la gymnaſtique, par M. Doppet, Médecin à Turin.

Cette nouvelle manière de guérir philoſophiquement, conſiſte 1°. à éviter les

piéges des *charlatans* ; 2°. à ſuſciter dans les malades des *paſſions* propres à les délivrer de leurs maux ; 3°. à ſe donner de l'*exercice*. Aucun de ces ſecours n'eſt praticable par les habitans des villes auxquels les préceptes conſignés dans cette brochure, ſont ſpécialement adreſſés.

L'on s'élève en vain contre l'amour des *Charlatans* qui gouverne la plupart des citoyens ; cet amour eſt lui-même une maladie, & une maladie incurable. On ſait, comme le remarque fort bien M. Doppet, que » le charlataniſme ſe parant des lauriers de la Médecine, travaille ſans ceſſe à replonger les hommes dans leurs premières erreurs ; — que les douleurs & la crainte de la mort font tomber dans les piéges que tend l'intérêt ; — que le Public exige des Médecins qu'ils conſument leur vie & leur fortune à parcourir les Ecoles & à fréquenter les Hopitaux, tandis qu'il n'exige d'un charlatan qu'un habit chamarré de galons ; — qu'un *Garçon apothicaire* ne balance pas de prendre ſur lui l'adminiſtration des remèdes les plus dangereux ; — qu'un *Carabin* a eu plus d'une fois la témérité de faire la Médecine, & que ces

odieuſes manœuvres tournent toujours au détriment des malades & de la Médecine «; On ſait tout cela & l'on n'ignore pas que le charlatan audacieux, le perfide garçon apothicaire & le carabin meurtrier, ſont ſouvent préférés aux Médecins les plus inſtruits.

Cette maladie des citoyens que M. Doppet veut guérir par ſa *manière nouvelle*, eſt hors de la portée des ſecours qu'il recommande; elle tient à l'éducation ou plutôt au défaut d'inſtruction. Aucun citoyen inſtruit ne tombera dans les piéges du charlaniſme. Mais à voir une partie de ceux que les charlatans ſéduiſent, on ſe demande qu'eſt-ce donc qu'un homme inſtruit ? Ce ſont ceux qui ne bornent pas leurs études à celles d'une langue morte, & qui, au lieu des *humanités* étudient les *choſes humaines*; on paroît être convenu aujourd'hui de n'employer à l'inſtruction que le temps; peu importe communément ſi l'on eſt éclairé, pourvu qu'on le paroiſſe. Un citoyen qui paſſe pour éclairé, tombe-t-il dans le piége d'un charlatan, il entraîne après lui, ceux qui le ſont auſſi peu, & qui croient le paroître en marchant ſur ſes

traces.

traces. Voilà ce qu'un *Médecin philoſophe* peut remarquer de plus poſitif touchant le premier des remèdes recommandés dans la brochure de M. Doppet.

L'art de faire ſervir les *paſſions de l'ame* à la guériſon des maladies des citoyens, que cet auteur prétend enſeigner en ſecond lieu, n'eſt de même rien moins qu'éclairé par la philoſophie. Il faudroit, pour tirer des ſecours de ce *nouveau* remède, n'avoir que des malades ſuſceptibles des paſſions préciſément telles qu'on voudroit les leur inſpirer, c'eſt-à-dire inacceſſibles par eux-mêmes aux paſſions; car il eſt bien aiſé de dire, comme M. Doppet, aux citoyens malades, qu'ils » doivent faire naître la joie dans leur ame; — prendre de la confiance, — s'exciter à l'eſpoir « &c. Si l'ambition, le deſir des richeſſes, ou l'amour occupent déja les facultés de l'ame (1786, *pag.* 29), comme on le remarque dans la plupart des citoyens, comment y faire pénétrer une autre paſſion quelconque?

L'exercice n'eſt pas moins impoſſible aux perſonnes qui habitent les villes que le choix de leurs paſſions; les opérations du gouvernement, du commerce, des finances,

les lettres, le barreau, les arts & métiers ſédentaires, &c. occupent le plus grand nombre des citoyens. Mille obſtacles s'oppoſent eſſentiellement à la gymnaſtique des femmes. Les perſonnes déſœuvrées n'échangeront pas, à la voix d'un ſoi-diſant philoſophe, les plaiſirs du jeu, des ſpectacles, & des ſoupers contre le travail de l'exercice: C'eſt l'imagination qu'il faudroit réformer pour mettre en vogue un pareil remède.

L'eſpoir que nous avions conçu, de trouver dans l'ouvrage de M. Doppet un moyen efficace d'opérer cette réforme, a été trompé : cet auteur n'a rien ajouté à ce qui étoit connu depuis long-temps ſur les ſujets qu'il a traités. C'eſt à l'ingratitude de ſa mémoire qu'il faut s'en prendre, s'il nous donne pour neuf dans *l'Art de s'exercer* » l'avis très-intéreſſant de chatouiller, avec une plume, l'intérieur des narines des perſonnes tombées en aſphyxie, ou noyées ou ſuffoquées par la vapeur du charbon. L'Académie de Chirurgie de Paris s'eſt occupé de publier ce ſecours en 1776, & il étoit connu auparavant.

5.

Tableau des variétés de la vie humaine, &c. par M. DAIGNAN, Tome Second, *Voyez Tome III*, *pag.* 317.

Si l'on ſe rappelle ce que nous avons rapporté touchant le premier volume de cet ouvrage, on ſera moins ſurpris de voir au nombre des épigraphes qui ſervent de texte à M. Daignan :

Fuyez la Médecine & les Médecins ſi vous voulez être en bonne ſanté.

Le but de cet auteur eſt en effet de proſcrire l'abus des remèdes à preſque toutes les époques de la vie des jeunes gens, principalement à l'âge de puberté, & » de ſuppléer à tous ceux que le préjugé, la mode ou la mauvaiſe Médecine leur offre, par l'exercice aſſidu de toutes les facultés de leurs organes, d'où réſultera néceſſairement le développement heureux de leurs facultés intellectuelles, & la modération des paſſions qui les emportent ſi ſouvent à cet âge «.

» Ce ne ſont point les plans concertés ; ce n'eſt point l'imitation ſervile des grands modèles; ce ne ſont point les ſoins paſſagers du moment, ou circonſcrits dans une époque limitée, qui peuvent aſſurer aux pères & aux mères le ſuccès de leur vigilance pour donner à leurs enfans une bonne conſtitution, une ſanté ferme & durable. Ce ſont des ſoins aſſidus, une ſollicitude continuelle, une prévoyance qui doit s'étendre à tous les beſoins du corps & de l'eſprit, & qui ſache ſe plier à toutes les circonſtances de ces beſoins «.

Voici des avis que l'auteur donne aux pères & mères pour former eux-mêmes l'éducation de leurs enfans : » examiner s'ils ont les qualités requiſes pour remplir cet objet, — calculer au juſte leurs qualités phyſiques & morales : — le corps eſt ſujet à mille maux, l'eſprit à l'erreur, le cœur à la foibleſſe, la raiſon aux illuſions, la tendreſſe à l'aveuglement, la volonté à l'incertitude, les deſirs aux excès. — Se méfier de ſa tendreſſe, écarter les préjugés, renoncer aux maximes générales...... — craindre de voir renaître dans leur poſtérité ce qui les tourmente, ce qui les afflige, ce qui

les humilie, ce qui diminue enfin la ſource de leurs jouiſſances & de leur ſatisfaction. — faire pour leurs enfans ce qu'ils voudroient qu'on eût fait pour eux «.

» Ce n'eſt qu'à la tendreſſe d'une mère qu'il appartient de trouver la juſte meſure de ces ſoins. — Le petit chien d'une jolie femme, quelqu'incommode & déſagréable qu'il ſoit, ne quitte pas ſon appartement; elle ne le trouve bien que ſur ſes genoux & dans ſon lit; elle le promène & le porte ſous le bras. Son enfant eſt renvoyé au loin, ou dans un coin de la maiſon. On le porte un moment à la toilette de ſa mère: s'il eſt gentil, on lui fait une petite careſſe; s'il pleure, c'eſt un mauſade qu'on renvoye ſur-le-champ. Plus grand on lui préſente la main à baiſer, en lui donnant une petite leçon de politeſſe d'un ton ſec & ſévère, & on le congédie en le recommandant à la bonne «. Ah! qu'on ne nous détourne pas de croire que les mœurs ont bien changé à cet égard! S'il exiſte encore des marâtres qui ſacrifient tout, juſqu'à l'éducation de leurs enfans, à leurs plaiſirs, à leur parure; combien cette inſouciance eſt loin d'une quantité de bonnes mères, quoique très-aimables!

» Un esprit sain dans un corps sain, voilà l'homme parfait. — Au lieu d'écouter une fausse tendresse dont vous êtes peut-être vous-mêmes la victime, suivez les vues simples de la nature, qui vous crie sans cesse de tenir votre enfant à l'air libre, d'avoir soin qu'il soit propre, bien nourri, peu vêtu, sainement couché, toujours & partout exercé. Endurcissez, dit MONTAIGNE, votre enfant à la sueur & au vent, au soleil & aux hasards, qu'il lui faut mépriser. Otez lui toute mollesse & délicatesse au vêtir & au coucher, au manger & au boire. Accoutumez-le à tout; que ce ne soit pas un beau garçon & dameret; mais un garçon verd & vigoureux«.

» Faites attention que le philosophe, interprète de la nature, ne fait aucune différence de tempérament. J'ajoute qu'il n'y en a aucune à faire des sexes, mais que tout doit être réglé sur la mesure des forces & l'aptitude des individus; la nature n'admet pas d'autre différence jusqu'à l'âge de puberté. — Lors que vos enfans auront acquis une bonne santé à 10 ou douze ans, vous ne leur devez plus de leçons; vous leur devez des exemples. N'exigez pas d'eux

ce que vous ne voudriez pas faire. — Vous avez ſuivi votre enfant juſqu'ici, il vous ſuivra à ſon tour..... «. Quoique ces préceptes ne ſoient pas neufs, comme M. Daignan en convient lui-même, lorſqu'il cite Montaigne, on ne ſauroit lui refuſer le mérite de les rappeller avec énergie. Cette partie de ſon ouvrage ſert pour ainſi dire d'introduction à celle qui nous intéreſſe le plus, & que nous allons expoſer ; mais nous ne réſiſtons pas à l'envie de citer encore quelques fragmens, afin de faire mieux connoître les vues philoſophiques de l'auteur.

» Commence-t-il à lier des idées (l'enfant de 10 à 12 ans), vous vous empreſſez de l'abrutir ; vous l'enfermez ſeul pour le faire périr d'ennui, ou vous l'entaſſez avec d'autres pour l'empriſonner, ou vous lui mettez entre les mains des ſignes de convention qui lui déplaiſent, en lui recommandant d'être tranquille pour admirer ces belles choſes qui révoltent ſes ſens au lieu de les frapper agréablement. Voilà le moyen infaillible d'en faire un ſot, ſi vous n'en faites pas un ſtupide, Vous venez lui dire qu'il doit être raiſonnable lors qu'il ne ſait

pas ce que c'eſt que la raiſon, & qu'il en eſt encore bien loin; quand voulez-vous donc qu'il ſoit enfant? — Si vos facultés le permettent ou ſi votre vanité l'exige, vous le *régalez* bientôt de la compagnie d'un homme *refrogné*, taciturne & ſombre, qui, pour l'égayer, l'entretient 8 à 10 heures par jour d'un jargon qu'il a imaginé pour lui faire comprendre le grec & le latin, autres jargons inintelligibles à cet âge. — A meſure qu'il grandit, ou plutôt qu'il s'allonge en végétant, vous ne ceſſez de tourmenter ſon eſprit, que pour tourmenter ſon corps. Vous lui dites qu'il mange mal, qu'il ſe tient mal, qu'il marche mal, qu'il ſe préſente mal, &c. Eh! le pauvre malheureux enfant! comment voulez-vous qu'il ſe tienne? à peine peut-il ſe ſoutenir, ſes membres engourdis par l'inaction, n'ont ni force ni vigueur. Comment voulez-vous qu'il mange, il n'a point d'appétit? Comment voulez-vous qu'il ſe préſente, ſon corps eſt affaiſé; à peine ſe ſent-il, & ſon ame, plongée dans l'amertume, ne l'anime que pour le faire ſouffrir. — Tout cela ne vous touche guère, pourvu qu'à force d'argent il vienne à bout, à 10 ou 12 ans, de

faire, avec la mine & la figure d'une petite fille de ſix à ſept ans, une révérence, &c. «.

Il faut convenir que ſi ce portrait ne reſſemble pas à celui de tous les enfans, l'on en voit au moins beaucoup de copies, ſur-tout dans les grandes villes, où les occupations des pères & la vie diſſipée des mères en détourne la plus grande partie des ſoins qu'exigeroit l'éducation de leurs enfans; où l'habitude & le préjugé ont fait regarder l'éducation, dont on vient de voir la ſatyre, comme la plus convenable, & où la plupart des jeunes gens peuvent être regardés au phyſique, & ſouvent au moral, comme de petites demoiſelles vêtues à la manière des garçons.

» Le grand but qu'on doit ſe propoſer dans l'éducation particulière des filles, eſt de leur donner une ſanté ferme & un caractère ſouple; de les éloigner des minauderies & des petiteſſes ſous leſquelles elles déguiſent leurs goûts, leurs fantaiſies, leurs opinions. — C'eſt du mauvis état de leur ſanté que dépendent primitivement tous les vices de leur eſprit. Un enfant qui ſouffre eſt toujours morne, triſte, exigeant, rechignant, & de mauvaiſe humeur. — Si

dans le bas âge, les petites filles n'ont pas un petit air ouvert, prévenant, une humeur égale, on a beau les catéchiser, il en reste toujours quelque travers dans le caractère, qui, en se fortifiant avec l'âge, les rend bisarres, impérieuses, hautaines, dédaigneuses, dissimulées; &, du moment qu'elles ont l'art de dissimuler, vous devez vous en méfier à tous égards; elles vous en imposeront sur tout «.

On pourroit peut-être souhaiter plus d'égalité dans le style, plus de développement dans quelques paragraphes où ce défaut les peut faire regarder comme des répétitions, & une tournure plus oratoire en d'autres endroits où la matière sembloit exiger qu'on y semât quelques agrémens; mais telle est la manière de l'auteur. Tel est aussi son désintéressement au sujet du jugement qu'on pourroit porter sur les formes de son ouvrage, qu'il est le premier à désirer qu'on le traite avec rigueur à cet égard, pourvu qu'on rende au fond une justice que nous sommes persuadés qu'il mérite.

Avant d'en venir aux *moyens de conserver & d'entretenir la santé des jeunes gens de l'un & l'autre sexe*, M. Daignan avertit

qu'il ne faut pas croire, comme on le ſuppoſe trop ſouvent, » que les maux les plus ordinaires qui affligent l'humanité, ſur-tout dans la jeuneſſe, dépendent de cauſes étrangères & bien extraordinaires. — Ces cauſes ſont en nous-mêmes ; elles dépendent uniquement de notre conſtitution, ou d'une infinité de circonſtances accidentelles qui en ſont inſéparables «.

» La plupart des maladies de la jeuneſſe dépendent des cauſes qui naiſſent du défaut d'équilibre & d'harmonie ; — les cauſes étrangères ſeroient ſouvent ſans effet, ſi elles n'étoient pas ſecondées par les premières qui tiennent à l'organiſation. — On donne beaucoup trop à l'influence des cauſes (extérieures) & trop peu aux diſpoſitions particulières des ſujets. — Cette préférence vient de la connoiſſance peu exacte, ou du peu d'attention qu'on fait aux ſignes des maladies pour en apprécier la valeur. — Il y a infiniment peu de maladies qu'on ne puiſſe prévenir ou vaincre, par les ſeuls efforts de la nature bien dirigée «.

» Quoique la coction & les criſes ne ſoient pas auſſi ſenſibles, ni auſſi régulières

dans les maladies chroniques que dans les aigües, elles ne ſont point privées de cet avantage. Il y a des fièvres ardentes qui ne ſont jugées que dans ſix mois; d'autres maladies ne le ſont qu'après deux ans; il y en a même qui ne le ſont qu'après 20 ans «. On attribue ces obſervations à Hypocrate; mais depuis que l'auteur du premier ouvrage rapporté dans ce volume, nous a appris à nous défier de cette autorité, en montrant qu'on en avoit abuſé ſur la foi des mauvais traducteurs, nous héſitons de prononcer.

Les vues curatives de M. Daignan, ſont, comme nous l'avons dit (*Tom. III*, *pag.* 324.), dirigées vers la Médecine naturelle, de laquelle il exclud tout remède actif, pour ce qui concerne les maladies qui attaquent les jeunes gens à l'âge de puberté. » Si la préparation, c'eſt-à-dire les précautions ſages & bien dirigées, ſuffiſent pour prévenir & diſſiper la plupart des maladies, & pour diſpoſer les autres à la guériſon; ſi la coction & les criſes guériſſent les maladies aigües; ſi elles confirment la guériſon des chroniques; à quoi ſert ce fatras de remèdes qu'on multiplie

tous les jours & qu'on prodigue ſous toutes les formes ?.... Ce qui devroit nous ſervir de leçon pour ne pas tenir ces malades (les peſtiférés) renfermés, & pour ne pas leur preſcrire des boiſſons chaudes en les faiſant reſter conſtament dans des lits qui ne peuvent que hâter le développement & l'action du venin «.

En parlant des » affections nerveuſes, connues ſous le nom de vapeurs, affections hyſtériques, hypochondriaques : la ſcience, dit-il, l'ignorance, l'art, l'artifice, la ruſe, la ſupercherie, l'illuſion, le menſonge, la fourberie & l'impoſture ; tout s'eſt armé juſqu'à la fureur pour combattre cette hydre..... Et l'on a la preuve la plus évidente d'un accroiſſement ſenſible du mal, au lieu de la découverte d'un nouveau remède «.

» De tous les arts & de toutes les ſciences, il n'y en a point, quoiqu'on en diſe, qui ait moins varié dans ſes principes, qui ait plus mérité, qui ſoit mieux fondé, plus avancé que la Médecine «. Cela eſt vrai ; mais pour s'en convaincre, ce n'eſt qu'à la ſcience des bons Médecins qu'il faut avoir recours, & non pas à ce que des hommes

titrés, déguisés, occupés de se faire connoître & de séduire, appellent du même nom, tandis que la chose est si différente.

Nous terminerons cet extrait par l'exposition d'une idée heureuse, que l'auteur tient de BAGLIVI, qui dit l'avoir tenue de Pithagore : C'est qu'il se fait, dit Baglivi, (*Œuvres, pag.* 411.) tous les sept ans, un changement dans les tempéramens. M. Daignan a développé cette idée d'une manière ingénieuse, tant au physique qu'au moral, voici l'abrégé des changemens physiques :

Vita hominis.

1°. *Septem diebus circumscribitur.*
2°. *Septem horis reficitur.*
3°. *Septem mensibus, ad minùs, editur.*
4°. *Septem annis confirmatur.*
5°. *Bis septem annis renovatur.*
6°. *Ter septem annis perficitur.*
7°. *Post quatuor septem annos non ampliatur.*
8°. *Per quinque septem annos corroboratur.*
9°. *Per sexties septem annos æquilibratur.*

10°. Ad ſepties ſeptem annos integra extenditur.

11°. *Per ſeptem annos ſemper mutatur; donec per quindecim ſeptem annos extinguatur.*

L'homme.

1°. Ne peut pas vivre au-delà de 7 jours ſans manger.

2°. Il faut qu'il ſe répare de 7 en 7 heures pour ſe bien porter.

3°. Qu'il vienne au monde à 7 mois, au moins, pour exiſter.

4°. Qu'il arrive à 7 ans pour ſubſiſter.

5°. A deux fois 7 ans pour engendrer.

6°. A trois fois 7 ans pour réſiſter.

7°. A quatre fois 7 ans pour conſiſter.

8°. A cinq fois 7 ans pour valider.

9°. A ſix fois 7 ans ſans chanceler.

10°. *A ſept fois 7 ans ſans décliner.*

11°. Et qu'il change de 7 en 7 ans quinze fois pour déſiſter.

4.

Essai de Médecine, en anglois, par JEAN MOORE, Médecin.

Les Réflexions suivantes sont très-justes. Lorsque, pendant le règne d'une maladie épidémique, on s'occupe à examiner si la *saignée* est nécessaire pour la guérison, on manque souvent de règles qui puissent servir de guide dans cette occasion. » Si la constitution du malade n'est pas singulièrement forte & pléthorique accompagnée d'un pouls vigoureux & plein, à proportion, le meilleur parti sera de s'abstenir de la saignée. Et quand la force du malade & les symptômes de l'inflammation déterminent à risquer cette évacuation, il faut que ce soit avec beaucoup plus de ménagement qu'on n'en auroit pris s'il n'eût regné aucune épidémie. Toutes les fois que pendant le règne d'une épidémie on observe des symptômes peu alarmans, & qu'en même-temps on réussit à rendre les rémissions plus sensibles, au moyen des remèdes ordinaires; que les malades sont saisis subi-

tement après la ſaignée de foibleſſe extraordinaire, & de trouble dans la tête ; au lieu de ſaigner les autres malades, il vaudra mieux leur donner de bonne heure le quinquina «.

» Malgré toute l'exactitude qu'on peut porter à déſigner la conduite convenable ſur cet important objet, il ſe rencontre des cas qui embarraſſent les Médecins d'une ſagacité & d'une expérience conſommées. Peut-être même n'eſt-ce que ceux-ci qu'ils embarraſſent : car il eſt des Médecins auxquels la pratique la plus étendue ne peut faire acquérir l'expérience, & dont la ſuffiſance n'eſt pas arrêtée par les complications les plus difficiles «.

» Il y a une certaine eſpèce de charlatanerie à laquelle certaines perſonnes ſemblent vous inviter. Rien, ſans des fanfaronades, ne peut les perſuader entièrement des talens & de l'intérêt du Médecin. On trouve par-tout des preuves de cette vérité. J'étois un jour chez une dame à qui un Médecin très-célèbre, accuſé par ſes Confrères de charlataniſme, ordonna un cataplaſme de lait & de pain ſur une légère enflure à la cheville du pied ; il donna ſa

montre à la ſervante en la priant de bien faire attention que le cataplaſme fût bouillant exactement pendant quatre minutes & demie. Comme je marquai enſuite quelque ſurpriſe ſur l'extrême exactitude de ces ordres. Bon Dieu, s'écria la dame, quelle préciſion ! il calcule comme un ange «.

5.

Diſſertation ou eſſai ſur le pouvoir de la Nature & de l'Art pour la guériſon des maladies, où l'on fait voir que, quoiqu'il ſoit vrai que c'eſt toujours la Nature qui guérit, il n'eſt pas moins certain que, pour qu'elle procure cet avantage, ſon action doit être ſouvent dirigée & toujours inſpectée par le Médecin, & que la Médecine ne conſiſte que dans cet Art; par M. MAHON, Médecin.

Pourquoi l'auteur a-t-il eu la prétention de traiter de lui-même une matière ſur laquelle il auroit pu écrire parfaitement en copiant un autre ? L'ouvrage de Monſieur

VOULLONE, couronné par l'académie de Dijon, ſur les cas où *la Médecine expectante, eſt préférable à la Médecine agiſſante, & vice verſâ* lui étoit-il inconnu ? N'eſt-on pas fondé en liſant le titre de cette brochure, à preſſentir qu'elle embraſſera le même ſujet, à eſpérer qu'étant la dernière écrite, elle ſera la meilleure ; & n'a-t-on pas lieu d'être bien étonné de l'évènement ?

Non, M. Mahon, la Médecine n'a jamais été *attaquée* comme vous l'avancez ; — il n'y a point de » *conſpiration* qui ait pour chefs des hommes de talent & de génie, & dont le but ſoit de perſuader au Public que l'Art de guérir n'exiſte point, que c'eſt un art *funeſte*, une vaine *charlatanerie* « ; ce n'eſt point à la Médecine *qu'on en veut* ; on adopte l'idée du citoyen de Genève, qui diſoit de la Médecine : Franchement, je l'aime, quand je ſuis malade, mais qu'elle vienne ſeule. C'eſt du Médecin qu'on ſe défie un peu ; vous croyez donc qu'on a grand tort. Réfléchiſſez, de grace ! en voulant » faire voir que *tous ceux qui décrient cette ſcience*, ne la connoiſſent pas «, puiſqu'ils ne l'ont pas étudiée ; ne craignez-vous pas de faire con-

venir que bien des Médecins qui veulent la défendre, ne la connoiſſent guère mieux, quoiqu'ils s'en flattent ?

Mais ſi vous décriez vous-même la Médecine, M. Mahon, vous convenez donc que vous ne la connoiſſez pas » Les mauvais effets, dites-vous, de l'opération de la Nature, abandonnée à elle-même dans les maladies, ſont auſſi fréquens, *pour le moins*, que les bons. — Tout ce que cette obſervation a produit, a été de jetter les Médecins dans des *contradictions* étonnantes «. Si ce n'eſt pas décrier la Médecine que de repréſenter les Médecins comme des hommes perpétuellement en contradiction, ſoit entr'eux, ſoit avec eux-mêmes, Celui-là ne la décrie pas davantage qui veut la faire paſſer pour un Art *funeſte*, une vaine *charlatanerie*; & vous devez convenir, ou que vous décriez la Médecine, & que par conſéquent, d'après vous-même, vous ne la connoiſſez pas, ou que vous avez mis d'abord en avant une propoſition de toute abſurdité, pour avoir occaſion de combattre une chimère.

Les Médecins, ajoutez-vous, M. Mahon, » ſont-ils entrés dans le détail du traitement

des maladies particulières? à peine s'en trouve-t-il quelqu'une où ils ne voyent la Nature en défaut; tantôt elle ne fait rien, ou elle fait trop peu; souvent même elle fait tout le contraire de ce qu'il faudroit: de sorte que souvent, ou elle n'a pas d'action, ou son action est plus nuisible qu'avantageuse. Aussi reconnoissent-ils qu'elle a besoin d'être continuellement surveillée par l'Art, qui est obligé tantôt d'exciter ou d'animer son action, tantôt de la modérer ou de l'arrêter, & souvent de diriger sa marche, ou même de lui en faire prendre une toute opposée à celle qu'elle suivoit. Qu'on ouvre leurs ouvrages, qu'on y parcoure seulement les principales classes des maladies, on y verra presque partout des preuves de ce que j'avance «.

Vous vous trompez encore ici: Les Médecins instruits sont toujours d'accord entre eux; il n'y a que ceux qui ne le sont pas qui se contredisent réciproquement (*Voyez Tom. I, pag.* 2.). BOERHAAVE & CULLEN eux-mêmes, Médecins diamétralement opposés dans leurs théories, ne différent pas dans leur pratique (*Tom. II, pag.* 221, 223). Voilà ce qu'il faut savoir pour

marcher ſur les traces des hommes vraiment Médecins, & ce qu'il n'eſt pas permis d'ignorer quand on veut écrire ſur quelque ſujet de cette ſcience.

Il y auroit encore bien d'autres choſes à apprendre à M. M. comme à ne pas faire de comparaiſon auſſi baroque que celle d'un Médecin & ſon malade, avec un cocher & ſes chevaux, à ſe défier de ſes idées auprès des malades, à diſſerter moins & à s'entendre mieux.

6.

Suite des *Elémens d'Hiſtoire Naturelle & de Chymie*, de M. DE FOURCROY : cette feuille de manuſcrit avoit été oubliée dans le Tome précédent, *pag.* 349.

» Les Médecins tirent des inductions très-utiles de l'inſpection des matières fécales, pour ſavoir quel eſt l'état de la bile & celui du foie qui la ſépare. — L'odeur fétide qu'ils exhalent, eſt due au commencement de putréfaction qu'ils éprouvent dans le long trajet qu'ils font dans les inteſtins.

— On ne fait en général pas aſſez attention dans les maladies aux congeſtions des matières fécales dans les inteſtins & a leur corruption ; on attribue trop communément les effets de ces congeſtions à de prétendues humeurs dégénérées ; on s'occupe trop d'évacuer ces humeurs ſuppoſées & pas aſſez de délayer les matières avant de chercher à les mettre dehors «. On ne devroit jamais tenter ce dernier parti ſans avoir bien reconnu les ſignes de la chûte des matières dans les gros inteſtins. Mille accidens fâcheux ſurviennent aux malades par la négligence de cette attention.

» Il y a deux eſpèces d'urines, l'une eſt claire ; vient de la boiſſon, coule peu de temps après avoir bu, & paroît ſe filtrer en partie de l'eſtomac & des inteſtins, immédiatement juſqu'à la veſſie par le tiſſu cellulaire ; l'autre ne ſort quaprès la digeſtion & elle eſt ſéparée par les reins «. Nous ne ſuivrons pas l'analyſe de cette liqueur, qui nous a paru très-détaillée ; nous aurions mieux aimé avoir à rapporter les connoiſſances qui manquent & dont on auroit grand beſoin, ſur les différentes qualités de l'urine dans les maladies, & no-

tamment ſur celles qui paroiſſent ſe décompoſer, ou qui deviennent quelque temps après leur ſortie, troubles, rougeâtres & chargées de ſédiment, de claires & naturelles qu'elles avoient paru immédiatement après l'évacuation. Telle eſt communément l'urine des ſujets qui ſont menacés de fièvres intermittentes ou qui ont cette maladie. Et c'eſt peut-être de tous les phénomènes qui accompagnent les dérangemens de la ſanté, un de ceux qu'il importeroit le plus d'éclaircir.

7.

Etrennes à l'humanité, ou recueil de préſervatifs contre pluſieurs maladies qui affligent l'homme & peuvent lui cauſer la mort ; Recueil très-curieux & très-utile.

Ecartons les regards du vulgaire des 90 monſtres pharmaceutiques que renferme ce ſingulier Recueil ; au lieu d'occuper nos Lecteurs de ces chimères, recherchons un moyen d'obvier aux ſuites fâcheuſes de l'abus d'imprimer des ouvrages de ce genre,

genre, de les autoriſer, de les approuver, & d'induire par là le Public en des erreurs meurtrières : tâchons d'aſſocier à notre projet les amis de l'humanité, dont la puiſſance pourra ſeconder nos vœux.

Nous voudrions donc 1°. qu'on donnât à une Société de Médecins *inſtruits par la pratique*, & d'une intégrité reconnue, une miſſion pour examiner tous les ouvrages nouveaux qui inondent aujourd'hui la république médicale, & trouble l'ordre dont elle auroit beſoin pour proſpérer. 2°. Que cette Compagnie proſcrivît généralement toutes les productions des hommes qui ne ſeroient pas Médecins, comme autant de ſources d'inepties ridicules ou de crimes puniſſables, que des perſonnes crédules, qui ſont très-nombreuſes, ne manquent jamais d'adopter ou de commettre. 3°. Qu'on conſignât ſeulement dans des Regiſtres de la Société, les idées utiles ſuſceptibles d'être développées, & les notions ſages qui pourroient amener des découvertes, lorſque la raiſon & l'expérience les auroit confirmées; 4°. Qu'on y tînt une liſte des remèdes nouveaux, propoſés par la cupidité & accrédités ſans fondement, & qu'il fût défendu

d'en faire aucun ufage avant le jugement que la Société en auroit porté, lorfqu'elle feroit fuffifamment éclairée ; 5°. qu'on publiât chaque année un extrait de ces regiftres qui feroit communiqué à tous les Médecins praticiens; qu'il fût enjoint à ceux-ci de faire connoître leur fentiment concernant les fujets qui feroient venus à leur connoiffance, & que les réfultats des décifions des Médecins, affez multipliées pour établir la confiance, fuffent enfin publiés par forme d'inftruction générale, propre à fervir d'un guide éclairé dans les routes difficiles que parcourent les gens de l'art.

Une chofe encore plus difficile que les précédentes, feroit auffi à fouhaiter : c'eft qu'il fût défendu à toute autre Compagnie, que celle que nous venons de propofer, de s'occuper des objets qui feroient de fon reffort, & à tout auteur quelconque de rien inférer dans fes ouvrages qui concernât ces objets. La dégradation de la Médecine dans l'opinion, & peut-être dans le fait, n'a d'autre fource que la proftitution des moyens de guérir dans les ouvrages les plus étrangers à cette fcience, dans prefque tous les écrits fur l'*agriculture*, dans la

plupart des *almanachs*, &c. & de là dans les mains du vulgaire ignorant, où leur ufage peut devenir homicide.

En exécutant le projet que nous venons de propofer, on parviendroit infailliblement à extirper des fociétés cette *médicomanie* terrible qui pofsède tous les cercles; cet abus fatal de fe donner les uns aux autres des confeils concernant la fanté; de fe prefcrire réciproquement des remèdes fans aucune connoiffance ni de la nature de ceux-ci, ni des fignes des maladies, ni des circonftances, & enfin cette étonnante fécondité dans les converfations qui roulent fur la fanté, objet fur lequel les interlocuteurs n'entendent rien, & qui fait le principal fujet des difcours familiers.

La fource de tous les maux, les uns ridicules, les autres abfurdes, la plupart très-dangereux, eft dans les ouvrages écrits par des hommes à qui la Médecine eft étrangère, foit qu'ils ne la cultivent pas, foit, s'ils font Médecins, que les mauvais principes, dont ils font imbus, les écarte de la vraie fcience.

8.

Année rurale, ou Calendrier à l'uſage des Cultivateurs de la généralité de Paris, 1787.

La Médicomanie qui menace horriblement de toutes parts, ſemble attachée avec plus d'acharnement que jamais à l'exiſtence des habitans de la campagne, hommes ſimples, peu défians, & qu'il eſt par conſéquent aiſé de tromper, toutes les fois qu'on leur offre des conſeils dans des matières où ils n'entendent rien, & qu'ils ont la foibleſſe de ſuppoſer ceux qui les donnent, aſſez inſtruits pour ajouter à leurs lumières. Par un très-grand malheur contre lequel l'humanité réclame, c'eſt préciſément dans des livres qui ſont néceſſaires aux agriculteurs (on ſait qu'ils n'ont pas le temps d'en lire d'autres) qu'on profite de leur facilité, & que, ſous prétexte de réduire leur pratique en méthode, on leur gliſſe des avis de Médecine, qui ſont des fléaux ter-

ribles dans les mains de ceux qui n'ont pas le bon eſprit de les rejetter.

Dans preſque tous les livres d'agriculture, que les théoriciens de cet art multiplient avec une profuſion ſurprenante, depuis le fameux *Cours complet* de l'Abbé ROSIER, juſqu'à l'*Année rurale*, il y a de la Médecine. Le titre de ce dernier ouvrage n'annonce rien qui ſoit relatif aux maladies; cependant on y traite d'une douzaine d'eſpèces d'*aſphixies* produites par différentes cauſes, & qui exigent des ſecours différens. L'auteur anonyme convient que, pour la plupart de ces ſecours, un homme de l'Art eſt néceſſaire; comment compter pour aucun ſur le diſcernement, la patience & l'adreſſe qu'ils exigent? Comment ne pas ſentir que l'invitation qu'on fait aux gens de la campagne, qui ne ſont qu'agriculteurs, de ſe haſarder à mettre ces ſecours en uſage, eſt totalement déplacée?



9.

Inſtruction du peuple, diviſée en trois parties : de la morale, des affaires, de la ſanté. En forme de catéchiſme.

Si l'on pouvoit diriger une éducation pour le peuple conformément aux préceptes renfermés dans cette brochure, on rendroit ſûrement les citoyens de cet ordre meilleurs & plus heureux. Quelques-uns des objets ſur leſquels l'auteur anonyme a porté ſes vues, méritent attention, puiſque ſes remarques peuvent exciter ceux qui veillent à la conſervation publique a prendre des meſures pour remédier à divers abus qui n'avoient point encore été généralement apperçus.

» La partie du peuple la moins aiſée ſe nourrit communément des débris de la bonne viande des boucheries, qui lui ſont abandonnés à un prix modique, & des reſtes de poiſſons ou de mer ou de rivière. — Un autre uſage plus dangereux encore que le premier, c'eſt ce qu'on appelle des *ordinaires*, & ce que l'on feroit mieux

d'appeller des poiſons journaliers. Ces reſtes de table ſont entaſſés pêle-mêle ; les différens ſels de viandes, poiſſons, &c. & des aſſaiſonnemens, ne tardent pas de faire entrer le tout en fermentation, d'où il réſulte pour ce tout un aliment mal-ſain & corrompu. Beaucoup de ces alimens ont été conſervés long-temps dans des vaſes de cuivre, tels que caſſeroles, marmites, &c. ce qui eſt d'un très-grand danger, par le verd-de-gris dont ils ſont néceſſairement plus ou moins imprégnés : quelques purs que ſoient d'ailleurs les vaſes dans leſquels ils auront été gardés, il eſt très-aſſuré que d'avoir ainſi vieilli avec d'autres alimens de nature tout-à-fait étrangère, expoſés ſans précaution à l'action continuelle de l'air, cela ſuffit pour les rendre très-mal-ſains, ne fût-ce que par le développement néceſſaire de la fermentation, qui eſt le premier degré de corruption ; la preuve en eſt que la plupart de ces alimens exhalent une odeur fétide que la plus grande faim doit franchir avec répugnance ».

Les perſonnes du peuple qui voyagent, ne ſauroient faire trop d'attention, dans les auberges, » à s'abſtenir de ragoûts, car

c'eſt un uſage connu dans ces petits cabarets d'avoir toujours un fonds de ragoûts tout prêts pour ceux qui arrivent. Si les gens n'arrivent pas, le ragoût reſte & il eſt ſervi long-temps après. Or il a été preſque toujours cuit dans des vaſes de cuivre, & ſouvent encore y a été conſervé, ce qui eſt d'un grand danger. Quelques repas de ce genre ſuffiſent pour déranger à jamais la ſanté. Joignez à cela que ces cabaretiers ne manquent pas d'épicer & aſſaiſonner très-vivement pour exiter à boire, & j'ai ſouvent obſervé des malheureux ainſi ſuppliciés & forcés à s'enivrer, par la ſoif qui ne faiſoit que s'allumer en buvant «.

On s'étonnera de ce que l'auteur prétend » qu'il faut proſcrire abſolument l'uſage de l'eau de neige fondue, (ſous prétexte qu') on lui attribue avec raiſon les goîtres, & bien d'autres infirmités communes parmi ceux qui en boivent «. On ſait au contraire très-poſitivement que le Capitaine COOK tira de très-grands ſuccès de l'eau fondue des montagnes de glace, à laquelle il eut recours dans le nord pour la boiſſon de ſes équipages pendant ſon voyage autour du monde.

On ne ſera pas moins ſurpris de voir que pour corriger les exhalaiſons funeſtes des terres marécageuſes remuées par différens travaux, on conſeille dans cet ouvrage d'allumer des feux au milieu même du terrein que l'on fouille, que l'on nettoie, ou que l'on deſsèche, & dans les environs à une certaine diſtance. Telle a été la ſuppoſition faite dans le cabinet de quelques Phyſiciens bien intentionnés, mais le ſuccès n'a pas répondu à leurs eſpérances; au contraire : voici des faits qui doivent diſpenſer de ſuivre l'*inſtruction au peuple*, dans ce qui regarde les ſecours du feu contre les exhalaiſons meurtrières.

Lorſque la peſte ravageoit la Ville de Toulon en 1721, les Magiſtrats ſe perſuadèrent qu'en allumant pluſieurs feux dans les rues, on parviendroit à purifier l'air; en conſéquence il fut ordonné à tous les propriétaires de maiſons, d'allumer chacun un feu devant ſa porte à un jour indiqué, à trois heures après midi & à ſept heures du ſoir; les cloches ſonnèrent le ſignal; les feux furent allumés, le bois & les plantes aromatiques conſumés, & la peſte continua d'exercer ſes ravages avec la

même intenſité. DANTRECHAUS, *Hiſt. de la peſte de Toulon.*

Le docteur MEAD rapporte que durant la dernière peſte de Londres, il y eut ordre d'allumer des feux dans toutes les rues pendant trois jours conſécutifs, & que dans la nuit qui ſuivit le deuxième jour il y eut quatre mille morts, tandis qu'avant & après, il mouroit à peine huit mille perſonnes dans une ſemaine. CRUDTEL confirme ce mauvais effet des feux dans un autre cas, en rapportant que la peſte ayant ſuſpendu ſes ravages à Varſovie, ce fléau reprit vigueur & devint plus furieux qu'auparavant après un incendie qui avoit preſque conſumé un fauxbourg entier de cette ville. Enfin MERCURIAL a remarqué, dans une peſte à Veniſe, que les forgerons, & tous ceux que leur profeſſion obligeoit de ſe tenir près du feu, en furent attaqués avec plus de fureur que les autres.

Nous ne pouvions négliger cette occaſion de détruire un préjugé qui autoriſe un uſage non-ſeulement inutile, & par cela même décourageant, mais encore dangereux ſur-tout pour le peuple.

En parlant des charlatans, l'auteur de-

mande la raiſon pour laquelle le peuple a la manie de croire plutôt ces fourbes que les gens de l'Art qu'il lui eſt poſſible de conſulter ? Et il répond : » Son goût pour le merveilleux & pour tout ce qui vient de loin. — » Un drôle affublé d'un habit biſarre qui, à force de grimaces, s'eſt fait une figure extraordinaire, qui s'eſt entouré de ſinges & de perroquets, & qui enfin à cet appareil joint un accent étranger & un langage impoſant, quelque ridicule que cela doive paroître, loin d'inſpirer la défiance, eſt bientôt entouré d'une foule de gens qui le fixent la bouche ouverte & l'eſprit parfaitement diſpoſé à croire tout ce qu'il dit. Bientôt on ſe laiſſe perſuader par le fourbe qui, du moment où il voit quelques perſonnes ébranlées par le récit des guériſons merveilleuſes qu'il a opérées, & la vue des grandes pancartes qui les atteſtent, ne manque pas de leur adreſſer ſes paquets & ſes phioles. Si un ſeul de l'aſſemblée eſt aſſez imbécille pour en acheter, les autres ne manquent pas de l'imiter, quoique leurs maladies ne ſoient aſſurément pas ſemblables, & que le prétendu remède ſoit le même pour tous. Il eſt éton-

nant que les Facultés donnent des certificats à de pareils bourreaux, & que les gens chargés de la police en tous les lieux, ne les banniſſent pas «.

L'auteur a ſenti qu'il importoit en même-temps de diſſuader au peuple ſon amour pour les charlatans par des raiſons ſolides : » Il faut lui dire que s'il exiſtoit des connoiſſances dans ce genre merveilleux, les gens véritablement inſtruits qui étudient la nature, les auroient acquiſes par leur travail & leur ſageſſe, & que la Providence n'auroit pas choiſi des hommes méchans & ſans conduite, & des bateleurs, pour leur révéler des ſecrets utiles ; que toute la ſcience de ces importans ſe réduit à celle de faire des dupes qui ſe laiſſent aiſément tromper, & ſéduire par la modicité du prix des remèdes & les menſonges de ces impudens ; — que la preuve de leurs menſonges eſt expoſée à tous les yeux dans leur métier même ; car s'ils avoient fait véritablement des découvertes utiles, ils ſeroient ſûrement bien payés par les gens riches qui auroient tout autant beſoin de leurs remèdes que les pauvres ; ils ſeroient diſtingués & conſiderés, ils auroient honte
de

de ſe donner en ſpectacle avec des bouffons «.

10.

Diſſertation ſur la nature des eaux de la Seine, avec quelques obſervations relatives aux propriétés phyſiques & économiques de l'eau en général; par M. PARMENTIER.

Lorſqu'on commence à être blaſé par la jouiſſance des choſes ſuperflues, on commence a diſputer ſur la valeur des ſubſtances de première néceſſité. Tel qui eût été ſatisfait autrefois d'une chaumière pour ſon habitation, parvenu à vivre dans un palais, en trouve la conſtruction mal-ſaine; & tel qui a paſſé ſes premières années en province à vivre de pain noir, peut conteſter la ſalubrité au beau pain de la capitale, dont il eſt raſſaſié. Les plaintes qui ſe ſont élevées depuis peu contre l'eau de la Seine n'ont pas d'autres motifs que celui-là, ſi ce n'eſt peut-être ceux d'intérêt ou de préjugés, qui ont tous leur baſe établie ſur

l'abus des jouiſſances, & l'oubli des premiers beſoins.

» L'eau de la Seine, dit M. Parmentier, n'a pu ſe dérober aux traits de la calomnie. — Les hommes qu'elle comble tous les jours de bienfaits, qui lui ſont redevables de leur conſtitution vigoureuſe, ſont aujourd'hui ſes plus puiſſans ennemis : l'ingratitude, ce vice ſi commun, paroît s'exercer indiſtinctement ſur tous les êtres, il n'épargne pas même les alimens & les boiſſons «. Mais cette liqueur calomniée dans des propos & dans des écrits eſt bien vengée par le fait, puiſque les Pariſiens, peut-être eux-mêmes du nombre des calomniateurs » continuent de s'en ſervir avec confiance & la préfèrent dans ſon état naturel aux différens mélanges & préparations imaginés ſous le prétexte frivole d'une pureté qui ne contribue qu'à l'altérer «.

» Tous les projets de filtration pour rendre l'eau de la Seine plus ſalubre, ont échoué, & bientôt on n'a plus vu de preuves de leur exiſtence, que des uſtenſiles à vendre à perte. — Ces projets étoient des piéges d'autant plus dangereux, que jamais on ne les preſente ſans alarmer en même-temps

les citoyens ſur leur boiſſon principale : il faut eſpérer que le Gouvernement, inſtruit de leur peu de ſuccès en ce genre, ne permettra plus qu'on nous trouble dans la jouiſſance de notre eau toute naturelle, telle que la buvoient nos bons aïeux «.

On reproche, il eſt vrai, & M. Parmentier en convient, à l'eau de la Seine une diarrhée qui ſurvient aux perſonnes qui en font uſage dans le commencement de leur ſéjour à Paris; cet auteur eſt fondé dans ſon projet de diſculper l'eau de la Seine de cette incommodité paſſagère; mais il étoit difficile qu'il l'exécutât : les Médecins les plus habiles & les plus exercés dans les fonctions de leur Art auprès des Pariſiens, n'ont pas trouvé cet évènement aiſé à expliquer d'une manière ſatisfaiſante; ſoit défaut d'attention, effet du préjugé, ou difficulté réelle dans la matière, elle eſt encore couverte de ténèbres.

Nous avons réfléchi aux moyens de l'éclaircir, & l'exercice que nous faiſons habituellement de la Médecine à Paris, nous a fourni de fréquentess occaſions de confirmer nos conjectures par des faits. Il feroit inutile de s'étendre ſur un ſujet ſi

ſimple à concevoir : l'eau de la Seine n'a pas d'autre propriété pour exciter la diarrhée, que celle de relâcher plus que toute autre eau, le canal cholédoque qui porte la bile au duodenum, & de déterminer par-là une plus grande affluence de bile dans les inteſtins où elle fait alors fonction d'un purgatif. Toutes les expériences de la chymie ſeroient inutiles pour démontter en quoi conſiſte cette propriété relâchante; l'eau de Paris eſt d'autant plus relâchante qu'elle eſt plus pure, moins chargée de ſubſtances propres à diminuer la qualité relâchante eſſentielle à l'eau. Les réactifs ont ſervi d'une autre manière à convaincre de cette propriété de l'eau de la Seine. Toutes les fois qu'il s'agit de déterminer une plus grande affluence de bile dans les inteſtins & de relâcher le canal choledoque & les inteſtins, au lieu de tiſannes dégoûtantes, de petit lait, de lavemens qui ne pénétreroient point aſſez avant, de purgatifs qui laiſſeroient après leur effet, les organes plus ſecs qu'auparavant, l'uſage de l'eau de la Seine, naturelle, eſt le remède que nous préférons, & le ſuccès n'a jamais trompé notre attente.

II.

Nouvelle édition du Traité pratique de l'inoculation, dans lequel on expose les règles de conduite relatives au choix de la saison propre à cette opération, de l'âge & de la constitution du sujet à inoculer, de la préparation qui lui convient, de l'espèce de méthode qui doit être préférée & du traitement de la maladie communiquée par l'insertion; par feu M. GANDOGER DE FOIGNY, Médecin.

Quoiqu'une partie des découvertes en Médecine aient éprouvé d'abord quelques contradictions, il faut convenir que toutes celles qui étoient utiles n'ont pas tardé à être adoptées. On attribue beaucoup de légereté aux François, peut-être de l'inconséquence; on les taxe d'*insouciance*, de *préjugés* (*Tom. III, pag.* 188). Il faut pourtant convenir qu'il n'y a point de Nation chez laquelle on apprécie mieux, avec le temps, les objets proposés sous des dehors spécieux. Les

d'où ſeroient venues les pleuréſies des perſonnes qui n'ont eu ni chaud ni froid avant d'être atteintes de cette maladie, & qui l'ont contractée dans leur appartement où elles étoient très-tranquilles, même dans leur lit (*Voyez Tome II*, *pag.* 11.). — On n'eſt pas plus fondé à trouver la cauſe des pleuréſies épidémiques dans les ſaiſons, puiſque ces maladies règnent auſſi bien au printemps que pendant l'automne. — On ne ſait pas mieux quelle eſt la ſaiſon qui donne lieu aux fièvres intermittentes; — ni pourquoi les perſonnes ſujettes à la pleuréſie, ne le ſont pas aux fièvres d'accès; — ni de quelle manière une fièvre intermittente ſe convertit en pleuréſie; & comment celle-ci ſuccède ſouvent à l'autre; — ni pourquoi la douleur du côté qui remonte vers l'épaule eſt d'un bon augure.

On ne ſait pas non plus ſi c'eſt l'inflammation de la partie rouge du ſang ou de la partie muqueuſe, ou de la ſéroſité, qui produit la pleuréſie; & il eſt par conſéquent abſurde de faire de l'une ou l'autre de ces opinions la baſe des traitemens. L'inflammation du ſang eſt commune à toutes les maladies inflammatoires, comme

les fièvres ardentes, le phlégmon, les fièvres intermittentes de longue durée, &c. — On ignore comment la couënne pleurétique du ſang qui eſt propre en général à toutes les maladies inflammatoires, peut occaſionner le point de côté; tandis que ce ſymptôme n'a jamais lieu dans aucune autre partie du corps, & qu'aucune autre maladie inflammatoire que la pleuréſie ne le produit. — Ce n'eſt pas parce que le ſang eſt enflammé que la pleuréſie ſurvient; mais c'eſt au contraire parce que la pleuréſie a lieu, que le ſang s'enflamme & qu'il contracte la couënne. — De ſorte que c'eſt la maladie qui transforme la ſéroſité du ſang en couënne pleurétique & non pas cette couënne qui donne naiſſance à la maladie.

Les malades expectorent non parce que les crachats contiennent la cauſe matérielle de la maladie; mais après que la cauſe de la maladie eſt domptée; de ſorte que l'expectoration ne diminue point la fièvre, mais elle ſe fait lorſque la fièvre eſt diminuée. — Un des malades de Strack crachoit beaucoup habituellement; il lui ſurvint une pleuréſie vraie; auſſitôt ſes crachats furent

interceptés, & ils ne reparurent qu'après la fièvre paſſée. — Enfin ſi la matière des crachats étoit la cauſe de l'inflammation de la plevre, par quel chemin iroient-ils au poumon pour s'évacuer ?

C'eſt ainſi, c'eſt par des doutes de cette nature, & par des réflexions ſages ſur les opinions des Médecins qui ont précédé, qu'on peut reculer les limites de l'Art de guérir; & non par un ſaint reſpect pour leurs erreurs, ni par une imitation ſervile pour leurs mauvais traitemens. Le livre de la nature eſt ouvert à tous les ſavans; mais il y a des Médecins qui dédaignent de le conſulter ou qui manquent de lumière pour y lire, & qui ſe laiſſent entraîner par l'autorité; & c'eſt auſſi eux qui, en perpétuant les fauſſes connoiſſances, retardent par-là les progrès de la ſcience.

Dans le traitement de la pleuréſie, c'eſt donc la fièvre elle-même qui fournit l'indication première, & non pas la couënne ſanguine ni les crachats.

Parmi les remèdes employés ordinairement contre la pleuréſie, le premier que Strack réprouve, eſt l'*emplâtre veſſicatoire*. On aura ſans doute été ſurpris de voir dans

le compte que la Société Royale de Médecine a rendu de l'ouvrage de cet auteur, qu'on s'y sert de son autorité pour recommander ce topique dans un certain cas, sans faire mention des raisons qu'il oppose à l'usage presqu'universel qu'on en fait. On prétend, dit-il, que le sel volatil & âcre des cantharides a la propriété de fondre la couënne du sang, au moyen de quoi elle s'évacue plus facilement par les crachats; mais cet effet est imaginaire; & je m'en suis assuré par l'observation d'un jeune homme & d'un moine auxquels j'avois fait mettre des vessicatoires le 4e jour, & dont le sang tiré le 5e & 6e jours, fut alors beaucoup plus couënneux qu'avant l'application des cantharides.

Strack ne trouve pas moins abusif de part des Médecins, & dangereux pour les malades, l'usage où sont les premiers d'inonder les autres de boissons délayantes. — Dans ce cas les liqueurs surabondanses ne font que glisser sur le sang sans aucun succès, ou tomber dans les intestins avec des ravages fâcheux. (Nous avons reproché cette faute grave à M. VACHIER (*Tome II, pag.* 244.). Les boissons aussi bien que

les alimens ne peuvent être ſalutaires qu'autant qu'on les digère ; leur excès met le déſordre dans les fonctions naturelles ; il interrompt le travail que la nature a entrepris pour guérir ; il énerve les organes & leur communique un vice de plus.

Pour ce qui eſt de la ſaignée, que Strack regarde comme le principal ſecours contre la pleuréſie vraie, cet auteur ne penſe pas non plus comme le vulgaire des Médecins au ſujet de ce remède : pluſieurs prétendent qu'on ne doit pas ouvrir la veine après le 4e jour ; Strack veut au contraire qu'on évacue le ſang toutes les fois que la chaleur & la fièvre ſont conſidérables à quelqu'époque de la maladie que ce ſoit. HYPOCRATE fit ſaigner ANAXION du bras le 8e jour d'une pleuréſie. C'eſt auſſi du côté où l'on ſent la douleur que Strack fait d'abord ouvrir la veine, contre l'opinion de ceux qui préfèrent la ſaignée du côté oppoſé ; mais après les premières évacuations, il ſaigne indifféremment aux deux bras & par-tout où l'apparence des veines le permet. Les raiſons de cette pratique paroiſſent fondées ſur des obſervations ſolides.

Les ſaignées trop nombreuſes & trop conſidérables ſont pernicieuſes ; elles affoibliſſent les vaiſſeaux, ôtent les forces à tout le corps & empêchent toute coction, toute excrétion ; — c'eſt une erreur funeſte de croire qu'il faut perſiſter dans les évacuations du ſang juſqu'a ce qu'on n'apperçoive plus la couënne pleurétique Cette pratique meurtrière détermine dans une partie des malades le ſphacèle, dans les autres la gangrène ; d'autres languiſſent enſuite dans la phtiſie. — Qui ne ſait point tirer parti de la fièvre, ne ſait point guérir.

Nous voudrions traduire ici le chapitre entier où Strack expoſe ſa méthode de traiter la pleuréſie. Elle conſiſte dans l'uſage convenable des ſaignées, d'un julep avec ſix onces d'eau de ſcabieuſe, un gros de nitre & une once d'oximel ſcillitique, dont les malades doivent prendre deux cueillerées toutes les heures, de la décoction de ſcabieuſe, à laquelle on ajoute une once du même oximel, d'un emplâtre véſicatoire ou des ventouſes ſur le côté douloureux, ou derrière les épaules, quand la coction n'eſt point annoncée vers la fin du 3[e] jour.

Dans le même cas, il ajoute au julep trois gros d'extrait de quinquina, & à la tisanne rafraîchissante un peu de vinaigre de vin distillé, & du syrop de frambroise«.

Peu d'entre les auteurs modernes se distinguent autant que M. Strack par l'amour des observations & par les conséquences exactes qu'il en sait tirer; mais aussi il faut convenir qu'il y a peu de Médecins qui écrivent d'après les observations qu'ils ont faites eux-mêmes à l'exemple de Strack, ou qui aient le bon esprit de les faire justes.

20.

* *Traité de la phtisie pulmonaire & des remèdes qui conviennent à cette maladie*; par M. J. MARX, Médecin allemand, en cette langue.

On n'a rien lu touchant cette maladie terrible & difficile à saisir sous toutes les formes qu'elle présente, d'aussi satisfaisant que cette production; tout y est dicté par l'expérience, exactement décrit, sagement

indiqué & clairement séparé de toute exposition hypothétique.

Les tubercules ont leur origine dans une disposition particulière qui est souvent héréditaire ; — ils sont produits par une lymphe épaisse, tenace, par un vice scrophuleux, un dépôt de matière fébrile, un métastase de maladie cutanée, d'humeur goutteuse ou rhumatismale, des erreurs dans le régime qui engendrent beaucoup d'humeur glaireuses, & donnent lieu par-là à des rhumes graves : — on en reconnoît l'existence aux signes suivans : le moindre mouvement altère la respiration ; une inspiration profonde, l'éternuement fait tousser ; — les forces s'évanouissent ; on devient pâle, maigre ; — la respiration devient de plus en plus courte & difficile ; — il survient une toux sèche suivie de temps en temps de crachats glaireux mêlés d'un peu de sang ; — la voix devient rauque & glapissante, la poitrine douloureuse ; on y sent des picotemens ; — la toux augmente & le malade ne peut rester couché sur aucun côté ; — enfin des bouffées de chaleur, l'ardeur du gosier, des paumes des mains & de la plante des pieds an-

noncent la fièvre lente, époque à laquelle la phtiſie eſt déja avancée.

De là les tubercules paſſent à l'inflammation, alors la douleur de poitrine eſt violente, le pouls fort & dur, ou petit, fréquent & tremblant ſi la maladie eſt avancée, la toux fatigante, & l'expectoration abondante.

Le traitement adopté par M. Marx contre la phtiſie tuberculeuſe, débute par un hommage tacite, rendu à un Médecin françois qui s'eſt rendu célèbre par ſes lumières qu'il a répandues ſur le traitement de la même maladie. On voit que nous entendons parler de feu M. RAULIN (*Tome I, pag.* 114.). M. Marx s'élève d'abord contre le préjugé *pernicieux* qui autoriſe l'uſage du lait dans cette maladie, préjugé que M. Raulin a combattu avec autant de force que de ſuccès, excepté peut-être aux yeux des Rédacteurs du *Journal de Médecine*, que l'expérience n'avoit ſans doute point éclairés ſur ce ſujet (*Tome II, pag.* 410.). Les autorités réunies de MM. Raulin & Marx, doivent entraîner aujourd'hui le ſentiment de tous les gens de l'Art conduits par l'humanité

plutôt que par un attachement funeste à une ancienne erreur : celle d'Hypocrate achève de les convaincre (*ci-devant p. 69*).

Pour réussir à détruire les tubercules, il ne faut pas attendre qu'ils soient formés, on doit employer tous ses soins à les prévenir; c'est dans le défaut de ces soins importans que M. Marx trouve la conduite de la plupart des Médecins répréhensible. Il propose à cet effet l'usage des *glands*, & il les regarde comme le meilleur remède pour s'opposer à la formation des tubercules dans les sujets qui y ont une disposition prochaine. On a de ces fruits mûrs & sains; on les dépouille de leur enveloppe; on les torréfie légèrement; on les met en poudre dans un moulin comme du café, & on en fait une décoction dont on prend à la place du bouillon ordinaire. La dose de cette poudre doit être d'une once à une once & demie par jour. On prendra, outre cette décoction, de la poudre même mêlée avec du sucre, à la dose d'une cuillerée à café toutes les deux ou trois heures; l'on fera usage de savoneux, & l'on suivra un régime convenable. C'est ici sur-tout que la décoction de racines de

ſapônaire remplace avec avantage le ſavon lui-même, par la propriété qu'elle à d'être plus miſcible aux humeurs. Nous en avons obtenu des ſuccès remarquables.

Quant à la fièvre inflammatoire ou lente qui ſuit de près la formation des tubercules, M. Marx eſt d'avis qu'il faut la traiter comme une pleuréſie ou une péripneumonie. La ſaignée eſt indiquée lorſque la fièvre eſt forte, accompagnée d'anxiétés, de douleurs, de difficulté de coucher ſur le côté malade, que le viſage eſt bouffi & la reſpiration très-difficile. La timidité des Médecins peu exercés, ne leur permet ſouvent pas de preſcrire la ſaignée dans le cas de bouffiſſure, & ils laiſſent par-là les malades avancer rapidement vers un état déſeſpéré.

L'auteur confirme ici ce qui a été avancé par Cullen, malgré le préjugé contraire, que les acides de toute eſpèce conviennent dans la phtiſie tuberculeuſe (*Tome III*, *pag.* 305.); il s'accorde auſſi avec le Médecin d'Edimbourg, touchant le ſuccès d'un véſicatoire appliqué ſur la poitrine ou entre les épaules. Il ajoute à cela les bains de pieds, l'uſage du ſel amoniac & du ſel de

nitre,

nitre, le repos; mais hors du lit, les fumigations dans la poitrine faites avec la vapeur du vinaigre, & les embrocations ſur le devant de la poitrine avec l'huile d'amandes douces, dans laquelle on aura fait diſſoudre du camphre.

Dans l'hémoptiſie, autre maladie qui diſpoſe auſſi généralement à la phtiſie pulmonaire que les tubercules, — »ſi elle vient d'une rupture de vaiſſeaux, il faut avoir recours aux ſaignées, — aux bains de pieds, aux lavemens émoliens & laxatifs, — ne permettre que des alimens très-légers, — procurer le plus grand repos tant de l'ame que du corps, — donner pour boiſſon l'eau froide, ou bien une décoction de ſalep acidulée avec l'eſprit de vitriol, & rendue agréable à boire au moyen du ſucre ou de quelque ſirop «. Cette dernière boiſſon eſt celle que l'auteur préfère; il fait prendre près d'une once de ſalep en décoction dans 24 heures; il calme la toux le ſoir avec une doſe de ſirop de pavot blanc. Après que les accidens ſont diſſipés, il a recours au quinquina, & aux ſecours propres à détruire les obſtructions du bas ventre, ſi l'hémopti-

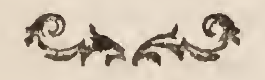
ſie tire ſon origine de cette indiſpoſition chronique.

Nous ne paſſerons pas ſous ſilence les conſeils de M. Marx, au ſujet d'une eſpèce de crachement de ſang qui reconnoît pour cauſe la diſſolution ſcorbutique, & qui eſt auſſi une cauſe commune de phtiſie pulmonaire. Cette maladie » eſt particulière aux valétudinaires des deux ſexes, aux ſujets de l'âge viril qui ont l'ame triſte, inquiète, iraſcible, dont les évacuations naturelles ſont ſuſpendues, qui font excès d'alimens ſalés : on la rencontre également chez les enfans. Elle commence par un grand abattement, un pouls foible & inégal, des démangeaiſons & des chaleurs par toute la peau, qui eſt marbrée de taches d'un rouge bleuâtre. Les malades ont l'haleine fétide, la poitrine oppreſſée, la fièvre tous les ſoirs; les crachats deviennent écumeux d'un rouge vif & ſont accompagnés d'accès de toux «.

Le remède ſuivant a conſtamment réuſſi dans ce cas entre les mains de M. Marx : » on fait fondre 10 grains de vitriol de Chypre dans deux livres d'eau de canelle,

& on en donne une cueillerée à thé toutes les deux heures. Ce remède agit doucement par les selles. On en donne d'abord 15 gouttes, & on augmente peu à peu cette dose. On met en même-temps les malades au régime des végétaux aigres, & la boisson est de l'oxicrat.

Nous avons préféré de communiquer ces nouvelles lumières tirées des recherches de l'auteur, au parti de rappeller les connoissances fondamentales sur la phtisie, que l'on peut se procurer ailleurs & principalement dans l'ouvrage de feu M. Raulin.



21.

* *De la phtiſie, ou de la cure de la conſomption dans les hommes & dans les femmes, des ſymptômes, des précautions & de la méthode de la cure, avec l'addition d'un traité ſur la nature & les effets des plaiſirs de Vénus*; par un Médecin de Briſtol; ouvrage traduit de l'anglois en italien.

On s'attend bien que nous n'analyſeront pas toutes les parties de cet ouvrage. Les Rédacteurs des *Ephémérides Littéraires* de Rome louent l'auteur d'avoir écrit dans un ſiècle de libertinage contre ſes pernicieux effets, & de s'être appliqué à chercher le moyen d'y remédier, autant qu'il eſt poſſible. Entre les divers genres de conſomption, la plus lente dans ſes progrès, & la plus funeſte dans ſes conſéquences, eſt la maladie dorſale, *tabes dorſalis*, ainſi dite, parce qu'elle eſt caractériſée par une douleur notable & poignante dans le dos. Elle attaque principalement les hommes,

& provient des plaisirs précoces de Vénus, de leur excès & de la pollution.

La meilleure description de cette funeste maladie est celle qu'HYPOCRATE nous en a laissée dans ses écrits, & dont TISSOT a rapporté divers traits, en leur donnant une autre physionomie plus analogue au siècle où il écrivoit. » La consomption dorsale, dit le père de la Médecine, tire son origine de la moëlle épinière; elle attaque principalement les nouveaux mariés, & les hommes adonnés aux plaisirs de l'amour; ils trainent une fièvre lente; ils mangent bien & maigrissent; ils leur semble que des fourmis leur descendent de la tête vers l'épine; ils rendent la semence en allant à la selle; cette semence est abondante & claire; ils sont inhabiles à la génération & toujours tourmentés par les desirs; leur poitrine est oppressée pour peu qu'ils aient marché, & ils sont foibles; la tête s'appésantit & les oreilles tintent. A cette époque de la maladie, ils tombent dans de violens accès de fièvre maligne qui les emportent.

Nous renverrons à l'*Onanisme* de Tissot pour le traitement de cette maladie, lorsqu'elle en est susceptible.

22.

* *Obſervations ſur l'uſage des lézards en Médecine, avec un petit eſſai ſur les avantages de la verveine dans la cure des fièvres*, par le Docteur BALDINI, Médecin : en italien.

Ce livre a beaucoup de rapport à celui qui fut publié l'an paſſé ſur le même ſujet, & dont nous avons rendu compte (*Tom. II, pag.* 312). Il y eſt queſtion des mêmes maladies : du cancer, de la maladie vénérienne, & du ſcorbut ; c'eſt le même moyen de guériſon qu'on y propoſe ; voilà pluſieurs efforts en Italie pour autoriſer l'uſage de ce remède ; mais ne nous hâtons point de prononcer ſur le ſuccès.

23.

* *Essai sur la digitale & sur quelques-uns de ses usages en Médecine ; avec des remarques pratiques sur l'hydropisie, & autres maladies* ; par WILLIAM WITHERING, Médecin anglois : en anglois.

Tel est le titre d'un ouvrage dont nous avons rapporté la substance dans une notice (*Tom. II, pag.* 511.). L'analyse de cette production exige peu de choses de plus que ce qui se trouve dans cette notice ; il importe seulement de faire remarquer que quelques ouvrages périodiques ont annoncé cette production en ces termes : *Essai sur la digitale ou gantelée*, & qu'il y a une grande différence entre ces deux plantes, soit pour la forme, soit pour les vertus. C'est ainsi que la confusion s'introduit dans la botanique appliquée aux maladies, par l'erreur de ceux qui veulent *franciser* les noms des plantes consacrés par les auteurs ; & que leurs dénominations arbitraires exposent à des erreurs dangereuses ; car la *digi-*

tale, ſelon les auteurs, purge & excite le vomiſſement; tandis qu'ils attribuent au contraire à la gantelée des vertus déterſives, vulnéraires, & nullement purgatives.

C'eſt la digitale pourprée qu'il eſt queſtion d'employer contre l'hydropiſie. La recette de ce nouveau remède a été conſignée dans la nouvelle *Pharmacopée d'Edimbourg* en ces termes : Fleurs de digitale à fleurs pourpres, deux gros ; une livre d'eau bouillante, faites macérer pendant ſix heures, & paſſez. La doſe de cette infuſion eſt depuis demi-once juſqu'à deux onces, quatre fois par jour.

24.

* *Traité ſur les vertus & les effets du café*; par le Docteur MOSELEY, en anglois.

Après avoir parlé de l'origine du café (*Tom. II*, *pag.* 528), nous ſommes bien aiſes de trouver ici l'occaſion de faire mention des propriétés de cette préparation telle qu'elle eſt employée aujourd'hui dans les quatre parties du monde, parmi les ſubſtances convenables aux beſoins de la

vie, & d'avoir ſur ce ſujet l'avis d'un bon obſervateur.

L'influence que le café bien préparé a ſur l'eſtomac, par ſes qualités fortifiantes, eſt démonttée par l'effet immédiat qu'il produit, lorſque l'eſtomac eſt ſurchargé de nourriture, ou provoqué à la nauſée par l'excès, ou affoibli par l'intempérance. Il cauſe une agréable ſenſation, accélère le procédé de la digeſtion, corrige les crudités, & guérit la colique venteuſe.

Outre qu'il a la vertu d'entretenir l'harmonie dans le ſyſtême gaſtrique, il répand une douce chaleur, qui échauffe les eſprits vitaux, & diſſipe cette nonchalance & cette langueur qui remplit d'amertume l'exiſtence des perſonnes mélancholiques, après qu'elles ſe ſont livrées à quelque excès, fatigue ou dérèglement.

D'après la chaleur du café & ſon efficacité à atténuer les fluides viſqueux & à augmenter la vigueur de la circulation, cette liqueur a été employée avec beaucoup de ſuccès dans les fleurs blanches, l'hydropiſie, les maladies vermineuſes, comateuſes, & autres qui proviennent de la

nourriture mal-ſaine, du défaut d'exercice, de la foibleſſe des fibres, & dans leſquelles la reſpiration eſt difficile.

Il y a peu de perſonnes qui ne connoiſſent l'efficacité du café dans le mal de tête; la vapeur quelquefois ſuffit pour diſſiper les indiſpoſitions de ce genre. Dans les Indes Occidentales, où les eſpèces violentes des maux de tête (comme *cephalea*, *hemicrania* & *clavus*) ſont plus fréquentes & plus cruelles qu'en Europe, le café eſt le ſeul remède qui y apporte du ſoulagement. On fait quelquefois uſage d'opiat; mais le café a ici un avantage que l'opium n'a point; les femmes qui ſont ſujettes à ces ſortes d'incommodités, peuvent en prendre; il diſſipe les embarras dans les viſcères, qui ſont fréquemment la cauſe du mal, & que l'opium augmente, comme on ſait, après le ſoulagement qui n'eſt que paſſager. Il facilite la tranſpiration, tempère la ſoif & calme la chaleur qui n'eſt pas naturelle.

On croit que le grand uſage du café en France y diminue la pierre. Dans les colonies Françoiſes & en Turquie, où il

eſt la principale boiſſon, on connoît à peine non-ſeulement la pierre, mais encore la goutte, qui ſont le tourment d'une ſi grande partie de l'eſpèce humaine.

On a trouvé cette liqueur efficace pour appaiſer les toux incommodes, qui accompagnent ſouvent la petite-vérole & autres éruptions de fièvre. Une taſſe de fort café, ſans lait ni ſucre, priſe fréquemment dans le paroxiſme d'un aſthme, diminue l'accès; & j'ai ſouvent vu qu'il le diſſipoit totalement. Sir John FLOYER qui avoit été affligé de l'aſthme depuis l'âge de dix-ſept ans juſqu'à plus de quatre-vingt ans, ne trouva de remède, malgré toutes ſes recherches, que dans les derniers temps de ſa vie, & ce remède étoit le café.

Fort, clair, & mêlé avec beaucoup de lait bouilli, il devient très-nourriſſant & très-balſamique; comme tel, il eſt ſouverain dans les maladies étiques, pulmoniques, & dans toutes celles ou le laitage eſt bon; c'eſt un reſtaurant efficace pour les conſtitutions altérées par la goutte & autres maladies chroniques.

Il convient dans les longues veilles & les études exceſſives; il maintient tellement

les organes dans leur activité, qu'il prévient les suites fâcheuses du défaut de repos & du sommeil interrompu.

Le café, dit BACON, fait du bien à la tête & au cœur, & aide la digestion. Pris journellement, dit le Docteur WILLIS, il purifie & éclaircit chaque partie de l'ame, & dissipe tous les nuages de chaque faculté. Le célèbre Docteur HARVEY en faisoit souvent usage. VOLTAIRE vécut presque de cette production; les savans & les gens sédentaires de tous les pays y ont recours, pour ranimer le cerveau, accablé par l'étude & la contemplation.

On ne doit point s'attendre que le café soit sans détracteurs; on distingue parmi eux Simon PAULLI; mais il fonda sa prévention contre le café, comme il avoit fait à l'égard du thé, chocolat & sucre, non sur l'expérience, mais sur des rapports de voyageurs précipités, qui n'avoient d'autre base que des conjectures & des faits apocryphes.

Sir Thomas HERBERT, qui a passé plusieurs années dans l'Orient, nous apprend que les Persans aiment le café; ils pensent qu'il ranime le cerveau, dissipe la mélancolie & le sommeil, chasse la bile, allége

les eſprits, aide à la digeſtion, & que l'habitude en eſt très-ſalutaire. Mais toutes ces vertus ne contribuent point tant à leur faire aimer cettre liqueur que l'idée romaneſque, qu'elle fut inventée & préparée par l'Ange Gabriel pour reſtaurer les eſprits épuiſés de Mahomet.

Une ſubſtance qui, comme le café, poſſède des principes actifs & opère évidemment, doit néceſſairement être ſuſceptible de mauvaiſe application & d'abus ; & il doit y avoir des complexions particulières que ſes propriétés dérangent. SLARE dit qu'il eut une tenſion de nerfs après en avoir pris en trop grande quantité. Mais le Docteur FOTHERGILL, quoique d'une complexion délicate, prit du café pendant beaucoup d'années, ſans en éprouver aucun inconvénient. On ſait le bon mot attribué à *Fontenelle* ; un Médecin diſoit en ſa préſence que le café étoit un poiſon lent ; très-lent, répliqua-t-il, Docteur, car il y a plus de 60 ans que j'en fais uſage.

Beaucoup de perſonnes ont été longtemps dans l'uſage de mettre de la moutarde dans leur café. La moutarde ou tout autre aromate peut être d'une grande efficacité

dans les conſtitutions foibles, venteuſes, languiſſantes & ſcorbutiques, particulièrement dans les infirmes & dans tous les cas où il convient d'augmenter la chaleur.

Les Nations orientales mettent dans leur café, du clou de gérofle ou de la canelle, du cardamome, du cumin, ou de l'eſſence d'ambre, &c. mais ils n'y mettent ni lait ni ſucre. On met le lait & le ſucre dans le café au lieu d'aromates, en Europe, en Amérique, & dans les iſles des Indes-Occidentales, excepté lorſqu'on prend le café après le dîner; dans ce cas on ſuit ordinairement la méthode des François, qui n'y mettent pas de lait. Une ou deux taſſes priſes de cette façon après le dîner, ſans crême ni lait, facilitent la digeſtion & ſont regardées comme très-efficaces pour ceux qui ſont habituellement conſtipés. Il devient apéritif, ſi l'on boit auparavant un peu d'eau, à la façon des Orientaux «.

L'auteur finit par obſerver que l'uſage habituel & très-répandu du café, n'a été ſuivi juſqu'ici d'aucun effet fâcheux qui pût le faire regarder comme dangereux pour la ſanté; qu'au contraire l'expérience en a démontré l'utilité dans preſque tous les

pays ; que la nourriture & les manières de vivre des habitans de nos climats sont contraires à la santé des jeunes gens & surtout des jeunes personnes dans les grandes villes, & qu'il en résulte beaucoup de maladies chroniques qui altèrent en quelque façon la constitution humaine dans ces circonstances ; il en conclud que le café sera un jour l'antidote de tous ces maux.

On trouve dans cet ouvrage qu'on a eu tort d'annoncer comme une découverte l'usage de l'opium dans les maladies vénériennes, & qu'il est au contraire très-ancien.

Ce livre nous rappelle celui d'un M. Brun, Chirurgien au *Cap*, *sur l'utilité du café en Médecine*, dans lequel il propose & recommande, d'après des observations, les bains entiers ou de vapeurs de café contre la paralysie, l'hémiplégie, l'épilepsie, les douleurs arthritiques, la migraine, les vapeurs histériques, &c. Tout cela paroît exagéré.

Quant à nous, l'expérience nous a convaincu que le seul cas où l'usage du café leur soit salutaire, est celui où il tient le ventre

libre & les eſprits vitaux agités ſans échauffer la tête, ni exciter des tremblemens, & une chaleur extraordinaire. Nous croyons en conſéquence que cette liqueur ne convient pas aux jeunes gens vigoureux & actifs, mais qu'il eſt un excellent auxiliaire pour toutes les fonctions dans les ſujets débiles languiſſans, quoique jeunes; à raiſon de cette débilité & de cette langueur des organes, qui augmentent à meſure qu'on avance en âge, le café devient ici de plus en plus ſalutaire, & il eſt peut-être néceſſaire aux vieillards.

Cette liqueur priſe avec du lait ou de la crême ne réuſſit qu'aux perſonnes à qui le lait ſeul convient; elle ajoute même dans ce cas à l'efficacité du lait; mais elle nuit par la même raiſon à celles dans leſquelles le lait a coutume de ſe convertir en un mauvais chyle par ſon mélange avec des alimens de mauvaiſe qualité ou a des humeurs viciées. On exagère peut-être les fâcheux effets du café à la crême à l'égard des fleurs blanches, dont on l'accuſe généralement dans toutes les villes où cette maladie eſt très-commune. Les femmes qui

ſont ſujettes à cette maladie, & dont la conſtitution indique l'uſage du café, feront mieux de le prendre à l'eau, ou mieux encore avec un peu de jus de citron.

Une autre excellente propriété du café eſt celle d'appaiſer la faim & de prévenir par là les ſuites fâcheuſes des excès de la table dans les perſonnes qui font pluſieurs repas conſidérables par jour. On remarque par exemple que l'uſage habituel du café après le dîner diſſipe le beſoin de ſouper qu'on reſſent effectivement quand on n'a point pris de café.

L'anecdote ſuivante peut ouvrir une autre carrière aux obſervations ſur les effets du café ; il eſt queſtion dans les voyages d'*Oléarius* d'un Roi des Perſans à qui le café avoit donné de l'averſion pour les devoirs de l'hymen. Sa femme demandoit un jour ce qu'on vouloit faire à un cheval qui étoit lié & étendu par terre ; on le lui fit entendre : qu'on lui faſſe prendre du café, dit-elle, & je répons de ſa ſageſſe «. Bien des perſonnes diſent en effet avoir éprouvé que l'uſage habituel du café amortit les deſirs amoureux.

Au reſte, dans toutes les diſcuſſions dont les effets du café ont été le ſujet, il paroît que chacun des interlocuteurs a été plus inſpiré par ſon propre goût pour cette ſubſtance, que par des réſultats d'obſervations impartiales. Les uns la proſcrivent ſans reſtriction ; les autres la louent & la recommandent à tout le monde indiſtinctement, ſelon qu'elle eſt contraire ou qu'elle a coutume de réuſſir aux perſonnes qui en font mention. Nous avons vu (*Tom. II*, *p.* 528, & *Tom. III*, *pag.* 218) les opinions les plus générales ſur les propriétés de la décoction de café ; nous avons ajouté au premier endroit quelques recherches ſur l'origine de l'uſage qu'on en fait. Nous voudrions tâcher de fixer en peu de mots le jugement du public ſur cet uſage dans lequel perſonne n'eſt conduit par des règles exactes, & qui expoſe à divers inconvéniens.

La décoction d'un café de bonne qualité & bien faite, eſt tonique & ſtimulante ; on voit d'abord par là qu'elle ne convient point aux perſonnes robuſtes, vigoureuſes, ſanguines, d'une conſtitution ſéche & d'une imagination ardente, en ce qu'elle porte le

ton des organes au-delà du degré favorable à une bonne économie ; outre qu'elle échauffe ces organes & accèlere le jeu des fonctions, elle désèche, dans ces sujets, le canal intestinal, & les rend ordinairement constipés, ce qui ne leur arrive jamais sans les exposer à des accidens fâcheux. Si le café ouvre quelquefois le ventre, c'est un cas rare qu'on ne voit jamais dans les sujets d'une constitution séche qui en font usage habituellement. Cette décoction est au contraire salutaire aux personnes d'une constitution grasse, phlegmatique, à celles qui ont trop d'embonpoint, les organes relâchés, les mouvemens lents, l'esprit lourd, les évacuations tardives. Il tient alors le ventre libre en restituant aux intestins le ressort qui leur manque pour expulser les matières fécales, & il soutient de même toutes les autres évacuations.

25.

* *De la Douce-amère , plante vraiment ſalutaire , mais preſqu'entièrement oubliée*; par *Jean Gottlieb* KUHN, Médecin allemand, en allemand.

L'auteur qui croit cette plante oubliée, ignore vraiſemblablement les efforts qu'on a fait depuis quelques années en France pour la *remettre* à la mode. On l'a vantée principalement contre les dartres ; il n'a pas tenu à MM. CARRÈRE, Médecin, & DE LA GRÉSIE, Chirurgien (*Tom. I, p.* 22), que cette plante ne fût regardée comme un ſpécifique de ces maladies, auſſi recommandable que le quinquina dans les fièvres intermittentes, & le mercure dans la maladie vénérienne ; mais les ſuccès n'ont pas répondu à ces hautes eſpérances. La Douce-amère n'a pas plus de vertus particulières contre les dartres, que l'écorce d'Orme piramidal, abandonné depuis peu, après avoir eu un moment d'enthouſiaſme en ſa faveur.

On parle encore de cette plante dans la

matière médicale de VENEL, ouvrage nouveau dont il ſera queſtion ci-après, ou du moins dans les notes que l'Editeur, M. Carrère, y a ajoutée.

» C'eſt, dit-il, un très-bon & très-doux diaphorétique, ſi on l'emploie avec diſcernement. Ses propriétés ont été apperçues depuis long-temps; mais aucun auteur ne les avoit indiquées d'une manière déterminée, n'avoit fixé ni les doſes, ni les cas où il faut s'en ſervir, ni la manière de l'employer. Nous nous en ſommes occupés, & nous avons *déterminé les premiers* ces différens objets : nous avons même détruit le préjugé qui faiſoit regarder cette plante comme un poiſon «. Cette dernière aſſertion ſurprendra d'autant plus que *Vogel*, *Lobel*, *Blair*, *Linnée*, *Sauvages*, *Bucchwald*, *Boerhaave*, *Bromfeild*, *Prevoſt*, *Parkinſon*, &c. qui ont traité des propriétés de la Douce-amère avant M. Carrère, propoſent cette plante pour un excellent remède dans diverſes maladies; mais aucun ne la recommande contre les dartres.

Parmi les maladies dartreuſes les plus rébelles que nous avons guéries, nous en avons rencontré trois principales, qui

avoient été combattues par la douce-amère, prise selon les règles prescrites par M. CARRÈRE, & sous ses yeux, l'une pendant un an, l'autre pendant deux ans & demi, & l'autre pendant trois ans, sans que les dartres aient éprouvé d'autre changement qu'une augmentation considérable.

26.

La Glaciale recommandée comme médicament spécifique; par *Jean-Frédéric-Guillaume* DE LIEB, Médecin polonois, en sa langue.

Dès qu'une production commence à attirer l'attention des curieux, elle ne tarde pas à exciter les gens de l'Art à des essais sur ses propriétés. On ne peut regarder ce petit ouvrage que comme un essai dans lequel l'auteur recommande cette plante contre les maladies de la bile, de la vessie & des voies urinaires, dans les engorgemens pituiteux, la rétention d'urine & les spasmes de la vessie. — Aussitôt qu'on en a pris, dit l'auteur, quoiqu'en petite dose,

» ele excite puiſſamment la ſecrétion de l'urine, & y fait dépoſer un ſédiment. — Donnée en plus grande doſe, elle devient un diurétique plus énergique que la ſcille & les autres hydragogues. — Les effets de la glaciale ſe manifeſtent ſur-tout dans les maladies de l'été, & dans celles qui dépendent d'une bile épaiſſe, tenace, noire, ſtagnante, ſoit errante dans le corps, ou portée ſur quelque parties; — ſous la forme de ſuc exprimé, & mêlé avec l'eau de rhubarbe, elle détruit les embarras ſanguins & bilieux du bas-ventre, &c.

27.

Obſervations cliniques ſur l'uſage de l'opium dans les fièvres nerveuſes & ſynoques; par M. *Martin* WALL, Médecin anglois, en cette langue.

L'uſage de l'opium eſt très-avantageux dans les fièvres lentes nerveuſes, accompagnées d'une extrême irritabilité, qui ſe manifeſte par la peine qu'ont les malades à ſupporter la lumière & le bruit, par les

délires paſſagers, par les ſoubreſauts des tendons, le regard hagard, l'inſtabilité des yeux. Ce remède peut prévenir dans ce cas la congeſtion du ſang vers la tête, accident ſi ſouvent funeſte. Il faut d'ailleurs avoir nettoyé les inteſtins avant de l'employer.

28.

Traité pratique ſur la Bella-Dona & ſur ſur ſon uſage, principalement comme préſervatif & moyen curatif de l'hydrophobie, cauſée par la morſure des animaux enragés; par M. *Burchard-Friederich* MUNCH, Médecin allemand, en cette langue.

L'auteur paroît avoir recherché ce remède, pénétré de l'idée que la rage eſt une maladie ſpaſmodique, & que la *bella-dona* eſt un des puiſſans calmans que nous connoiſſions; il s'eſt perſuadé que cette plante réunit aux propriétés narcotiques celles de réſoudre & d'atténuer; il lui accorde des vertus diaphorétiques & vermifuges; il la croit d'une efficacité ſpécifique dans toutes les affections nerveuſes, les obſtructions,

les

les maladies exanthématiques, l'arthritis, le rhumatiſme, le cancer, les ulcères vénériens; en conſéquence elle doit convenir, ſelòn M. Munch, dans l'hydrophobie, ſoit pour la prévenir immédiatement après la morſure, ſoit pour guérir la rage confirmée. Il cite des faits qui autoriſent cette préſomption; mais on ſait combien l'on doit ſe défier des réſultats d'obſervation d'un ſeul homme de l'Art, qui peut être trompé par ſa manière favorite de voir.

Le même auteur a publié dans la *Bibliothèque Chirurgicale* de M. RICHTER, *Vol. VI*, des obſervations ſur l'efficacité de la bella-dona contre la piquure du ſerpent, nommé en allemand *natter.*

29.

Spicilége concernant l'uſage Médical de la Noix vomique, par M. DE BRUIN, Médecin Hollandois : en latin.

Comme on a beaucoup écrit ſur les propriétés de la noix vomique, & que la plupart de celles qu'on a attribuées à cette production, n'ont pas été confirmées par

l'expérience, il convient de douter de celles que lui attribue M. de Bruin. On la recommande contre les fièvres, la dyssenterie, la cachexie, les catarrhes, les rhumatismes, la rage, la morsure des animaux vénéneux, les maux vénériens, la gale, la céphelalgie, l'épilepsie, l'hydropisie, l'hypochondriacie, l'histéricie, les ulcères sordides, la manie & les affections nerveuses. Or tous les gens de l'Art savent que si la noix vomique, ou tout autre remède a quelquefois contribué à guérir ces maladies; elles ne sont cependant point de la classe de celle qui obéissent à l'empirisme, & qu'on ne peut attribuer à aucun remède particulier la propriété de les guérir.

Le Docteur Wiel faisoit prendre la noix vomique contre l'hydropisie de la manière suivante : il l'incorporoit en poudre fine dans une quantité égale d'extrait de treffle, d'eau, & il en faisoit des pillules de deux grains chacune. — La dose étoit d'abord de cinq pilulles le matin, six avant midi, sept vers le soir, & huit à l'heure du coucher, l'on augmente graduellement cette quantité chaque jour, jusqu'à ce qu'on soit parvenu au nombre de 24 pilulles pour chaque prise.

Nous n'avons pas plus de motif fondé d'accueillir ce remède, que les *pilules toniques* de M. BACHER, Médecin à Paris, dont les ſuccès ne ſont pas brillans, quoique ce Médecin cherche à le perſuader.

30.

De la Scille; par le Docteur CASPARI, Médecin allemand : en latin.

Selon cet auteur l'oignon de mer ou ſquille, ou ſcil e, eſt non-ſeulement émétique & purgatif, mais encore antiſpaſmodique; les maladies contre leſquelles on peut l'employer avec ſuccès ſont l'hydropiſie, l'aſthme humide, l'inflammation des poumons (où l'on ſe borne cependant au miel ſcillitique), les maux de reins cauſés par des phlegmes ou par de la gravelle, la dyſurie & la ſtrangurie, le ſcorbut, les vers. M. Caſpari ne diſſimule pas que ce remède ne ſoit un poiſon violent comme l'ellébore qui fait la baſe des *pilulles toniques* de M. BACHER; il indique la maniere de l'ordonner, les préparations les plus ordinaires, les moyens de prévenir les

naufées & le vomiffement qu'il excite aifément, enfin, les dofes auxquelles il faut le prefcrire. L'ufage de la fquille ne convient pas dans les cas où il y a diffolution putride des humeurs; il affoiblit bientôt l'eftomac; il n'eft point falutaire lorfqu'il y a des ulcères internes (obfervation faite d'abord par Diofcoride, & confirmée par FOTHERGILL pour les cas d'abcès au poumon); il nuit lorfqu'il fe trouve un fquirrhe invétéré, & le fait bientôt dégérer en cancer; auffi ne convient-il point dans l'hydropifie, quand il y a des indices d'un cancer interne; il ne faut l'employer qu'avec beaucoup de circonfpection pour les perfonnes qui ont beaucoup de fenfibilité & d'irritabilité.

Plufieurs effets funeftes des pilulles d'ellébore de M. Bacher, dont nous avons été témoins, nous ont donné lieu de croire qu'il y a de même des circonftances dans les hydropifies qui doivent faire profcrire ce remède, & que l'auteur n'a vraifemblablement pas faifies, puifque les mauvais fuccès dont nous parlons, n'ont pas été détournés par des traitemens qu'il dirigeoit lui-même.

31.

Mémoire qui a remporté le prix au jugement de l'Académie de Dijon en 1782, ſur la queſtion de déterminer avec plus de préciſion qu'on ne l'a fait juſqu'à préſent, le caractère des fièvres intermittentes, & d'indiquer, par des ſignes non équivoques, les circonſtances dans leſquelles les fébrifuges peuvent être employés avec avantage, & ſans dangers pour les malades; par M. VOULLONNE, Médecin à Avignon.

Quelques fondés que nous aient paru les motifs de notre préférence pour l'ouvrage de M. STRACK (*Tom. III, p. 77.*), avec lequel celui-ci a partagé le prix, nos Lecteurs ne ſeront point privés des lumières qui réſultent des recherches de M. Voullonne. A la vérité elles ſont en quelque façon plus métaphyſiques que pratiques; mais elles ne laiſſent pas d'avoir un prix. Cet auteur penſe qu'il eſt inutile au traite-

ment des fièvres intermittentes, de s'appésantir sur leurs divisions reçues, en quotidiennes, tierces, quartes, &c. » Il y a, dit-il, des auteurs qui, à force de multiplier cette division en sousdivisant chacune de ces espèces, en simples, triples, quadruples, &c. semblent avoir fait consister toute la science du diagnostic des fièvres intermittentes, dans la solution mathématique d'un problême qu'on pourroit proposer en ces termes : *Etant donné une suite d'accès fébriles, trouver la loi de leur retour.* Il est aisé de sentir toute la frivolité de ces combinaisons minutieuses «. Il suffit, selon M. Voullonne, pour reconnoître une fièvre intermittente, qu'elle ait les caractères qui la distinguent des autres fièvres, savoir le froid, la chaleur, la sueur, qui constituent chaque accès, la rapidité de ces symptômes successifs, & l'absence totale de la fièvre après chaque accès.

Il seroit indifférent ici de suivre M. Voullonne dans la division particulière qu'il fait des fièvres intermittentes, en *manifestes* & en *obscures* ; celles-ci sont celles où le malade n'est jamais absolument sans fièvre. Quoique cette dernière condition paroisse

contredire au caractère principal de la maladie, & l'exclure pour ainsi dire de la classe des fièvres intermittentes; cet auteur tâche de concilier ce qui rend ces deux propositions disparates; il part de la supposition qu'on peut avoir une fièvre intermittente & n'être jamais sans fièvre; & il a recours, pour rendre raison de ce phénomène, aux dénominations de *subintrantes*, *subcontinues*, *rémittentes*, qu'il emploie pour désigner les fièvres intermittentes, dites *obscures*, ou intermittentes sans l'être.

Dans ce cas vraiment difficile à expliquer sans beaucoup de métaphysique, » toute la question se réduit à décider si la fièvre, qui n'abandonne jamais le malade, est une simple & *unique* maladie fébrile, ou si elle est un *aggrégat* de plusieurs maladies fébriles qui se succèdent, de manière que la suivante commence avant que la précédente aie fini «. Le vaste champ que cette supposition ouvre à l'esprit systématique des amateurs de divisions & de définitions! Si elle est adoptée, combien la nomenclature des maladies va s'étendre au gré des Médecins qui s'en tiennent à la spéculation! Quel triomphe pour ceux qui se

plaiſent à faire croire que leurs malades ont 2, 3, 5, 6, accès conſécutifs dans un même jour! qu'elle ſatisfaction pour ceux-ci d'avoir enſuite à raconter leurs doléances ſuivant ce qu'on leur aura perſuadé! Quel étonnement pour les Médecins éclairés par la pratique, d'entendre un langage auſſi contradictoire à l'expérience!

Parce qu'un hydropique aura le ventre, les pieds, les mains, & la face tuméfiés, dira-t-on qu'il a un *aggrégat* d'hydropiſies? Non ſans doute; il aura une hydropiſie *unique* dont les ſignes ſeront répandus ſur pluſieurs parties, comme une fièvre unique prend divers caractères dans pluſieurs temps, ſelon les ſujets, les cauſes de la maladie, les circonſtances & ſouvent les traitemens qu'on y oppoſe.

D'après le ſyſtême de M. Voullonne, » la fièvre rémittente eſt réellement compoſée de deux maladies fébriles très-diſtinctes entr'elles, dont l'une eſt intermittente & l'autre continue. — Il eſt évident que toute fièvre continue, qui eſt reconnue pour avoir de vrais redoublemens, doit être reconnue par-là même pour être compliquée d'une intermittente, dont ces redoublemens ſont les accès «.

Mais laiſſons cela pour en venir aux vues curatives énoncées dans le Mémoire qui a partagé la couronne de M. Strack. » Le quinquina, que la promptitude même & l'infaillibilité de ſon action, ont rendu ſi long-temps ſuſpect, eſt enfin venu à bout de triompher des reproches multipliés ſous leſquels l'accablèrent preſqu'en même-temps l'ignorance, le préjugé, l'orgueil des ſectes, la haine des partis, & peut-être des paſſions plus baſſes, la jalouſie perſonnelle, la cupidité & la mauvaiſe foi «. Malgré l'efficacité de ce ſpécifique, » nous convenons de bonne foi que, *ſubjugés par les préjugés des malades & du Public*, nous faiſons toujours précéder la première adminiſtration du fébrifuge par quelques évacuans. Nous faiſons ſaigner le malade s'il eſt pléthorique; nous le purgeons une ou pluſieurs fois, & même nous le faiſons vomir, ſelon que nous appercevons plus ou moins de ſignes de ſaburre dans les premières voies, &, puiſqu'il faut le dire, lors même que nous n'en appercevons point, nous ne laiſſons point de purger le malade une fois, pour qu'il n'imagine pas qu'on néglige un ſecours *réputé* indiſpenſable «.

Cette complaiſance déplacée, jointe aux mauvais effets reconnus des purgatifs dans les fièvres intermittentes, nous diſpenſe de pourſuivre l'analyſe de l'ouvrage de M. Voullonne. Le Médecin qui guérit, qui eſt ſûr de guérir par les ſecours qu'il emploie, dédaigne de ſacrifier aux préjugés; quand bien même on murmureroit contre ſa conduite, parce qu'on la trouveroit extraordinaire; le murmure ceſſeroit avec la maladie, & le préjugé ſeroit détruit en même-temps. Il eſt certain que les complaiſances des Médecins qui obéiſſent aux préjugés des malades, n'ont lieu que parce qu'ils ne ſont pas ſûrs de leur affaire. *Sydenham*; *Sauvages*, *Strack*, &c. n'ont point héſité de proſcrite les purgatifs du traitement des fièvres intermittentes comme des remèdes tout-à-fait contraires au but qu'un Médecin doit avoir de guérir, plutôt que de concilier ſes opinions avec celles de ſes malades & des aſſiſtans.

32.

Manière de guérir de MAXIMILIEN STOLL, Médecin allemand, en latin, trois parties jointes ensemble.

C'est un Journal des maladies qui ont regné dans les hopitaux de Vienne, où M. Stoll enseigne la Médecine-pratique auprès des malades & non pas, comme l'on fait parmi nous. Jusqu'à quand serons-nous esclaves du préjugé qui nous fait appeller *Ecoles de Médecine-pratique*, des lieux où il n'y a ni maladês ni maladies, & où l'on prétend enseigner l'art de bien voir sans exercer les yeux? Tous les morceaux de ce recueil ne sont pas également intéressans : La plupart même n'ajoutent rien à nos connoissances; mais on trouve dans plusieurs des développement heureux qui portent l'empreinte du génie éclairé par l'observation.

On remarque dans la première partie, l'article de la *pleurésie rhumatique*; cette maladie diffère de la pleurésie inflammatoire, quoiqu'elle soit souvent accompagnée comme celle-ci de fièvre aigüe, de douleur

au côté, & des autres ſymptômes qui donnent lieu fréquemment à la confuſion. SYDENHAM a fait mention de cette eſpèce de pleuréſie, qui fut, dit-il, ſi commune pendant l'automne 1675, que perſonne pour ainſi dire n'en fut exempt. Il l'a déſigne de la manière ſuivante : » & quoique le point de côté, la difficulté de reſpirer, la couleur du ſang tiré de la veine, & les autres ſignes de pleuréſie fuſſent propres à faire regarder cette maladie comme une pleuréſie eſſentielle, cependant elle n'a exigé d'autre traitement que celui qui convenoit à la fièvre automnale qui régnoit en même-temps «.

Voilà la maladie que M. Stoll. appelle pleuréſie rhumatique, & dans laquelle il recommande l'uſage des *véſicatoires*, comme un ſecours infaillible. Nous traduirons ici littéralement les règles que cet auteur preſcrit pour l'application de ce remède ; elles ſeront applaudies, & remplaceront avec avantage la routine qui dirige le plus ſouvent l'uſage d'un remède auſſi important.

» 1°. Les véſicatoires ſont certainement le ſpécifique de la pleuréſie rhumatique ; on doit les appliquer dès le commencement

tant

de la maladie, après avoir tiré une fois du ſang, & en réitérant la ſaignée peu de temps après. — 2°. On ne doit pas faire ſuppurer l'endroit où les véſicatoires ont été appliqués; c'eſt pourquoi il ne faut pas enlever l'épiderme. Les médicamens propres à déterminer la ſuppuration donnent lieu à des douleurs inutiles & augmentent la fièvre; car ce n'eſt pas la ſuppuration, mais l'éguillon des véſicatoires qui guérit. — 3°. Le ſuccès de ce remède eſt toujours aſſuré à quelque partie du corps qu'on l'applique. On préfère cependant de l'appliquer entre les épaules, parce que le ſiège de la maladie eſt le poumon ou la membrane qui enveloppe ce viſcère ».

» 4°. Les véſicatoires aggravent la pleuréſie vraie & inflammatoire : auſſi doit-on s'abſtenir de leur uſage tant que l'inflammation a lieu ». Voilà vraiſemblablement pourquoi Strack (*ci devant pag.* 136) proſcrit ce remède contre l'avis de la Société Royale de Médecine. — » 5° On ne doit pas non plus les appliquer tout à coup dans la pleuréſie inflammatoire après une ou deux ſaignées, quoique les évacuations du ſang aient opéré une rémiſſion des ſymptômes;

L

tant qu'il y a de l'inflammation, ou qu'on a lieu de craindre qu'elle reprenne vigueur après avoir été calmée, les véficatoires font dangereux. — 6°. Si au contraire l'inflammation eft totalement diffipée ; que l'état du malade ait changé en fens tout à fait contraire ; qu'à la trop grande élafticité de la fibre ait fuccédé le relâchement, à l'épaiffiffement inflammatoire des humeurs, la lenteur & le froid, à leur furabondance une diminution confidérable qui en marque le défaut ; fi d'ailleurs la matière des crachats inonde & furcharge les poumons, ou que leur vifcofité les embarraffe & que le vomiffement ait été infuffifant, les véficatoires feront d'un excellent fecours «.

» 7°. Dans la pleuréfie & la péripneumonie bilieufe, les véficatoires appliqués avant que l'eftomac & les organes qui concourent aux fonctions de ce vifcère, aient été évacués, font nuifibles. Ils excitent des fueurs fâcheufes ; ils conftipent & ils font repaffer les matières accumulées dans les vifcères de la poitrine, dans la route de la circulation. — 8°. Enfin, fi cependant, après qu'on aura évacué l'eftomac & les inteftins, des crachats épais & vifqueux, comme ils font

ordinairement dans la pleuréſie bilieuſe, empêchent de preſcrire un vomitif; une boiſſon chaude & abondante aiguiſée par quelque ſtimulant aromatique, & ſoutenue de l'application des véſicatoires, triomphe de tous les accidens «.

La ſeconde partie contient quelques obſervations remarquables ſur la *fièvre puerpérale*. M. Stoll eſt dans l'uſage de guérir ces maladies par les antiphlogiſtiques ou rafraîchiſſans : les émétiques ſont ici du nombre des médicamens de cette claſſe, puiſqu'en faiſant vomir promptement les malades, il réſulte tout à coup de l'effet de ce remède une diminution conſidérable de la chaleur & de la fièvre, & le ſommeil ſuivi d'une tranquillité parfaite. Cet auteur proſcrit la ſaignée & les huileux dont on abuſe aujourd'hui de toutes parts, dans les maladies des femmes en couches; ſon plus grand ſoin eſt de tenir le ventre libre; il y emploie les lavemens & quelquefois un purgatif; les abſorbans lui paroiſſent nuiſibles. Il ne veut pas qu'on tienne les nouvelles accouchées long-temps dans le lit, fort couvertes, ni qu'on les inonde de boiſſons chaudes, qui, en relâchant les par-

ties, retardent les excrétions & accélèrent la fièvre; il déplore les préjugés qui dominent à ce ſujet, & encourage les Médecins honnêtes & inſtruits à ſe réunir pour les détruire.

Nous tirerons de la troiſième partie les conſeils que M. Stoll voudroit qu'on donnât au peuple, lorſqu'il règne une *dyſſenterie*. Ils conſiſtent à apprendre aux gens de la campagne à ſe préſerver de cette maladie, à s'en garantir lorſqu'ils en ſont attaqués, ou du moins à ne rien faire qui ſoit contraire au but que la nature a de guérir.

Les premiers ſoins pour ſe préſerver de la dyſſenterie, doivent être de ne pas s'expoſer au froid lorſqu'on a chaud. Le traitement conſiſte dans l'uſage de deux eſpèces de médicamens : les évacuans & les antiphlogiſtiques (rafraîchiſſans). On ne peut pas dire que ces moyens comprennent tous les ſecours qu'exige le traitement de la dyſſenterie; mais on doit être perſuadé qu'ils ſeront ſalutaires au plus grand nombre & qu'ils ne nuiront à perſonne. Ce qu'il faudroit ſavoir de plus eſt hors de la portée des connoiſſances du vulgaire.

Il faut commencer le traitement de la dyſſenterie par boire beaucoup d'eau tiéde, ou de quelque décoction de plante émoliente, & faire ſur le ventre des fomentations avec la même décoction. Dès que les douleurs auront diminué & que les excrétions deviendront moins fréquentes, ſi les forces ſe ſoutiennent & que la fièvre ſoit calmée, on doit avoir recours à un vomitif, ſans diſcontinuer les fomentations chaudes ſur le ventre. La plupart des dyſſenteries cèdent à ces ſecours s'ils ſont employés à propos, pourvu qu'on continue pendant long-temps de ſuivre un régime léger, de ſe tenir au lit, & de boire des émolliens avec les fleurs de camomille. On peut ſe paſſer de l'opium, à moins qu'après l'émétique, lorſque la douleur & la fièvre ſont enlevées, on ne trouve utile de provoquer par ce remède des ſueurs ſalutaires qui reſſerrent le ventre.

Mais ſi les douleurs étoient continues, & même hors le temps des évacuations, que le ventre fût ſi douloureux qu'on ne pût le toucher, il faudroit s'en tenir aux lotions réitérés d'eau chaude ; car l'émétique ſeroit non-ſeulement peu ſûr, mais encore per-

nicieux. Il faudroit alors avoir recours à la ſaignée, & ſe renfermet pour le reſte du traitement dans les fomentations & les boiſſons conſtantes de décoctions de guimauve, de mauve, de graine de lin, ou d'autres émolliens. Quant aux enfans, il ne faut que les laver ſouvent d'eau chaude ou les mettre dans un bain tiède. — Par ces ſecours ſimples & faciles à employer, on viendra à bout des dyſſenteries les plus graves, telles que la dyſſenterie bilieuſe, l'inflammatoire, & celle qui réſulte de la complication de ces deux eſpèces.

Tels ſont trois des articles qui nous ont paru les plus intéreſſans, parmi ceux dont M. Stoll a compoſé ſon recueil. » La Mé» decine, dit-il, après Lancisi (*Epitre à* » *Cochius*), eſt une eſpèce de prudence » expérimentale, qu'on ne peut apprendre » de perſonne ; celui-là ſeul peut trouver » & traiter cette ſcience, qui la recherche » lui-même dans l'arène, avec beaucoup de » ſoins & de connoiſſances acquiſes «.

33.

Hiſtoire de l'origine de la Médecine, par M. COAKLEY LETTSOM, Médecin anglois, traduite en françois.

Les hommes, & même les Médecins ſont donc ce qu'ils ont toujours été! » Dans les premiers temps de la Médecine en Egypte, les mémoires que l'on avoit écrits dans les livres ſacrés, & accumulés dans les temples, étoient la règle des Médecins; il ne leur étoit pas permis de changer de route; s'ils ſuivoient l'uſage preſcrit, ils n'étoient point reſponſables des évènemens; mais s'ils s'en éloignoient & que le malade mourût, ils étoient eux-mêmes punis de *mort* «. Aujourd'hui on entend ſouvent dire à des Médecins; je vous preſcrirois bien des remèdes plus ſalutaires; mais ce n'eſt pas l'uſage; je ſerois blâmé & abandonné, c'eſt-à-dire *mort* médicalement, ſi l'on peut s'exprimer ainſi. Or l'avantage du malade eſt ſacrifié comme il l'étoit en Egypte, à l'avantage du Médecin.

» En Grèce, cet abus d'attribuer la cauſe

des maladies aux dieux, & de n'en eſpérer leur guériſon qu'après avoir appaiſé leur colère, avoit généralement prévalu «. De nos jours on retrouve la même choſe dans l'abus d'attribuer la cauſe des maladies à l'air, & de n'eſpérer de s'en préſerver qu'en évitant toutes les impreſſions de cet élément. » Un eſprit livré à la crainte, s'abandonne plus facilement à l'impatience : de là naquirent les charmes, les enchantemens, & autres moyens ſuperſtitieux de prévenir les maladies «. De là, parmi nous, les *jongleries*, que de prétendus Médecins n'ont pas rougi d'accréditer, & dont de prétendus gens d'eſprit ont fait uſage.

Hélas, l'envie & la jalouſie qui règnent actuellement peut-être plus parmi les Médecins que chez les autres hommes, n'étoit pas autrefois moins cruelle ! » Une femme nommée *Agonice* ſe déguiſa en homme, & apprit la Médecine. Lorſqu'elle eut acquis des connoiſſances ſuffiſantes dans cet Art, elle ſe fit connoître aux perſonnes de ſon ſexe pour ce qu'elle étoit, & dès ce moment les femmes lui promirent de n'employer qu'elle. Les Médecins piqués de manquer d'occupation, la citèrent au tribunal de

l'Aréopage à titre de suborneur; elle détruisit cette accusation en déclarant son sexe. Alors les Médecins changèrent de marche ; ils la poursuivirent avec acharnement pour avoir violé les loix & usurpé les prérogatives des hommes ««. Mais elle triompha.

Si l'antiquité offre de pareils traits de ressemblance entre les Médecins d'alors & ceux d'aujourd'hui, il faut convenir qu'il y en a d'autres par lesquels ceux-ci ne ressemblent point aux anciens. » Les maladies des hommes, dans le premier état de grossièreté, sont, comme chez les anciens, rares, mais violentes. L'impatience & le desir de recouvrer la santé, ont fait naître chez eux un respect extraordinaire pour ceux qui ont prétendu connoître la cause de leurs maladies, & pouvoir en prévenir les effets ««. A présent, principalement en France, les propriétaires de ces connoissances ne sont presque plus regardés que comme des mercénaires, avec lesquels on s'acquitte par de petites pièces de monnoie ; encore se croit-on en droit de leur reprocher amèrement, soit mauvais succès, soit défaut de complaisance, & se permet-on

de les traiter quelquefois durement comme des gens en état de domesticité.

34.

Essai sur les concours en Médecine, qui présente, en forme de précis, des principes applicables dans les sciences à tous les genres de controverses; par M. FOUROT, Médecin en Franche-Comté.

Si, pour nous consoler de l'abus des controverses, auxquelles les concours en Médecine donnent lieu, nous avions au moins trouvé dans cette brochure une partie des bonnes choses qu'il y auroit à dire sur ce sujet, nous pourrions faire plaisir au Public par un extrait intéressant; mais nous sommes forcés d'avouer que ce qu'il y a de plus saillant dans l'ouvrage attribué à M. Fourot, c'est le titre, en ce qu'il peut inspirer l'idée de traiter la même matière d'une manière convenable.

Soyez, dit M. Fourot à un Médecin de ses amis qui se disposoit à un concours, & qui lui avoit demandé des conseils en

1782, ſoyez, dit-il, » inviolablement attaché au génie obſervateur d'*Hypocrate* : il eſt vrai de dire que tout n'eſt pas infaillible dans ce modèle inimitable ; mais ſes inexactitudes, Monſieur, ſont *zero* dans l'immenſité des choſes admirables qu'il renferme. — En étudiant le père de la Médecine, faites rejaillir ſur vous le même honneur qui immortaliſe les *Arrétée de Cappadoce*, les *Briceau*, les *Hollier*, les *Sylvius*, les *Baillou*, les *Pierre*, les *Duverney*, les *Fœſius*, les *Jacobius* ; ſoyez anatomiſte comme *Véſale*, *Colombe*, *Euſtachi*. Ne mépriſez pas le ſcalpel ſcrupuleux de *Winſlow*. Ayez le courage de *Bonnet*. Soyez patient comme *Sanctorius*. Ayez autant de connoiſſances que *Galien*. Préſentez-les avec moins de prolixité. Formez vos tableaux avec l'exactitude de *Sydenham*. Faites-vous entendre éloquent comme *Celſe*. Paroiſſez eſtimable comme *Cœlius Aurelianus*, *Baglivi*, *Fernel* ; judicieux comme *Soranus*, exact & régulier comme *Alexandre de Tralles*. Soyez, pour votre ſiècle, ce que *Rhasès* & *Harvée* furent pour les leurs. Dédaignez la vanité de *Paracelſe* ; prenez garde à l'oſtentation d'*Aſclépiade*, aux Ca-

nons d'*Avicennes*, à la ſuperſtition d'*Avenzoar*, aux formules d'*Ætius*, vous trouveriez infailliblement des *Emmanuèl de Chryſolora*, des *Argyropulus*, des *Théodore de Gaza*, des *Chalcondyla*, des *Laſcarius*, des *Mercurialis*, des *Guinterus*, des *Linacre*, des *Fuſchius*, des *Lomnius*, tous hommes d'*effort*, & généralement de ſaine doctrine. Redevenez inſenſiblement Méthodiſte, comme *Sauvages*, *Tournefort*; expreſſif comme *Linnée*; fertile & sûr comme *Aſtruc*; ſurprenant comme *Solano* & *Bordeu.* Soyez affable comme *Lorry*; ayez l'habileté de *Boerhaave* & ſa ſolidité; expliquez comme *Wanſvieten*; ſoyez vrai comme *Petit*; paroiſſez en tout auſſi grand qu'*Haller.* Saiſiſſez, Monſieur, tous ces traits; formez-en un enſemble; préſentez-les avec la douceur, l'aménité, l'inſinuant du langage; réſervez-vous la noble ſécurité de ces premiers hommes & de mille autres Médecins vivans, que j'aurois pu y réunir, dont je ne vous peins pas les talens particuliers, parce que je n'aime pas louer le mérite en face. Montez enſuite, avec une aimable contenance, les degrés qui vous éleveront à la Chaire du Concours; pa-

roiſſez éminemment digne de cette place d'honneur. Parlez, défendez, attaquez, combattez & deſcendez pour être affable, ſenſible & modeſte avec plus d'agrément encore «.

Cet échantillon du travail de M. Fourot, prouve qu'il étoit pénétré du précepte qu'il donne ailleurs à ſon ami » de citer ſes maîtres. — Il faut, ajoute-t-il, dédaigner cette morgue claſſique qui arrache la barbe du lion mort, pour ériger, dans un cœur vicié, une vanité odieuſe qu'il s'approprie; à laquelle l'ignorance & l'imbécillité rendent leurs hommages, & que l'homme vraiment digne de conſidération craint toujours de recevoir d'elles «. Mais ce dernier morceau que nous faiſons lire comme un échantillon, du ſtyle de l'ouvrage, paroîtra-t-il un exemple d'un autre précepte par lequel M. Fourot recommande expreſſément » l'agrément dans les paroles, la richeſſe du langage, la volubilité ménagée, &c. «?

François I fonda le Collége-Royal, & » abattit par là les têtes d'une hydre redoutable qui effrayoit le vrai mérite. Cependant nous apprenons encore *qu*'à peine cette hydre fut-elle abattue, *qu*'on vit ſortir de

ſes flancs un ſerpent non moins à craindre que celui à ſept têtes, le ſerpent de l'intrigue. — Ceux qui ne ſont pas victorieux dans les concours, jouiſſent au moins de la douce ſatisfaction d'avoir bien mérité de leur patrie en s'efforçant *à* devenir vraiment utiles. — Je dois ici une diſcuſſion à l'article *de prolixité* de votre 2ᵉ lettre ; paſſez-moi, Monſieur, cette forme d'épiſode (il s'agit de l'état monarchique & des grands), &, lors même que les ſciences ne ſe trouvent pas réunies à la *prééminence des deſtinées*, elles élèvent forcément l'homme d'eſprit, lui font franchir les intervalles qui éloignent la ſphère d'activité des grandes prétentions de la naiſſance, & qui, ſans ces dons d'intelligence, eût été concentrée ſous le juſte empire d'une ſubordination plus iſolée «. Voilà ſans doute comment

L'eſprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.

Ces phraſes ne ſont pas les ſeules inintelligibles de la brochure, nous ferons grace des autres, pour y ſubſtituer une anecdote dont au reſte M. Fourot ſeul eſt garant. » Il s'agiſſoit d'une chaire de Médecine ouverte au concours; on préſenta à Louis XV

les noms des trois ſujets retenus; on lui garantit l'égalité des talens. Il devoit prononcer en faveur d'un ſeul. A ce moment décifif & irrévocable, des Protecteurs ſe préſentèrent; deux Sujets furent recommandés avec inſtance. Louis XV écouta avec affabilité; il lut & répéta, avec attention, les deux noms des Sujets recommandés. Après un inſtant de ſilence : » Pourquoi (dit-il aux Protecteurs, en regardant l'Aſſemblée de ce coup-d'œil qui portoit dans les ames ce trouble reſpectueux qu'inſpire la majeſté de ſes auguſtes Maîtres) » pourquoi ne me parle-t-on pas de M. N...! (c'étoit le nom du troiſième retenu.) » On » ne me taît ſon nom que parce qu'il eſt » ſans protection! Hé bien, Meſſieurs! (reprit Louis XV, avec grace & complaiſance) : » je ſuis ſon Protecteur & ſon ami, » je le nomme «.

35.

* *Mémoire de Médecine ſur l'air fixe*, par MATHIEU D'OBSON, *avec un appendice ſur l'uſage de la ſolution de ſel alkali fixe ſaturé d'air fixible, dans la pierre & la gravelle*, par WILLIAM FALCONER, tous deux Médecins anglois : en anglois.

L'appendice de ce livre eſt ſur-tout fort intéreſſant. Quoique les leſſives alkalines cauſtiques ſous différentes formes, aient ſouvent apporté du ſoulagement dans les cas de la pierre, il eſt bien connu qu'elle ſont capables d'irriter & de cauſer des inflammations. C'eſt pourquoi l'on a beaucoup aſpiré à la découverte d'un remède plus doux, ſans être moins ſalutaire. C'eſt d'après l'expérience du Docteur Falconer, que ce remède eſt aujourd'hui offert au Public. Il ſe prépare ainſi :

» Prenez une once de ſel de tartre ſec; mettez-la dans un vaiſſeau de terre ouvert; verſez deſſus un peu plus de deux pintes de l'eau la plus limpide que vous puiſſiez

vous procurer ; remuez-les bien enſemble : après qu'ils auront repoſé pendant 24 heures, il faut en verſer ſoigneuſement la partie claire ſans le réſidu qu'il peut y avoir, la mettre au milieu d'une des machines de verre propres à l'impregner d'air fixible, & l'expoſer à un courant de ce fluide. Après que l'eau a reſté dans cette ſituation pendant 24 heures, elle eſt bonne pour l'uſage ; on doit la garder dans des bouteilles nettes bien bouchées, & placées dans un lieu frais, le fonds renverſé «.

» On en a pris en certains cas environ huit onces, trois fois par jour pendant long-temps, ſans que l'eſtomac, l'appétit & en général la ſanté en aient ſouffert : mais le Docteur Falconer eſtime que dans la plupart des cas, deux tiers ou une pinte de la liqueur alkaline peut ſuffire en 24 heures. Ce remède n'exige point un régime rigide au-delà de la modération & de la ſobriété que la prudence preſcrit aux perſonnes raiſonnables «.

Bregman a fait voir par ſes expériences que l'acide de ſucre & la terre calcaire forment la partie pierreuſe du calcul. L'auteur de l'appendice, d'accord avec lui, eſt

avec beaucoup de probabilité dans le ſentiment que le ſel alkalin attire l'acide de ſucre, & que l'air fixible attire la terre calcaire; & comme le premier de ces composés eſt ſoluble dans un fluide aqueux, & le dernier pareillement, lorſque l'air fixe eſt redondant, c'eſt la raiſon pourquoi ce remède procure la clarté & la liberté de l'urine. C'eſt à l'obſervation à confirmer ces conjectures.

Nous rappellerons ici le premier remède de cette nature qui ait été recommandé contre la pierre. L'auteur eſt NATHANIEL HULME, autre Médecin anglois. Il vouloit qu'on prît quinze grains de ſel de tartre, qu'on les fît fondre dans trois onces d'eau, qu'on fît avaler ce mêlange au malade, & qu'immédiatement après on lui fît boire par deſſus un mélange de 20 gouttes d'eſprit de vitriol & de trois onces d'eau. L'auteur attribuoit l'efficacité de ce remède à l'air fixe qui ſe dégage pendant l'effervesſcence de ces deux ſolutions.

36.

Essai sur la maladie de la face, nommée le tic douloureux, avec quelques réflexions sur le raptus caninus; par M. Pujol, Médecin à Castres.

Il importe peu si la théorie de M. Pujol est adoptée ou non. Son avis est » qu'il existe une électricité propre à l'animal vivant; — qu'il y a des esprits animaux; — que ces esprits ont la plus grande analogie avec le fluide électrique; — que les maladies spasmodiques sont l'effet immédiat de la surabondance de cette matière ou de sa départition irrégulière & inégale dans les diverses branches du systême nerveux «. Mais l'auteur se propose à lui-même des objections qui ne paroissent pas faciles à résoudre. Par exemple, comment les nerfs étant enveloppés de solides & de liquides qui sont d'excellens conducteurs d'électricité, peuvent-ils garder leur fluide électrique? Pourquoi la terre ou l'atmosphère n'enlève-t-elle pas ce fluide à ces cordons?

» Le tic douloureux eſt une des maladies qui cauſent les tourmens les plus violens, & qui réſiſtent le plus aux ſecours de l'Art. — Le ſiége le plus ordinaire de la douleur, eſt ſur le côté du nez, immédiatement au-deſſous de l'os de la pommette, endroit où une branche principale du nerf maxillaire ſupérieur ſort du trou ſous-orbitaire. Cependant on le voit quelquefois placé ſur d'autres parties, telles que les tempes, les divers points de la mâchoire inférieure, le globe de l'œil, le front, ou quelque partie du cuir chevelu; — les élancemens qui caractériſent ces attaques, ſont ſi inſupportables, qu'il ſemble ſouvent aux malheureux qui les endurent, qu'on leur déchire les chairs, que leurs os ſont briſés : il leur feroit impoſſible d'y tenir long-temps, ſi ces ſcènes tragiques n'étoient abrégées. — Quoique toutes les attaques ſoient infailliblement accompagnées d'une douleur très-cuiſante, il ne s'en ſuit pas que, dans tous les temps & chez tous les ſujets elles aient le même degré d'atrocité «.

L'auteur trouve la cauſe éloignée de cette maladie dans les » grandes paſſions de l'ame, le régime chaud, les médicamens actifs ;

l'état orageux de l'atmoſphère : dans les influences plus marquées que le cerveau doit répandre ſur des parties que la nature a placées ſi près de cet organe important, dans le grand nombre des nerfs des différentes paires, qui vont ſe diſtribuer & s'entre-croiſer ſur la face, dans la multiplicité étonnante des cordons muſculeux deſtinés à mouvoir les tégumens de cette partie *ſublime*, tégumens doués d'une ſenſibilité exquiſe, & qui, par leur ſingulière mobilité, peuvent dévoiler aux yeux du phyſionomiſte les traits les plus cachés de l'homme moral, & exprimer tour-à-tour les différentes paſſions. — Cet état vicieux quelconque d'un nerf, qui le diſpoſe à produire dans les muſcles où il ſe diſtribue, les accidens du *ſpaſme* flatulent peut dépendre en lui de trois différentes cauſes : de la mobilité générale du ſyſtême nerveux, des relations ſympathiques & de quelques cauſes locales «. Nous ne voyons juſqu'à préſent, dans cette expoſition, qu'un ſyſtême, & un ſyſtême peu ſatisfaiſant.

Quant à la cauſe prochaine du tic douloureux, M. Pujol » eſt très-porté à croire que le fluide animal opère ſur les filets ner-

veux, de la même manière que le fluide électrique de nos machines agit ſur les fils qu'on expoſe à ſon action; que les nerfs, véritables électromètres, ſont tendus & roidis par un influx trop rapide du fluide animal; que cette tenſion exceſſive eſt ſuivie des phénomènes ſpaſmodiques, & que pluſieurs genres d'âcres peuvent ſervir de ſtimulus dans le tic douloureux «.

Tout ce qu'on vient de dire dans les articles précédens peut s'appliquer aſſez bien, ajoute l'auteur, au tic ſimplement convulſif & douloureux, c'eſt-à-dire au *raptus caninus* de *Cœl.-Aurelianus*.

Indications. » Regarder d'abord la maladie comme un *ſpaſme* local, produit par une *humeur* quelconque qui ſe trouve douée d'une grande cauſticité, & qui eſt fortement adhérente aux nerfs qui ſont le ſiége du tic douloureux : — en ſecond lieu la traiter comme une affection dont la cauſe matérielle & irritante, pouvant être de nature très-diverſe dans les divers ſujets, exige pour ſa deſtruction des ſecours très-différens, & toujours relatifs à la qualité de l'humeur maladive. — Diminuer par les relâchans, les hipnotiques & même les nar-

cotiques, la ſenſibilité exceſſive des nerfs, ſoit dans la totalité de l'individu, ſoit, & plus ſpécialement encore, dans le foyer même de la douleur; — adoucir l'humeur âcre & maladive par les mucilagineux; — diminuer la viſcoſité par les délayans armés de quelques inciſifs; — ouvrir à cette humeur cauſtique, des égouts artificiels par où elle puiſſe s'écouler aiſément; — établir des foyers particuliers d'irritation qui ſollicitent le déplacement de la cauſe matérielle, & qui croiſent les efforts erronés & habituels du principe vital; — enfin rétablir dans tous le ſyſtême des nerfs, quand on a été aſſez heureux que de détruire la cauſe matérielle de l'irritation, légalité de tenſion, & l'uniformité dans la répartition du fluide animal, que j'ai *ſuppoſé* tenir de la nature de la matière électrique: cette égalité de tenſion peut être opérée à la longue par l'uſage des toniques «.

Les remèdes particuliers propoſés par M. *Pujol*, ſont » les bains multipliés, les véſicatoires; — on doit redouter le ſel fondant & ſeptique des mouches cantharides, & n'uſer des cautères qu'avec *ſobriété*. Ce-

pendant on peut obtenir de bons effets des bains froids. — Si c'eſt la matière déplacée de la goutte qui cauſe la maladie, on doit faire en ſorte de rappeller au plutôt cette matière vers ſon ſiège naturel, c'eſt-à-dire vers les extrémités inférieures, par les véſicatoires, les ſinapiſmes & autres rubéfians. On prodiguera, s'il le faut, les cautères. — Le vice rhumatiſmal, qui a, avec le goutteux, la plus grande analogie, cédera aux mêmes réſolutifs auxquels on peut ajouter l'uſage intérieur & extérieur des eaux thermales. — Les bains domeſtiques, les véſicatoires, ainſi que toutes les eſpèces d'exutoires, les diaphorétiques, les frictions ſéches & univerſelles, & l'inoculation, ſont les remèdes ſur leſquels il faut principalement inſiſter, pour rappeller vers l'organe cutané, toute ſorte d'humeur dartreuſe ou pſorique, qui a été répercutée, & qui devient le principe matériel du tic douloureux. — Dans les maladies vénériennes, ſource du tic douloureux, comme le mercure eſt un minéral ennemi des nerfs, il faudroit en diriger l'adminiſtration avec beaucoup de douceur & de ménagement: il ſeroit bon même de rendre le traitement fort

fort long, afin qu'il fût plus efficace «.

Nous avons vu plusieurs fois le tic douloureux produit par la constipation habituelle, & dissipé par les secours propres à rétablir le cours de la bile dans le canal cholédoque & les intestins, sans avoir employé aucun des remèdes dont on a coutume de faire usage pour détruire les affections nerveuses.

37.

Recherches sur le scorbut & les fièvres putrides; par M. MILMAN, Médecin anglois; traduites en françois par M. VIGAROUS DE MONTAGUT, Médecin.

Le principal but de cet ouvrage, dit-on dans l'avertissement du traducteur, est de » rectifier les idées qu'on a eues jusqu'à présent des maladies putrides. — Lorsque les maîtres de l'Art nous apprennent que chaque maladie est le résultat d'un vice particulier ou d'une dépravation du sang, ils doivent certainement s'assurer eux-mêmes de leur existence; ils doivent nous en faire connoître la nature spécifique dans tous les

cas, & nous dire à quels ſignes on peut les reconnoître & les diſtinguer. Sans ces conditions il eſt impoſſible de déſigner ces ſortes de vices par un autre nom que celui de *qualités occultes* ; & l'on ſait que les doctrines fondées ſur ces qualités, ſont traitées avec auſſi peu de reſpect, que les ſyſtêmes philoſophiques aſſis ſur la même baſe «.

» Le ſcorbut & les fièvres putrides ont été attribuées à différens degrés de la *putridité* du ſang, & cette idée, toute abſurde qu'elle eſt, a eu pour fauteurs les gens les plus éclairés, qui ont ſucceſſivement fait paroître à l'appui de leurs opinions, le ſyſtême ingénieux des *acrimonies* «.

» Quoique les propriétés de la putréfaction ſoient d'une nature à ne pas échapper aiſément à nos ſens, ſe rappelle-t-on d'avoir vu des exemples d'un ſang putride retiré du corps vivant? Où eſt le Médecin inſtruit, qui voulût ſoutenir que la putridité du fluide vital en circulation, ſoit compatible un ſeul inſtant avec la vie de l'animal? C'eſt aſſurément attribuer les maladies putrides à des cauſes qui ne peuvent exiſter. Les théories établies ſur cette idée n'ont

pas été moins pernicieuſes dans leur objet, que mal fondées dans leur principe; — elles nous ont égaré dans les tentatives faites dans la vue de prévenir ces maladies, ou d'en obtenir la cure «.

M. MILMAN eſt de l'avis d'un autre Médecin anglois célèbre, M. HEBERDEN; il penſe, avec cet auteur, que » plus nous acquérons de connoiſſances ſur l'économie animale, plus nous trouvons de raiſons de croire, que *le ſiège des maladies n'eſt pas dans le ſang.* — D'après cette manière de voir, ajoute-t-il, j'ai été porté à croire, que les premiers effets morbifiques des cauſes éloignées de ces maladies, les premières altérations ſenſibles qu'elles produiſent dans l'économie animale, ſe faiſoient appercevoir dans les ſolides & la fibre muſculaire «.

Nous ne pouvons nous diſpenſer d'oppoſer à ce ſentiment celui de CHIRAC, qui en diffère eſſentiellement, & qui eſt appuyé ſur des faits conſtans, tandis que l'opinion de Heberden & de M. Milman, n'eſt qu'une hypothèſe négative de ces mêmes faits : la haute opinion que nous avons des lumières de ce dernier, & de ſes qualités, nous porte

M 2

à en appeller à ſon propre jugement contre lui-même.

Eſt on parvenu, à force de recherches dans le ſang des malades & dans les cadavres, à ſe démontrer que le ſang des ſcorbutiques & des perſonnes attaquées de fièvres putrides, eſt de la même nature que celui des perſonnes ſaines ? Point du tout. Mais Chirac a fait des recherches très-étendues & très-exactes ſur ce ſujet, & il en a expoſé le réſultat en ces termes : » Les cauſes immédiates des fièvres malignes & des fièvres peſtilentielles (que M. Milman appelle putrides), & de leurs accidens, doivent être déduites des *altérations du ſang* «. Ces altérations découvertes par Chirac dans les cadavres, ſont » un *ſang* rouge foncé, épaiſſi & caillé dans les groſſes veines & dans les ventricules du cœur, l'engorgement du cerveau, du poumon, du foie, de l'eſtomac & des inteſtins, des obſtructions & engorgemens du *ſang* dans les vaiſſeaux & les principaux viſcères, une diſpoſition inflammatoire, ſur-tout dans les tempéramens bilieux, l'inflammation ou l'engorgement du foie, la ſuppreſſion de la ſécrétion de la bile, la fermentation de

cette humeur retenue *dans le ſang*, l'effervescence de celui-ci dans tous les vaiſſeaux, ſon extravaſation dans le cerveau, &c. «. *des fièvres malignes, &c.* Nous avons eu des occaſions de confirmer ces obſervations de Chirac dans beaucoup de cadavres.

Auſſi M. Milman adopte-t-il le réſultat des recherches faites par les Médecins françois dans les cadavres des peſtiférés de Marſeille; & voici comment il s'exprime : » Le rapport qu'ils ont fait de l'état de ces corps n'eſt point équivoque; il contredit en tout point les notions communément reçues de la putridité du ſang. La dilatation extrême du cœur, & la parfaite coagulation du *ſang* dans ſes cavités, ſont des ſignes conſtans qu'ils ont trouvés. — Nous n'avons, diſent-ils, ouvert aucun cadavre de peſtiféré, où nous n'ayons trouvé les quatre cavités du cœur extrêmement remplies, & dilatées par un ſang épais, noir, & tout grumelé «.

Il réſulte donc des propres expreſſions de M. Milman, qu'il convient que le ſiége des maladies putrides, comme le ſcorbut & la peſte, eſt dans le ſang; à la vérité les recherches ſur cette liqueur ne tendent pas

à prouver qu'elle ſoit en putréfaction, comme le terme de *fièvre putride* porte à le faire préſumer. Mais il ne s'agiroit alors que d'une erreur de mot, qui ne ſubſiſtera plus dès qu'on ſera convenu de s'entendre & de ſavoir que le ſang eſt grumelé, caillé & coagulé dans le ſcorbut & les fièvres putrides, & non pas en putréfaction; il ne réſulte pas de là que le ſiége de ces maladies ſoit dans les ſolides, qui n'éprouvent alors d'altérations que par les ſuites néceſſaires de celle du ſang.

Il n'y a donc de même à changer aux antiſeptiques ou antiputrides, que les noms: ce ſera, ſi l'on veut, des anticoagulans; car les ſecours uſités contre ces maladies, qu'on a raiſon de ne pas croire putrides, ne diffèrent pas de ceux que Chirac oppoſoit avec ſuccès à l'épaiſiſſement du ſang, d'où il croyoit, avec raiſon, qu'elles tiroient leur origine.

Quoiqu'on puiſſe obſerver ſur ces légères erreurs de raiſonnement, l'ouvrage de M. Milman, vu du côté de la pratique, eſt une excellente production; il met au nombre des principaux ſymptômes du ſcorbut » une grande foibleſſe dans tout le corps, aug-

mentant graduellement & peu à peu, accompagnée de laſſitude ou d'un ſentiment de fatigue qui a cela de particulier, qu'on en eſt plus ſenſiblement affecté dans le ſommeil, que dans toute autre circonſtance. Les gencives ſaignent au moindre attouchement; elles ſe ſéparent des dents & deviennent fongueuſes & putrides; l'haleine eſt puante, & le corps ſe couvre ſouvent, dans différentes parties, de taches pourprées & livides «. Les cauſes de cette maladie ſont les maladies antécédentes, l'indolence, l'excès d'exercice, le froid & l'humidité; la triſteſſe & les ſombres vapeurs de l'eſprit; une nourriture indigeſte, des alimens qui contiennent peu de matière nutritive, le régime des gens de mer, qui n'eſt jamais compoſé que de ſubſtances farineuſes non fermentées, & de viande & poiſſon ſalés ou boucanés, enfin certaines paſſions de l'ame«.

— » L'uſage long-temps continué de l'eau ſalée ne donne point le ſcorbut aux gens bien portans, & n'ajoute rien à ſa malignité chez ceux qui en ſont depuis long-temps affectés. — *Vanſwieten* a obſervé que le vieux fromage, tel que celui qu'on mange en Hollande, eſt extrêmement pré-

judiciable aux perſonnes prédiſpoſées à cette maladie, & qu'il en aggrave les ſymptômes chez celles qui en ſont déja affectées. — Les puddings farineux des Bohemiens ſont également pernicieux ».

M. Milman conclud des faits nombreux qu'il a rapportés, « que le ſcorbut préſente des effets ſinguliers de la diminution des effets, dès que la cauſe n'exiſte plus, & que, comme il provient, à bord des vaiſſeaux, de l'humidité & des alimens indigeſtes, on peut, en éloignant ces cauſes, en portant les malades dans des lits ſecs ſur le rivage, & en leur donnant des alimens de facile digeſtion, faire diſparoître les ſuites funeſtes de cette maladie. — Pour la combattre, on emploie des remèdes difficiles à trouver, tandis qu'on auroit pu l'écarter par des moyens qui ſont ſous la main & d'une application facile. — Un autre abus, c'eſt que les matelots ont trop appris à ſe repoſer ſur nous, & pas aſſez ſur eux-mêmes; ils ſe ſont accoutumés à attendre des médicamens & des ſpécifiques, la ſécurité qui doit dériver de leur propre conduite & de leur manière de vivre ».

Les préſervatifs naturels indiqués par

M. Milman, consistent à faire prendre un exercice modéré aux convalescens, & aux personnes d'une constitution lâche; à garantir les gens bien portans des effets pernicieux de l'indolence, en faisant fréquemment plier & replier les voiles; à renvoyer de bonne heure les hommes de recrues, avant que la maladie ait fait des ravages chez eux, afin de les retrouver pour les campagnes suivantes; à épargner aux équipages les fatigues inutiles; à les mettre à l'abri du froid & de l'humidité; à laisser à chaque homme au moins huit heures de repos sur vingt-quatre, en distribuant les temps de quart d'une manière convenable à cet arrangement «.

Les remèdes contre cette maladie sont, selon M. Milman, les fruits & les végétaux, qu'on appelle légumes: l'orange, le citron, les sucs de ces fruits, les robs, le vin, le sucre, les épinars, les plantes potagères communes: le cochléaria & le cresson d'eau jouissent d'une vertu antiscorbutique beaucoup plus éminente: — les aromats & les plantes alkalescentes, le quinquina, les amers, les martiaux, l'élexir de vitriol «.

Selon l'opinion vulgaire, favorable à la

putridité, que M. Milman cherche à détruire, ces remèdes ſont des antiſeptiques, antiputrides & antiſcorbutiques; ils conviennent, à ſon avis, dans le ſcorbut & les fièvres putrides, dont il imagine le ſiége dans les ſolides, & non pas dans le ſang. L'avis de Chirac, & d'autres qui ont démontré le ſiége de ces mêmes maladies dans le ſang, & non pas dans les ſolides, eſt pour les mêmes remèdes. Le premier en les employant ne leur accorde que la propriété d'agir ſur les ſolides; les autres penſent qu'ils fondent, atténuent les parties du ſang épaiſſies; les uns & les autres ſont d'accord ſur ce point eſſentiel: l'efficacité des remèdes qu'ils preſcrivent; le reſte de leurs prétentions doit être indifférent.

On peut faire ſon profit de pluſieurs remarques de M. Milman, de celle-ci par exemple: » on a des preuves bien conſtatées que les alkalis fixes & volatils ont occaſionné divers ſymptômes de putridité dans le corps humain. On a particulièrement obſervé ces effets après un uſage trop réitéré du remède de Mademoiſelle *Stephens* (le ſavon) «.

38.

Mémoire ſur les maladies les plus familières à Rochefort, avec des obſervations ſur celles qui ont regné dans l'armée navale combinée, pendant la campagne de 1779 ; par M. LUCADOU, Médecin à Rochefort.

» Les maladies d'Automne, endémiques à Rochefort, ſont des fièvres intermittentes qui paroiſſent dépendre *uniquement* d'une ſurcharge des organes épigaſtriques ; — ces fièvres ont toujours le caractère intermittent ou rémittent ; — il n'eſt pas poſſible de regarder les *exhalaiſons des marais* & les diverſes conſtitutions de l'atmoſphère, commes les ſeules cauſes de ces maladies «. Puiſqu'en effet elles dépendent uniquement d'une ſurcharge de l'eſtomac & des inteſtins ; peut-on en attribuer la cauſe aux marais, qui n'introduiſent rien dans ces organes? Les termes précédens ſont les propres termes de l'auteur. Y a-t-il quelqu'exemple d'un entêtement pareil à celui des rédacteurs du

Journal de Médecine (juin 1787) qui prétendent que ces expreſſions de M. Lucadou autoriſent ſon opinion favorable à l'influence des marais ſur les maladies de Rochefort ?

L'auteur remarque, avec raiſon, » que la ſagacité des Médecins deſtinés pour le ſervice des grands Hopitaux, ne peut être acquiſe par l'étude ; qu'on ne peut l'acquérir qu'au lit des malades ; qu'il n'eſt pas poſſible de développer, dans un ouvrage, les motifs qui déterminent à employer tel ou tel moyen dans telle ou telle circonſtance, qu'on ne ſauroit le plus ſouvent s'en rendre ſoi-même une raiſon ſatisfaiſante ; & que la conduite en ce cas dépend de l'habitude du coup-d'œil, qui fait apprécier les objets ſans calcul & ſouvent ſans réflexion «. Revenons aux fièvres, qui ſont la ſource de la mortalité des gens de guerre, de mer, & des artiſans, lorſqu'on les laiſſe dégénérer en fièvres putrides (*malignes*, ſi l'on veut,), en ſcorbut, dyſſenteries, &c.

Les fièvres intermittentes ſimples ſe terminent ſouvent d'elles-mêmes après le ſixième ou le ſeptième accès ; les évacuans des

des premières voies (émétiques & purgatifs), les guérissent communément au deuxième ou troisieme accès ; le quinquina en préserve ; les purgatifs en accélerent le développement. L'auteur convient qu'après avoir été pendant quelque temps d'une opinion contraire a l'usage du quinquina, & favorable a celui des purgatifs pour prévenir la fièvre, il a été forcé, par l'observation, de changer absolument d'avis. Le quinquina lui paroît aussi le remède sûr de la fievre après un émétique & un purgatif; il proscrit comme dangereux le temps d'expectation prescrit par Sydenham (cet avis est fortement contesté). Il faut, selon lui, arrêter le plus promptement possible les mouvemens fébriles avec le quinquina; le camphre & le nitre ont paru à l'auteur propres à être associés à ce fébrifuge. » Quoique la fièvre n'ait pas un caractère inflammatoire décidé, la saignée est cependant utile aux sujets jeunes & pléthoriques ; elle est indiquée par un grand mal de tête. — Quand le malade n'a point la bouche mauvaise, ni une grande soif, ni défaut d'appétit, que le visage est rouge, le regard animé ; la saignée est utile ; & faute de ce secours, la fièvre devient opi-

niâtre; — le mal de tête se prolonge très-avant dans la convalescence, & ne se dissipe qu'après quelqu'hémorragie. — Les fièvres tierces sont de toutes les fièvres intermittentes celles où la saignée est le plus fréquemment indiquée (il faut bien se garder de suivre cette maxime dans toutes les occasions). — La saignée est nuisible, toutes les fois que les principaux symptômes de la maladie sont remarquables dans l'estomac seulement, & alors les seuls remèdes indiqués sont les émétiques & les purgatifs «. Lorsque les signes de pléthore & de saburre existent en même-temps, M. Lucadou ordonne le plus souvent une saignée dans l'accès, & un émétique au commencement de l'intermission suivante; on peut ensuite réitérer la saignée. La crainte de l'auteur, que les saignées ne fassent passer les matières putrides dans les secondes voies, si l'émétique n'avoit pas précédé, ne paroît pas fondée.

» Il est dangereux de donner le quinquina avant d'avoir fait un usage suffisant des évacuans. Lorsqu'on a à redouter la continuité de la fièvre, il convient d'associer au quinquina les purgatifs, tels que la rhu-

barbe & la crême de tartre, quelquefois le jalap. — Dans les ſujets que le quinquina purge, on peut lui aſſocier les aſtringens, tels que le diaſcordium, le ſimarouba, les gouttes anodines ; dix-huit ou vingt grains de ſel amoniac dans chaque priſe de quinquina, en augmentent la vertu fébrifuge «. Le mélange que M. Lucadou préfère, eſt celui de la magnéſie.

Il réſulte des obſervations de cet auteur, que les fièvres intermittentes, très-aiſées à guérir en elles-mêmes, & très-univerſelles, ſont ſuivies de diverſes maladies très-graves & d'une mortalité conſidérable parmi les gens de guerre, de mer, & les artiſans. On va voir par l'énumération de ces maladies, qu'il y en a fort peu d'autres qui occaſionnent la mort. Ce ſont d'abord les obſtructions du foie, de la ratte, du méſentère, du pancréas, les tubercules du poumon, la phtiſie, la fièvre lente, qu'on a appellée fièvre d'hopital, la jauniſſe, la mélancholie, l'œdème & les hydropiſies, tant du bas-ventre que de la poitrine, le ſcorbut, des maladies de peau, enfin des rechûtes multipliées qui offrent chaque fois des différences eſſentielles, & qui conduiſent

les malades au tombeau, ſans, pour ainſi dire, qu'on puiſſe déterminer quelles étoient leurs maladies.

L'obſervation ſuivante eſt très-juſte & neuve : » La fièvre tierce, ſur-tout lorſqu'elle a, dès ſon début & dans les rechûtes, beaucoup de pente à la continuité, occaſionne ſouvent une dégénération des humeurs. Cette dégénération ſemble tenir le milieu entre la chloroſe & le ſcorbut, & elle ſe rapproche plus ou moins de l'une ou de l'autre de ces maladies. Lorſqu'elle a plus d'analogie avec la chloroſe, c'eſt-à-dire avec cette cachexie particulière aux jeunes filles, abſtraction faite des appétits dépravés, & des autres ſymptômes relatifs au ſexe, elle eſt accompagnée d'une infiltration générale du tiſſu cellulaire ; & lorſque cette infiltration eſt portée à un certain point, elle réſiſte à tous les ſecours connus. Lorſque cette dégénération des humeurs ſe rapproche du ſcorbut, les dents ſe noirciſſent, les gencives ſont fongueuſes, ſaignantes, la peau eſt fort ternie. On obſerve quelquefois des hémorragies, mais cela eſt rare. Peu de ces malades deviennent enflés, & ce n'eſt ordinairement qu'aux

jambes, aux mains, & à la face; ils périssent infailliblement. — Quelquefois ces mêmes fièvres dégénèrent, après des rechûtes multipliées, en une fièvre lente nerveuse, qui ne présente des indices d'aucune altération des humeurs, ni d'aucun vice dans les organes; les malades conservent leur appétit; ils font bien leur digestion; mais ils sont atteints d'une fièvre continue légère (en apparence), qui a un redoublement tous les soirs, & qui est très-difficile à détruire. Il en est d'autres qui, sans montrer aucun mouvement fébrile, tombent dans un anéantissement extrême; le systême musculaire est chez eux d'une inertie inconcevable; quoiqu'ils paroissent faire assez bien toutes leurs fonctions, ils courent à grands pas vers le marasme«, & rien ne peut les en détourner.

Les principales causes de la dégénérescence des fièvres intermittentes, & par conséquent de la mortalité dont elles sont la première source, sont, selon M. Lucadou, 1°. les mauvais traitemens employés contre ces maladies, soit dans le commencement, soit pendant leurs cours; 2°. les abus du régime dans les convalescences par l'intempérance

des malades ; 3°. l'erreur grave que l'on commet presque par-tout de remettre les convalescens au même service, aux mêmes travaux, à la même nourriture, & de les exposer, comme à dessein, aux mêmes causes de maladies, avec des organes moins capables de les supporter ; de sorte que la force des organes diminuant à raison de l'augmention des causes de maladies, les individus doivent nécessairement succomber en très-grand nombre.

Les observations de M. Lucadou sur les fièvres de l'armée navale de 1779, ne sont pas aussi bien fondées en faits que les précédentes ; il les a regardées comme putrides & *malignes* ; il attribue la fin tragique de celles-ci à » l'impression profonde que font sur le principe de la vie, les causes prédisposantes ou déterminantes de la *malignité*, causes qui peuvent exister, s'accumuler même, pendant un intervalle plus ou moins long, & n'occasionner aucune lésion notable dans les fonctions qu'après un certain temps, ou lorsqu'elles sont mises en jeu par une nouvelle cause accidentelle «. Il dit ailleurs, que la *malignité* ne paroissoit que dans l'état de la

maladie, ou plutôt dans l'augment; alors il ſurvenoit des *concentrations de ſpaſme* dans divers organes, & principalement à l'eſtomac & à la tête «.

Cette théorie paroîtra d'autant moins ſatisfaiſante, qu'elle a été réfutée d'avance par un habile Médecin, qui exerçoit ſa profeſſion préciſément dans les hopitaux de Rochefort comme M. Lucadou, & qui y a vu beaucoup de fièvres prétendues malignes; c'eſt CHIRAC, dont nous allons avoir occaſion d'expoſer les principes dans l'article ſuivant.

39.

Traité de la fièvre maligne ſimple, & des fièvres compliquées de malignité; par M. CHAMBON DE MONTAUX, Médecin à Paris.

O Chirac! Chirac! quelle abſurde métaphyſique on voudroit ſubſtituer aux principes qui ſont le fruit de ton expérience, à des principes que tous les Médecins exercés ont confirmés par leurs obſerva-

tions, & d'où dérivent les ſuccès dans la pratique! Quelle eſt donc cette manie par laquelle certains Médecins préferent de conſumer leur vie en raiſonnemens établis ſur l'erreur, plutôt que d'employer quelque temps à la recherche des faits qui les conduiroient à la vérité.

Cet amour de raiſonner faux, n'a rien d'aſſez extraordinaire, pour que la prétention d'endoctriner les autres, & de répandre des erreurs n'étonne pas encore davantage. » Les malheurs ſans nombre, dit M. de Montaux avec modeſtie, dont j'avois été témoin, ſe préſentèrent en foule à mon eſprit, & je réſolus d'en arrêter le cours (autant qu'il me ſeroit poſſible), en publiant une *doctrine* qui démontrât la *fauſſeté* & le danger de celle qu'on puiſoit dans les livres des ſiècles paſſés, & dans l'exemple des Médecins de notre âge «.

Il ſeroit inutile de rappeller ici quels ſont les traits qu'on accuſe ainſi de fauſſeté, puiſque les travaux de SYDENHAM, ne ſont point à l'abri de l'inculpation. Selon M. de Montaux, cet auteur » n'a jamais *réfléchi* ſur ce qu'il *penſoit* de la fièvre maligne (comment penſe-t-on à une choſe

ſans réfléchir ſur elle ?) ; & d'ailleurs, comme le Médecin anglois ne connoiſſoit pas le caractère de la malignité, ſon opinion ſur ce point de doctrine ne peut être d'aucun poids «.

Que ſi quelqu'un trouvoit dur d'être obligé de retirer à la mémoire de Sydenham la haute opinion que ſes écrits ont laiſſée de ſon vaſte ſavoir acquis par l'expérience, il ne devroit pas croire avoir tout perdu pour cela ; car M. de Montaux, conjointement avec M. *ſon oncle* & M. *ſon père* (qui lui avoient communiqué des faits *très-importans* ſur cette matière), remplacent, dit-il, avec avantage le Médecin anglois, qu'on avoit eu tort, ajoute-t-il, de regarder comme un homme qui *réfléchiſſoit*.

Tom. I. Puiſque M. de Montaux a fait un chapitre exprès pour expoſer l'*opinion* (les opinions) *des auteurs ſur la malignité & ſes cauſes* ; qu'il y traite Sydenham comme on vient de voir ; qu'il prétend que SENNERT, QUESNAY, HOFFMANN, FERNEL, VANSWIETEN, & tous les auteurs des *ſiècles paſſés* ſe ſont trompés ; que l'erreur ſur ce point a eu lieu par-tout excepté dans ſa

famille, & qu'il n'a pas dit un mot de l'opinion de CHIRAC; nous allons tâcher de ſuppléer à cette omiſſion, & faire connoître en peu de mots le réſultat des *obſervations* de ce célèbre archiatre, avant de préſenter à nos Lecteurs les lumières reſplendiſſantes du ſyſtême de *Meſſieurs Chambon*. Ce réſultat des obſervations de Chirac, s'eſt accrédité dans ſon *Traité des fièvres malignes*, & *autres*, (en 2 vol. in-12.), qu'il publia après avoir exercé la Médecine dans un des hopitaux du royaume où il y avoit un plus grand nombre de ces ſortes de fièvres, qu'en aucun autre endroit du monde.

C'eſt à Rochefort, en 1694, que Chirac faiſoit ſes obſervations; il les a confirmées depuis dans pluſieurs provinces & dans la capitale; il a eu la franchiſe de confeſſer qu'avant de les avoir faites, il étoit très-embarraſſé lorſqu'il avoit à traiter les différentes fièvres qu'on nomme communément *malignes*; il trouvoit obſcure l'idée d'une malignité contagieuſe, à laquelle tous les anciens auteurs ont attribué la cauſe des maladies; il ne pouvoit ſaiſir le rapport qu'il devoit y avoir, ſelon lui, entre

les altérations des organes & des humeurs, & une cauſe cachée & inconnue; il étoit obligé de ne traiter ſes malades qu'en *tâtonnant* par des *analogies*; il ne voyoit rien de certain dans ſa pratique, que ſon ignorance & le beſoin qui le tourmentoit de faire des recherches. *Voyez Nouvelles*, *Tom. III*, *pag.* 7.

Loin d'être ſéduit par la témérité de quelques modernes, qui s'étoient formés des idées ſur les *qualités occultes* des cauſes de malignité, & qui leur avoient prêté des formes ſenſibles, Chirac ſe perſuada que ces écrivains, au lieu de s'aſſurer de l'exiſtence de ces prétendues cauſes, avoient préféré les inventer, afin de ſoulager leur eſprit, & de ſe retirer, par un effort d'imagination, de l'obſcurité où les plongeoit leur ignorance; il rejeta toutes ces chimères, dont il vit bien qu'il ne pourroit tirer aucune indication ſatisfaiſante pour ces ſortes de maladies; il ne voulut établir ſes traitemens que ſur des cauſes *évidentes & ſenſibles*, & c'eſt dans les malades & les cadavres qu'il les trouva.

Avant d'en venir aux connoiſſances que M. de Montaux prétend ſubſtituer par ſes

raiſonnemens aux réſultats des obſervations de Chirac, il eſt bon de rapporter cette phraſe du *premier* conſignée dans l'avertiſſement de ſon *Traité des fièvres malignes* : » quelques novateurs ont *cru donner un nouvel ordre de choſes*, en s'efforçant de prouver l'exiſtence d'un *principe vital*, qu'ils prétendent *n'être point un fluide*; ce qu'ils ont écrit ſur cette queſtion, *eſt dénué de vraiſemblance*; leurs principes ſont *inintelligibles*; *les gens de bons ſens* mettent ces ouvrages au nombre des *rêveries* qui agitent le cerveau des inſenſés «.

En conſéquence, c'eſt un *principe vital prétendu fluide*, que M. de Montaux regarde comme la cauſe de la fièvre maligne, & l'on doit bien ſentir qu'au moyen d'une diſtinction auſſi importante, ce qu'il a écrit ſur cette queſtion devient *très-vraiſemblable*, *très-intelligible*, très-propre à mériter l'approbation des *gens de bon ſens*, très-différent des rêveries des fous.

Pour éviter l'apparence de donner un *nouvel ordre de choſes*, en s'efforçant de prouver l'exiſtence d'un *principe vital*, que fait M. de Montaux ? Il ſe diſpenſe des preuves dont cet être de raiſon n'eſt point

ſuſceptible & ſans autre forme de réfutation contre la cauſe que Chirac appelle matérielle, *évidente & ſenſible*; il avance toujours à l'aide de l'altération du *fluide nerveux*, & de l'irritation du *ſyſtême nerveux*; il ne tâtonne pas comme Chirac par des *analogies*, en traitant ſes malades; tout lui paroît certain dans ſa pratique comme ſes profondes connoiſſances & le peu d'utilité des *recherches* qu'il auroit pu faire.

Un habile Aſtronome, M. HERSCHEL, a cru voir, & dit avoir vu depuis peu dans la lune, un volcan; & comme il a conçu le projet de faire croire à ce phénomène, il ſuppoſe à ſon objet tout ce qui peut en faire quadrer l'exiſtence avec ſes idées; de même M. de Montaux n'épargne à ſon prétendu fluide vital aucune des qualités qui peuvent, ſelon ſon idée, fournir des analogies avec les les maladies qu'il a en vue de lui attribuer. C'eſt pourquoi il tient que ce fluide pèche 1°. par quantité exceſſive; 2°. par quantité inſuffiſante; 3°. par vices de combinaiſon; 4°. par ténuité exceſſive; 5°. par épaiſſiſſement «. Ce qu'il y a de plus piquant ici, c'eſt d'entendre raiſonner l'auteur ſur la *viſcoſité* & *l'acrimonie* du fluide qui, étant

inſenſible pour nous, comme ce qui ſe paſſe dans la lune, doit avoir, comme les volcans ſuppoſés dans cet aſtre, toutes les formes ſous leſquelles l'imagination ſe plaît à le repréſenter.

Tome II. Non-ſeulement perſonne ne ſera curieux de voir en quoi l'on peut faire conſiſter un traitement ou des traitemens qui auroient pour baſe des ſuppoſitions auſſi abſurdes que les cauſes précédentes de la fièvre maligne ; mais ne ſera-t-on pas embarraſſé quand, après ce que nous venons d'extraire ſur le *fluide nerveux*, que l'auteur croit la cauſe des fièvres malignes, on lira »que les fièvres malignes ardentes ou rémittentes ont preſque toutes pour *cauſe matérielle* une grande quantité de bile, & (*Tom. III*, *pag.* 299) que la matière fébrile rend la maladie plus grave quand elle a ſon ſiège *ſur* (c'eſt *dans* qu'on a voulu dire) un viſcère dont les fonctions ſont eſſentielles à la vie«. Si l'on veut enſuite prendre une idée des connoiſſances pratiques de l'auteur avant de ſe donner la peine d'étudier ſon ouvrage, & qu'on lui voie recommander l'uſage des *purgatifs*, pour obtenir l'expulſion de cette *bile* exiſ-

tante dans les premières ou secondes voies ; ne fermera-t-on pas aussitôt le livre ? La bile dont il est question, est-elle dans les secondes voies ? & la source de celle qui passe dans les premières peut-elle être dégorgée autrement que par les émétiques ?

Aucun Médecin éclairé par l'expérience ne doute qu'une fièvre quelconque *dont la cause matérielle est une grande quantité* de bile, & que l'on attaque par les *purgatifs*, ne devienne aussitôt ce que l'on appelle maligne ; ainsi l'on ne sera étonné à la manière dont M. de Montaux traite ses malades, si sa pratique n'est pas heureuse. » Il n'y a rien, dit Sydenham, de plus ordinaire que de voir des praticiens peu expérimentés, après avoir mal traité les malades, & rendu les maladies incurables, rejetter les fautes qu'ils ont commises sur la *malignité* des maladies, ou attribuer au scorbut leur durée & leurs progrès fâcheux, quoiqu'il n'y ait rien eu de scorbutique, ni de malin, dans les symptômes jusqu'à l'époque de leurs traitemens «.

Le même auteur attribuoit sur-tout aux » purgations répétées, les symptômes graves qui succédoient aux fièvres, & se termi-

noient par la douleur, l'inflammation des amygdales, la difficulté d'avaler, la voix rauque, les yeux caves, la face hippocratique, & tous les avant-coureurs d'une mort prochaine «.

Comme à la vérité ces obſervations de Sydenham contrarioient un peu les ſyſtêmes de M. de Montaux, celui-ci a commencé, ainſi qu'on l'a vu, par mettre cet obſervateur au rang de ceux qui ne *réfléchiſſent* pas à ce qu'ils *penſent*; mais ceux qui auront eu occaſion de vérifier les obſervations du Médecin anglois, ne ſeront-ils pas portés à croire que M. de M. n'a vu tant de fièvres malignes, que parce qu'il avoit l'art de les faire lui-même à force de purgatifs ?

Tome III. Tous les Médecins expérimentés ſavent qu'en faiſant prendre de l'huile aux perſonnes dont les premières voies ſont fournies de bile, quoiqu'elles ſoient dans une parfaite ſanté, il réſulte du mélange de cette huile avec la bile, des petits corps ſphériques, de différentes groſſeurs & de figures diverſes, de couleur verte & jaune, quelquefois brune, lorſqu'ils reçoivent la teinte des excrémens, qui s'évacuent par les ſelles, & qui ſurnagent dans les eaux éva-

cuées. Le commun des gens de l'Art avoit regardé jusqu'a présent ces corps comme une espèce de savon naturel qui n'a rien de malfaisant. M. de Montaux ayant remarqué ces corps dans une ou deux fievres malignes à sa manière, n'a pas manqué de les regarder comme une *cause acrimonieuse* de la maladie; il assure que cette substance est *résineuse*, & que personne avant lui » n'avoit découvert l'existence d'une résine formée dans les viscères de la digestion & rendue par les selles «. Il est aisé de voir, d'après cet exposé, que nous mériterions peu de nos Lecteurs si nous leur faisions suivre M. Chambon (*Tome IV.*), dans le traitement des fièvres malignes inflammatoires, putrides, vermineuses, intermittentes, rémittentes, ardentes, catarrhales, exanthématiques dans l'esquinancie, les dyssenteries malignes, dans les fièvres malignes des femmes en couche, &c.

Le titre de l'ouvrage porte que l'auteur est *Médecin de la salpêtrière*; il est par conséquent vraisemblable qu'il rétractera un jour la plus grande partie des choses qu'il a écrites jusqu'à présent, tant sur les maladies des femmes & des filles (*Tom. I.*

pag 16, & Tome II, pag. 140.) que ſur la fièvre maligne ; mais il aura plus de peine à ramener ſes opinions au vrai ſur ces matières, que s'il n'eût pas voulu faire précéder ſes écrits par les occaſions d'obſerver. Il lui faut relire tout de nouveau & ſans prévention, s'il eſt poſſible, les obſervations de Sydenham, qu'il auroit été mieux de ſuivre que de réfuter, & celles de Chirac qui auroient dû lui être connues. Il fera le cas qu'il voudra des remarques précédentes, que notre reſpect pour nos lecteurs exigeoit de nous ; mais il ne peut ſe diſpenſer de prendre auſſi connoiſſance d'une lettre latine que le Docteur DAIGNAN a écrite à un de ſes Confrères, imprimée en 1783, avec la traduction françoiſe à côté, du même auteur, & dans laquelle il trouvera ce qui ſuit.

» J'ai obſervé que les fièvres ſont rarement putrides & beaucoup plus rarement *malignes* de leur nature, comme le vulgaire des Médecins & les cris du Public tendent à le faire croire «.

» Pourquoi donc ne pas impoſer ſilence à ces bavards, qui, ſemblables à des oiſeaux de mauvais augure, rebattent ſans

cesse les oreilles de ces mots vuides de sens, d'*épidémie*, de *putridité* & de *malignité*, dont l'abus est plus funeste au genre humain que la guerre la plus cruelle? — Ne peut-il pas arriver, & n'arrive-t-il pas en effet souvent, qu'on voit regner par-ci, par-là, des fièvres d'un très-mauvais caractère & accompagnées des symptômes les plus redoutables, qui, sans aucun indice de putridité ni de *malignité*, éludent la force des remèdes & la sagacité des Médecins «?

» Pourquoi donc répéter si souvent ces épithètes, qui préoccupent les Médecins, qui alarment ceux qui se portent bien, & qui découragent les malades, & leur inspirent une frayeur mortelle «?

» Que le peuple, les bonnes femmes, les bateleurs, les charlatans, & cette foule de médicastres qui ne trouvent leur subsistance qu'au milieu des malheurs publics, se servent de ces termes effrayans, qui en imposent au vulgaire, il n'y a rien de surprenant; mais que des maîtres de l'Art, qui doivent s'énoncer avec clarté, précision & justesse: qui doivent désigner chaque chose par son nom, & se faire entendre de tout le monde, emploient un langage aussi

groſſier & auſſi indécent, juſques dans la Capitale, où tout doit annoncer l'inſtruction & le bon goût, cela doit étonner plus qu'on ne peut le dire «.

» Le commun des Médecins & le commun » des hommes, dit l'inappréciable Baglivi, » appelle *malignes* les fièvres qui ſont ac- » compagnées de différens ſymptômes gra- » ves, & qui vont toujours de plus mal » en plus mal. C'eſt l'ignorance des Mé- » decins qui a imaginé ce nom, & c'eſt la » crédulité du peuple qui l'accrédite «. Il faut avouer que cette définition ne fait pas beaucoup d'honneur aux Médecins, mais elle n'en eſt pas moins auſſi vraie, qu'elle eſt claire «.

C'eſt préciſément lorſque les fièvres s'annoncent avec des ſymptômes graves, qu'elles ne ſont pas malignes. » Elles ſont, » comme diſoient les anciens, *aigües, très-* » *aigües, extrêmement aigües*, ſelon qu'elles » font périr les malades, plutôt ou plus tard «. En effet, ſelon Sauvages, qui paſſe pour l'auteur le plus exact en définitions, » la fièvre maligne eſt ainſi appellée, parce » que ſans l'apparence d'aucune altération » ſenſible dans la chaleur, dans le pouls &

» dans les urines, elle mine ſourdement le » malade & produit tout-à-coup les ſymp» tômes les plus redoutables, l'aſſoupiſſe» ment, le délire, la cardialgie, des exan» thêmes, des convulſions; tandis qu'au » commencement elle a paru très-bénigne » & ſans aucun danger «. Nous avons donc raiſon de conclure avec Baglivi, qu'on ne doit pas appeller malignes les fièvres qui paroiſſent graves dès le commencement.

Il n'y a donc de fièvres malignes que celles qui ne paroiſſent ni graves ni dangereuſes, celles dont on ne connoît point les cauſes, dont les ſuites ſont hors de la portée de la prévoyance, & les ſymptômes ſi bien déguiſés, qu'il n'en réſulte aucune indication; c'eſt préciſément le déguiſement de ces fièvres qui les a fait appeller *malignes*. Tel eſt auſſi le ſentiment de M. de Montaux lui-même, quoiqu'il paroiſſe en d'autres endroits avoir embraſſé une opinion contraire. » Quand, dit-il, une maladie, légère *en apparence*, détruit d'une manière *inſenſible* les ſources de la vie, qu'elle donne enſuite naiſſance aux accidens les plus graves, & (qu'elle) cauſe la plupart du temps la mort du malade qui en eſt attaqué, elle

doit avoir le nom de maligne, parce que la malignité consiste précisément dans la disproportion qui se trouve entre la légèreté apparente de la maladie, celle de son invasion & la cause de ses suites cruelles «.

Hors les fièvres qu'on ne connoît point, selon M. de Montaux lui-même, & que M. de M. veut cependant faire connoître, il n'y en a point de malignes ; chaque fièvre est connue sous un nom tiré de son caractère ; celles-ci, rien ne les caractérise que leur issue funeste & inopinée ; il est donc évident que M. de Montaux a traité de toutes les fièvres graves excepté de celles qui devoient être le sujet de son ouvrage.

» Ce qu'il importeroit le plus de corriger, » ajoute Baglivi dans la pratique de la Mé» decine, seroit sans doute les indications » établies aujourd'hui de toutes parts sur » de fausses hypothèses, & qui n'offrent » rien que la manie des spéculations «.

Malgré tout, l'ouvrage de M Chambon doit avoir son mérite sous d'autre faces que celle sous laquelle nous l'avons considéré ; puisqu'on y lit ceci, *extrait des Registres de la Société Royale de Médecine* : » Beau-

» coup d'érudition, une critique judicieuſe,
» un plan méthodique, une théorie fondée
» ſur des obſervations de pratique, tel eſt,
» en général, le mérite de l'ouvrage de
» M. Chambon. Les jeunes Médecins *y* trou-
» veront *un traité* élémentaire de la fièvre
» maligne, & les Médecins conſommés, un
» *Obſervateur* éclairé..... «.

Ce ne peut être que par une faute d'impreſſion, que l'on ſemble dire dans cet extrait que l'on trouvera dans l'ouvrage & les obſervations & l'Obſervateur.

On a lu, dans un certain Journal, à l'occaſion du *Traité des fièvres maliges* par M. Chambon, » qu'il n'y a point de juges *plus* compétens pour ces ſortes des livres, *que la Société Royale de Médecine* « ; nous ne croyons pas que les Membres de cette Compagnie aient une telle idée ; elle ſeroit abſurde. On lit à la Société Royale de Médecine de bons Mémoires, de fort beaux Eloges ; ſoit : mais on n'y voit ni malades de fièvres malignes, ni d'autres ; ce qui ſeul pourroit autoriſer l'opinion qu'on voudroit faire prendre de la compétence excluſive des Sociétaires. D'ailleurs ceux-ci exercent & ont toujours exercé pour la plu-

part la Médecine à Paris, où il n'y a jamais de ſièvre maligne que quand les Médecins les appellent ainſi pour ſe donner de l'importance & ſe procurer la vogue. Les bons eſprits ſauront donc bien apprécier l'aſſertion du Journal; ils ſentiront qu'il n'y a point de juges plus compétens pour ces ſortes de livres, que *Baglivi*, *Chirac*, *Daignan*, &c. qui n'étoient pas de la Société Royale de Médecine, mais qui ont vu beaucoup de fièvres malignes, & qui ſont d'avis contraires à ceux de M. de Montaux.

40.

De la ſalubrité de l'air des villes, & en particulier des moyens de la procurer; par M. l'Abbé BERTHOLON, ouvrage couronné par l'Académie de Lyon.

C'eſt un ſcandale, tranchons le mot, pour les Phyſiciens & les Médecins de voir les ſciences qu'ils cultivent proſtituées ſous la plume de certains écrivains. Penſe-t-on qu'il ſuffit, pour traiter des matières importantes que ces ſciences embraſſent, de coudre

coudre bout à bout quelques paragraphes remplis de propositions hasardées, de discussions oiseuses, de raisonnemens inconséquens? A-t-on imaginé que ces moyens pouvoient ajouter quelque chose à nos connoissances, & M. l'Abbé Bertholon *en particulier*, a-t-il espéré de réussir mieux que d'autres sans aucune observation fondée, par les seuls secours d'un style très-incorrect, d'une diction souvent inintelligible, & d'idées si fausses qu'elles n'étoient venues à personne avant lui.

Nous devons nous hâter de citer quelques morceaux pour justifier ce jugement, qui ne sera pas trouvé trop sévère par ceux qui auront lu la brochure dont il est question. Voici le premier paragraphe. » Je ne sais par quelle fatalité il arrive que les objets les plus utiles *sont* ceux *qui sont* les plus négligés «. Qu'est-ce que cela veut dire? où prenez-vous, M. l'Abbé, qu'on néglige, dans notre gouvernement, les objets les plus utiles, & que ce soit un effet de la fatalité? Ne s'y occupe-t-on pas de l'Agriculture, des Sciences & des Arts, de la paix intérieure & des moyens de se défendre au dehors? Quels sont donc les ob-

jets les plus utiles que vous voyez négliger? N'a-t-on pas porté au contraire les ſoins pour les choſes utiles juſqu'à établir une chaire de phyſique que vous avez été chargé de remplir? Auriez-vous craint que ce choix paſſât pour une négligence de la part de ceux qui avoient le deſir de voir cet établiſſement tourner à l'utilité publique?

M. Bertholon continue : » lorſqu'on ſe propoſe de traiter des objets avantageux à la ſociété, on eſt tout étonné du ſilence & du peu d'attention de ceux qui ont précédé dans la carrière *où on* ſe détermine à entrer «. L'on croiroit, à lire cette ſeconde phraſe, que perſonne, avant celui qui l'a écrite, ne s'eſt occupé de la *ſalubrité de l'air des villes*; mais on ne trouve au contraire aucune matière de phyſique médicale, dont on ait plus parlé que de celle-la : on croiroit que ceux qui ont écrit ſur ce ſujet n'ont pas été connus de l'auteur; mais il cite lui-même plus de vingt de ces Ecrivains : on pourroit imaginer au moins que la manière dont il traite ſon ſujet, eſt ſi différente de ce qui auroit été publié, qu'il auroit pu ſe croire en droit de prétendre à être le premier qui l'eût traitée

avec ſuccès; mais on ne trouve rien dans ſon ouvrage, que ce qu'il a puiſé dans d'autres.

» Les moyens de procurer ou de conſerver la ſalubrité de l'air aux grandes villes & à tous les lieux habités, étant la partie la plus importante de ce traité, feront l'objet principal qui nous occupera «. On pourroit dire également, étant *l'objet principal qui nous occupera*, feront la partie *la plus importante de ce traité*, & l'on n'y comprendroit rien de plus.

» Tant de cauſes tendent ſans ceſſe à détruire la ſalubrité de ces *gouffres* habités, qu'on décore du nom de villes..... «. Demandez aux Pariſiens & aux Etrangers, qui connoiſſent Paris, ſi cette ville n'eſt pas le plus joli gouffre du monde, & ſi l'on y a jamais été englouti par un air inſalubre: s'il ne s'y trouve pas dans le meilleur air du monde les plaiſirs les plus variés, des promenades riantes, des ſpectacles qui n'ont rien de mal-ſain, les productions des Sciences & des Arts les plus dignes d'admiration? Sachez des femmes, qui aiment peut être encore moins à ſouffrir que les hommes, & qui ſe plaiſent à Paris, quel

charme les retient dans ce lieu qu'on leur repréſente comme un cloaque, & jugez de la véracité des réflexions de M. l'Abbé.

Pour ſoutenir ce ton déclamatoire, il ajoute que » l'air d'une contrée, quelque pur qu'il ſoit, deviendra bientôt vicié uniquement par l'habitation d'un grand nombre d'hommes réunis dans un eſpace circonſcrit «. Comme ſi une ville étoit renfermée dans un bocal. C'eſt encore ſérieuſement que l'auteur raconte » qu'une vapeur meurtrière eut *tant d'efficacité*, qu'elle frappa de mort un malheureux jardinier.

A la première ſection intitulée : » De la manière de procurer la ſalubrité aux villes par le pavement & nettoiement des rues «, & qui commence par cette répétition : les objets les plus utiles ſont ſouvent les plus négligés : . . . il ſemble qu'on va parler aux membres de ces hordes ſauvages qui habitent dans la boue, & croupiſſent dans la fange. Mais point du tout : cette ſuppoſition de négligence, en parlant aux habitans des villes pavées & nettoyées, n'eſt répétée ici que pour donner à l'auteur une occaſion de déployer ſon érudition & ſes connoiſſances méchaniques dans l'art de paver : quelle fut

l'origine des pavés, leur état, leur magnificence à Rome, l'étendue, le nombre, le nom des rues pavées, le nom des Paveurs romains, les prérogatives du grand Voyer de France «, &c. Tout cela lui a paru fournir matière à des recherches très-importantes à la ſalubrité de l'air des villes. L'art de paver, dit-il, eſt encore dans le néant, & c'eſt lui qui va le faire ſortir du cahos. Quittons M. Bertholon, tandis qu'il travaille à ce grand œuvre par des diſcours qui ne nous ont pas paru aiſés à comprendre; pour le rejoindre à la fin de ſa brochure, où il eſt queſtion des moyens de ſalubrité que voici.

Moyens eſſentiels. 1. Des rues larges & bien alignées; — 2. la pente ſuffiſante des revers & des rues elles-mêmes; — 3. des rigoules, des égouts, des dégorgeoirs & aqueducs ſouterrains; — 4. l'attention à ne choiſir pour la matière du pavé que des ſubſtances très-dures, comme du ſilex ou du quarts; — 5. celle d'établir une baſe ſolide ou fondement au pavé; — 6. celle d'arranger les pavés en eſpèce de voûte; — 7. celle de ne recouvrir le pavé nouveau qu'avec de bon ſable & non pas avec du

plâtras ou des décombres ; — 8. celle de réparer promptement les légères détérioration des pavés. — Ces huit moyens me paroissent si essentiels que ce seroit en vain qu'on espéreroit procurer le nettoiement d'une ville par d'autres secours «. Les *moyens accidentels* de salubrité découverts par M. Bertholon, avant lequel les choses les plus utiles étoient négligées, sont » de faire balayer les rues & les quais, — d'y employer les mendians renfermés dans les dépôts (charité évangélique), de sonner pour cela une cloche, &c. &c.

Si certaines Académies ne parvenoient pas à être plus circonspectes dans les jugemens qu'elle portent sur les pièces qui leur sont envoyées au concours, elles aviliroient à la fin les sciences au lieu de les faire fleurir, comme il est de leur institution.



41.

Traité des maladies vénériennes; par Jean HUNTER, Chirurgien anglois, *traduit de cette langue* par M. AUDIBERTI, Médecin.

Voici une de ces productions rares, où l'auteur s'écartant hardiment des routes tracées par les gens de l'art, ſecouant le joug des préjugés & de l'imitation, s'avance à l'aide de ſes obſervations & laiſſe après lui tous ceux qui l'ont précédé dans la même carrière. Le traité que nous annonçons eſt une nouvelle preuve de la ſupériorité des Chirurgiens anglois, qui, comme le dit avec raiſon le traducteur, » ont été plus loin qu'aucun de toute autre nation, & ſe montrent beaucoup plus jaloux des progrès de leur art, que d'une réputation qui ne s'élève & ne ſe ſoutient ſouvent que par des moyens qui éteignent toute émulation quelconque «.

Nous ſuppoſerons le Lecteur inſtruit de

tout ce qui a été publié juſqu'à préſent ſur le ſujet que traite ici M. Hunter; nous partirons du point de connoiſſances où nous a laiſſé SWEDIAR (*Tom. II, pag.* 189), & CLARE (*Tom. III, pag.* 224.), autres Chirurgiens anglois, qui ont reculé fort loin les limites de l'art de guérir les maladies vénériennes; & nous ferons voir par les lumières dont M. Hunter a enrichi cet art, combien il en reſte vraiſemblablement à acquérir.

Les remarques les plus curieuſes de cet auteur, ont pour objet, 1°. la nature du mal vénérien, particuliérement celle de la gonorrhée, & le traitement de cette maladie; 2°. les maux de l'urèthre & de la veſſie, ſoit qu'ils procèdent de la vérole ou qu'ils paroiſſent en être les effets; 3°. l'impuiſſance; 4°. le traitement de la maladie vénérienne; 5°. les maladies qui reſſemblent à celle-là, & que l'on traite mal-à-propos pour telle; 6°. les préſervatifs. Il y a peu d'ouvrages, nous l'avouons avec douleur, où les idées neuves, & en même-temps ſages, ſoient en auſſi grand nombre que dans celui-ci.

» Dans plusieurs cas où la nature de la maladie n'est pas bien connue, l'on soupçonne non-seulement la présence de la maladie vénérienne; mais on la suppose encore compliquéee avec d'autres maladies, telles que la gale & le scorbut : de là ces dénominations vicieuses de gale & de scorbut compliqués avec la maladie vénérienne, qui, selon nous, ne peuvent venir que *d'un grand fond d'ignorance* «. L'autorité de M. Hunter, étayée de sa pratique prodigieuse, a sur nous le plus grand poids. Ce n'est pas une moindre erreur de la part des gens de l'art, » de ne point soupçonner cette maladie, lorsque les symptômes se manifestent par-tout ailleurs qu'aux parties de la génération, tandis qu'ils prennent toujours la moindre affection de ces parties comme un signe de vérole «.

M. Hunter revendique la découverte de l'absence des ulcères de l'urèthre, dans la gonorrhée, que nous avons attribuée à Swediar (*Tom. II*, *pag.* 193), il en attribue la première connoissance au Docteur Hunter, son parent, qui la communiqua dans ses leçons anatomiques en 1750. —

» Souvent cette maladie n'eſt pas vénérienne, & a quelque choſe d'analogue avec les fleurs blanches des femmes «. Tout le monde ne ſera pas de l'avis de l'auteur, quand il prétend » qu'une perſonne attaquée de la gonorrhée, peut impunément voir une femme gâtée ſans courir les riſques d'une nouvelle infection, à quelque temps de la contagion que la copulation ait lieu «. Si l'on a peine à admettre cette aſſertion, on la regardera du moins comme un ſujet d'attention qui peut devenir intéreſſant ſous les yeux des obſervateurs impartiaux.

La maladie vénérienne » ne peut ſubſiſter ſous la forme de gonorrhée au-delà d'un certain temps dans aucune conſtitution : dans les cas où la gonorrhée eſt violente, ou lorſqu'elle dure trop long-temps, cela provient de ce que les parties ſont très-ſuſceptibles d'une telle irritation, & continuent aiſément à s'en reſſentir «. (On demandera ſi l'irritation peut ſubſiſter ſans cauſe irritante, ſans la préſence de quelque portion de virus ?) » Le pus ſeul contient le virus vénérien, & ce virus ne peut exiſter ſans

la formation du pus. — Toute gonorrhée peut se guérir d'elle-même ; mais cette maladie dure souvent plus long-temps qu'elle n'auroit fait si l'on avoit employé les méthodes curatives reçues «. Souvent aussi quand elle n'est pas traitée, elle ne fait que changer de forme, & devient vérole.

Le traitement de la gonorrhée par M. Hunter n'offre rien de remarquable au-delà de ce qu'on sait sur ce sujet : les adoucissans dans certains cas, les irritans dans d'autres ; les astringens peuvent aussi avoir leur place, aussi bien que les évacuans. mais on remarque des vues neuves dans la manière dont cet auteur apprécie quelques secours usités parmi nous contre cette maladie. » On a recours, dit-il, aux sels neutres, dans l'idée qu'ils sont rafraîchissans ; quelques praticiens se sont fixés principalement aux diurétiques, en les considérant, d'un côté, comme des évacuans, qui, par leur action méchanique sur les voies urinaires, emportent la matière vénérienne ; &, de l'autre, comme des remèdes spécifiques, qui détruisent entièrement cette même matière. Le *nitre* a été donné non-seulement dans

cette vue, mais encore parce qu'on a ſuppoſé qu'il diminuoit l'inflammation; mais nous doutons très-fort de ſes vertus à cet égard. Les malades guériſſent toujours, en employant ces différentes méthodes; ainſi, chacun peut avoir par conſéquent fauſſement attribué la guériſon de la maladie, à celle qu'il avoit adoptée. — Il n'eſt point douteux qu'il ne faille entretenir le ventre libre dans pluſieurs cas, même lorſque le malade eſt parfaitement ſain d'ailleurs; mais quelle idée peut-on ſe former, d'une irritation produite par un purgatif le long du canal inteſtinal, pour guérir une inflammation ſpécifique de l'urèthre. — Une forte doſe d'opium paroît avoir de grands effets pour prévenir dans quelques cas les érections douloureuſes «.

C'eſt ſur-tout lorſque M. Hunter traite des maladies qu'on ſuppoſe provenir de l'inflammation vénénrienne dans l'urèthre des hommes, que les réſultats de ſes obſervations ſont lumineux. » La plupart de ces maladies, particulièrement la diminution du calibre de l'urèthre & du volume de la veſſie, ont lieu chez les hommes qui ſont au-delà du

du moyen âge, quoiqu'on la voye ſouvent arriver chez les jeunes gens. Leur apparition dans ce période, dépend probablement de la longue habitude de vivre d'une manière peu conforme à la nature, ce qui produit pluſieurs maladies, telles que la goutte; car de tels accidens n'ont pas lieu auſſi fréquemment parmi les nations moins civiliſées «. Cette maladie eſt communément celle des gens de lettres fort âgés. Malheur à ceux qui, dans le cas que nous venons de voir, ſe laiſſent perſuader qu'ils ont la pierre, & ſe font opérer!

Pour remédier au rétréciſſement du canal de l'urèthre, on ne doit jamais employer que des remèdes locaux. — On a donné le mercure ſans ſuccès; — l'effet des bougies n'eſt que momentané; — le traitement de cette maladie conſiſte à corroder la partie rétrécie, par des eſcarotiques «. On verra avec ſatisfaction à ce ſujet un porte-pierre de l'invention de M. Hunter, qu'il conſeille de porter juſqu'au fond de l'urèthre, pour corroder les brides ou rétréciſſemens qui ont ordinairement des ſuites très-fâcheuſes. — Les lavemens où entre l'opium ſoulagent beaucoup dans ces cas; les évacuations par

les ſelles diminuent ſouvent le ſpaſme ; car une ſuppreſſion d'urine tire quelquefois ſon origine d'une conſtipation, quand même il n'y a point de rétréciſſement «. Ce morceau, que nous quittons à regret, eſt ſingulièrement intéreſſant ; on y trouve les cauſes de pluſieurs phénomènes qu'on a vus, mais dont on ne peut ſe rendre raiſon, parce qu'on les a vu trop rarement ou trop légèrement.

Le ſentiment de M. Hunter ſur la maſturbation, que l'on regarde ſouvent comme la cauſe de l'*impuiſſance*, diffère totalement de celui de M. Tissot ; » nous doutons fort, dit-il, que l'utilité publique puiſſe tirer quelque profit, en attribuant une telle conſéquence à la maſturbation, cette habitude ſur-tout ayant lieu communément dans un âge où l'on ne fait pas ſuffiſamment attention aux conſéquences, même dans les choſes qui flattent beaucoup moins les ſéns ; nous pourrions dire avec certitude, que cette idée rend miſérables ceux qui ſont affligés de la maladie en queſtion, & ce doit être pour eux une eſpèce de conſolation, de ſavoir qu'il eſt poſſible qu'elle doive ſon origine à d'autres cauſes. Les

livres qu'on a composé sur ce sujet, ont fait plus de mal que de bien, & nous croyons pouvoir affirmer que la masturbation, en elle-même, fait en général moins de mal à la constitution, que la coïtion naturelle. Nous pensons aussi que le coït avec les femmes publiques, ou avec des femmes qui nous sont indifférentes, est moins préjudiciable à la constitution, que lorsque l'acte ne nous est pas personnel, & dans lequel la passion qu'on a pour la femme est mise en jeu «.

Les principales causes de l'impuissance sont, selon le Chirurgien anglois; 1°. l'imagination, & sur-tout la crainte de ne pas réussir; 2°. le défaut de correspondance nécessaire entre les actions des différens organes de la génération, comme le priapisme sans émission de semence, ou quand les testicules opèrent la sécrétion de la semence un peu trop tôt pour la verge qui n'y correspond pas de son côté par l'érection. Les secours de l'Art convenables dans ces incommodités, sont, ajoute l'auteur, les lotions d'eau froide marinée.

La partie de l'ouvrage où M. Hunter expose

le *traitement* de la maladie vénérienne, n'offre pas des préceptes moins précieux que les précédens. » Il ne faut pas considérer le sang comme le siége du virus, mais comme le véhicule qui distribuera le médicament dans toutes les parties du corps que le virus a infecté, & qui, par conséquent agira sur les solides devenus malades. — Le mercure est, dans la vérole, comme dans le chancre, le grand remède spécifique, & il n'y en a aucun sur qui on puisse autant compter. — Il faut en continuer l'usage pendant quelque temps, après que tous les symptômes ont disparu «.

» Rien ne montre plus l'inconstance de l'esprit humain, que l'usage que l'on fait du mercure. S'il est un remède spécifique, on le doit regarder comme tel dans la maladie vénérienne, pour (sous) deux de ses formes; cependant on se perd dans la recherche d'autres spécifiques pour cette maladie, comme si les spécifiques étoient plus communs que les maladies; tandis qu'on se contente trop souvent de la méthode ordinaire de traiter plusieurs autres maladies, contre lesquelles on ne connoît aucun spécifique; ces préjugés sont appuyés sur l'opi-

nion du public, qui redoute on ne peut plus ce remède, d'après les accidens qui en accompagnoient l'uſage qu'en faiſoient nos prédéceſſeurs, en ſorte que pluſieurs perſonnes, qui, de nos jours, ſont également ignorantes, tirent parti de ces préjugés «.

Quelques auteurs recommandent » d'éviter le froid, crainte que le mercure ne ſe porte à la bouche, comme ſi la chaleur pouvoit l'en empêcher; tandis que d'autres, & même les premiers, recommandent la chaleur dans le cas où l'on craint que le mercure n'attaque la bouche, comme ſi le froid en étoit un préſervatif. Puiſqu'il en eſt ainſi, nous pouvons ſuppoſer, avec raiſon, que ni la chaleur, ni le froid, ne produiſent aucun effet eſſentiel. — Lorſqu'on preſcrit le mercure, pour guérir la vérole, quelle que ſoit la doſe qu'on en donne, il faut la porter à une certaine quantité pour que les effets ſoient ſenſibles, & lorſqu'on y eſt parvenu, la continuer, s'il eſt poſſible. Mais il faut prendre garde de ne pas ſtimuler trop vîte les parties, ce qui empêcheroit de donner la quantité ſuffiſante de mercure «.

» Il vaut mieux appliquer le mercure ex-

térieurement ſous forme d'onguent. — Si les ſymptômes ſont légers, un ſcrupule ou un demi-gros d'onguent, composé avec partie égale de mercure & de ſain-doux, dont on ſe frottera tous les ſoirs pendant quatre ou cinq jours de ſuite, ſuffira pour commencer. Si la bouche n'eſt pas affectée, on peut graduellement augmenter la quantité, juſqu'à ſe frotter chaque fois avec deux ou trois gros. — Si tous les ſymptômes diſparoiſſent par degrés, il n'y a rien autre à faire alors qu'à continuer le même procédé une quinzaine de jours de plus pour plus grande ſûreté. — Nous ne voyons pas pourquoi le mercure ne guérira point la maladie vénérienne, de quelque manière que l'on vive«.

— » Lorſque la maladie eſt plus avancée, il faut alors donner au malade la plus grande quantité de mercure qu'il peut ſupporter à la fois, & continuer avec conſtance, de manière que ce remède produiſe les plus grands effets ; — il ne ſera pas poſſible en pareil cas d'empêcher que la bouche ne ſoit conſidérablement affectée. — Il faut auſſi faire une attention particulière au régime de vie, pendant qu'on fait ſubir un

traitement auſſi ſévère«. M. Hunter doute que le mercure ſeul, ſans aucun effet ſenſible, puiſſe opérer la guériſon«.

On profite tellement aujourd'hui des traits de reſſemblance qui ſe trouvent dans les ſymptômes d'un grand nombre de maladies avec la maladie vénérienne; on abuſe ſi ſouvent de cette reſſemblance, pour mettre l'ignorance à couvert, ou pour ſatisfaire une odieuſe cupidité, qu'on doit ſavoir un gré infini à M. Hunter d'avoit traité *des maladies qui reſſemblent à la vérole, & qui ne la ſont pas*. Puiſſe cette partie de l'ouvrage tomber ſous les yeux de ces gens de l'Art inconſidérés ou avides, qui voient la vérole par-tout, & qui, à l'exemple du Docteur SANCHEZ (*Tom. II, pag.* 101), ne ſuppoſent pas qu'une ſeule maladie chronique puiſſe exiſter ſans participer de la maladie vénérienne.

Les *préſervatifs* de cette maladie, propoſés par M. Hunter, ne ſauroient être indifférens. » Les remèdes huileux dont on enduit une partie, s'y attachent, & empêchent tout ce qui eſt aqueux de venir en contact avec elle; or comme le virus vénérien eſt mêlé avec un fluide aqueux, ſi l'on en étend

ſur la partie, on s'oppoſe à ce que le virus faſſe impreſſion ſur elle. — Tout ce qui peut ſe mêler avee la matière vénérienne, & l'enlever de deſſus la partie à laquelle elle eſt appliquée, peut auſſi tenir lieu de préſervatif : l'alkali cauſtique eſt le meilleur de tous à cet égard il ſe mêle avec la matière, forme un ſavon avec elle, & il eſt alors très-facilement enlevé de la partie, pour peu qu'on la lave. — Il eſt néanmoins poſſible que cette union du virus avec l'alkali, puiſſe en détruire l'énergie; mais il faudra avoir ſoin de bien délayer ce remède, ſans quoi il pourroit produire des excoriations. — L'eau de chaux peut également ſervir très-bien au même uſage. Si l'on a recours à ces deux méthodes, on aura toujours à eſpérer plus de ſuccès. — Quoique l'extrait de ſaturne ait la propriété de coaguler les ſucs animaux, nous ne pouvons cependant pas dire ſi ce remède pourroit remplir les mêmes vues; car on peut fort bien concevoir que la matière puiſſe être coagulée, ſans que le virus ſoit détruit. — On ſait qu'un ou deux grains de ſublimé corroſif, dans huit onces d'eau ont em-

pêché de gagner la maladie, lorſque plu-ſieurs autres moyens avoient manqué «.

M. Asselini, dans un ouvrage intitulé *Eſſai médical ſur les vaiſſeaux lymphatiques*, dont nous parlerons ailleurs, indique un autre préſervatif de la maladie vénérienne; il dit » qu'un libertin n'a eu pendant un grand nombre d'années d'autre moyen prophylactique contre cette maladie, que l'uſage du mercure doux, dont il prenoit une petite doſe qu'il uniſſoit avec de la ſalive dans la paume de ſa main : il faiſoit de cette matière une eſpèce de pommade avec laquelle il ſe frottoit le gland, le prépuce & toute la verge, avant que d'avoir affaire avec les complices de ſes débauches : à l'abri de cette égide, il ſatisfit ſes appétits déréglés, ſans y avoir jamais trouvé de ſujet phyſique de regret «.



42.

Inſtruction ſommaire ſur le traitement des maladies vénériennes dans les campagnes, rédigée & publiée par ordre du Gouvernement.

Si quelque témoignage doit donner du poids aux préceptes expoſés dans les écrits des Médecins modernes, c'eſt ſans doute celui des Gouvernemens; ce témoignage renferme *toutes les autorités*; il paſſe du moins pour les renfermer; & autant l'attache d'un Miniſtre qui ſert à multiplier les lumières que répand un bon ouvrage, peut être ſalutaire, autant elle ſeroit dangereuſe ſi elle ſe trouvoit à quelque production qui contînt des dogmes contraires aux vrais principes de l'art & aux fruits de l'expérience.

On n'a peut-être pas toujours trouvé les ouvrages munis de l'attache du Gouvernement, auſſi bons, auſſi ſolides que les auteurs ont eu l'art de le faire accroire aux gens en place; on a vu depuis peu ſept volumes d'une *Médecine Militaire*, précé-

dés d'une épitre dédicatoire, ſignée COLOMBIER (*Voyez Tom. III, pag.* 80); des obſervations de M. DE GARDANNE ſur la *colique des Navigateurs* (*Tom. II, pag.* 90 & 518); le fruit des recherches de M. JANIN, ſur un *moyen de déſinfecter les foſſes d'aiſance* (*Tom. I, pag.* 132); un ouvrage ſur l'*éléphantiaſis* (*Tom. II, pag.* 69), un autre ſur le *tétanos* (*Tom. III, pag.* 137); de toutes ces productions, publiées par ordre du Gouvernement, & diſtribuées pour l'avantage de la cauſe publique, aucune n'a mérité les ſuffrages des gens de l'Art; aucune n'a produit le bien qu'on en avoit eſpéré; pluſieurs ont été jugées dangereuſes & proſcrites par le même Gouvernement qui les avoit d'abord autoriſées.

Cette ſage rétractation, & plus encore les faux principes qui l'ont déterminée, ont un peu diminué la confiance qu'il étoit naturel d'avoir aux ouvrages que le Gouvernement prend ſous ſa protection. Ce n'eſt pas l'envie de déprimer qui nous a porté à faire les remarques précédentes; elles nous ont été arrachées par la conviction; nous n'en tirons d'autre conſéquence, ſi ce n'eſt que l'approbation du Gouvernement eſt un mo-

tif de plus d'examiner les productions qui en sont revêtues.

On ne seroit pas très-satisfait d'entrer, avec le rédacteur de l'*instruction*, dans les détails qu'il a cru nécessaires aux gens des campagnes. Nous nous contenterons de noter deux ou trois d'entre les règles de pratique qu'il a cru devoir établir, & d'y ajouter les avis différens de Hunter, que nous venons de quitter, & dont nous avons réservé quelques fragmens pour faire ici un parallèle.

La chaudepisse, où » le siége de l'écoulement est dans la *fosse naviculaire*, est la plus difficile à tarir. (Quel paysan saura-t-il ce que c'est que la fosse naviculaire? Y a-t-il beaucoup de Chirurgiens de campagne qui ne l'ignorent pas?) — On n'en vient gueres à bout que par le moyen des injections; — mais il faut éviter toutes les injections qui sont astringentes «. Voici ce qu'écrit M. Hunter à ce sujet. » Si la maladie a commencé avec des symptômes fort doux, on pourra les employer (les injections astringentes) dès le commencement; car en diminuant graduellement l'écoulement, sans augmenter l'inflammation, on

peut, avec eux, auſſi bien compléter la guériſon, &, de cette manière, prévenir la continuation de l'écoulement, auquel on a donné le nom de gonorrhée habituelle. Les injections de cette eſpèce agiſſent très-probablement en ſtimulant de manière à faire contracter les vaiſſeaux de la partie, & à empêcher l'action de la ſécrétion; car on ne ſauroit ſuppoſer qu'elles agiſſent chymiquement, en coagulant les humeurs «.

On ſupplée dans l'*inſtruction* aux injections aſtringentes par une autre, qui porte, dit-on, le remède ſur le mal même; quoi, ſur la foſſe naviculaire qui eſt le ſiége de cette eſpèce de chaudepiſſe? y penſe-t-on? Les injections touchent-elles immédiatement autre choſe, que la membrane de l'urèthre?

On recommande, dans l'*inſtruction*, » de panſer les chancres avec l'onguent de la mere & (ou) le baſilicum, & ſur la fin, avec la pommade mercurielle «. Le conſeil ſuivant de M. Hunter, nous a paru préférable. » On ſe ſert, dit-il, communément des onguens mercuriels pour topiques: mais ſi le mercure étoit combiné avec un excipient aqueux, au lieu d'huile, le remède en ſe

mêlant avec la matière, reſteroit plus long-temps ſur l'ulcère, & ſeroit plus efficace. C'eſt un avantage que les cataplaſmes ont ſur les méthodes ordinaires. J'ai ſouvent employé le mercure combiné, avec quelque conſerve, au lieu de me ſervir d'un onguent, & il a rempli parfaitement bien mon intention. — Le calomel (mercure doux), employé de la même manière, ainſi que les autres préparations mercurielles, également mêlées avec quelque mucilage, ou le miel, produiſent encore le même effet.

L'inſtruction veut que pour réſoudre un bubon, on faſſe des frictions ſur la tumeur même, avec la pommade mercurielle; mais MM. *Hunter* & *Svédiar* s'accordent pour détourner de cette pratique. » Il ſera fort à propos, dit le premier, d'appliquer le mercure ſelon la ſituation de la glande enflammée. Si le bubon eſt à l'aîne, & dans la première ſituation, pour lors on fera des frictions mercurielles ſur la cuiſſe. Cette ſurface abſorbera en général autant de mercure qu'il en faudra pour réſoudre le bubon, & pour préſerver le ſyſtême de nos parties d'être infecté par le virus qui pourroit le pénétrer; mais cette ſurface d'ab-

ſorption peut être augmentée par des frictions faites à la jambe, ſi la réſolution tarde à ſe faire «. Swediar rend un compte admirable de la manière dont le mercure introduit par la ſuface des jambes ou des cuiſſes, réſout plus facilement les bubons que les frictions de l'onguent mercuriel ſur la glande même. (*Voyez Tom. II, p.* 195).

Quand au traitement de la vérole confirmée, le principal remède du Rédacteur de l'inſtruction, eſt un ſirop, dit *fondant*, avec le *ſublimé corroſif*, à la doſe de douze grains par chopine ou environ; ce qui eſt encore tout-à-fait contraire au ſentiment de Hunter, qui parle de ce remède en ces termes : » Il paroît, d'après l'expérience, qu'il n'a pas une efficacité ſuffiſante ſur l'irritation vénérienne, dans les affections récentes, car il ne détruit que les effets locaux viſibles, ſans abolir entièrement l'action vénérienne. Il en eſt, en effet, plus de ceux qui ſont retombés après avoir pris cette préparation, que de ceux qui en ont pris d'autres ; ce qui provient de ce qu'elle ſort très-facilement par les pores de la peau D'ailleurs elle s'accorde beaucoup moins avec l'eſtomac & les inteſtins, qu'aucune des autres préparations «.

Cette ſeule remarque ſuffiroit pour faire regarder le ſublimé-corroſif, livré aux habitans des campagnes avec la promeſſe que ce remède guérira, comme un moyen peut-être plus dangereux d'y multiplier la vérole, que la vérole elle-même ; car après le malheur attaché à cette maladie, le plus grand ſans doute naît de la ſécurité des malades qui ſe croient guéris, parce qu'ils ont pris un remède prétendu infaillible, qui ne guérit pas même lorſqu'on le prend ſuivant toutes les règles que les gens de l'Art les plus inſtruits pourroient faire obſerver.

L'auteur du *ſiècle de Paracelſe*, ouvrage très-nouveau, dont nous rendrons compte, s'élève contre l'uſage du ſublimé-corroſif avec la plus grande force, & en des termes que notre conſidération pour les auteurs de l'*inſtruction* nous défend de répéter.

Comment d'ailleurs l'inſtruction recommande-t-elle de diſſoudre le mercure ſublimé corroſif dans l'eau-de-vie ou l'eſprit de vin ? qui ignore aujourd'hui que les Apothicaires inſtruits, à qui on demande cette diſſolution, la font d'abord dans l'eau, & y ajoutent enſuite l'eau-de-vie ?

43.

Appel à la raison, ou Vœu de l'humanité; & on lit à la fin de la première partie : *par un Maître en l'une & non Docteur en l'autre Médecine.* On dit que c'est M. Roub....., Chirurgien.

Le mauvais goût de ce titre ne prévient pas favorablement pour l'ouvrage : Appel? De quel jugement? De quoi s'agit-il? Quels intérêts sont blessés? Ceux de l'humanité sans doute, puisqu'on invoque cette divinité : or il n'est question dans cette petite brochure, que de trois sujets qui sont traités d'une manière tout-à-fait contraire à l'humanité.

A quoi pense-t-on que l'auteur en veuille venir quand il parle de ses profondes méditations, de ses réflexions suivies, au moyen desquelles il fait » reparoître la vérité avec tout l'éclat d'un beau jour : long-temps attendue, elle a, continue-t-il, pour le génie heureux qui l'apperçoit, & qui en jouit, tous les charmes de l'astre bienfaisant qui éclaire, vivifie & embellit la nature «? Il pré-

tend prouver que les Chirurgiens ſont Médecins, & que les Médecins qui ne ſont pas Chirurgiens, doivent être placés après ceux-ci dans l'opinion publique. En tête de ſa prétention, il ſe demande : où pourra-t-on fixer une ligne de démarcation entre ces deux Médecines, (la Médecine & la Chirurgie) ? Etourdi ! aux limites des études de ceux qui les cultivent. (*Voyez Tom. III, pag.* 474).

L'humeur de M. le Chirurgien contre les Médecins, eſt bien plus forte dans la ſeconde partie de ſa brochure ; celle-ci eſt intitulée : *Liberté, Vérité, Utilité* ; *Prophylactique antivénérien, ou Préſervatif contre le vice antiſocial*, &c. Voici comment il s'exprime :

» De tout temps (graces pour le ſtyle), on nous a fait le reproche de nous roidir contre tout ce que nous n'avons pas inventé ; & malheureuſement nous (il parle comme s'il étoit réellement Médecin) ne le juſtifions que trop ſouvent. Les perſonnes inſouciantes des maladies qui ne les ont pas atteint, blaſphêment la Médecine & les Médecins ; elles compulſent impitoyablement les faſtes de nos Univerſités, & reviſent les épigrammes de nos ſatyriques, pour ridiculiſer l'Art «.

» De toutes les nouveautés, dit un de ces *méchans*, les guériſſeurs n'ont accueilli que la transfuſion du ſang, la plus meurtrière que l'eſprit humain ait imaginé dans ſes égaremens; mais en revanche, ils ſe ſont oppoſés de toutes leurs forces à l'introduction de l'*ipécacuanha*; ils ont pourſuivi pendant un ſiècle leurs confrères, qui évacuoient avec une préparation d'*antimoine*, (l'émétique).

Les Tribunaux, chaque fois qu'ils s'y ſont préſentés en corps, ont toujours ſcellé leurs bévues, ont été les miniſtres de leurs vengeances, les échos de leurs inepties, pour perſuader d'autant que l'eſprit pur éclaire les Compagnies, on a vu les Boulangers condamnés comme empoiſonneurs, pour faire lever leur pain avec de la bière, quoique toute l'Allemagne, les Pays-Bas, & l'Angleterre, intervinſſent tacitement au procès, avec la ſanté fleurie de leurs habitans.

L'huile de pavots n'a pas obtenu plus de grace à la barre de leur tribunal très-ſalubre; & il n'a pas moins fallu que les judicieuſes obſervations d'un Naturaliſte philoſophe, pour qu'un Miniſtre d'Etat, qui

ne jugeoit ni d'après le bruit, & encore moins d'après la multitude, reconnût ſon utilité.

L'inoculation n'a pu obtenir encore de brevet, quoique des têtes chères à plus d'un titre s'y ſoient ſoumiſes, parce que ſans doute ils ont calculé qu'*ils auroient moins de petites véroles à traiter*; ils ont même reſolu d'en nier l'efficacité, avec une conſtance auſſi ſoutenue, que *Rioland* nia l'évidence de la circulation du ſang.

Il eſt notoire, *dit un de ces eſprits* qui ont juré d'éclairer les hommes en ſtyle immortel, que toutes les fois qu'un homme voudra ſimplifier l'art de guérir, les Facultés feront employer l'autorité, pour le charger d'entraves, trop heureux encore, s'il peut échapper aux piéges perſonnels, comme ſi leurs anathêmes, les ordres qu'elles ſuprennent, les Arrêts de tous les Tribunaux empêchoient l'utilité des ſubſtances ſalutaires; comme ſi la Propagande, en enchaînant *Galilée*, avoit empêché la terre de tourner autour de l'aſtre qui nous vivifie.

Les Médecins de nos jours ſont dans des convulſions continuelles; ils *ſe haïſſent de tout leur cœur*; & cependant ils forment des

Compagnies : ſont-ils raſſemblés ? c'eſt pour ſe déchirer ; font-ils des trèves, ſemblent-ils par fois ſe réunir ? c'eſt pour mieux guéroyer : une Société s'élève contre une autre ſa pareille ; de part & d'autre on fait rire les déſœuvrés, & on laiſſe périr les malades«.

Si l'on a pu lire cet extrait dans le ſtyle de l'auteur, que nous avons conſervé, on ne ſera peut-être pas fâché qu'il rappelle ici des abus dont le ſeul tableau, préſenté de temps en temps, peut détourner dans la ſuite.

Les motifs allégués pour autoriſer la publication du nouveau préſervatif, ne diffèrent pas de ceux que M. DE CÉZAN a déja fait valoir (*Tom. III, pag.* 252). » On ſoumet dans toutes les grandes villes le libertinage à des Règlemens ; on tolère partout des maiſons de débauche ; on laiſſe flotter dans les rues les plus paſſagères, & même dans les .... & promenoirs publics, le pavillon de l'impudicité ; on outrage les mœurs, en vue, dit-on, de les conſerver, pour éviter de plus grands déſordres, pour épargner à la pudeur des affronts plus humilians ; & en offrant à tous

les ſens l'appât corrupteur, il ſera défendu de ſe prémunir contre ſes atteintes : ainſi l'homme dont on a ſollicité la foibleſſe en ſera la victime «.

» Le préſervatif du Docteur *Préval* eſt celui qui a le plus occupé; chacun a déſiré, ou s'élever ſur ſa ruine, ou s'en ſervir, ou le connoître : les Chimiſtes s'en ſont emparés; & le réſultat de leurs travaux s'eſt réduit à dire, que le Médecin avoit vendu une diſſolution de *ſublimé-corroſif* dans de l'eau de chaux, pour s'en ſervir en injections : ainſi quand on connoît, que dans ce procédé, l'acide *marin* abandonne le *mercure*, pour s'unir à la terre calcaire, & former un ſel neutre, tandis que le *mercure* ſe précipite, ne ſera-t-on pas étonné avec juſtice du bruit que l'on a fait pour une choſe qui n'exiſte pas; cette compoſition ne pouvoit avoir l'ombre d'un préſervatif, puiſque le ſublimé ſur lequel on fondoit toute la confiance n'eſt plus; la très-petite portion du mercure qui entre dans cette préparation, demeure inerte au fond du vaſe; l'union de la terre calcaire avec le ſel marin n'a nulle vertu prophylactique.

Le nouveau *préſervatif* propoſé devant le *tribunal de la raiſon*, eſt un compoſé d'huile graſſe & de ſel, ou de liqueur alkaline combinés enſemble ; l'auteur y en ajoute un plus ſimple, c'eſt tout uniment de l'eſſence de ſavon, diſſoute dans de l'eau. On doit ſe laver & s'injecter les parties, avec l'une ou l'autre de ces liqueurs, avant & après la jouiſſance.

Ce ſecours ne paroîtra pas moins inhumain que l'audace des Chirurgiens qui exercent la Médecine, & que M. R*** voudroit y autoriſer ; puiſque c'eſt le même avec lequel M. de Préval trompe journellement la ſécurité des libertins, & que la liqueur qu'ils achetent chez lui ne préſerve pas.

La même inhumanité préſide, dans la troiſième partie de l'ouvrage de M. R....., à ſes réflexions ſur la ſection de la ſymphiſe des os pubis, pour faciliter l'accouchement. Quoique cette opération ait réuſſi dans des cas où les femmes en travail auroient évidemment péri ſans ce ſecours : ce qui eſt de fait ; il trouve là » le véritable écueil, le péril éminent, qui, ſous un maſque ſpécieux, conduit dans l'abyme. Aimons, con-

tinue-t-il, l'humanité ; craignons de lui être nuiſibles par un zèle outré ; & concluons, qu'en imitant la nature, on doit exclure l'uſage de la ſection de la ſymphiſe des os pubis «.

44.

Hiſtoire de la Société Royale de Médecine, année 1782, & première partie de 1783, avec les Mémoires de Médecine & de Phyſique médicale pour les mêmes années, Voyez *Tom.* 2, *pag.* 256.

» Le plus grand malheur, c'eſt que la Médecine eſt purement traditionnelle. Ceux qui ont long-temps pratiqué & qui étoient ſeuls en droit d'écrire ſur notre Art, ſont précisément ceux qui n'ont pas écrit. Au contraire, ceux qui ont peu pratiqué, & qui étoient dénués par conſéquent des connoiſſances qui leur étoient néceſſaires pour écrire, ſont ceux qui ont produit preſque tous les livres qui ont fait un tort irréparable à la Médecine & au Public «. Voilà ce qu'écrivoit l'archiatre CHIRAC dans ſon traité *des fièvres malignes peſtil.* &c. au

commencement de ce ſiècle, dans un temps où les livres des Médecins peu éclairés par la pratique de leur Art, étoient beaucoup moins nombreux que de nos jours, & avant que la paſſion d'imprimer eût donné naiſſance à ces recueils volumineux de diſſertations médicales, compoſées dans le cabinet, autoriſées par des formes académiques, & louées réciproquement par leurs auteurs, quelquefois excluſivement.

Nous allons examiner dans ce volume, tous les ſujets utiles à la pratique de la Médecine, qu'il contient.

1. *Obſervations ſur la danſe de Saint-Gui*, par M. DESPERRIÈRES.

L'auteur a vu deux fois cette maladie dans deux ſœurs; l'une a été guérie au bout de 12 jours, & l'autre au bout de 9 jours, après l'uſage du camphre à haute doſe en lavement; il conclud de ces deux obſervations, & non pas, comme il le dit, *de cette double obſervation*, » que le camphre en lavement eſt le meilleur moyen qu'on puiſſe employer dans les maladies convulſives«. Nous croyons que ces obſervations

peuvent autoriſer à faire des eſſais analogues, & que l'efficacité du camphre dans *toutes les maladies convulſives*, prématurément prononcée, ne peut encore être admiſe.

2. *Obſervations ſur quelques propriétés médicales du camphre*; par M. DELASSONNE père.

Selon M. Delaſſonne, » le camphre donne plus d'énergie au quinquina, dont les effets ſont alors plus marqués & plus prompts, ſoit qu'on l'adminiſtre comme antifébrile, ou antigangreneux. — Il eſt un correctif de l'opium. — La veſſie eſt un des organes ſur leſquels il a une action plus déterminée; étant pris intérieurement, il a la propriété de détruire l'impreſſion rongeante & cauſtique que les cantharides font ſur ce viſcère. — L'uſage long-temps ſoutenu du camphre, modère & fait diſparoître les accidens qui procèdent des urines muqueuſes, glaireuſes, collantes, ardentes, boueuſes, fétides, & diſpoſées à ſe corrompre. — Ce remède eſt pour ainſi dire néceſſaire, uni aux préparations mercurielles deſtinées pour l'uſage interne «.

Plus bas, M. Hallé, Médecin à Paris, confirme les opinions de M. Delaſſonne ſur les propriétés du camphre, & prétend » démontrer, 1°. qu'on peut donner ce remède à très-forte doſe; 2°. qu'il peut être d'un grand ſecours dans les fièvres intermittentes; 3°. qu'il affermit le ſuccès de l'opium en détruiſant les inconvéniens qui pourroient réſulter de l'uſage du narcotique.

3. *Recherches ſur les propriétés médicinales, & l'adminiſtration du ſel marin calcaire*; par M. de Fourcroy, Médecin à Paris.

Nous ne garantiſſons pas le ſuccès des remèdes qu'on trouvera recommandés dans ces Mémoires. Celui-ci convient, ſi l'on en croit l'auteur, » dans les obſtructions du méſentère des enfans, qu'on nomme *carreau*, & dans celles des adultes, dans les engorgemens laiteux, les tumeurs lymphatiques des articulations, l'aſthme humide, les hydropiſies commençantes, contre les vers, & en topique ſur la langue, pour remédier aux embarras qui ſont les ſuites des attaques d'apoplexie, & ſur les concrétions lymphatiques. On conſeille de le

donner depuis 12 jusqu'à 24 grains, plusieurs fois dans la journée, dissout dans une ou plusieurs cuillerées d'eau.

4. *Constitutions des années* 1782 & 1783, *avec le détail des maladies qui ont regné à Paris pendant ces deux années*; par M. GEOFFROY, Médecin à Paris.

Les Médecins versés dans la pratique de leur art, ne seront pas surpris de nous voir passer sur ce mémoire comme sur un sujet qui ne peut leur être d'aucune utilité, & nous dispenser par conséquent d'en faire connoître la substance. Ils savent qu'on ne peut tirer des connoissances sur la nature des maladies populaires & sur leurs traitemens, que lorsqu'on en a observé soi-même de semblables, & qu'on a pu juger du succès des remèdes par la diminution des symptômes qu'on a eu sous les yeux. La prétention de concevoir au vrai les observations de Médecine décrites par les autres, a produit les plus grandes bévues; l'abus de publier ces observations, ne fait que multiplier les fautes des Médecins qui veulent les suivre dans leur pratique, sans les secours de l'expérience.

5. *Obſervations ſur les propriétés médicinales de l'æther nitreux, & de la liqueur anodyne nitreuſe*, par MM. DELASSONNE père, Archiâtre, & CORNETTE, Médecins à Verſailles.

Ces liqueurs ont paru propres à ſuppléer avec avantage à l'æther vitriolique & à la liqueur minérale anodyne de Hoffman. On les preſcrit à la doſe de deux gros ſur quatre onces de véhicule.

6. *Sur la nature & le traitement d'une maladie particulière aux enfans, connue ſous le nom de* croups *ou* eſquinancie membraneuſe, par M. CHAMBON, Médecin à Paris.

Ce Médecin a vu une fois non pas le croup, mais le cadavre d'un enfant mort, à ce qu'il dit, de cette maladie; mais c'étoit une ſuppuration de la trachée artère; cette maladie diffère autant du croup, que le croup diffère de la phtiſie. On doit ſavoir gré, quoiqu'en diſe M. Chambon, à M. Mi-

CHAELIS de s'être montré » toujours incertain entre les opinions qu'il discute, & les moyens de curation qu'il propose « contre le croup qu'il avoit cependant observé nombre de fois ; cette incertitude est préférable, à notre avis, à l'assurance avec laquelle M. Chambon tranche sur la nature, & le traitement d'une maladie qu'il n'a vue que dans un cadavre, & qu'il a décrite sous les traits d'une autre. On pourra suppléer aux lumières que ce Mémoire pourroit contenir, en relisant le passage de MURRAY, que nous avons rapporté *Tom. III, pag.* 355, *& suiv.*

7. *Recherches sur la mélancholie*, par M. ANDRY ; *voyez Tom. II, pag.* 296.

8. *Mémoire sur les effets de l'électricité*, par M. MAUDUYT.

Si quelqu'un pouvoit tirer des secours de l'électricité, ce seroit M. Mauduyt ; mais le peu de succès de l'électrisation, depuis qu'on l'employe, fait assez voir qu'on a tort de s'obstiner à rechercher dans cette

opération des moyens de guériſon que la nature peut avoir placés ailleurs. Ce mal vient de ce que chaque homme ſe fait inſenſiblement un ſyſtême de ſes idées, & qu'il s'y attache à la longue par amour-propre autant que par amour de la choſe.

9. *Mémoire ſur l'éléphantiaſis*, par M. VIDAL, Médecin à Martigues.

La deuxième obſervation, conſignée dans ce Mémoire, confirme ce qui a été expoſé ſur l'éléphantiaſis dans le Traité *des maladies de la peau* (*Tom. III, pag.* 102); ſavoir, que cette maladie procède des mêmes cauſes que les autres maladies de peau, plus communes en Europe; & que le *régime végétal* convient à cette maladie comme aux autres. Voici ce qui réſulte des recherches de M. Vidal pour découvrir un ſpécifique de cette maladie, ſoit dans les ouvrages des auteurs, ſoit dans ſa propre pratique, » les remèdes mercuriels ne font qu'exaſpérer la maladie; — les antimoniaux ſont à-peu-près inutiles; — les médicamens tirés de la vipère n'ont pas plus d'efficacité, malgré les merveilles que les anciens leur ont

attribuées ; — la teinture de cantharides proposée par MEAD, est dangereuse. — Le traitement proposé par *CŒLIUS AURELIANUS* paroît absurde; il consiste à refroidir & faire sécher la peau, pour faire refluer la matière de la maladie en dedans, & l'évacuer ensuite par les clystères, les purgatifs & les sueurs. — La diète sudorifique n'a pas réussi à l'auteur; elle occasionna une fièvre aigüe du caractère inflammatoire. — Le petit lait avec le suc de cresson ne fit qu'échauffer le malade & irriter tous les symptômes. — Il en fut de même de l'extrait de cigüe «.

» La Médecine, dit l'auteur à la fin de son Mémoire, trouvera peut-être enfin quelque moyen de dompter cette redoutable maladie, & depuis que les Médecins, au lieu de ramper dans un cercle étroit de notions incertaines & rebattues, ont osé prendre un essor élevé, plus digne de la noblesse de leur art, on peut espérer de voir de nouvelles tentatives couronnées par de nouveaux succès. Mais la découverte du *spécifique* & de la vraie méthode curative sera probablement retardée «....., Nous osons assurer M. Vidal que la méthode in-

diquée dans le Traité *des maladies de la peau*, réuſſira conſtamment dans ſes mains comme elle a réuſſi dans les nôtres ſur un éléphantiaque qui ſe trouvoit à Paris l'année dernière, & que nous avons guéri parfaitement; mais ſans ſpécifique, par les ſeuls moyens connus, indiqués dans ce petit ouvrage.

Nous ne nous arrêterons pas aux *réflexions* de MM. DE CHAMSERU & COQUEREAU ſur le Mémoire de M. Vidal; elles offrent les idées ordinaires qui peuvent être ſuggérées par le caprice, aux perſonnes qui veulent juger des choſes de fait, ſans en avoir d'autre connoiſſance que par les rapports d'autrui.

10. *Mémoire ſur l'affection particulière de la face, à laquelle on a donné le nom de* tic douloureux.

Il s'agit ici d'une maladie fort rare, nullement dangereuſe, & contre laquelle on ne propoſe aucun ſecours ſalutaire. L'application des aimans & de l'électricité, ſur l'efficacité deſquels on n'a encore que des

raiſonnemens, n'ont produit aucun effet. Une foule d'autres remèdes ont été de même infructueux. M. LENTIN, Médecin à Lunebourg, a écrit dernièrement ſur la même maladie, qu'il appelle *douleur au viſage*, & il confeſſe qu'il n'a rien trouvé qui fût propre à la guérir. De tous les remèdes qu'il a tentés, l'æther eſt le ſeul qui lui ait ſemblé procurer du ſoulagement. La cigüe recommandée par FOTHERGILL, n'a pas réuſſi: voyez *ci-devant pag.* 199.

11. *Mémoire ſur la nature des altérations qu'éprouvent quelques humeurs animales, par l'effet des maladies & par l'action des remèdes*; par M. DE FOURCROY, Médecin à Paris.

On ne doit regarder ce Mémoire que comme une défenſe motivée des connoiſſances chymiques appliquées aux phénomènes des maladies, contre les ſentimens des Médecins praticiens qui prétendent que la Chymie n'a fait juſqu'à préſent que nuire beaucoup aux progrès de leur Art. L'on ne peut nier que les motifs de cette défenſe

ne ſoient ſpécieux ; nous avons déja vu une partie de ces motifs dans ce que M. de Fourcroy a imprimé ſur le ſang (*Tom. III*, *p.* 346, & *ci-dev. p.* 94) ; c'eſt de la bile qu'il s'occupe ici ; mais il n'en dit rien de neuf, & les avantages qu'il attribue à la Chymie pour la connoiſſance des altérations de cette liqueur, n'appartiennent évidemment qu'à l'obſervation dans les malades & les cadavres, qui fait indiſpenſablement partie des connoiſſances des Médecins praticiens ; la chymie n'y a aucune part. Où la Chymie commenceroit à participer de ces connoiſſances, le Médecin praticien devroit ceſſer promptement ſes recherches.

Ce Mémoire eſt terminé par une période qui vient fort à propos pour prouver la juſteſſe de celle de Chirac, que nous avons rapportée au commencement de cet article. Le but de M. de Fourcroy a été en partie » d'avertir que nous touchons bientôt à cette époque où la théorie de la Médecine, *peut-être un peu trop repouſſée par la pratique*, peut ſe flatter de commencer à rendre à celle-ci ce qu'elle ne ceſſe de lui emprunter depuis long-temps «.

12. *Mémoire ſur les altérations qui arrivent à l'air dans pluſieurs circonſtances où ſe trouvent les hommes réunis en ſociété*; par M. DE LA VOISIER.

» On eſt effrayé quand on penſe que, dans une aſſemblée nombreuſe, l'air que chaque individu reſpire a paſſé & repaſſé un grand nombre de fois, ſoit en tout, ſoit en partie, par le poumon de tous les aſſiſtans : il s'y eſt chargé d'exhalaiſons plus ou moins putrides..... «. Telle eſt la réflexion qui a donné lieu aux recherches de M. de la Voiſier : heureuſement le motif de ſes craintes eſt fort exagéré. Voyez entr'autres faits qui s'élèvent contre l'hypothèſe de cet auteur, l'anecdote que nous avons rapportée (*Tom. II, pag.* 31), concernant 400 priſonniers eſpagnols qui vécurent ſains & ſaufs pendant 38 jours, quoiqu'ils fuſſent renfermés dans la cale d'un petit vaiſſeau, pendant de grandes chaleurs.

45.

Encyclopédie méthodique : Médecine, contenant l'Hygiène, la Pathologie, la Séméïotique & la Nosologie, la Thérapeutique ou matière médicale, la Médecine militaire, la Médecine vétérinaire, la Médecine légale, la Jurisprudence de la Médecine & de la Pharmacie, la Biographie médicale, c'est-à-dire les vies des Medecins célèbres, avec les Notices de leurs ouvrages, par une Société de Médecins : Tom. premier, A-AIG.

Ce livre est annoncé avec plus d'importance que tous ceux dont il a été question jusqu'à présent dans ce Recueil. C'est une Encyclopédie médicale, c'est-à-dire *l'état* des connoissances des Médecins à cette époque du XVIIIe. siècle, le produit de toutes les recherches antécédentes, la base de tout ce qui reste à acquérir pour porter l'Art de guérir au point de perfection dont il est

ſuſceptible ; » je n'ai rien négligé, dit le Rédacteur, pour compléter ce Dictionnaire, en faiſant connoître l'*état* actuel de la Science que nous cultivons. — Les Recueils de ce genre ont cela d'utile, qu'ils offrent l'Art dans toute *ſon étendue*.... «.

Ainſi le Public s'attend à voir dans ce nouveau Dictionnaire un Traité complet de Médecine, un Livre au moyen duquel les Médecins pourront s'inſtruire à fond de cette Science, pendant le temps qu'il leur eſt permis de paſſer éloignés des malades ; ainſi l'on ſe promet que les auteurs de ce livre ſeront diſtingués par des connoiſſances tranſcendantes ſur l'état des maladies , & par une expérience conſommée des ſecours qu'elles exigent ; ainſi l'on préſume qu'on aura choiſi pour le compoſer des hommes verſés entièrement dans l'Art de guérir par le fait, & aſſez connus par leurs ſuccès pour mériter la confiance publique.

Ce n'eſt pas à nous à preſſentir ſi l'eſpérance qu'on pourroit avoir conçue des auteurs du nouveau Dictionnaire de Médecine ſera ſatisfaite ou non ; nous ne devons même pas faire ſervir à fixer notre jugement les productions ſorties juſqu'à préſent des

plumes de ces Ecrivains : à ſuppoſer qu'on y trouvât des motifs de préventions défavorables, il ne faudroit pas s'y laiſſer ſurprendre ; c'eſt le travail en lui-même qu'il faut examiner.

On ſait d'avance que nous abandonnons la plupart des articles inſérés dans l'Encyclopédie, tels que la *matière médicale* dans ce qui eſt inutile aux maladies, *l'Art vétérinaire* que les Médecins ſages ne cultivent pas, qu'ils ne cultiveront jamais, tant qu'ils auront des choſes importantes à apprendre dans le leur, & les *éloges*. Nous ne pouvons nous réſoudre non plus à faire mention des lettres en forme de certificats, qu'on a ajoutées dans ce premier volume, à l'annonce de quelques remèdes nouveaux. S'il nous arrive de toucher en paſſant le ſujet *des Géographies médicales* (*Voyez Tom. III*, *pag.* 46, *& ci-devant pag.* 1), ce ne ſera qu'à cauſe de la promeſſe que fait l'auteur du mot *Afrique*, » d'indiquer les règles d'hygiène qui doivent réſulter de ce qu'il nomme improprement des *obſervations* «.

» Il n'y a point d'étude (article *Abus*) ou de pratique, dans laquelle il ſe ſoit

introduit autant d'abus que dans celle de la Médecine. L'écrivain qui les dévoileroit tous, auroit un très-grand & long ouvrage à faire : mais cette entreprise seroit utile & digne d'un siècle éclairé «. Cette entreprise, nous l'avons formée pour autant qu'il étoit en notre pouvoir ; nous allons continuer nos efforts pour l'exécuter avec toute franchise, persuadés que le zèle des auteurs qui travaillent à l'encyclopédie médicale, pour les progrès de leur Art, l'emporte sur leur amour pour leurs productions.

Il ne nous seroit pas possible de suppléer à tous les articles qui paroîtront traités imparfaitement dans ce Recuil où l'Art est, dit-on, *dans toute son étendue* ; mais il existe des connoissances relatives à quelques articles renfermés dans ce premier volume, que nous ne saurions passer sous silence.

L'article *Abattement* qui n'a dans l'Encyclopédie que 20 lignes d'une définition indifférente, sera remplacé avec avantage par les remarques suivantes, traduites de l'anglois du Docteur WITHERS. » *L'abattement chronique* commence ordinairement par des affections morbifiques de l'estomac, telles que des flatuosités, des aigreurs, des

renvois acides, des conſtipations; l'appétit diminue; les forces muſculaires ſe perdent, le malade, ſentant de l'affaiſſement, a de la répugnance pour toute ſorte d'exercice, & commence bientôt à être découragé : cette diſpoſition à l'indolence fait des progrès, ainſi que la promptitude avec laquelle on ſe laſſe. — A meſure que ces ſymptômes augmentent, le goût pour les alimens s'altère, les digeſtions ſe vicient, les inteſtins ſont diſtendus par des vents qui s'échappent difficilement par la bouche, & y ramènent des portions des matières contenues dans l'eſtomac. La douleur & les vertiges affectent la tête; le ventre devient tantôt relâché, tantôt opiniâtrement conſtipé. Le mouvement du cœur eſt quelquefois lent, mais plus ſouvent fréquent & conſtamment foible; la tranſpiration inſenſible ſe fait en moindre quantité; la peau paroît sèche & ridée. A meſure que la maladie fait des progrès, les forces du malade s'épuiſent au point que le moindre exercice l'excède, lui ôte l'appétit, lui cauſe un mal-être, des palpitations de cœur, & l'oppreſſion «.

» Le moral partage alors la maladie; l'eſprit, devenu incapable d'aucun effort ſou-

tenu, à peine raiſonne-t-il, à peine peut-il s'occuper avec la moindre application. Les perſonnes qui travailloient aſſiduement, qui étoient remarquables par la vivacité & la pénétration de leur jugement, deviennent pareſſeuſes, lentes & bornées. Enfin la fièvre hectique, accompagnée de ſueurs nocturnes, de diarrhée colliquative & d'enflures, s'empare des malades qui ſuccombent à la fin, après avoir traîné plus ou moins long-temps «.

» Cette maladie eſt produite par la foibleſſe héréditaire, par la pléthore, de quelque cauſe qu'elle vienne, par le défaut d'exercice & de ſommeil, par la compreſſion de quelqu'organe important, laquelle a ſouvent lieu chez les femmes liées & garotées dans des corps baleinés, par les chagrins. Un air impur, le ſéjour des villes très-peuplées, la fréquentation des endroits où beaucoup de monde ſe réunit, ne conviennent point aux perſonnes attaquées de cette maladie. Les femmes qui allaitent les enfans inſatiables, les perſonnes qui font excès des plaiſirs de l'amour, qui habitent des lieux trop chauds, qui font uſage des liqueurs aqueuſes chaudes, qui s'appliquent trop,

qui essuyent des passions de l'ame trop long-temps soutenues, sont sujettes à l'abattement chronique. Il procède aussi de l'abus de toutes sortes de remèdes, sur-tout de la saignée, des émétiques, des cathartiques, des stimulans, des sédatifs, des mauvais traitemens des femmes enceintes ou en couche, de l'usage des instrumens dans l'accouchement, des fièvres aigües ou intermittentes mal traitées «.

» La *chlorose* n'est autre chose que l'abattement chronique. Il diffère de l'affection hypochondriaque & de l'hystéricie par la tension des fibres dans ces dernières maladies, au lieu qu'il y a dans l'autre, relâchement & diminution de sensibilité; il ne faut pas confondre avec l'abattement chronique, la fièvre lente nerveuse, ni la goutte. Cette maladie est plus ou moins grave, à raison du tempérament, de la constitution, de l'âge du malade, du sexe, de la profession, des causes de la maladie, du degré de force des symptômes, de leur durée, des périodes où ils se trouvent «.

» On guérit cette maladie 1°. en évitant les causes qui l'ont produite; 2°. en obviant aux symptômes particuliers qui l'aggravent;

3°. en rétabliſſant le ton & les forces. Il importe de vivre ſobrement, de fuir l'indolence, de changer d'air, d'occupation, d'éviter la chaleur auſſi bien que le froid, d'être réſervé ſur les jouiſſances de l'amour, de ne donner aucune occaſion aux grandes tranſpirations. — On remédie aux dérangemens de la *digeſtion* par un bon régime de végétaux & d'animaux unis enſemble; la nourriture animale ſeule eſt trop forte, & les végétaux ſeuls, qui ſont venteux, cauſent des aigreurs, des douleurs d'eſtomac, relâchent le ventre, &c. Il faut manger modérément; la chair des animaux faits eſt plus facile à digérer que les chairs de lait; le vin, ſur-tout après dîner & après ſouper, réveille les forces digeſtives, & obvie à la corruption des alimens «.

» Les aigreurs exigent les vomitifs, les abſorbans & les adouciſſans. On doit être circonſpect dans l'emploi des abſorbans (parce qu'ils pèſent ſouvent & qu'on a même des exemples qu'ils ont formé des concrétions dans l'eſtomac), dans les *coliques* qui dépendent le plus ſouvent d'une trop grande dilatation du canal inteſtinal, cauſée par des alimens pris en quantité exceſſive. Il faut

manger moins & avoir recours au café, à l'opium, au ſel de corne-de-cerf, au muſc, à l'æther; le régime & les doux laxatifs remédient à la *conſtipation*. L'exercice modéré réparera la *perte du ſommeil*, les opiatiques ne ſont pas hors de ſaiſon; quant au découragement qui paroît tenir à l'eſſence de la maladie, & jette dans la puſillanimité, il eſt de la plus grande importance d'y remédier en tenant l'ame occupée à des choſes intéreſſantes & à toute eſpèce d'amuſemens. Enfin les aſtringens & les ſtimulans rempliront les vues de rétablir le *ton & la vigueur des parties* : employés avec prudence ils fortifient; mais ſi leur uſage eſt mal dirigé, ils augmentent la maladie «.

» Parmi les aſtringens, on choiſira le raiſin d'ours, l'écorce de chêne, le bois de campêche, la biſtorte, l'alun, la noix-de-galle, le ſang-de-dragon, le cachou — Parmi les *ſtimulans*, la menthe, la canelle, la lavende, les clous-de-géroſle, le gingembre, le camphre, la gomme de gayac, la ſerpentaire de Virginie, la moutarde, le raifort, le caſtoreum, l'aſſafœtida, l'æther, le ſel de corne-de-cerf, le vin, les ſpiritueux, le ſel de cuiſine «.

On choiſira parmi les *toniques* les bains froids, les préparations de fer, les eaux minérales ferrugineuſes, les amers, le quinquina. Il faut que le degré de froid du bain ſoit proportionné à la force de la conſtitution du malade. — Avant d'entrer au bain il convient de ſe procurer une chaleur modérée au moyen de l'exercice. Les meilleures eaux minérales ſont celles de Spa, Pyrmont. Les *amers* préférables ſont la gentiane, la camomille, la tanaiſie, l'écorce d'orange, de Simarouba, la zédoaire, la racine de colombo.

Cet article n'a pas été le ſeul négligé dans le premier volume de l'Encyclopédie médicale : voici le mot *Abortus* à-peu-près tel qu'il eſt dans ce Dictionnaire : » On appelle ainſi la ſortie du fœtus avant le terme preſcrit par la nature. La ménorrhagie, la douleur du dos, des lombes & du ventre en ſont les ſymptômes..... Cullen admet les variétés ſuivantes, *Abortus ſubtrimeſtris*, *ſubſemeſtris*, *octrimeſtris*. La grande différence des avortemens doit être rapportée à l'action des cauſes externes ou internes. Si l'on en croit *Albertin*, les femmes de Veniſe ſont plus ſujettes aux avortemens que celles des autres climats «.

Seroit-il poſſible que cet article contînt tout ce qu'il y avoit à dire ſur les avortemens, & que l'*état* des connoiſſances aquiſes ſur des accidens auſſi graves parfois, fût bornée à cette courte & vague expoſition; tandis qu'on trouve plus loin un grand article pour le mot *Abracadabra*, dont le but eſt de prouver que c'eſt un mauvais remède contre la fièvre *hémitritée*, & que le *Magnétiſme-Animal* étoit une pitoyable jonglerie!

Il faut bien ſe donner de garde de croire avec l'Editeur de l'Encyclopédie méthodique médicale, qu'*accidens* ne doit s'entendre en Médecine que de » *ce qui arrive* ſubitement dans le *cours* d'une maladie, & qui n'eſt pas dans le *cours* ordinaire ou des ſymptômes ou des cauſes, comme la ſuppreſſion des crachats dans une péripneumonie «. il y a une infinité d'accidens qui ſurviennent aux perſonnes en ſanté, ſur leſquels on pourroit faire un ouvrage conſidérable, très-utile, & qui ne paroiſſoit devoir être omis d'une Encyclopédie. On en a l'exemple ſuivant dans un ouvrage de M. MONETA, Médecin à Warſovie.

» Les *accidens après les repas* ſont des incommodités qui proviennent de la foibleſſe de l'eſtomac. On ſe trouve dans une ſituation ſi fâcheuſe, qu'on ne peut s'empêcher de ſe plaindre ; on reſſent une grande peſanteur de tout le corps ; le ventre eſt tendu ; pour peu qu'on ſe donne du mouvement, on ſouffre de vives douleurs qui s'étendent aux lombes, aux reins, & au dos entre les épaules : l'eſtomac ſe gonfle, s'étend ; la reſpiration devient pénible ; il s'y mêle des points aux prœcœurs avec un angoiſſe, accablemens, vertiges ; enfin il ſurvient une eſpèce de gargouillement, ſuivi d'exploſion de vents par la bouche, qui ſoulage ; mais comme cet air eſt bientôt remplacé par un autre qui ſe dégage pendant la digeſtion, les accidens mentionnés reviennent ; il y a même quelquefois des vomiſſemens d'alimens ou d'humeurs aigres, amères, &c. Ces ſcènes ſe répètent pluſieurs fois dans l'eſpace d'environ deux heures. Les femmes délicates ſont obligées de quitter la table & de ſe faire délacer pour pouvoir reſpirer ; d'autres tombent foibles & ne reviennent à elles que lorſqu'elles ont eu pluſieurs rapports «.

» On a eu inutilement recours aux nourritures les plus légères, à toutes ſortes de ſtomachiques & carminatifs, donnés ſous toute eſpèce de forme; le mal a réſiſté, ce qui prouve que ces remèdes ne ſont pas oppoſés à la véritable cauſe des accidens. Ils ſont cauſés par la boiſſon froide, ſoit eau ſoit bière que l'on prend en mangeant. L'expérience a appris qu'il faut, pour remédier à ces accidens, *s'abſtenir de boire* pendant les repas, & de boire hors des repas ſans être tourmenté par la ſoif. Les perſonnes foibles attaquées de maladies nerveuſes, ſujettes aux ſpaſmes, celles qui mènent une vie ſédentaire, ſont plus expoſées à ces accidens que d'autres «.

M. DE FOURCROY prétend (article *âcretés*), » que toute application des *théories chymiques* à *l'acrimonie* des humeurs, ſeroit dans ce moment une ſpéculation plus nuiſible qu'utile, & qu'il y a moins de danger à reſter dans le doute & dans l'incertitude à cet égard qu'à écouter les preſtiges de l'imagination «. Mais à 33 pages de-là il ſe rétracte apparemment, en décrivant fort au long, *l'action des médicamens relative à leurs propriétés chymiques*, non-ſeulement *à l'extérieur du corps*, mais encore dans les pre-

mières voies, puis *dans les vaiſſeaux*, &c. C'eſt dans ce dernier article que le même M. de Fourcroy imprime ce qui ſuit : » on ne doit donc pas déſeſpérer de parvenir par l'obſervation, à la connoiſſance des *acrimonies* manifeſtement dues aux *altérations chymiques*, que les fluides animaux ſont ſuſceptibles de contracter dans l'intérieur de leurs canaux « : ce qui paroît contradictoire avec la première période citée du même auteur.

Le nom de *ſpaſme* qui eſt celui d'une claſſe de maladies dont l'idée n'eſt pas bien claire dans la tête de la plupart des Médecins, a paru à M. HALLÉ convenir à l'état des hommes & des femmes au moment de la jouiſſance l'un de l'autre; ce qui prouve ſans doute que bien des Médecins ne conçoivent pas exactement ce qu'ils veulent dire quand ils font l'application du mot ſpaſme.

On auroit peut-être préféré à la profonde érudition qui diſtingue un long article ſur les *affections de l'ame*, quelques remarques, qui devoient paroître indiſpenſables, concernant l'influence des affections phyſiques ſur les affections morales. Ces remarques intéreſſent trop eſſentiellement l'Art de guérir, pour que nous omettions ici un apperçu

de ce dont on auroit pu faire uſage. C'eſt un extrait du Traité des *maladies de la peau* (*Tom. III, pag.* 102), dans certaines conſtitutions phyſiques que l'auteur a décrites, & que tous les malades reconnoiſſent en eux, ils n'ont plus » l'aménité, l'égalité dans le caractère, la ſimplicité dans le diſcours, la gaité dans les actions, la vivacité, la juſteſſe dans les jugemens, qu'on avoit admirées auparavant; à moins qu'un excellent naturel ne l'emporte, ou qu'une diſſimulation continuelle aiſée à reconnoître ne ſe ſoutienne. Sur un rien on contredit, pour peu de choſe on s'échauffe, on s'obſtine; on ſaiſit les occaſions d'exhaler ſon humeur ſpontanée; non-ſeulement on chérit ſa boutade; on prétend encore la faire partager aux autres, & l'on s'irrite de n'avoir à lutter que contre la douceur; de ſorte qu'une ſociété de deux ou trois perſonnes ainſi diſpoſées au phyſique, ſeroit un gymnaſe continuel de diſcuſſions aigres, de propos durs, de cris hargneux. — On élève la voix pour défendre ſon opinion; la contradiction irrite, le ſang-froid ſoulève; le caractère mauſſade, acariâtre, exigeant, jaloux, méchant, s'établit à la place du caractère

aimable & gai qu'on avoit en bonne ſanté «. On n'auroit pas eu de peine à ſuivre de là la chaîne des faits qui prouvent que la plupart des affections morales procèdent des indiſpoſitions phyſiques ; en effet continue le même auteur, les mêmes objets affectent diverſement l'ame, ſuivant les diſpoſitions du corps ; les motifs les plus légers dans certaines diſpoſitions plongent dans le chagrin des perſonnes indiſpoſées, qui dans tous autres cas, ſont peu ſenſibles aux évènemens les plus fâcheux «.

Auroit-on imaginé que l'*Afrique*, où l'auteur n'a jamais été, fourniroit aſſez de matières pour occuper près d'un quart du volume que nous avons ſous les yeux? Nous en paſſerons ce qui concerne la géographie proprement dite, les diviſions & l'hiſtoire de cette partie du monde; les habillemens, les mœurs des Afriquains, leurs uſages religieux, & mille contes de voyageurs inutiles ici, & trompeurs partout. Nous tâcherons de prendre dans l'article des influences du climat d'Afrique ſur les hommes, une idée des règles relatives à la ſanté qui réſultent de ces obſervations ; ou pour mieux dire nous expoſerons quel-

ques traits de cette partie de l'ouvrage, la ſeule qui aille à notre but, afin de faire voir que dans ces ſortes d'expoſitions, on ne produit que de faux raiſonnnemens inutiles à l'Art de guérir, on ne propage que des erreurs.

» En général, obſerve M. HALLÉ, le caractère dominant des maladies *de* la ſaiſon pluvieuſe (il faut *durant* la ſaiſon) dans l'Afrique, peut ſe rapporter à trois ordres d'effets, à l'affoibliſſement de l'eſtomac, à la ſurabondance & à l'exaltation de la bile, & à l'ébranlement du ſyſtême nerveux «. Ce qu'il y a de vrai c'eſt que ces prétendues cauſes ſont, je ne dis pas communes à tous les climats, mais employées dans tous les climats pour ſe donner des raiſons telles quelles de l'exiſtence des maladies; & ce qui doit inſpirer de la défiance lorſqu'il s'agit d'aſſertions inacceſſibles à la démonſtration, comme la précédente, c'eſt cette reſſemblance de raiſonnemens ſur des objets étrangers avec ceux que l'on prodigue aux choſes qui nous ſont familières; c'eſt ſur-tout l'abus de ce que M. Hallé appelle *ébranlement du ſyſtême nerveux* qui participe des erreurs communes aux Méde-

cins ſpeculateurs de toutes les parties du monde, & qui n'eſt par-tout qu'un être de raiſon.

On nous diſpenſera d'après cela de faire mention des reſſources que l'Encyclopédie méthodique a accumulées afin d'apprendre, aux Afriquains » les règles d'hygiène qui doivent réſulter des obſervations de leur climat «. On ſera plus ſatisfait de recourir à LIND (*Tom. II, pag.* 106.) qui a traité le même ſujet, dans une très-petite partie de l'Afrique, où il obſervoit lui même, & qui a fourni la ſource des réſultats dont les nouveaux *Encyclopédiſtes* ont fait témérairement l'application à cette immenſe partie du monde toute entière.

On lit à l'article maladies des *âges*, que » pendant tout le temps de l'accroiſſement, il y a néceſſairement une pléthore ſanguine -- (& que) dans la jeuneſſe, le ſang s'accumule dans les artères «. Mais c'eſt le contraire que nous avions cru juſqu'à préſent; il nous avoit ſemblé que le mot pléthore ſignifiant ſurabondance, l'état qu'il déſigne, doit avoir lieu plutôt après l'accroiſſement, lorſque les ſucs ne ſont plus employés à la confection des organes; l'obſervation jour-

nalière nous avoit confirmé dans cette opinion.

Nous finirons l'examen de ce volume par des remarques sur la Médecine *agissante*, elles sont marquées au coin de la sagesse qui a dicté M. VOULLONNE, lorsqu'il écrivoit sur cette matière un Mémoire que l'Académie de Dijon a couronné ; on les a extraites de ce Mémoire même, & c'est ce qu'il y avoit de mieux à faire pour instruire ; elles sont enrichies de réflexions qui ne sont pas moins intéressantes, & dont il suffira de rapporter une esquisse pour faire connoître l'auteur.

» Les remèdes actifs sont des poisons très-dangereux dans les mains des *Médecins ignorans*, qui sont toujours très-téméraires. Les Médecins de cette classe sont malheureusement *très-nombreux*, très-répandus, & quelquefois très-accrédités «.

Si l'auteur à qui ces sortes d'allusions épigrammatiques sont très-familières, entend par *Médecins ignorans*, ceux qui négligent de s'appliquer à la pratique de leur Art en faveur de quelques autres occupations plus brillantes, on ne doutera pas que le nombre des Médecins ignorans ne soit en

effet encore plus grand qu'il ne l'imagine.

En lisant la table des auteurs de ce livre, qu'on a placée à la tête du premier volume, il ne sera pas difficile de pressentir de quelle nature seront la plupart des matières que chacun se propose d'y traiter : nous aurons vraisemblablement rendu compte d'avance (*Tom. II, pag. 296.*), de l'article *mélancholie*, & de quelques articles de *Médecine-pratique* composés par M. ANDRY. M. CHAMBON répétera ce que nous avons rapporté de lui sur les *maladies des filles & des femmes* (*Tom. I, pag.* 16; *Tom. II, pag.* 140 - 157), & sur les *fièvres malignes* (*ci-devant pag.* 225). On aura sur la *Médecine militaire* les connoissances que M. COLOMBIER a rassemblées dans un ouvrage sur ce sujet qu'il a composé sans avoir jamais exercé la Médecine à l'armée, ni dans aucun Hopital militaire, & dont on a vu un échantillon (*Tom III, pag.* 80).

La *matière médicale* sera calquée sur les dogmes de M. DE FOURCROY qui s'est chargé de cette partie, & dont nous avons exposé les principaux sentimens (*Tom. II, pag.* 373). Les articles de M. DE HORNE seront sans doute intéressans, si cet auteur se

renferme dans ses connoissances pratiques, qui doivent être très-étendues. M. MAUDUYT enrichira-t-il la science électrique de faits plus concluans que ceux dont il a déja fait usage (*Tom. I, pag.* 40) en faveur de l'électricité médicale ? tirera-t-il enfin de ses essais des conséquences favorables à l'efficacité de ce remède, si c'en est un ?

On ne doit pas s'attendre à être débarrassé, dans le recueil encyclopédique, des mille & un raisonnemens, qui ont été si rebattus, concernant ce qu'on appelle le *Magnétisme*, & tout ce qui tient aux *jongleries*, quand on voit cet article indiqué sous le nom de M. THOURET, dont nous avons fait connoître les écrits sur ce sujet (*Tom. I, pag.* 57, *& Tom. III, pag.* 329 *&* 486). Si la partie *biographique* de cet ouvrage, à laquelle M. VICQ-D'AZIR a la plus grande part, étoit du nombre des sujets qui exigent nos remarques, nous nous empresserions de joindre nos éloges aux applaudissemens du Public ; mais on ne peut se dissimuler que cette partie, qui sera peut-être la mieux traitée, ne soit en même-temps la plus stérile pour le Lecteur.

CHIRURGIE.

46.

Obſervations ſur la nature & le traitement des abſcès & des plaies en général, particulièrement ſur la Chirurgie proprement dite, & ſur la grande utilité de la Chirurgie médicale, tirées des auteurs qui ont écrit ſur ce ſujet important, traduites de l'anglois de M. CLARE, Chirurgien, Par M. DUPLANIL, Médecin.

Par Chirurgie médicale l'auteur n'entend que l'art d'appliquer les remèdes externes aux maladies externes. » La Chirurgie, dit-il, a de tout temps été regardée comme une partie de l'art divin : la Médecine ; cependant elle ne mérite de partager la gloire de celle-ci, que quand elle eſt exercée d'après des principes vrais, & qu'elle a pour but unique le ſoulagement & la conſervation du genre humain. — C'eſt une branche très-

importante & très-néceſſaire à l'humanité, puiſque par ſon moyen on guérit un grand nombre de maladies graves, telles que les plaies, les fractures, les luxations, & nombre d'autres auxquelles la partie diététique & la partie pharmaceutique de la Médecine, n'apporteroient que peu ou point du tout de ſoulagement «.

On voit que M. Clare eſt bien loin de prétendre, comme la plupart des Chirurgiens, que leurs connoiſſances les autoriſent à employer les remèdes internes dans les maladies; on voit qu'il reſtreint avec une modeſtie bien peu imitée, les fonctions de ſa profeſſion aux cas où les ſecours de la Médecine ſeroient infructueux. Ce n'eſt qu'avec cette ſageſſe qu'on peut devenir grand Chirurgien. Ceux qui prétendent exercer ce qu'on appelle la petite Médecine, & qui l'oſent ſans remords, ne ſont jamais verſés ni dans l'une ni dans l'autre partie de l'art de guérir.

Dans le cas où l'on doit préférer le cauſtique » pour ouvrir un dépôt qui eſt mûr, il faut mêler ce topique avec l'opium pour diminuer les douleurs. — Il ne paroît pas que l'opium diminue en la moindre choſe

la vertu du cauſtique. — Un cauſtique de la largeur d'une pièce de douze ſols, ſuffit en général pour les abſcès les plus volumineux. — J'ai vu beaucoup d'abſcès ſitués dans le voiſinage du rectum, ouverts de cette manière, ſe guérir en très-peu de temps. — Les *plaies* faites avec le cauſtique n'ont point de lèvres déchirées, ni de bords renverſés & calleux, ni de ſinus. Une fois ouvertes on les panſe avec la plus grande facilité, ce qui n'arrive pas à celles qui ſont faites avec le biſtouri, ces dernières étant plus douloureuſes à panſer & plus difficiles à guérir «.

» Une ſeule application du cauſtique ſuffit, tandis que rarement on peut ſe contenter d'une ſeule inciſion. — Le biſtouri doit être la dernière reſſource du Chirurgien, & il eſt trop ſouvent le premier moyen dont ſe ſervent ceux qui aiment à tailler. — Les empiriques, dit M. Pott, ſans principe de raiſon & d'honnêteté, & faute de connoître ce qu'il convient de faire, traitent les plaies avec quelqu'onguent ou quelqu'emplâtre indifférent, & laiſſent la guériſon à la nature, celle-ci débarraſſée des obſtacles que préſentent les panſemens, ſouvent nuiſibles,

ſoit par la qualité, ſoit par la quantité, agit & fait beaucoup plus que ceux qui prétendent l'aider, ne le croient ordinairement «.

» La capacité & le pouvoir de guérir ſe reconnoiſſent ſouvent autant à la manière dont le praticien travaille à prévenir une opération, qu'à la manière dont il l'exécute. — Le premier imbécile peut amputer un membre; mais combien ne doit-on pas eſtimer davantage celui qui, par ſon application, a acquis le ſavoir néceſſaire pour guérir ce membre & le conſerver «?

M. Pott penſe au contraire que l'inciſion avec le biſtouri eſt préférable au cauſtique dans la plupart des cas; M. Duplanil ne décide pas entre les deux opinions; il laiſſe au contraire à deſſein les jeunes gens flotter dans l'incertitude ſur ce ſujet, » afin, dit-il, de les porter à vérifier par eux-mêmes, & à ſuivre des expériences, plutôt que de s'en rapporter à la parole de leurs maîtres «.

» Je ne ſais pourquoi, ajoute M. Pott, l'on a été long-temps dans l'opinion qu'un abſcès ouvert par l'inſtrument, doit être immédiatement garni & ſurchargé de compreſſes, tandis que celui ſur lequel on a appliqué le cauſtique, doit être laiſſé &

S

abandonné jusqu'à ce que l'escarre soit tombée; qu'on les traite l'un comme l'autre (cela doit être), & l'on verra que l'évènement sera le même pour chacun «.

Il y a peut-être en effet dans la manière de panser les abscès ouverts par le fer, des erreurs dont les suites ont paru faire préférer le caustique, parce qu'on a attribué ces mauvaises suites à l'opération & non pas aux pansemens qui en étoient la cause.

» Pour produire & entretenir la suppuration, ce n'est pas en faisant entrer de force, dans la plaie, des corps imprégnés de remèdes qui la distendent & l'élargissent par leur quantité, & qui l'irritent & la déchirent par leur qualité; c'est au contraire en faisant usage d'applications douces, aisées, capables de calmer, de relâcher & d'assouplir les parties «.

Le succès du traitement des *contusions* violentes, dépend du régime sévère & des évacuations convenables pour favoriser, par la résorbtion, la rentrée du sang dans le systême de la circulation «.

Nous engageons ceux qui, par erreur ou par vanité, accordent à la Chirurgie la prééminence sur la Médecine, à lire le passage

ſuivant de Pott, un des plus célèbres Chirurgiens du ſiècle, auquel M. Clare rend la juſtice de répéter tout ſimplement ce qu'il a dit.

» Preſque toutes les parties de la Chirurgie ont beſoin d'être perfectionnées, & celle des *fractures* peut-être autant & même davantage que toute autre; parce qu'elle eſt une de celles où la ſoumiſſion générale, & l'adhéſion abſolue à des règles anciennes, ont empêché que la plupart des praticiens ne penſâſſent par eux-mêmes, & les ont attaché à une route battue dont il étoit non-ſeulement plus ſûr, mais encore plus avantageux pour eux de s'écarter «.

Nous ne répéterons point ici ce qu'on a vu ailleurs des obſervations de M. Pott, pour prouver qu'il ne faut pas faire mettre une jambe ou une cuiſſe fracturée dans la poſition horiſontale, & dans un état d'extenſion contraire au but de la nature; mais qu'il faut laiſſer le membre fléchi & de manière que tous ſes muſcles ſoient dans le relâchement. — Pour réduire la clavicule lorſqu'elle eſt caſſée; il faut remarquer » que la partie de cet os, qui tient au ſternum, eſt où elle doit être, & que c'eſt la

partie attachée à l'épaule qui eſt hors de ſa place, parce qu'elle eſt tirée en bas par le poids du bras. Ainſi donc au lieu de ſurcharger, comme il eſt d'uſage, cette partie de compreſſes qui ne peuvent jamais être utiles, le Chirurgien, au moyen d'une élévation convenable du bras, ſoulevera la partie déprimée, & la mettra en contact avec l'autre; & par-là il accomplira avec peu de douleurs, ce dont il n'auroit jamais pu venir à bout, quelle que ſoit la manière dont il s'y fût pris. — la même choſe arrivera d'après les mêmes principes, pour la réduction de la jambe, de la cuiſſe, &c. «.

On lit à l'article des *pierres* de la veſſie, une note intéreſſante du traducteur, au ſujet du lithontriptique de Mademoiſelle Stéphens, que nous rapporterons ci-après.

En parlant des *bougies*, M. Clare rappelle l'obſervation d'un jeune homme qui avoit une diarrhée d'urine cauſée par une ouverture faite à l'urèthre & au rectum, au moyen des bougies qu'on lui avoit introduites dans la verge.

47.

Des blessures de la tête qui exigent le trépan, par M. *Laurent-Guillaume* HASSELBERG, Médecin allemand, en latin.

Cette thèse soutenue à Gottingue, établit d'abord, que les *fractures* du crâne propre-prement dites, n'exigent point le trépan, & n'occasionnent jamais d'accidens fâcheux; que ceux qui se trouvent conjointement avec la fracture, tels que la commotion, l'extra-vasation, l'inflammation des méninges, sont accessoires & ne dépendent pas essentielle-ment d'elle; que la commotion ne demande jamais le trépan; que cette opération ne peut jamais qu'augmenter l'inflammation des parties renfermées dans le crâne; qu'elle est infructueuse à la suite de la suppuration, attendu que la matière purulente se répand ordinairement sur une trop grande étendue du cerveau pour que la trépanation puisse la faire sortir; & enfin que l'extravasation n'accompagne pas toujours les fractures du crâne, en sorte qu'avant de trépaner il est

ſage d'attendre que des ſymptômes déciſifs indiquent la préſence de l'épanchement. Selon le même auteur, les *contrefiſſures* ne ſont pas plus dangereuſes que les fractures; elles ont leurs ſignes particuliers, n'entraînent jamais d'accidens fâcheux, & le trépan n'y convient pas. Elles ſont ſans éclats, ſans dépreſſion, & rarement accompagnées d'accidens acceſſoires qui pourroient exiger cette opération. De nouveaux motifs de la proſcrire ſont aux yeux de l'auteur que les extravaſations peuvent ſe réſoudre auſſi bien ſous le crâne que par-tout ailleurs; qu'il faut toujours ſuſpendre l'opération tant que la violence des accidens ne la rend point néceſſaire, & qu'alors même il eſt toujours temps d'y procéder; que juſqu'à ce moment on doit faire uſage des fomentations froides, des ſaignées & des purgatifs répétés.

M. Haſſelberg n'admet la néceſſité de trépaner à la ſuite des léſions du crâne, que quand le *diploë eſt léſé*; dans ce cas le péricrâne & la dure-mère ſe ſéparent ordinairement au bout de quelques jours du crâne, s'enflamment & paſſent à la ſuppuration; alors il y a entre la dure-mère & l'os, un épanchement qui occaſionne les accidens de

la compreſſion du cerveau : quelquefois cependant on rencontre des altérations très-conſidérables, du pus & la carie au diploë, ſans que cette membrane ſoit affectée.

L'auteur n'omet pas dans ſes recherches ce qui concerne les *dépreſſions* du crâne. L'opération, ſelon lui, par laquelle on relève la partie déprimée du crâne, expoſe toujours à des inconvéniens; il s'élève contre cette pratique dans les cas où elle n'eſt pas abſolument néceſſaire. La dépreſſion exige conſtamment le trépan, opération conſtamment dangereuſe dans la plupart des cas, puiſqu'elle met à découvert la dure-mère & y occaſionne l'inflammation & la ſuppuration. La portion déprimée ſouffre en ſe relevant preſqu'autant de violence qu'en s'enfonçant, & il eſt toujours à craindre qu'elle ne meure ou que le diploë ne ſe carie. Au lieu de tenter de relever une portion du crâne déprimée, il faut ſe déterminer à l'emporter, & ce ne doit être qu'après avoir mis en uſage tous les moyens de faire ceſſer les accidens qu'on croit devoir attribuer à la dépreſſion.

Il ne ſera pas inutile de répéter ici avec M. Haſſelberg, qu'avant de rien déterminer

ſur le parti à prendre dans les léſions du crâne, il faut examiner ſoigneuſement ſi les accidens qu'accompagnent cette maladie ne ſont point des ſuites de la ſaburre dans les premières voies ou d'un commencement de fièvre ou de quelqu'autre maladie qui a pour ſymptômes l'affoibliſſement des facultés intellectuelles, par les vertiges, l'aſſoupiſſement, &c. dans ces cas toute eſpèce d'opération à la tête ſeroit inconteſtablement dangereuſe, les ſaignées, les purgatifs réitérés les diſſipent ſouvent, ſur-tout lorſqu'ils ſont les effets de la plénitude.

Nous ajouterons à ce que nous venons de rapporter, un extrait des obſervations de M. Bourienne, Chirurgien en Corſe, inſérées dans le *Journal de Médecine militaire*, & dont le but eſt de prévenir l'abus du trépan, opération terrible à laquelle des Chirurgiens peu expérimentés ſe décident quelquefois beaucoup trop légèrement. » On doit s'abſtenir de cette opération quand il n'y a pas des ſignes évidens de fracture & d'épanchement. Il arrive même quelquefois que dans ces circonſtances le trépan n'eſt pas de néceſſité abſolue, qu'on peut au moins le différer & employer ſans

délais les ſaignées, & même celle de la jugulaire, pour prévenir l'épanchement ou faciliter la réſorbtion du ſang qui pourroit déjà être épanché. — Il eſt cruel & téméraire, dit *Vanſwieten* (*Comment. Boerhav.*), d'appliquer ſur-le-champ le trépan, quand même il y auroit des ſignes de la léſion du cerveau après les coups de (à la) tête; car, à moins qu'on ne ſoit aſſuré qu'il y a dépreſſion du crâne & que quelques-uns de ſes éclats preſſent ſur le cerveau, accidens auxquels on ne peut remédier que par le trépan, il eſt plus prudent d'attendre & de tenter les ſaignées. — Elles doivent être fréquentes & copieuſes «. Le même auteur parle d'un homme de 28 ans, qui, pour une commotion avec fièvre, délire, gonflement & inflammation conſidérables, fut dépouillé de quatre-vingt-quatre onces de ſon ſang dans quatre jours, avec ſuccès.

48.

Traité ſur les panſemens des ulcères, & diſſertation ſur les maladies chroniques des articulations, par M. BENJAMIN BELL, Chirurgien anglois, en anglois.

Cet ouvrage eſt très-intéreſſant eu égard aux bornes de nos connoiſſances actuelles ſur la matière qui eſt traitée dans la ſeconde partie. L'auteur diſtingue deux eſpèces de maladies des articulations, l'une inflammatoire ou rhumatique, & l'autre ſcrophuleuſe. Elles attaquent l'une & l'autre le genou ou la jointure du pied.

Dans la première eſpèce, la couleur de la peau n'eſt point changée, elle commence par une douleur aigüe qui ſe répand d'abord ſur toute l'articulation, les tégumens ſont gonflés; les muſcles de la partie affectée deviennent roides; inſenſiblement l'articulation paroît détruite & comme ankiloſée; l'enflure augmente quelquefois tellement que l'articulation acquiert un volume double ou triple de celui qu'elle avoit dans l'état

naturel : la peau ſe couvre de varices & tout le membre d'un œdême, qui ne garde point l'empreinte du doigt avec lequel on l'aura preſſé, comme l'œdême ordinaire; la douleur devient inſupportable ſur-tout par la chaleur ; il s'y forme des abſcès qui s'ouvrent d'eux-mêmes ou qu'il faut ouvrir, & qui répandent une ſanie ichoreuſe, fétide dont l'écoulement ne diminue point le volume de la tumeur, qui ſe ferment d'eux-mêmes, ſi l'on ne s'y oppoſe, pour ſe rouvrir dans le voiſinage. Cette maladie parvenue à tel degré, jette les malades dans la langueur, & les conduit au tombeau, ſi l'on ne réuſſit pas à les guérir, ou ſi l'on néglige de faire l'amputation à temps.

L'anatomie des membres amputés, n'a offert aux recherches de M. Bell, qu'une épaiſſeur conſidérable des ligamens qui environnoient les articulations; les cartilages & les os étoient ſains, & la ſynovie paroiſſoit dans ſon état naturel. Des ligamens tuméfiés ſortoit une matière glaireuſe & épaiſſe qui s'inſinuoit dans le tiſſu cellulaire. A la fin cependant les os commencent quelquefois à être cariés & les cartilages détruits par l'attouchement de l'humeur fournie par

les ligamens, ou du pus des abſcès que cette même humeur a engendrés. Cette maladie attaque particulièrement les jeunes perſonnes du tempérament ſanguin, & diſpoſées aux affections rhumatiſmales. L'état des ligamens & leur ſuppuration autoriſent à croire que ces parties ont éprouvé dans l'origine quelqu'inflammation. Des entorſes, des contuſions, des luxations, peuvent donner lieu à cette maladie.

La tumeur ſcrophuleuſe des articulations eſt accompagnée d'une douleur plus circonſcrite que dans la tumeur rhumatiſmale; l'enflure eſt beaucoup moindre, le mouvement du membre plus douloureux; à meſure que la maladie fait des progrès, ce ſont les os qui augmentent de volume, & non pas les chairs & les ligamens; les os ſont preſque toujours cariés, les abſcès continuels, la ſuppuration fétide; cette maladie jette dans le maraſme encore plus précipitamment que la précédente.

Pour guérir ces cruelles maladies, il faut, pendant l'inflammation, appliquer des ventouſes ſur les côtés des articulations malades, les ſcarifier, répéter cette opération ſuivant les forces du malade & l'intenſité des ſymptômes;

ſymptômes ; on y applique auſſi des ſang-ſues, & enſuite un véſicatoire. Les purga-tifs ne doivent pas être négligés, & le ré-gime rafraîchiſſant doit être ſévère. Dès qu'on n'apperçoit plus de ſymptômes in-flammatoires, M. Bell veut qu'on ait re-cours aux frictions mercurielles pouſſées juſqu'au point de porter un peu à la bouche, ſans cependant exciter de ſalivation.

On fait ſur la partie tuméfiée trois fric-tions par jour, d'une heure chacune, avec un gros d'onguent mercuriel diviſé en trois doſes. Pour remédier à la roideur des muſcles qui ſuccède à la fonte des engorgemens des ligamens ou des os, on emploie les émo-liens, tels que les onctions & les frictions avec l'huile d'olives faite de la même ma-nière que les frictions mercurielles. On y applique auſſi avec ſuccès l'épiploon ou bien la peau chaude d'un mouton récem-ment tué. M. Bell penſe que le défaut de connoiſſances du vrai ſiége de la maladie a fait regarder ſouvent comme des anky-loſes incurables, des cas ſuſceptibles de guériſon. Quand les abſcès ſont formés, il faut employer le ſéton, pour empêcher

la matière de la ſuppuration de produire des ravages intérieurs qui rendroient la maladie incurable.

49.

Traité des bandages herniaires, dans lequel on trouve, indépendamment des bandages ordinaires, des machines propres à remédier aux chûtes de la matrice & du rectum, à ſervir de récipient dans le cas d'anus artificiel, d'incontinence d'urine, &c. par M. Juville, Chirurgien à Paris.

Camper s'étonnoit de ce que la » fabrique d'une machine auſſi généralement utile que le bandage herniaire, eſt preſque par-tout abandonnée à des ouvriers qui ignorent très-ſouvent la nature du mal, la ſtructure des parties intéreſſées, & quelquefois même le méchaniſme de l'inſtrument qu'ils ſe chargent de conſtruire. D'un autre côté, les Chirurgiens qui ont, par l'étude de l'anatomie, la connoiſſance des parties, & qui ont acquis le plus d'expérience ſur les hernies, ne ſont pas com-

munément aſſez verſés dans la connoiſſance des arts méchaniques ««. M. Juville paroît réunir les qualités qu'exige l'art du Chirurgien herniaire conſidéré ſous ces deux points de vue. Preſque tous les inſtrumens connus, qu'il rapporte, ſont corrigés ou réformés avec avantage; ce qu'il propoſe pour la chûte ou le renverſement de l'inteſtin, ſans être nouveau, eſt plus ſatisfaiſant que tout ce que nous avions vu juſqu'à préſent : les 13 planches enluminées qui terminent l'ouvrage, ſont extraordinairement bien exécutées.

L'opinion de M. Juville n'eſt point favorable à l'opération de MAGET, dont nous avons fait mention (*Tom. I. p.* 119); il en parle en ces termes : » Le ſieur Maget trouva le moyen de perſuader à quelques perſonnes, que l'opération la plus cruelle, la plus inſenſée, & qui expoſoit aux plus grands dangers, étoit capable de guérir radicalement les hernies. Il eut des fauteurs de ſa méthode, même chez quelques perſonnes de l'Art, qui l'autoriſèrent par leurs écrits. Cette méthode dont M. DE LA CONDAMINE fut la triſte victime, & qu'on ne peut com-

T 2

parer qu'à celle des Albanois, dont elle eſt une imitation groſſière, conſiſtoit à faire d'abord une inciſion cruciale ou longitudinale à la peau, pour mettre à nud le tiſſu cellulaire que l'on détruiſoit avec un corps chargé d'eſprit de vitriol. Pour cet effet Maget ſe ſervoit d'un bouchon de liége; après cette première opération, il en faiſoit une autre, par laquelle il rangoit de côté le cordon des vaiſſeaux ſpermatiques. Il ſe ſervoit d'une pince de fer, pour pouvoir appliquer ſur l'anneau le même eſprit de vitriol, qui produiſoit douleur, chaleur, inflammation, ſupuration, & enfin cicatrice ou bride, qui eſt la choſe qu'on déſiroit. Il ſeroit ſuperflu de faire voir tous les inconvéniens d'une pareille méthode, dont l'idée eſt priſe dans les œuvres d'Ambroiſe Paré: il n'y a que la caſtration, qui eſt encore un moyen à-peu-près du même genre, qui a été miſe en uſage par des eſpèces de *langueyeurs* dans les campagnes, pour remédier aux hernies, qu'on puiſſe mettre à côté de cette opération, qui mérite plutôt d'être punie que d'être réfutée. En effet ſans parler des tourmens affreux, qui peut répondre de la ſuppuration & de ſes ſuites dans l'un & l'autre

cas ? Chez M. de la Condamine, il ſe fit un épanchement de pus dans le bas-ventre, qui lui cauſa la mort «.

Voyez un excellent Mémoire, rempli d'érudition, par M. BORDENAVE, à ce ſujet, dans ceux de l'Académie Royale de Chirurgie, tom. v. in-4. pag. 651, ſur le *danger des cauſtiques pour la cure des hernies.*

En effet, il faut que l'obſervation n'ait pas été favorable à l'opération de M. Maget, pour qu'elle ait été abandonnée preſqu'auſſitôt que propoſée. Le temps eſt la pierre de touche infaillible de toutes les erreurs qui ſe préſentent ſous l'aſpect d'une nouvelle découverte.

50.

De l'ulcère putride ou ſcorbutique, & des effets ſalutaires du jus de citron en topique ſur ces maladies, par M. *Léonard* GILLESPIE, Chirurgien anglois; extrait du *Journal de Médecine anglois.*

L'uſage avoit prévalu chez les anciens, & la routine avoit tranſmis juſqu'à nous cette pratique défectueuſe, d'appliquer des

corps gras ſur les plaies & les ulcères dans la vue de favoriſer le travail de la nature qui doit tendre à la cicatriſation, & ces ſubſtances n'avoient d'autres effets que d'altérer les humeurs qui devoient favoriſer la cicatrice & de la retarder. Cet abus a été proſcrit de nos jours ; on a ſubſtitué aux panſemens avec les onguens, la ſimple charpie, qui laiſſe la nature à elle-même, & qui, ſi elle ne favoriſe pas la guériſon, n'y apporte au moins aucun obſtacle. Il reſtoit à la Chirurgie un pas à faire vers ce ſujet, celui qui pouvoit conduire à un moyen de corriger les vices particuliers des maladies chirurgicales rébelles, afin de rendre la nature maitreſſe de la guériſon, & il paroît que c'eſt ce dernier ſervice que l'Art de guérir a reçu de M. Gilleſpie.

» L'ulcère putride ou ſcorbutique eſt une maladie des plus déſagréables, des plus difficiles à guérir, & des plus dangereuſes, dont aient été attaqués les équipages anglois employés aux Iſles ſous-le-vent. Cette maladie n'attaque guère les équipages avant qu'ils aient paſſé un an aux Indes orientales, & ſouvent elle m'a paru épidémique ſur certains vaiſſeaux ; tandis que d'autres

en ſont exempts. — Elle attaque ſouvent les marins qui ſortent des fièvres & des dyſſenteries, & ceux qui ont des ſymptômes de ſcorbut ; mais elle ſe jette principalement ſur ceux qui ſe ſont bien portés aux grandes Indes, pour peu qu'ils ſe bleſſent ou qu'ils reçoivent quelques légères contuſions, particulièrement aux extrémités inférieures. — Preſque tous ceux qui ont reçu quelques bleſſures dans les actions générales, portent de ces ulcères putrides, & les ravages qu'ils produiſent ſont affreux «.

» Les piquûres des mouſtiques ont ſouvent occaſionné l'ulcère putride, & ſouvent, ſans aucune cauſe apparente ; cet ulcère naît d'un petit mammelon aux jambes ou aux pieds, qui, étant égratigné, rend quelque peu de ſérum, & l'égratignure eſt bientôt ſuivie d'une inflammation de couleur livide. Lorſque cette maladie eſt aux jambes, elle ſe borne rarement aux parties molles ; la gangrène gagne ſouvent le périoſte, & ſouvent elle eſt accompagnée des plus cruelles douleurs : il ſe forme des eſcarres profonds ; les membres deviennent œdémateux, & il ſurvient ſouvent des hémorrhagies «.

» Pendant l'automne de 1780, j'ai eu une occasion de voir environ deux cents ulcères scorbutiques dans l'hopital de la marine de New-Yorck ; tous ces malades avoient été versés en partie par les vaisseaux de l'escadre des Indes orientales, qui s'y étoient réfugiés pour éviter les ouragans, & d'autres par l'escadre de l'Amérique. L'hopital étoit abondamment pourvu de tout ce qui étoit nécessaire, tant pour un régime convenable que pour les remèdes. On apportoit la plus grande attention à tenir les ulcères propres ; on employoit le vin & le kina à hautes doses, on n'épargnoit point l'opium, mais on employoit inutilement les cataplasmes, les fomentations & les applications chaudes : elles paroissoient hâter les progrès de la maladie. Le précipité que l'on essaya comme détergent, ne produisit que de mauvais effets. Les appareils simples, avec la charpie sèche, n'arrêtoient point les progrès de la putréfaction. Un grand nombre de malades devinrent incapables de faire leur service, on fut obligé d'en venir à l'amputation dans certains cas, mais sans succès, car l'ulcère se reproduisoit au moignon, & plusieurs

malades périrent de cette funeste maladie dans laquelle on peut dire qu'ils mouroient par pièces «.

» Lorsque l'on s'apperçut de l'inutilité de l'appareil simple & des mauvais effets des cataplasmes chauds, on essaya les fomentations avec le kina en substance, & avec sa décoction, mais sans aucun avantage sensible. L'eau & le vinaigre produisirent de beaucoup meilleurs effets; mais ce qui parut le plus efficace fut une solution de gomme du pays mêlée avec une égale quantite de clairette ou de vin rouge d'Oporto. La suppuration s'arrêtoit par l'usage de ce remède, & l'ulcère se bornoit «.

» Comme j'avois observé à l'hopital de la marine de New-Yorck les bons effets du vinaigre, appliqué sur les ulcères putrides, & convaincu par l'analogie, que l'acide végétal du limon seroit encore plus efficace, je m'informai parmi les Nègres comment ils guérissoient leurs ulcères, lorsqu'ils en avoient de mauvaise qualité. Je ne fus pas peu surpris d'apprendre qu'ils avoient coutume d'appliquer, sur ces ulcères, des tranches légères de limon, & qu'ils réité-

roient ces applications deux ou trois fois par jour «.

» Nous commençâmes donc par employer un mêlange de jus de citron & d'eau, dans lequel on trempoit les linges que l'on devoit appliquer ſur l'ulcère, ainſi que les bandages & les compreſſes; & nous fûmes bientôt encouragés à continuer ce remède par les bons effets qui en ſuivirent l'uſage: on en vint même juſqu'à couvrir la ſurface de l'ulcère de tranches de limon: la rapidité avec laquelle les ulcères bornoient leurs ravages, étoit étonnante; les eſcarres tomboient promptement, les hémorthagies ceſſoient en général après les premières applications du topique; la fétidité, qui étoit inſupportable, diſparoiſſoit entièrement; il ſe faiſoit une ſuppuration louable «.

» Nous continuâmes à faire uſage du limon & du jus de ce fruit, dans le plus grand nombre de cas: premièrement dans les ulcères ſcorbutiques, gangréneux, & avec eſcarre, tels qu'ils ſe voient après les fièvres & autres maladies aigües qui ſurviennent dans des conſtitutions altérées, où dans les pays où l'atmoſphère eſt fortement

imprégnée de miaſmes marécageux, où tels qu'on les obſerve dans les hopitaux qui ſont trop chargés..... Ce qui conſtitue la *gangrene humide des hopitaux* des Chirurgiens françois : affections qui, ſuivant moi, quoique diſtinguées par des noms différens, ſe reſſemblent beaucoup, & peuvent être traitées de la même manière «.

» J'ai ſuivi conſtamment l'Hôtel-Dieu de Paris pendant plus d'un an, & j'ai été témoin d'un grand nombre d'opérations faites avec la plus grande adreſſe, & cependant ſuivies des plus mauvais ſuccès, à raiſon de la ſuppuration putride qui ſurvenoit & faiſoit périr les malades. Je ſuis tenté de croire que l'on ſauveroit tous les ans la vie à pluſieurs centaines de malades qui périſſent dans cette maiſon, par les ſuppurations de mauvaiſe qualité qui ſurviennent après des fractures, des abſcès, &c. ſi l'on avoit ſoin de corriger la putridité des ulcères par les végétaux antiſeptiques & en particulier, par les acides végétaux frais «.....

Le jus de citron en topique convient, ſelon M. Gilleſpie, non-ſeulement pour arrêter les progrès des ulcères putrides, mais

encore 1°. pour empêcher la contagion de cette maladie dans les hopitaux où elle eſt inconteſtable; 2°. pour procurer l'exfoliation des os; — 3°. pour réprimer les excreſcences fongueuſes qui ſont ſi incommodes & contre leſquelles on n'avoit point de remède avant celui-ci; — 4°. dans les affections vénériennes invétérées, particulièrement dans les ulcères rongeans avec eſcarre qui ſurviennent quelquefois après l'ouverture des bubons; — 5°. en injection, mêlé avec de l'eau, dans les phimoſis, & même dans la gonorrhée, — 6°. dans les grands abſcès qui ſuccèdent aux maladies graves; — 7°. pour le panſement des ſétons, en y introduiſant de petites bandes imbibées de jus de citron & d'eau, mettant une tranche de citron ſur les plaies, & par deſſus tout, des compreſſes humectées dans le même mêlange. — 8°. Pour prévenir le *tétanos*, car quoique cette maladie ſurvienne facilement dans les Indes orientales après quelque légère contuſion, je ne l'ai jamais vu ſurvenir, lorſque l'on a mêlé du jus de limon à l'appareil des ulcères. — 9°. Dans les fiſtules de l'anus après l'opération, pour

hâter la cicatrisation. — 10°. Dans les suppurations du péricrâne, qui sont les suites fréquentes des contusions à la tête; — 11°. Dans les fistules lacrymales; — 12°. Dans les ophtalmies scorbutiques; — 13°. dans les ulcères fétides des oreilles.

Il seroit à désirer que les vaisseaux, particulièrement en temps de guerre, fussent abondamment pourvus du jus de limon préparé pour être conservé, ce qui seroit un préservatif beaucoup plus efficace que la dreche, ou le *sauerkraut*, (chou-krout).

PHARMACIE.

51.

Cours de matière médicale de M. CULLEN, *traduit de l'anglois, pour ſervir d'introduction à ſes Elémens de Médecine-pratique, auquel on a ajouté des notes & des obſervations*, par M. CAULLET DE VEAUMOREL, Médecin à Paris; Tom. I.

Bien des perſonnes ſeront tentées de croire que cette traduction & le *diſcours préliminaire* du traducteur ne ſont pas de la même main. La traduction n'a rien de choquant; mais le diſcours, on va en juger par quelques citations.

» La matière médicale, qui fait l'objet de cet ouvrage, eſt une *de ces* (des) ſciences ſur leſquelles on a écrit le plus de volumes, mais dont l'enſemble ait (a) offert *à* leurs auteurs le plus de difficulté dans le plan, l'ordre & la méthode néceſceſſaire *à* (pour) la perfectionner & *à* (pour) la préſenter ſous un point de vue,

qui, en établiſſant d'abord des principes, oblige *à* les connoître avant de paſſer *à* *ſon* (leur) application «.

Cette autre phraſe n'eſt pas moins amphigourique, mais elle contient moins de fautes de françois que la précédente. » La réputation avantageuſe qu'a acquis le Docteur Cullen *parmi les Médecins*, tant par la pratique que par nombre d'ouvrages qui ont été ſingulièrement accueillis du Public, & qui lui ont mérité les applaudiſſemens *des bons Médecins*...... Cette réputa*tion*, dis-je, m'*a* déterminé *à* m'occuper *à* mettre au jour la traduc*tion* d'un de ſes ouvrages, qui peut ſervir d'introduc*tion* *à* ſes Elémens de Médecine, & qui, *à* cauſe des nouvelles vues qu'il contient, *a* le plus contribué *à* lui concilier la haute conſidération dont il jouit en angleterre, où la Médecine-pratique ſemble, par un génie obſervateur, acquérir un degré de ſupériorité qu'elle augmente par l'abandon des préjugés, par ſa hardieſſe, & plus encore par ſa témérité «. Le génie obſervateur, la hardieſſe & la témérité de la Médecine!

» Il eſt donc étonnant qu'on ait tant négligé de raſſembler *convenablement* un

corps de doctrine *ſur cette matière*, qui contînt avec préciſion & *intelligibilité* tous les principes fondamentaux qui ſont *éparpillés* dans des *matières* dont &c. Nous demandons pardon à l'auteur d'avoir été entraînés à ces citations, par le deſir de faire voir combien les meilleures choſes perdent à être mal rendues, & combien une mauvaiſe diction eſt propre à prévenir défavorablement contre un excellent livre.

Ce n'eſt pas que la matière médicale de M. Cullen, enrichie des 164 notes de M. Caullet de Veaumorel, ſoit un livre excellent. Un tel ouvrage ſeroit celui d'où l'on ſeroit parvenu, à force d'obſerver, à bannir toute eſpèce de théorie; mais quand l'auteur écrit, à propos de matière médicale, que » le *pouvoir nerveux* ſemble différer de toute autre choſe dans notre corps, & ſemble ne pas lui être particulier, & qu'il y a un principe général dans la nature qui ſe modifie d'une manière particulière dans notre ſyſtême«; quand le traducteur ajoute: » Ceci peut aiſément s'entendre par la nature du *magnétiſme* «; ne doit-on pas penſer avec raiſon, que l'auteur n'avoit pas deſtiné à l'impreſſion le Cours de matière mé-

dicale qu'il avoit dicté à ses élèves, du moins tel qu'on vient de le traduire, & ne peut-on pas rapprocher la théorie du traducteur de celle des *Aphorismes de Mesmer*, sorte d'apologie de cette jonglerie, par M. Caullet de Veaumorel, qui se vendoit chez QUINQUET, inventeur d'une espèce de lampes dont on fait ici un éloge pompeux (note 75), aussi à propos de matière médicale.

Cet ouvrage contient peu de choses neuves & intéressantes pour la pratique : » on est actuellement convaincu que l'analyse chymique, strictement dite, n'est d'aucune utilité. — L'Académie des Sciences ayant fait l'analyse de quinze cents plantes par l'intermède du feu nud, il ne s'en trouva pas même une parmi celles qui se ressembloient le moins, qui n'ait fourni les mêmes principes «. Ce sentiment de l'auteur n'est pas celui du traducteur. Il prétend que c'est à tort que M. Cullen » nous insinue du mépris pour cette science qui est devenue, dit-il, *le bras droit* de la physique expérimentale «.

On lit des choses fort singulières dans la partie où il est question des effets de la

coutume ſur les *ſolides ſimples*, ſur les *organes des ſens*, ſur les *fibres mouvantes*, ſur le *pouvoir nerveux*, & ſur les *vaiſſeaux ſanguins*. On ne peut pas dire que les conſéquences déduites de quelques faits rapportés à cette occaſion, ſoient abſolument fauſſes, mais ce ſont des faits iſolés qui conduiſent ici très-gratuitement à des conſéquences générales, par exemple, on a cru juſqu'ici que l'habitude endurciſſoit les organes à l'effet des remèdes, au point de rendre nul celui des doſes les plus conſidérables; on a débité que *Mithridate* s'étoit tellement accoutumé au poiſon, qu'il n'en craignoit aucun; que les Turcs ſont ſi habitués à l'opium qu'ils en prennent pluſieurs gros par jour impunément, &c. Mais ce n'eſt pas ainſi que M. Cullen a enviſagé l'effet de l'habitude qu'il appelle la *coutume*. » La coutume, comme il dit, ou comme ſon traducteur le fait parler, donne auſſi un mouvement ſpontané, qui ſemble revenir à des périodes déterminées, même lorſque les cauſes excitantes ſont éloignées. Ainſi, ſi l'eſtomac a été accoutumé à vomir par un remède particulier, il en faudra dans la ſuite une beaucoup plus *petite doſe* que

d'abord ; il y a plus, la vue ſeule ou le ſouvenir de ce remède ſuffira pour produire l'effet «. Rien de plus ne nous explique pourquoi nous devons abandonner un ſentiment qui s'accorde avec les faits, pour adopter celui de MM. Cullen & Caullet de Veaumorel, qu'il faudroit en croire ſur leur parole.

Voici d'autres propoſitions ſingulières de l'auteur : » le *pouvoir nerveux* coule plus aiſément dans les parties où il a été accoutumé de ſe diſtribuer. — La ſaignée a une tendance manifeſte à *augmenter* la quantité du ſang. — Si l'on veut relâcher le ſyſtême utérin, & rappeller les règles lorſqu'elles ſont ſupprimées, les tentatives ſeroient vaines & infructueuſes, à moins qu'elles ne fuſſent faites au moment où les règles devroient naturellement revenir «. Ainſi ce n'eſt plus un fluide nerveux qui coule dans les parties, c'eſt un pouvoir qui s'y répand; ainſi la ſaignée eſt un remède contraire dans les maladies où il y a trop de ſang ; & c'eſt un ſoin perdu que de chercher à rétablir les règles ſupprimées ; ce qu'on fait pour cela ne réuſſit que quand elles ſont prêtes

à couler, & quand elles feront prêtes à couler, il fera inutile d'y rien faire.

Il manquoit aux amateurs de difcours fuperflus fur les propriétés des différentes fortes de lait (*Voyez Tom. III, pag.* 328 & 29) d'avoir imaginé » que la nourriture variée d'une chèvre contribue infiniment à occafionner des différences dans les propriétés de fon lait «; & c'eft une note de M. Caullet de Veaumorel qui fournit fur cela une idée bien propre à germer fous quelques plumes. En conféquence de cette fimple idée, le traducteur de Cullen a déja avancé que » le lentifque, l'écorce de chêne que l'animal mange, rend fon lait aftringent. Il eft au contraire purgatif lorfqu'il a brouté le garou, la clématite, les tithymales, &c. Il peut prévenir la dégénérefcence du fang lorfqu'il a mangé de l'écorce de quinquina, & devient antivénérien, fi, à ces alimens, on ajoute quelques préparations mercurielles«. On en ajoutera, il n'en faut pas douter; on peut même s'attendre à voir éclore des livres où l'on enfeignera » quels alimens le Médecin doit faire donner à une chèvre, afin que l'effet

du lait correſponde, par ſes propriétés, à celui qu'il a deſſein d'en obtenir «. Les règles que l'on pourroit preſcrire à cet égard pourront amuſer les loiſirs des Médecins *obſervationiſtes* (*Tom. II*, *p.* 397); mais les obſervateurs n'en feront aucun cas.

La plus grande partie de ce volume traite des alimens; ce qu'il contient ſur les médicamens, exige que nous donnions connoiſſance de la manière dont l'auteur a tiré de ce ſujet ce qui intéreſſe la pratique de la médecine. Nous prendrons pour exemple l'article intitulé : » Des maladies dans leſquelles les aſtringents ſont indiqués. — Les aſtringens ſont indiqués, 1°. dans les relâchemens des ſolides ſimples; — 2°. dans la foibleſſe des fibres mouvantes; — 3°. dans l'action augmentée des ſolides; — 4°. dans les évacuations augmentées qui dépendent du relâchement des ſolides ſimples, &c. — 5°. dans des cas de bleſſures. — J'ai dit que la plupart des qualités vulnéraires étoient appuyées ſur des fondemens imaginaires; mais en conſidérant ce ſujet de plus près, j'apperçois actuellement une circonſtance où ils peuvent être employés

dans une vue ſemblable, c'eſt-à-dire dans les ulcères qui ſont la ſuite des bleſſures «. C'eſt à cet endroit qu'il eût été bon que le traducteur ajoutât des notes pour faire diſtinguer ce que c'eſt que *ſolides ſimples*, *fibre mouvante*, &c. car dans ces matières, & dans beaucoup d'autres qui ſuivent, il n'y a rien que de très-peu clair.

52.

Précis de matière médicale par feu M. VENEL, *augmenté de notes, additions & obſervations*, par M. CARRÈRE, Médecin à Paris.

Cet ouvrage de feu M. Venel eſt connu depuis long-temps, quoiqu'on en diſe; il a ſervi en 1773 à faire une partie conſidérable d'un *Dictionnaire de matière médicale*, en 4 vol. in-8. & en 8 vol. même format, avec des figures, & cela vraiſemblablement ſans la participation de l'auteur. Chaque écolier de M. Venel avoit le même droit que M. Carrère, de recueillir & de publier les leçons publiques de ce Profeſſeur; il n'y

a donc que le travail de l'éditeur qui doive faire partie de nos *Nouvelles*. » Mes notes, additions & obſervations ſont, dit-il, très-nombreuſes ; & font preſque la moitié de l'ouvrage. Elles deviennent d'autant plus intéreſſantes, qu'elles préſentent une eſquiſſe des travaux des Médecins de nos jours ſur les propriétés des remèdes, & un tableau des découvertes, ou vues nouvelles, publiées ſur cet objet depuis quinze ou vingt ans. Voici les principaux articles de cette compilation :

Divers extraits du *Catalogue raiſonné ſur les eaux minérales*, par M. Carrère ; — un extrait du Traité anglois de FOWLER *ſur la vertu diurétique du tabac* ; — des nouvelles productions *ſur le traitement de la rage* ; — des recherches *ſur la vipère*, par M. FONTANA ; — *ſur l'uſage & l'abus des véſicatoires*, par BAGLIVI ; — des remarques ſur le *chocolat*, qui ont paru il y a quelque temps dans le *Journal de Paris* ; des extraits de pluſieurs ouvrages *ſur le quinquina* ; — de celui de M. SCHMUCKER *ſur l'efficacité de la cévadille*, dont ce Chirurgien eſt pour ainſi dire le ſeul garant ; — des principaux ouvrages *ſur la Médecine véné-*

rienne ; — *ſur l'efficacité de la dentelaire contre la galle*, quoiqu'elle ne ſoit rien moins que confirmée. Enfin l'on ſe doute bien que M. Carrère n'aura pas omis de vanter de nouveau les ſuccès de *la douce-amère contre le vice dartreux*. (*Voyez ci-devant pag.* 164.).

Nous ne pourrions traiter au long d'aucun de ces ſujets, ſans faire un double emploi, puiſqu'ils ſont tous rapportés dans les volumes précédens de nos *Nouvelles* ; où l'éditeur de Venel a pu trouver la matière de ſes *additions*.



NOUVELLES



NOUVELLES DE MÉDECINE.

ARTICLE III.

Mélanges ou Commentaires de divers Mémoires, Obſervations, & autres Ecrits de Médecine intéreſſans, ſoit imprimés, ſoit communiqués manuſcrits.

N°. PREMIER.

Abus en Médecine.

CET article eſt tiré en partie du premier volume de l'Encyclopédie méthodique médicale, où il paroît un des mieux traités; nous y ajouterons quelques remarques: nous nous propoſons auſſi de le continuer.

I.

» Ceux qui étudient la Médecine inſcrivent leurs noms ſur un regiſtre; & ils s'en-

gagent à ſuivre des leçons auxquelles ils n'aſſiſtent guère ; ce qui eſt un *abus* « : mais cet abus ne ſauroit être répréhenſible ſi le reproche ſuivant eſt fondé ; car dans ce cas les Etudians en Médecine devroient préférer le parti d'étudier chez eux à celui d'aller perdre leur temps aux Ecoles.

I I.

» Quelques-uns de ceux qui l'enſeignent annoncent & commencent des leçons qu'ils ne finiſſent point, ou qu'ils font à la hâte ; ce qui eſt encore un *abus*. Pluſieurs profeſſent de vieilles erreurs ; ils parlent des eſprits animaux, dont ils ignorent, je ne dirai pas la nature, mais même l'exiſtence : ils s'étendent beaucoup ſur la ſtructure des organes ſecrétoires, qu'ils comparent à des cribles ; ſur la cauſe des fièvres, qu'ils croient être un levain ; ſur la ſaburre des premières voies, & ſur l'érétiſme des capillaires, qu'ils accuſent de tout ; ſur la néceſſité de faire couler la bile, de tempérer l'acrimonie des humeurs, de les rendre douces & coulantes, de les diviſer, de les atténuer, de les purifier, de les pouſſer,

ſoit à la peau, ſoit aux reins, enfin où l'on veut, à ce qu'il ſemble. Ces expreſſions que les malades & leurs gardes employent auſſi bien que les guériſſeurs, ſe répètent de toutes parts ; & tandis que peu de perſonnes ſavent la Médecine, toutes en parlent. Ainſi les Médecins ignorans ſe ſont abaiſſés au niveau de tous ceux qui veulent bien leur donner des avis ; d'autres, dont la tête eſt exaltée, l'eſprit ſyſtématique & le ſavoir obſcur, ont créé des mots qu'ils prononcent, ou plutôt des êtres qu'ils invoquent, lorſqu'ils entreprennent d'expliquer ce qu'ils n'entendent pas ; c'eſt encore un *abus* dont le faux bel eſprit & le mauvais goût ſont les créateurs ou les dupes.

III.

En Médecine, tous parlent des fruits de leur expérience, & pluſieurs appellent ainſi des faits douteux & non approfondis qu'ils prennent pour baſe de leurs conjectures, & qu'ils citent avec aſſurance, quoiqu'ils les aient vus ſans ſoin & recueillis ſans choix : toujours en contradiction avec la nature,

qu'ils prétendent connoître, interpréter, & diriger, mais dont ils ne font que gêner les opérations, ou voler le ſuccès, les Médecins, qui courent beaucoup & qui réfléchiſſent peu (ou qui réfléchiſſent à des choſes étrangères), parviennent preſque toujours à perſuader & à croire qu'ils ſont de grands hommes, ce qui eſt encore un grand *abus*.

I V.

» Un malade a-t-il réſiſté aux atteintes de la fièvre ? on crie au miracle, & on vante celui dont il a ſuivi les conſeils, ſans examiner s'ils ont été réellement utiles. Il ſemble au premier coup-d'œil, que les Médecins ne devroient pas ſe plaindre de cet *abus* ; mais le même eſprit qui dicte ces éloges inconſidérés, conduit à l'injuſtice par laquelle on accuſe mal-à-propos le praticien éclairé, d'un malheur qui n'eſt point ſon ouvrage «.

Cet abus ne tient point à la Médecine, c'eſt une des folies du vulgaire. Mais quand les Médecins eux-mêmes blâment récipro-

quement leurs conduites auprès des malades, qu'ils s'entre-accuſent d'homicides, qu'ils s'entre-déchirent dans des diſputes perſonnelles, qu'ils cherchent à ſe nuire par des eſprits de corps, voilà le très-grand *abus*, l'abus le plus nuiſible à la Médecine & aux Médecins.

V.

» On ne ſait pas aſſez combien il faut ſouvent d'inſtruction & de prudence pour prolonger de quelques jours la vie de ceux que l'on ne peut guérir; & l'on paroît d'ailleurs ignorer que des remèdes, même énergiques, adminiſtrés mal-a-propos, ne ſuffiſent pas toujours pour troubler l'ordre des mouvemens vitaux, même pour déranger leurs périodes & leurs criſes. Celui qui ne connoît pas ce que peut la nature, ignorera toujours ce qu'il doit eſpérer de ſon Art. Trop demander & trop promettre ſont deux *abus* que le malade & le Médecin auroient ſouvent à ſe reprocher entre eux «.

V I.

» Comment notre Art ſe perfectionneroit-il dans les mains de ceux qui, ſurchargeant chaque formule d'un aſſemblage monſtrueux d'herbes, d'huiles, de ſels, de métaux, ne ſavent pas & ne ſauront jamais, je ne dirai pas à quelle ſubſtance, mais à quel règne doivent être rapportés les réſultats de leurs opérations? Ce vice primordial rend leurs efforts vains pour les progrès de notre Art; ce qui eſt un grand *abus* «. Certes on peut bien guérir ſans ſavoir à quelle ſubſtance ou à quel règne appartiennent les ſecours qu'on a employés. Pour les employer, ne ſuffit-il pas de ſavoir qu'ils ont réuſſi dans les mêmes cas?

V I I.

» Et ceux qui, pourvus ou *dépourvus du titre de Docteur*, ne connoiſſent pas même les noms des maladies qu'ils traitent; qui déclament contre la noſologie, qu'ils diſent n'être qu'un jargon, comme ſi leur langage étoit autre choſe qu'un jargon;

qui méprisent la chymie, comme s'il y avoit sans elle une matière médicale; qui ne font aucun cas de l'anatomie, quoiqu'ils ne cessent d'en parler, & d'en parler mal, & qu'elle seule puisse dévoiler le siége des maux qui nous affligent; qui soutiennent que la physique est inutile, parce qu'ils n'ont aucune idée précise, aucune connoissance exacte; qui ne veulent pas même que leurs confrères aient de l'esprit, & qui emploient le peu qu'ils en ont, à prouver qu'il ne faut pas en avoir; est-il un plus grand *abus*? Et dans nos grandes villes en est-il de plus commun «? Le plus grand de tous les abus en Médecine, n'est-il pas de croire qu'on a besoin, pour guérir, d'être Docteur, d'entendre la nosologie, de cultiver la chymie, & d'avoir de l'esprit? Le jugement nous paroît bien préférable, même sans le secours des sciences étrangères.

VIII.

» Cet esprit, dont il faut tant se défier, suivant eux, n'est-il donc pas dans la pratique de la Médecine, comme dans toutes les autres circonstances de la vie, l'instru-

ment ſans lequel on ne s'élève jamais au-deſſus du médiocre ? Pendant que les uns, tremblans faute d'appui, & flottans entre pluſieurs opinions oppoſées, abandonnent le malade à ſon ſort, & ſont les témoins inactifs de ſa deſtruction, les autres, trop hardis, coupent le nœud dont les replis effraient leur patience; ils précipitent des eſſais, dont le réſultat, quel qu'il ſoit, eſt porté ſur leurs tablettes nécrologiques; quelques-uns emploient dans le même jour, & contre le même mal, tous les remèdes de la Pharmacie; il en eſt au contraire qui n'ont qu'un procédé qu'ils appliquent à tout; & ces excès ſont des *abus* «.

I X.

» Il faut oſer ſoutenir à quelques perſonnes qu'elles ſe portent bien, & qu'il ſeroit abſurde & dangereux de les médicamenter: dans certain cas, la cauſe & le ſiége du mal ſont ſi cachés, que l'un & l'autre ſe dérobent aux regards les plus pénétrans; & alors on doit en convenir : on doit prononcer ces mots, que l'ignorance & la préſomption ſe ſont interdit pour toujours,

ces mots qui révoltent le peuple, parce qu'il n'eſt pas aſſez accoutumé à les entendre, *je l'ignore, je n'en ſais rien.* Tous les Médecins ont-ils ce courage? en manquer, n'eſt ce pas tromper ceux dont on a la confiance? & cette tromperie n'eſt-elle pas un *abus* «?

X.

»La maladie & la mort offrent de grandes leçons dans les hopitaux; en profite-t-on? ecrit-on l'hiſtoire des maux qui y frappent tant de victimes? Y ouvre-t-on les corps de ceux qui y périſſent, pour découvrir le foyer des diverſes affections auxquelles ils ont ſuccombé? y rédige-t-on un expoſé des diverſes conſtitutions médicales? y recueille-t-on les faits nombreux & intéreſſans qui s'y préſentent? y enſeigne-t-on l'Art d'obſerver & de traiter les maladies? y a-t-on établi des chaires de Médecine clinique? & n'eſt-ce pas de nos jours que l'on a vu des mains habiles occupées, pour la première fois, à éloigner les nombreux *abus* qui s'étoient introduits dans ces aſyles«?

X I.

» On ne ſait quelquefois, dans les grandes villes, en quel lieu les Ecoles de Médecine ſeroient les mieux ſituées, & où il ſeroit le plus à-propos de les conſtruire. Qu'on en jette les fondemens au ſein même des hopitaux : l'exemple ſeroit auprès du précepte ; la théorie ſurveillée par la pratique y deviendroit plus réſervée, & le Profeſſeur, forcé de juſtifier ſes principes par l'expérience, y donneroit plus de ſoin à ſes procédés, plus de ſolidité à ſa doctrine ; il travailleroit plus ſûrement aux progrès de ſon Art, & il y auroit moins d'*abus* «.

X I I.

» Mais le Public, les grands, les riches, comment nous jugent-ils ? ſur quelle baſe établiſſent-ils leur confiance ? & n'eſt-il pas permis de dire, en voyant la liſte de ceux dont la renommée publie les noms, que ce n'eſt pas au ſeul mérite que ſont dues ſes faveurs, dont pluſieurs ſont des *abus* « ?

XIII.

» Etre étranger, inconnu, empirique, ſont des titres qui ſurprennent l'attention, & qui mènent à la célébrité. On pardonne aux nouveaux venus l'impudence, l'ignorance, la fourberie; on ſe livre avec eux aux illuſions de la philoſophie corpuſculaire & magnétique, aux extravagances de la cabale, de la magie même : pourvu qu'ils ſoient extraordinaires, on court à eux, on les écoute, on les croit, on s'enrôle publiquement parmi leurs diſciples; on ſe laiſſe attacher au cou le grelot de la folie; on les paie; on les honore même juſqu'à ce qu'ils ſoient chaſſés ou punis; & encore crie-t-on à l'injuſtice : y a-t-il de plus énormes *abus* « ?

XIV.

» Mais la Médecine eſt un Art conjectural, diſent les fauteurs de ces étranges rêveries. S'il en eſt ainſi, il faut donc choiſir pour Médecin celui qui réunit une grande inſtruction à un bon eſprit, parce qu'il eſt

à préſumer qu'il conjecturera mieux qu'un autre (*Voyez Tom. I*, *pag.* 1.). «. La Médecine n'exiſte pas, diſent les autres; s'ils en ſont perſuadés, qu'ils s'abandonnent donc à la ſeule nature : car, dans tous les cas, il faut renoncer au charlataniſme; mais les perſonnes inſtruites peuvent-elles ignorer maintenant que la ſcience du véritable Médecin eſt fondée ſur l'expérience ? qu'à de grandes richeſſes acquiſes dès la plus haute antiquité, elle joint une ample moiſſon de faits recueillis par les modernes; que de nos jours elle rejette les ſyſtêmes; qu'elle a, comme la phyſique expérimentale, ſes principes, ſa méthode, ſes vérités; que comme elle, la Médecine ne ſe permet des conjectures qu'avec réſerve, & ſeulement pour lier les rapports de certains faits qu'elle a beſoin de rapprocher; qu'elle commence à faire une application heureuſe des autres ſciences phyſiques à ſes propres obſervations; que ſes procédés deviennent à la fois plus énergiques & plus ſimples; que ſa langue, c'eſt-à-dire ſa nomenclature, s'eſt beaucoup perfectionnée dans ces derniers temps, & qu'en un mot, elle eſt aſſez ſûre de ſes progrès pour qu'on oſe dénoncer au

Public

Public les *abus* qui les retardent, & pour ne pas craindre de dire à tous des vérités hardies, mais utiles, & qu'il eſt important de révéler ". Ce que nous tâchons d'exécuter.

X V.

" Dans notre carrière, plus que dans toute autre, l'homme qui n'a que des vues éphémères, & qui ne travaille que pour l'inſtant où il vit, court de grands riſques en s'expoſant à l'ingratitude & à l'injuſtice des partis. Celui que de grands motifs animent, que de grands obſtacles n'arrêtent point, qui a pour la gloire un amour pur, & qui ſait tout ſacrifier pour elle, peut ſeul fixer les ſuffrages de ſes contemporains, en ſe rendant digne de ceux de la poſtérité ".

X V I.

Les *abus* ſuivans ſont extraits d'un ouvrage nouveau, intitulé *Précis ſur les maladies épidémiques*, dont nous rendrons compte dans le volume ſuivant.

On ne ſauroit trop déplorer le défaut de Médecins éclairés par l'expérience, dans la

plupart des endroits où leurs fonctions ſeroient les plus importantes, comme à la mer & dans les Colonies, auſſi bien que la coutume de ſuppléer aux Médecins dans ces endroits, principalement à bord des vaiſſeaux, dans les campagnes, & parmi le peuple des grandes villes, par des Chirurgiens qui n'ont aucune connoiſſance des maladies internes.

XVII.

L'*abus* des Médecins qui n'ont pas craint d'écrire ſur des maladies qu'ils ne connoiſſoient que par tradition, a fait que les prétendues connoiſſances conſignées dans la plupart des livres de Médecine, ont trompé la confiance; & qu'il en a réſulté un dégoût preſqu'univerſel pour tous les livres de cette nature: au point que d'excellens ouvrages, confondus dans la foule, ſont pour ainſi dire tombés dans l'oubli. Les ſages préceptes qu'ils contiennent reſtés en pure perte, ſont l'effet de cet *abus*, qui eſt devenu très-général.

XVIII.

Un autre *abus*, qui n'eſt pas moins

truction la plus néceſſaire, puiſque la plupart des malades qui ſeront confiés à vos ſoins auront des maladies internes : vous aurez infiniment moins de bleſſés à traiter. Au lieu d'être Chirurgiens avec une teinture de Médecine, il ſeroit plus utile au ſervice que vous fuſſiez Médecins avec une teinture de Chirurgie. Mais vous devez être également verſés dans l'une & l'autre de ces ſciences : jugez combien vous devez être attentifs à ne pas négliger votre inſtruction «.

— » Si les connoiſſances qui vous ſont néceſſaires pour devenir Chirurgiens de vaiſſeau ne different pas de celles qui caractériſent les vrais Médecins, pouvez-vous eſpérer de les acquérir avec moins d'application ? Trois années d'études conſécutives dans les Univerſités, ſous les plus habiles Maîtres, ſuffiſent à peine aux Médecins pour être imbus des bons principes qu'on leur y enſeigne. Toute leur vie n'eſt qu'une continuation du même travail : plus ils ſont inſtruits, plus ils ſont perſuadés qu'ils ont beſoin de s'inſtruire davantage. La bonne opinion que l'on a quelquefois de ſes lumières avant d'avoir étudié, s'éva-

nouit promptement à la lueur du flambeau de l'étude qui découvre tout ce qui restoit à apprendre. Il n'y a que l'ignorant de présomptueux. Si quelqu'un de vous avoit déja pris une haute opinion de son savoir, il doit s'attendre à être détrompé à mesure qu'il connoîtra ce qu'il ignoroit, & ce qu'il ne s'étoit pas même douté d'ignorer «.

— » Le langage que je vous tiens, Messieurs, est uniquement dicté par l'amour de la science, & par le desir que j'ai de vous voir vous distinguer en la cultivant. On ne devient pas Médecin de soi-même, quoique cette prétention soit très-commune; autrement vous trouveriez autant de Médecins dans le public que de personnes dans la société, qui croiroient pouvoir mettre leurs lumières en parallèle avec les vôtres; or, vos lumières ne peuvent surpasser celles du vulgaire, que par les fruits de votre instruction «.

— » Vous aurez vu la plupart de vos prédécesseurs devenir Chirurgiens de vaisseau de la manière que je vais le rapporter : ils ont commencé à fréquenter nos hopitaux au sortir d'une éducation qui ne sembloit leur permettre que d'aspirer à quelqu'art

de la Médecine & de la Chirurgie ; la plus essentielle de toutes est l'expérience ; on ne l'acquiert point par les observations des autres ; soyez désabusés si vous l'avez cru ; vous ne pouvez acquérir l'expérience qui vous est nécessaire pour traiter les maladies internes, que dans les leçons de pratique auxquelles les médecins de nos hopitaux vous invitent, & qu'il vous est ordonné d'y recevoir d'eux dans les visites qu'ils font aux malades «.

» Si vous négligez cette instruction, Messieurs, outre que vous apporterez vous-même des obstacles à votre avancement, vous ne savez pas combien vous regretterez de n'avoir pas mieux employé le temps lorsque vous le pouviez. La première maladie que vous aurez à traiter, sera pour vous un vrai cahos ; vous n'y connoîtrez rien ; vous n'aurez à y opposer aucun secours autorisé par votre expérience ; vous ne pourrez que tâtonner ou vous abandonner à une témérité dangereuse. Cependant vous ne voudrez pas convenir de votre incapacité ; vous chercherez des remèdes ; vous vous fatiguerez l'imagination pour trouver ceux que vous aurez cru propres

à des cas ſemblables, pour l'avoir lu ou ouï dire ; ſi vous n'avez jamais vu pratiquer la Médecine, vous ſerez obligé de commencer à le faire ſur des ouï dire «.

» Le haſard dirigera donc vos premiers pas dans l'Art de guérir, les ſuccès de vos traitemens ſeront heureux ou malheureux, ſelon que vous aurez bien ou mal rencontré. Chaque fois que vous aurez la même maladie à traiter, vous tomberez dans le même embarras : cet embarras ſera bien plus grand lorſqu'il ſurviendra quelques circonſtances différentes dans les maladies, ou lorſque ce ſera de tout autres maladies que vous aurez à traiter. Vous commettrez néceſſairement des erreurs, & dans la néceſſité de ſoutenir dignement votre réputation, vous vous occuperez plus des moyens de paroître inſtruits, que de l'être réellement «.

» Livrés au haſard de vos épreuves, privés des principes que vous auriez pu tirer des Médecins pour vous diriger dans votre pratique, vous prétendriez en vain que l'expérience acquiſe dans les vaiſſeaux par l'exercice de la Médecine, ſeroit propre à vous donner des lumières ; erreur. Ce

que vous apelleriez expérience, ne ſeroit que routine, & ne prouveroit point du tout en faveur de votre capacité, puiſqu'elle ne ſeroit que le fruit de vos tentatives aveugles & arbitraires «.

— » Si vous étiez devenus Chirurgiens de vaiſſeau, ſans avoir profité des différens genres d'inſtructions qui vous ſont offerts, non-ſeulement vous ne ſeriez point Médecins, mais vous ſeriez encore très-peu inſtruits en Chirurgie. La Chirurgie eſt compoſée comme la Médecine, de la *Phyſiologie*, de la *Pathologie* des maladies qui ſont dans ſon reſſort, & de la *Thérapeutique*. La chirurgie, qui ne conſiſte que dans l'Anatomie, les panſemens & les opérations, n'eſt qu'un art méchanique propre à humilier un Chirurgien de vaiſſeau, ſi l'on pouvoit ſe perſuader que ſon talent ne s'étend pas plus loin «.

» Vous ſentez maintenant quelle eſt la différence qui ſe trouve entre les connoiſſances que vous vous propoſiez d'acquérir & celle que vous devez réellement avoir, & vous voyez quelle eſt la diſtance qui ſépare un Chirurgien d'un Médecin. Mais quelqu'étendue que ſoit cette diſtance,

il eſt en votre pouvoir de vous rapprocher d'eux. Vous y parviendrez en vous dévouant à l'étude ; l'eſpoir de votre avancement que je vous ai d'abord fait enviſager, n'eſt pas le ſeul motif qui doive vous y exciter ; les éloges de vos concitoyens, la conſidération des grands Capitaines dont la vie ſera un jour confiée à vos lumières, l'humanité, la religion, ne vous font pas un devoir moins preſſant de vous inſtruire «.

» Vous ne pouvez donc, Meſſieurs, réunir les connoiſſances de la Médecine à celles de la Chirurgie, ſans parcourir une carrière d'étude dont vous n'aviez pas meſuré toute l'étendue ; elle eſt telle, il faut l'avouer, que le but en paroît au-deſſus de vos forces. Il n'eſt pas poſſible en effet que vous ſoyez jamais aſſez inſtruits, malgré nos ſoins, pour vous fier à vos ſeules lumières à l'égard des maladies internes : dans ces cas, les Médecins vous doivent les éclairciſſemens dont vous aurez beſoin ; ils s'empreſſeront de vous les donner avec l'honnêteté & l'intérêt que vous ſaurez leur inſpirer toutes les fois que vous aurez recours à eux ; mais vous ne pourrez vous

mais les Médecins honnêtes reſpectent la Religion, l'aiment, & ils ſavent en tirer parti auprès des malades.

Ce n'eſt pas comme les V.... les d'A.... les D.... les R.... que des Médecins ont contribué à répandre les faux principes ſur la Religion; ce n'eſt pas par le moyen de quelques livres pleins de paradoxes; c'eſt par des diſcours tranchans, des épigrammes adroites, l'arme des faux raiſonneurs, des mots à double ſens, qui triomphent aujourd'hui dans les cercles, quelquefois par le ſilence, qu'ils ont combattu ſous l'étendart des ſoi-diſant Philoſophes. Le même eſprit les animoit: celui de l'indépendance des opinions & de la liberté de la morale; la même paſſion les excitoit: l'orgueil; le même intérêt les dirigeoit: le renverſement de la Religion. Leur but étoit différent: ceux-la vouloient ſubſtituer au culte religieux, un culte pour la littérature, auxquels des littérateurs n'ont pas rougi de prétendre pour eux-mêmes; les autres n'aſpiroient qu'à faire *adorer la ſanté.*

Les Médecins ſouhaitoient d'être placés dans la confiance des perſonnes pieuſes, à

la place des Miniſtres de la Religion ; les Littérateurs, de ſe voir élever des autels ; les uns & les autres, pour réuſſir dans leurs deſſeins, s'éloignoient des lieux ſaints, & travailloient indirectement à en éloigner les autres. Dès-lors les proſélytes n'eurent, d'un côté, pour toute occupation, que celle des ſoins qu'on croyoit néceſſaires pour ſe bien porter ; &, de l'autre, on vit naître des Académies, les Muſées, les Lycées ; où les prêtres de la religion littéraire viennent encore annoncer la parole ſavante, & recevoir l'encens.

Ces ſuccès ne peuvent durer ; les Médecins ont ſéduit quelques perſonnes foibles ſous l'apparence de leurs connoiſſances naturelles ; les gens de lettres, par leur éloquence captieuſe ; on avoit cru qu'ils n'employoient ces moyens que pour répandre des lumières ; on commence à voir qu'ils ſervent leurs paſſions.

Le ſchiſme littéraire s'anéantit par lui-même : les prétentions oppoſées des perſonnages qui briguent le premier rang détruiſent l'idole ; & l'on chérit la ſanté ſans enthouſiaſme pour ceux qui y contribuent. Mais on hait l'impie, & ſur-tout le Médecin.

voir guérir ; ce n'eſt que dans votre courage, ce n'eſt qu'en vous-même que vous pouvez trouver des reſſources pour les ſurmonter. Je reſpecte trop le ſecret de votre ame pour porter plus loin mes réflexions & mon examen..... A ces mots, prononcés d'une voix douce & perſuaſive, la belle veuve ne put retenir ſes larmes ; ces larmes furent même ſuivies de quelques ſanglots qui l'empêchèrent de s'exprimer. — Ah ! Meſſire Hue, s'écria-t-elle enfin, je vois que rien ne peut reſter inconnu pour vous : oui, vous voyez en moi la plus malheureuſe de toute les femmes : je ne peux m'expliquer plus clairement ; mais apprenez du moins que dans ce moment le ſéjour de la cour eſt inſupportable pour moi ; je vous ouvre mon cœur avec confiance ; j'ai beſoin de la ſolitude & d'y chercher un calme qui me fuit ſans ceſſe ici. Aidez-moi, de grace, à obtenir de la Reine que j'aille reſpirer l'air pur de la campagne, & paſſer le printemps dans mon château de.....

Meſſire Hue reçut avec autant d'attendriſſement que de reſpect cette confidence. Il promit ſur-le-champ à la belle veuve qu'il

parleroit dès le même jour à la Reine, de façon à déterminer ſa majeſté à preſſer elle-même le voyage deſiré ; il l'aſſura même que dès ce moment elle pouvoit en ordonner les préparatifs. La princeſſe calmée par cette eſpérance, tira de ſon doigt un riche diamant, qu'elle préſenta d'un air plein de grace à Meſſire Hue, recevez-le, dit-elle, comme le gage de l'eſtime & de la reconnoiſſance.

Meſſire Hue courut avec empreſſement rendre compte à la Reine de l'état dans lequel il avoit trouvé la dame des Belles-Couſines ; & cherchant à définir par une ſeule expreſſion la complication des maux dont elle étoit affectée, il inventa le mot de *vapeurs*, qui d'abord ne fut entendu ni par la Reine, ni par ſes Dames, mais que l'inſtant d'après elles crurent toutes entendre, & dont au bout de deux jours plusieurs ſe plaignirent languiſſamment de reſſentir les effets. Jamais expreſſion ne devint plus promptement à la mode, & n'eut une plus longue durée. C'eſt à Meſſire Hue que nous devons ce mot, qui, parvenu juſqu'à nous, explique d'une façon ſi tou-

chante

chante les ſentimens & les peines ſecrettes que nos dames ont à cacher «.

5.

Sur les vapeurs ou maux de nerfs, extrait de l'*Année Littéraire*, où il eſt queſtion d'une jolie comédie de Madame la Marquiſe de Gl..... intitulée *La fauſſe ſenſibilité*.

» Ce ſujet eſt pris dans nos mœurs actuelles. Il faut vivre habituellement dans *la bonne compagnie*, pour ſaiſir ce ridicule ſous ſon véritable point de vue. La vanité qui nous fait revêtir un caractère que nous croyons eſtimable ou intéreſſant, l'inquiétude de l'eſprit qui nous porte à une activité plus turbulente qu'utile, la fureur des émotions vives, qui eſt plutôt une maladie qu'un beſoin de l'ame; l'exagération perpétuelle d'un ſentiment qui ne ſe nourrit que de chimères, voilà ce qui compoſe cette fauſſe ſenſibilité devenue ſi commune de nos jours «. Voici ce que Madame la Marquiſe de Gl.... fait dire à

cette occaſion à un commandeur : dans une autre comédie : *Le Nouvelliſte provincial* : » Madame la Comteſſe eſt une femme ſi ſingulière ! tout ce qui peut & doit l'intéreſſer eſt expoſé au plus éminent danger ; on attend tous les jours la nouvelle d'une affaire déciſive ; elle n'en eſt pas plus empreſſée à lire ſes lettres. Elle n'oſeroit en briſer le cachet avant d'avoir pris ſon café à la crême, dans l'appréhenſion que ſes *nerfs* ne fuſſent *ébranlés* & *criſpés* pour le reſte de ſa vie. Des nerfs ! tout le monde veut avoir des nerfs & des nerfs irritables, c'eſt le mot ; la manie en a paſſé juſqu'en province. Diabolique invention de la Médecine moderne, qui a fait de preſque toutes nos femmes d'inſoutenables petits monſtres, dont l'infantine foibleſſe & la force ſurnaturelle nous attendrit & nous épouvante tour-à-tour. Nous n'avons plus de caractère, depuis qu'on nous a donné des *nerfs* : échange malheureux qui met de niveau tous les ſexes, tous les âges, & ne laiſſe ſubſiſter dans les uns & les autres ni les graces ni l'amabilité «.

Si cette pièce de Madame de Gl. eſt un jour au théâtre, nous invitons une par-

grave, eſt celui par lequel la réputation de la plupart des bons livres de Médecine-pratique, dépend en quelque ſorte des analyſes de ces ouvrages inſérées dans les journaux par quelques Médecins de cabinet qui ne ſont point praticiens, & qui prétendent ſouvent réformer, à l'aide de leurs hypothèſes, des obſervations que les Médecins cliniques ont faites ſur les malades. Ceux-là, ſans connoiſſance de cauſe, ſans que leurs pieds quittent le bureau, ſans que leurs yeux s'écartent du papier où ils écrivent à la tâche, n'obéiſſent qu'au caprice & à la paſſion.

XIX.

On ne peut trop s'élever auſſi contre l'*abus* dont tous les journaliſtes ſont en poſſeſſion, de traiter les ſujets de Médecine qui ſont le moins à la portée de leurs connoiſſances, & par lequel ils oſent quelquefois prononcer ſur les matières les plus difficiles, même pour les Médecins. Telle eſt peut-être, à bien l'examiner, la principale cauſe de la lenteur des progrès de l'Art de guérir, & la ſource des chimères que le vulgaire voudroit y ſubſtituer.

MANUSCRIT.

2.

Fragmens d'un diſcours ſur l'étude de la Chirurgie, prononcé par M. RETZ *en* 1782 *à l'ouverture d'un cours de phiſiologie dans l'amphithéâtre de* Rochefort; *où l'on donne une idée des motifs qui doivent porter à ſe défier des lumières des Chirurgiens qui exercent la Médecine à bord des vaiſſeaux.*

— » Vous ſentez, Meſſieurs, combien les lumières qui vous ſont néceſſaires intéreſſent l'humanité. La carrière que vous avez à parcourir eſt immenſe & très-épineuſe ; vous n'avez peut-être pas une idée complette de tout ce qu'il vous importe d'apprendre. Vos études exigent que vous apportiez à les faire, une attention ſoutenue, de l'aſſiduité, & que vous ne ſoyez point effrayés par le travail ; elles exigeroient peut-être auſſi une culture d'eſprit

dans la première éducation, dont, à ne rien cacher, plusieurs d'entre vous ne sont pas suffisamment pourvus ; cette culture donne une ouverture, une aptitude aux sciences, difficile à suppléer ; mais ce qui vous manque de ce côté-là, bien loin d'être un motif de découragement pour vous, doit au contraire exciter votre émulation & vous porter à tous les efforts dont vous êtes capables pour surmonter les obstacles que vous rencontrerez «.

— » La Médecine a été long-temps réunie à la Chirurgie ; cette science embrassoit l'art de guérir indistinctement les maladies tant internes qu'externes ; alors les connoissances relatives à ces deux parties, étoient encore resserrées dans des limites étroites ; on les acquéroit facilement pour peu qu'on eût de pénétration & qu'on se livrât à l'étude. Mais la Médecine & la Chirurgie ont fait depuis ce temps-là, chacune de son côté, de si grands progrès, que les Médecins ont été obligés d'abandonner celle-ci pour s'adonner à l'autre avec plus de fruit. Le génie des plus savans personnages suffit à peine aujourd'hui aux connoissances d'une seule de ces sciences ; on ne peut

guère les cultiver enſemble qu'au détriment de toutes les deux «.

» Tels ont toujours été les ſentimens ſages & modeſtes des principaux maîtres de l'Art de guérir. Vous êtes bien perſuadez, ſans doute, de n'être pas doués d'un talent égal au leur, & cependant vous vous propoſez de réunir les connoiſſances de la Médecine & de la Chirurgie, puiſque la Chirurgie relative au ſervice de la marine, embraſſe la Médecine, & que vous devez pratiquer la Médecine dans les vaiſſeaux & dans tous les endroits où le Gouvernement ne juge pas à propos d'entretenir des Médecins «.

» Il eſt donc évident, Meſſieurs, comme je viens de le dire, que la carrière où vous entrez eſt longue & difficile, & que le but auquel vous vous propoſez d'atteindre eſt environné d'obſtacles. Si vous aviez à choiſir ou de vous adonner uniquement à la Chirurgie, ou de ne vous occuper que de la Médecine, afin de remplir la tâche que le Gouvernement impoſe aux Chirurgiens de vaiſſeau, vous n'auriez point à balancer: la Médecine devroit avoir la préférence. Elle eſt pour vous la partie de votre inſ-

tie des Médecins à grossir le nombre des spectateurs, afin qu'ils apprennent à éviter le ridicule que l'ignorance ou la complaisance leur fait partager avec leurs malades prétendus *nerveux.* La leçon qu'ils recevroient, venue d'une femme qui paroît avoir vraiment des nerfs, leur seroit moins suspecte que si elle venoit d'un homme de l'Art.

6.

Sur l'avantage qu'il y auroit pour les Médecins de voyager : extrait de *l'avertissement* qui précède *les recherches sur le scorbut* de M. MILMAN, Médecin anglois : *ci-devant pag. 205.*

» L'homme qui naît, végète & meurt sur le même sol, ne peut jamais secouer entièrement les préjugés dans lesquels il a été, pour ainsi dire, nourri; la plupart même échappent à ses regards, parce que rien ne peut lui en retracer fidèlement l'image. Cependant, le Médecin est de tous les hommes, celui dont la raison doit être

le plus dégagée de leur empire : ce qui n'eſt preſque pas de conſéquence chez le commun des citoyens, devient dangereux dans un état dont la ſanté eſt le but, & le genre humain l'objet. Les voyages ſervent à conſommer ce dont le raiſonnement & la réflexion n'ont put venir à bout; c'eſt-là qu'en même-temps que l'eſprit s'éclaire, la raiſon s'épure : la vue des travers multipliés des autres hommes fait rentrer en lui-même celui qui en eſt le ſpectateur, & ce coup-d'œil rétrograde, jeté ſur lui-même met à découvert tout le ridicule des ſiens, qui dès-lors ne tiennent plus contre ſes efforts; d'ailleurs les différentes occurrences de la vie d'un voyageur, en augmentant le nombre de ſes rapports, ſoit avec les choſes extérieures, ſoit avec les hommes, le rendent infiniment plus difficile ſur les vraiſemblances & le mettent en garde contre la ſéduction des hypothèſes & des ſyſtêmes, & contre cet eſprit d'enthouſiaſme qui les fait adopter aveuglément «.

» Je ne parlerai ni de la connoiſſance qu'on acquiert des langues étrangères, ni de la facilité de faire une lecture plus pro-

fitable de leurs auteurs, ni des liaiſons & des correſpondances qu'on établit avec les Médecins éclairés du ſiècle, des lumières que fournit le parallèle qu'on eſt plus à portée de faire des différentes méthodes, &c. Ces avantages ſont connus; mais ce qui ne l'eſt peut-être pas auſſi généralement, ce ſont les occaſions fréquentes d'exercer cette douce ſenſibilité que le Docteur GREGORY met au nombre des qualités eſſentielles au Médecin; non pas de cette vertu ſtérile, & capable ſeulement d'exciter en nous le ſentiment de la pitié; mais de la même vertu, active, prudente, éclairée, qui, en nous faiſant profondement ſentir les maux de nos ſemblables, nous laiſſe la préſence d'eſprit néceſſaire pour les ſecourir efficacement. Dans le cours d'un long voyage, l'image de l'opulence & celle de la misère ſe préſentent alternativement ſouvent à côté l'une de l'autre, pour mieux contraſter. Les ſcènes de douleurs ſe renouvellent ſans ceſſe, & cette vue eſt bien propre à faire germer tous les ſentimens d'humanité même dans les ames les plus dures. Si, à tant d'avantages nous joignons cette connoiſſance des mœurs & des

hommes que donnent un long commerce avec eux, nous nous formerons une idée de la néceſſité abſolue, du moins de l'utilité des voyages pour les Médecins «.

» En général ils ſeront d'une plus grande utilité à ceux dont le pays eſt le plus rempli de cette morgue nationale, de cette rudeſſe qui obſcurciſſent ſouvent les plus belles qualités, & les empêchent de paroître dans tout leur jour; mais à coup sûr, ils ſeront avantageux à tout le monde.

Il ne ſera pas inutile de rappeller ici que le Docteur RADELIFFE, Médecin anglois, riche & bienfaiſant, a légué à l'univerſité d'Oxford une rente annuelle de ſix cents livres ſterling, deſtinée à défrayer deux jeunes Médecins qui doivent voyager pendant dix ans, dont cinq au moins dans les pays étrangers, pour y obſerver l'état de la Médecine; & que M. MILMAN, auteur des *recherches ſur le ſcorbut*, a été un des voyageurs qui ont profité de ce bienfait.

diſpenſer d'y avoir recours, ſans vous expoſer à des remords «.

— » Au reſte vous pouvez attendre de nous tout ce qui en dépendra dans le cours de vos études ; nous ſatisferons avec empreſſement à vos queſtions ; nous reviendrons ſur nos pas aux matières que vous n'aurez pas conçues, dès que vous nous aurez fait connoître qu'elles vous auront échappé. Le plus dangereux ennemi des ſuccès des jeunes gens, eſt l'amour-propre, qui ne leur permet pas de convenir qu'ils n'ont pas compris les choſes. Quand vous n'aurez pas compris une choſe, avertiſſez ; on vous la répétera en d'autres termes ; on vous l'expliquera plus au long ; nous ſerons toujours diſpoſés à vous écouter avec indulgence, à vous enſeigner avec zèle, & à vous reprendre avec douceur. Faites ſeulement que nous trouvions dans vos progrès & dans votre avancement, la récompenſe de nos peines «.

3.

Sur la religion des Médecins.

Un ouvrage remarquable par le but le plus édifiant, & décoré d'un nom diſtingué dans la République de Lettres, intitulé: *De la Religion, conſidérée comme l'unique baſe du bonheur & de la véritable philoſophie*; par Madame la Marquiſe DE SILLERY, nous a fourni quelques réflexions ſur le même ſujet. Elles ſont très-différentes de celles que renferme le petit livre de THOMAS BROWN, Médecin anglois, traduit en latin, & intitulé: *Religio Medici.*

L'on dit: *impie comme un Médecin;* & ce proverbe injurieux à des hommes eſtimables, a pris faveur; on accuſe généralement les Médecins de n'avoir pas de religion; l'on ne peut ſe diſſimuler que quelques-uns d'entr'eux ne ſont pas à l'abri du ſarcaſme que ce proverbe renferme; mais on doit ſe garder de l'appliquer à tous. Il eſt peut-être mérité par ceux qui ont embraſſé le parti des prétendus Philoſophes, contre lequel Madame de Sillery s'eſt élevée;

méchanique ; ils ont appris dans l'efpace de quelques mois la routine de la faignée & des panfemens, & ils ont bien mérité de leurs Maîtres en Chirurgie & en Anatomie par leurs progrès; lorfque leurs mains ont été exercées aux opérations, ils ont été employés fur les vaiffeaux; ils ont difcontinué leurs études, & ils fe font crus fuffifamment inftruits; leurs campagnes fe font fuccédées pendant plufieurs années; ils ont paffé tout ce temps-là fans étudier (car il eft difficile d'étudier dans les vaiffeaux, & fouvent on en a peu la volonté), & cependant ils ont continué de fe croire fuffifamment inftruits «.

» Voici néanmoins ce qu'ils ignorent & ce qu'ils ne retrouveront plus l'occafion d'apprendre : 1°. La *Phyfiologie* : ils n'ont aucune idée de la manière dont fe font les fonctions animales, & ils font incapables de difcerner dans les maladies, quelles font celles au dérangement defquelles il faut remédier. Ils ignorent 2°. la *Pathologie* : les fymptômes qui caractérifent les maladies leurs font inconnus ; ils les confondent inhumainement & expofent les malades au hafard de leurs jugemens. 3°. Ils ne favent

point la *Thérapeutique* : ils ne connoiſſent qu'une infiniment petite partie des ſecours que la Médecine enſeigne, ils ſont obligés de les reſtreindre au petit nombre de ceux que le haſard leur a montrés, & ils ſont toujours incertains dans leur application. 4°. *La matière médicale* leur eſt inconnue, ils ne ſavent faire aucune différence entre les médicamens ; ils ſont expoſés à employer enſemble ceux qui ne ſympathiſent point ou qui ont des vertus oppoſées, & à commettre, par leur confuſion, des *quiproquo* dangereux ; enfin ils ne peuvent compoſer leurs *formules* ; tout leur ſavoir eſt routine ; & cependant, je le répète, les Chirurgiens que vous avez vu faits de la ſorte, ſe croient ſuffiſamment inſtruits, & ils agiſſent auprès des malades comme s'ils l'étoient effectivement «.

On ſera forcé de convenir que la plupart des Chirurgiens des villes, dont nous avons parlé (*Tom. III, pag.* 475 - 492) ne ſont pas plus inſtruits que ceux de la marine, quoiqu'ils n'aient pas des prétentions moins étendues.

— » Ces connoiſſances ne ſeront encore que la moindre partie de celles qui vous ſont néceſſaires pour réunir en vous celles

7.

Sur les conſultations où l'on admet pluſieurs Médecins, extrait des *Opuſcules de* MURRAY : en latin (*Voyez Tom. III, pag.* 316).

» Qu'une affaire ſoit confiée à quelqu'un, quoiqu'elle lui ſoit étrangère, il la regarde comme la ſienne propre, il ne la perd jamais de vue, il la conduit à ſon plus haut degré de perfection. Dès que vous lui donnez un coopérateur, l'action languit par une ſuite néceſſaire du partage qui naît dans le mérite, la louange ou le blâme. Mais quand il en eſt toujours ainſi parmi les hommes, pourquoi s'étonner, lorſque parmi des Médecins aſſemblés, le zèle de chacun ſe refroidit; lorſque le feu de l'imagination, tendue auparavant ſur tous les événèmens du mal & le choix des remèdes appropriés, languit; en un mot, lorſque les divers ſecours qui ſeroient utiles au malade ſont négligés, ſpécialement parce que l'un attend du génie de l'autre des reſſources qu'ils oublient tous les deux «.

» On accorde que dans une affaire délicate & douteuse, on peut beaucoup mieux en scruter les divers points, & découvrir plus heusement les moyens nécessaires, si, n'étant troublé par personne, on se recueille pour y méditer profondément. Or, je pose que le collègue donné au Médecin d'un malade est un homme à grand caquet, vain de son savoir, disputeur sectaire : à coup sûr, l'imagination vive de l'autre Médecin plus savant en sera affoiblie, celle qui n'avoit qu'un seul but en aura plusieurs; & tout cela doit d'autant moins tourner au profit du malade, que ce Médecin, s'il n'est un stupide parfait, ne peut ni entendre, ni voir, sans une extrême indignation, les scènes comiques que son nouveau collègue joue. Sans doute il importe que l'esprit du Médecin soit tranquille & à l'abri de toute sorte commotion; mais ici, celui qui n'avoit affaire qu'à un seul ennemi, savoir le mal, en trouve un autre à combattre qui est son inutile coadjuteur; de sorte que c'est bien le cas d'appliquer le proverbe : tandis que deux se disputent le troisième meurt «.

— » Pour ce qui eſt des autres malades, un Médecin prudent accordera quelque choſe à leurs deſirs, & s'il voit qu'en ſe donnant un collègue il puiſſe calmer leur eſprit & tranquilliſer des parens inquiets ſur l'évènement, il n'héſitera point à les ſatisfaire, parce qu'il ſait trop bien que le calme de l'eſprit contribue beaucoup à la guériſon : il ne ſera point arrêté par le jugement de ces hommes mal intentionnés, qui penſent qu'un Médecin ne ſe joint à un autre que pour éviter le blâme & la cenſure des méchans ſi le malade meurt, & ſans qu'il y ait de ſa faute. Oui, ſans doute, lorſque deux Médecins éclairés ſe concilieront pour le traitement d'une maladie, ce ſera toujours un bien pour le malade «.

» Il y a tant de maladies compliquées, leurs cauſes ſont ſouvent ſi obſcures, la ſagacité des hommes dans les cas particuliers eſt ſi différente, il y a tant de remèdes éprouvés par les uns ou par les autres, qu'il n'eſt pas étonnant que dans un cas très-grave, les moyens efficaces qu'un Médecin connoît par lui-même, par ſon expérience ou ſes lectures, ne viennent pas dans l'idée d'un autre au moment où il eſt néceſſaire de les

employer. Enfin, dans les maladies rares, & qui se rencontrent à peine une fois pendant le cours d'une très-longue pratique, telles, par exemple, que sont le diabètes, la lèpre des Arabes, la rage, le tétanos, la catalepsie, il n'est point injuste de présumer que celui qui aura déja traité plusieurs fois ces maux, auxquels on ne peut pas appliquer les règles générales, n'ait un plus grand avantage dans cette cure.... «.

8.

Sur le danger des préjugés qui font interdire certains remèdes à certains malades,

par M. Bouvier, Médecin à Paris.

» Les préjugés de ce genre sont, sans contredit, les plus dangereux; ils sont propres à faire trembler, je ne dis pas le Médecin ignorant: il ne tremble jamais: les préjugés font toute sa science, & son rôle est de les accréditer, mais le Médecin éclairé pour peu qu'il soit attaché à sa réputation ou desireux de s'en procurer une. Il sent qu'en les bravant, sa conduite ne

Non ; un Médecin ne ſauroit être impie, ſans être en même-temps cruel. C'eſt principalement dans les maladies que la fauſſe philoſophie, ou l'impiété, ſont des fléaux ; que ces vices ne produiſent que des remords cuiſans ; qu'ils ne laiſſent que le déſeſpoir ; tandis que la Religion élève l'ame au-deſſus des ſouffrances ; qu'elle les adoucit, qu'elle eſt en un mot un des moyens de ſoulagement que les Médecins ne peuvent négliger ſans barbarie.

4.

Origine du nom de vapeurs en Médecine, par feu M. le Comte DE TRESSAN.

Nous empruntons cette origine d'un Ecrivain diſtingué par ſa naiſſance & par ſon mérite, célèbre par des ouvrages de littérature agréables, & du nombre de ceux qui ont cultivé la Phyſique & la Médecine, mais avec moins de ſuccès que les Belle-Lettres. Elle eſt conſignée dans un des *Extraits de romans de chevalerie* ; on en lit le récit avec un plaiſir que nos lecteurs ſeront bien

aiſes de partager. Tandis qu'on fait une foule de romans inintelligibles ſur la maladie que les Médecins appellent *vapeurs*, publiés de bonne foi pour toute autre choſe que ce qu'ils ſont; trouvera-t-on mauvais que nous empruntions d'un roman le nom de cette maladie, & une deſcription ſage des ſymptômes qui la caractériſent? L'époque de cette découverte eſt rapportée au temps du règne de Charles VI.

» La Reine à qui une princeſſe étoit chère, ne la voyant point paroître à ſa toilette un jour de fête, envoya promptement auprès d'elle le Docteur HUE, ſon premier Médecin. Ce Docteur Hue n'étoit point ſemblable aux Médecins de ſon temps, qui, preſque tous, affectoient un air grave & ſententieux. Loin de porter des lunettes ſur le nez, pour paroître avoir affoibli ſes yeux par l'étude, les ſiens étoient rians, ſpirituels, & quelquefois lorgneux. Quoique véritablement profond dans ſon Art, Meſſire Hue n'affectoit point un triſte ſavoir avec ſes malades, il étoit plus occupé de leur plaire que de leur en impoſer. — Il eût été mécontent de lui-même s'il

n'eût pas mêlé quelques bons mots dans ſes conſultations, & s'il eût écrit une ordonnance pour une jolie femme ſans lui tenir quelques propos galans. On croira ſans peine que toutes celles de la Cour en étoient folles; pluſieurs même le conſultoient ſans beſoin. La robe de velours & le beau rabat de point de Veniſe étoient quelquefois froiſſés au ſortir de ſes viſites.

Meſſire Hue obéit aux ordres de la Reine; il alla voir la *Dame des Belles-Couſines*, &, du ton le plus reſpectueux, lui fit les queſtions ordinaires. Des réponſes vagues ne lui apprirent rien de particulier ſur l'état de ſa ſanté. Il s'apperçut ſeulement, quoique la chambre fût obſcure, que ſes yeux paroiſſoient rougis par des larmes; & quelques ſoupirs étouffés, une voix entrecoupée, lui firent juger facilement que ſon ame étoit occupée d'un ſentiment profond & douloureux. Soit curioſité, ſoit intérêt, Meſſire Hue oubliant un moment qu'il étoit aimable, ſe ſervit des connoiſſances qu'il avoit en effet, pour découvrir les vraies cauſes du mal dont elle ſouffroit. Il s'empara d'un des beaux bras de la princeſſe, &, mettant toute ſon at-

tention à étudier ſon pouls, il fut ſurpris de ſon intermittence : Le jeu inégal & précipité des tendons lui prouva combien ſes *nerfs* étoient agités.

Un habile Médecin a bien des priviléges. Meſſire Hue craignant, ou feignant de craindre que l'altération des nerfs ne vint d'un commencement d'obſtructions, obtint de la belle veuve le moyen de s'inſtruire mieux ou de ſe raſſurer. La main de Meſſire Hue parcourut, preſſa modeſtement une partie de ſes charmes. Deux fois il fut ſurpris de la ſentir treſſaillir vivement. Ce ſigne, joint à quelques autres, lui fit juger à quel point le cœur de la malade étoit prompt à s'enflammer. Cette découverte fait naître de ſimples préjugés chez les autres hommes, & donnent des notions sûres aux Médecins. Meſſire Hue avoit trop d'eſprit pour oſer eſſayer d'abuſer de celles qu'il venoit d'acquérir ; il connoiſſoit l'humeur altière de la dame des Belles-Couſines, & ſagement il prit le parti de ſe borner à gagner ſa confiance. — Ah! Madame, lui dit-il, que je vous plains! vos maux me ſont connus, & il n'eſt point dans mon Art de les pou-

ſera approuvée qu'en raiſon du ſuccès, & qu'avec le ſuccès même, les méchans auront encore à dire que le tempérament du malade a été plus fort que la maladie & la Médecine : il héſite ; le temps, comme je l'ai dit, ſe paſſe à délibérer ; l'occaſion s'échappe & le malade meurt, laiſſant à ſon Médecin, pour lui reprocher éternellement la foibleſſe de ſon caractère & l'en punir, ſes connoiſſances & ſa conſcience «.

» M. Turgot, ancien contrôleur-général, éprouve les douleurs de la goutte dans l'eſtomach ; elles deviennent plus aigües ; les accidens s'augmentent ; on craint pour ſa vie ; ſon Médecin demande conſultation ; on appelle feu M. BOUVARD. — M. Bouvard ordonne la ſaignée, on ſaigne ; les douleurs s'appaiſent, l'Art reprend ſon empire, on détourne l'humeur, & M. Turgot guérit «.

» L'envie adroite qui *jalouſe* un bienfaiteur n'a garde de crier tant que la voix de la reconnoiſſance eſt haute ; mais ſi-tôt qu'avec le temps cette voix s'affoiblit, elle s'empreſſe de l'étouffer. Telle fut ſa marche à l'égard de M. Turgot. Dès qu'elle put le faire impunément, l'envie le mit aux priſes avec le préjugé : diſcours journaliers ſur

l'ordonnance ſalutaire qu'on finiſſoit par taxer de témérité, propos ſans nombre ſur le danger qu'elle avoit fait courir au miniſtre du roi, félicitations multipliées ſur ſon heureuſe conſtitution; rien n'eſt épargné pour le ſéduire. L'ignorance vient avec ſa bonne-foi, le demi-ſavant avec ſon aſſurance, la ſcience avec des détours, & ainſi preſſé de tous côtés, M. Turgot ſe rend «.

» En conſéquence, trois ans après, aſſailli de la même maladie, offrant dans ſon individu les mêmes ſymptômes de deſtruction, il exige qu'on n'invite point à la conſultation preſſante qu'ils ſollicitent (ces ſymptômes), l'homme inſtruit, qui dans la même circonſtance l'avoit ſauvé par la ſaignée, & il paie ainſi de ſa vie l'erreur du préjugé; du moins peut-on raiſonnablement penſer qu'il en fut la victime «.



9.

Sur une fièvre intermittente ſingulière.

Nous tâcherons d'éclaircir un doute qui réſulte d'un fait dont la ſimple expoſition pourroit donner lieu à des erreurs funeſtes; voici ce fait; il eſt tiré des *Fragmens de Médecine & de Chirurgie*, en latin, du Docteur FORDYCE, Médecin anglois, & il a été publié dans pluſieurs ouvrages périodiques.

» Donald Stewart, de la brigade Ecoſſoiſe de Drumlanrick, au ſervice de leurs hautes-Puiſſances, tomba dangereuſement malade d'une fièvre tierce, dans l'automne de l'année 1750. On lui adminiſtra d'abord l'émétique, enſuite le quinquina, ſans que le mal diminuât. Au bout de trois mois, le militaire vint à Londres, où la fièvre ſemblant prendre de nouvelles forces d'un nouveau climat, s'aggrava de jour en jour, & après divers accès dégénéra en fièvre quarte. La poudre *cornachyne* n'y apporta aucun ſoulagement; l'extrait de *Decker* ne diminua nullement le friſſon, ou s'il le di-

minua, ce ne fut que très-légèrement. Que faire ? Instruit par l'expérience j'entrepris cette cure, qui, je peux en faire serment, ne m'avoit jamais trompé, pendant que j'étois Médecin de l'armée angloise en Flandre, dans l'année 1748. Ayant saigné le malade, je lui donnai une émulsion de nitre, avec une dose de sel ammoniac mêlé avec le contrayerva. Le paroxisme diminua; ainsi que le frisson, la chaleur & la fièvre : à la qualité du sang échauffé & visqueux, je jugeai nécessaire une seconde saignée, & la continuation de l'usage du remède ci-dessus indiqué. Je réussis ; la diminution considérable de l'accès suivant, fut une preuve que j'avois bien jugé. J'ordonnai la continuation de l'usage de l'émulsion, & la fièvre ne revint plus depuis«.

» Je tiens ce traitement d'un vieux Médecin d'Eynhoven, condisciple du baron de *Vanswieten*, sous *Boerrhave*, l'Hypocrate Hollandois; il m'a assuré très-religieusement que la saignée & le nitre étoient les seuls remèdes qui opéroient efficacement dans les fièvres intermittentes de ces pays marécageux«.

L'auteur qui propose ces remèdes comme

infaillibles, & qui étaye ſon aſſertion d'un exemple de ſuccès ſéduiſant, ſans déſigner l'eſpèce de fièvre à laquelle ce traitement convient, permettra de ſuppléer à cette omiſſion d'autant plus dangereuſe que la plupart des fièvres intermittentes traitées par les ſaignées & le nitre deviendroient mortelles.

J'ai (l'auteur des Nouvelles) obſervé l'eſpèce de fièvre dont le Docteur Fordyce recommande le traitement, & j'ai été moi-même le ſujet d'une de mes obſervations ſur cette maladie. Ce ſont des fièvres intermittentes en apparence, ſi l'on ne conſidère que les retours réglés des paroxiſmes; mais elles ſont réellement continues avec des redoublemens marqués en tierce ou en quarte, & ſuivent la même marche que les accès de fièvre intermittente. Il eſt très-aiſé de ſe laiſſer ſéduire par l'apparence de ces fièvres, lorſqu'on ne fait pas une attention particulière au type de la maladie dans ſes différentes ſtations, & ſur-tout durant l'apyrexie. La ſuite ordinaire de cette négligence, eſt la mort du malade par un épanchement de ſang dans la poitrine ou dans le cerveau,

& quelquefois dans ces deux cavités, comme l'ouverture de plusieurs cadavres l'a vérifié sous mes yeux, en m'indiquant de suivre une route différente de celle qui sert au traitement des fièvres intermittentes ordinaires.

Pendant l'été 1783, M. RAVIER, premier Médecin des hopitaux militaires de Brest, qui servoit alors à Saint-Jean-d'Angéli, m'adressa à Rochefort, où je servois aussi, M. le Chevalier DENEUX, aujourd'hui capitaine au Corps Royal d'Artillerie des Colonies. Une fièvre quarte opiniâtre le minoit depuis plusieurs mois, quoiqu'il eût épuisé tous les secours qui paroissoient indiqués par le caractère de sa maladie. Je le vis plusieurs fois avec l'intérêt que le malade inspiroit lui-même & l'attention qu'exigeoit la recommandation d'un de mes amis. Dès que je fus convaincu de la continuité de la fièvre durant les temps d'apyrexie, la guérison ne fut retardée que le temps qu'il fallut pour faire au malade six saignées du bras à deux ou trois jours d'intervalle, sans ajouter à cette évacuation d'autre remède que des bouillons de plantes chicoracées, & la nourriture végétale.

Ce fut des circonſtances que je n'avois pas prévues qui me déterminèrent a réitérer un ſi grand nombre de ſaignées, & principalement celle de la conſtitution du ſang tiré de la veine. Il étoit d'abord abſolument coagulé dans le vaſe, & ſans une ſeule goutte de ſéroſité; cette liqueur ne commença à paroître détachée du coagulum qu'après la 2e. évacuation; la lymphe étoit totalement coagulée ſur la ſuperficie du ſang rouge, & elle reſſembloit à de la colle fondue.

Après la deuxième ſaignée & après la quatrième, deux hémorragies du nez aſſez conſidérables augmentèrent encore l'évacuation du ſang. A meſure que cette liqueur évacuée déſempliſſoit les vaiſſeaux, l'accablement diminuoit & les redoublemens de fièvre avoient moins d'intenſité; ils ceſſèrent enfin au bout d'environ un mois du nouveau traitement que je leur avois oppoſé, pour ne plus reparoître. Après ce traitement le malade reprit de l'embonpoint, de la gaité, des forces; ſon pouls qui étoit en tout temps dur & ſerré, s'amollit; la peau qu'il n'avoit ſenti humectée depuis ſa fièvre que par les ſueurs conſidérables qui ter-

minoient ſes accès, reprit une tranſpiration convenable, l'inſomnie accablante qui le tourmentoit, fit inſenſiblement place au ſommeil, en un mot le malade fut rendu à ſon ſervice & à la ſociété.

Un an avant la guériſon de M. Deneux, j'avois moi-même été menacé de mort par une maladie ſemblable à la ſienne, qui avoit ſuccédé à une fièvre intermittente. Après avoir choiſi mon temps, je me tirai environ 4 livres de ſang dans l'eſpace de douze jours, en quatre évacuations d'une livre chacune, & je paſſai de là très-rapidement à la plus parfaite ſanté qui n'a point encore été altérée depuis cette époque.

Je n'ai vu qu'une ſeule fois depuis que je ſuis à Paris, la fièvre mentionnée par M. Fordyce, dont j'ai cité deux exemples. Le malade, jeune homme de 30 à 32 ans, étoit le chef de cuiſine de feu M. de Sainte-James, tréſorier-général de la Marine : ſon obſtination lui ayant fait rejetter la ſaignée, & m'ayant forcé de l'abandonner, il mourut quinze jours après, ſuffoqué par le ſang épanché dans la poitrine.

10.

Remède ſingulier contre la fièvre.

On lit ce qui ſuit dans l'hiſtoire de l'origine de la Médecine (*ci-devant page* 187). » Les peuples de l'Amérique ſeptentrionale ont depuis un temps immémorial, une méthode particulière de guérir les fièvres & les autres maladies. C'eſt un remède extérieur dont parle le père HENNEPIN dans ſes voyages, publiés il y a environ un ſiècle. Après qu'il eut été fait priſonnier par les Illinois, & qu'il lui fut arrivé des malheurs ſans nombre, un chef des Indiens l'adopta pour ſon fils, & voici ce qu'il raconte : mon nouveau père voyant que je ne pouvois plus me lever ſans le ſecours de deux ou trois hommes, fit faire un fourneau & m'y fit entrer tout nud avec quatre ſauvages. Ce fourneau fut couvert de peaux de bœufs & l'on y mit des pierres à feu & d'autres pierres brûlantes. Ils me dirent, par ſignes, de retenir mon haleine de temps à autre, & auſſi long-temps que je le pourrois. Je la retins ainſi que les autres ſau-

vages qui étoient avec moi retinrent la leur. Dès que ces ſauvages eurent laiſſé aller leur haleine, ce qu'ils firent avec beaucoup de force, Aguipaguetin (le nouveau père) commença à parler; les autres Indiens le ſecondoient en mettant leurs mains ſur mon corps; ils le frottèrent en répandant beaucoup de larmes (n'eſt-ce pas de ſueurs qu'on a voulu dire? & cette impoſition des mains n'eſt-elle pas l'action de *Maſſer*? *Voyez Tome II, pag.* 469); j'étois preſque ſans connoiſſance. Cela m'obligea de ſortir du fourneau : en ſortant j'étois ſi foible, qu'à peine eus-je la force de prendre mon habit de St. François pour me couvrir. Cependant ils répétèrent cette opération trois fois la ſemaine, & à la fin je recouvrai ma première vigueur; ma ſanté devint auſſi bonne qu'elle l'ait jamais été«.

II.

Influence de la lune ſur les fièvres intermittentes.

Quand nous avons rappellé les partiſans de l'opinion de M. BALFOUR touchant cette influence (*Tom. III, pag.* 152), nous avons omis LIND, dont le ſuffrage ſeroit propre à déterminer en faveur de ſon parti, ſi ce qu'il rapporte à ce ſujet étoit le fruit de ſes propres obſervations. Voici ce qu'on lit dans ſon *Eſſai ſur les maladies des Européens dans les pays chauds* : » on obſerve très-ſouvent, tant au Bengale qu'à Bencoolen, que la lune ou les marées influent ſenſiblement ſur les fièvres intermittentes : une *perſonne* très-véridique & qui réunit beaucoup de connoiſſances ſur la Médecine, *m'a aſſuré* pouvoir prédire au juſte, dans celles qui y ſéviſſent, le temps où les malades doivent expirer : leur mort arrive, m'a-t-elle dit, une heure après que la marée s'eſt retirée «.

Il eſt très-certain, ajoute-t-il, qu'en 1762, après la ceſſation d'une maladie

terrible, dont on ſupputa que trente mille Nègres & huit cents Européens avoient été les victimes dans la province du Bengale, les négocians anglois & autres qui négligèrent de prendre du quinquina dans le temps des éclipſes de lune, eurent des rechûtes. Le retour de la fièvre fut ſi général le jour de cette éclipſe, qu'il n'y eut pas moyen de révoquer en doute l'action lunaire. Ces obſervations fourniſſent des vues intéreſſantes : elles nous indiquent évidemment l'utilité du quinquina aux époques de la pleine lune, & du renouvellement de ſes phaſes, temps où l'on court le plus de riſque d'être attaqué de ces fièvres intermittentes ou d'avoir des rechûtes «.



12.

Idées sur la Médecine-pratique, par M. BRIEUDE, Médecin en Auvergne, extraites de la *Topographie médicale* de cette Province, insérée dans les *Mémoires de la Société Royale de Médecine* pour l'année 1787.

» Les gens de l'Art qui sont de bonne foi, savent bien que l'érudition ainsi que les connoissances théoriques sont d'un très-petit secours auprès des malades. C'est un langage de convention, que la probité fait abandonner quand on est auprès de leur lit. Nous leur administrons les remèdes que notre expérience ou celle d'autrui nous ont appris leur devoir être salutaires, sans nous embarrasser de la manière dont ils opèrent. La Botanique, l'Anatomie, la Chymie, &c. ne sont point encore assez avancées pour nous servir de guides auprès d'eux : il faut malheureusement nous renfermer dans un sage empirisme, connoître l'hif-

toire des maladies, & les remèdes qui ont des succès ; voilà la Médecine actuelle. Quoique l'on puisse m'objecter, je suis persuadé que tout Médecin clinique n'a que ces deux points en vue lorsqu'il travaille.

Les cordiaux étoient généralement employés dans les maladies aigües : ils faisoient beaucoup de mal, comme on peut le présumer. La Médecine délayante est venue mettre des bornes à cet usage. Il en faudroit à présent à cette dernière.

Les absorbans terreux étoient très en vogue il y a trente ans, même dans les affections de poitrine : leur usage est maintenant oublié. Peut-être que la théorie des gaz les rappellera un jour.

Presque toutes les maladies populaires sont compliquées avec les vers, sur-tout dans un pays où l'on ne boit que de l'eau, & où l'on ne vit que de laitage, comme dans la haute Auvergne. Par cette raison, autrefois, les amers ainsi que les autres antivermineux y étoient fort en usage. On s'est ralenti fort mal à-propos sur cette pratique.

Les purgatifs de toute espèce, ainsi que les émétiques, font la base du traitement

de toutes les maladies chroniques & aigües. Je les ai vu réuſſir preſque toujours, même dans des cas où ils avoient été donnés mal-à-propos, ſelon mes principes; ce qui a beaucoup contribué à me confirmer dans l'opinion que la Médecine n'a d'autre principe véritable que l'expérience locale.

L'on ne ſaigne point aſſez à mon avis; peut-être la température froide du climat exige-t-elle cette ſobriété. J'ai cependant fait ſaigner avec ſuccès dans toutes les maladies où la ſaignée me paroiſſoit indiquée.

Le peuple de nos campagnes prétend guérir toutes ſes maladies par les ſueurs. On ſuffoque les malades dans les petites véroles, les rougeoles, les fièvres aigües, & ſur-tout les femmes en couche, d'où il réſulte beaucoup de mal.

Il eſt bien extraordinaire que dans une province où le peuple ne fait point uſage de viandes, où les payſans les plus aiſés ont tout au plus un morceau de lard au pot : dès que quelqu'un tombe ſérieuſement malade, les premiers ſecours qu'on

lui donne ſont des bouillons de viande de trois en trois heures.

Le peuple demande du vin ſur la fin de ſes maladies aigües : ce cordial antiputride, le meilleur de tous, lui fait le plus grand bien ; il n'en abuſe que dans ſes coliques «.

13.

Sur la fièvre laiteuſe, par le même, extrait de l'ouvrage d'où vient auſſi l'article précédent.

» On ne ſauroit diſconvenir qu'il y a des années où le lait eſt plus diſpoſé à une tournure corroſive que dans d'autres, & qu'il eſt vraiſemblable qu'il reçoit cette diſpoſition des qualités de l'atmoſphère ou de quelqu'autre cauſe qui nous eſt inconnue : en voici la preuve. Il y a environ vingt ans qu'une épidémie miliaire laiteuſe enleva preſque toutes les jeunes femmes en couche, de l'extrémité du vallon de la Jordane. Il ne régnoit dans ce même-temps aucune autre miliaire dans ce canton, &

elle n'attaquoit que les jeunes perſonnes en couches. Il en périt pendant ſa durée une ſi grande quantité, que les jeunes filles fuyoient le mariage; depuis cette époque on en eſt ſi effrayé, que dès qu'elle paroît, l'alarme eſt dans les familles. Cette obſervation nous prouve, à mon avis, deux faits à la fois; 1°. que le lait dégénéré eſt l'unique cauſe de cette éruption; 2°. que cette épidémie tenoit ſon activité meurtrière de quelque cauſe inconnue qui affectoit uniquement les parties laiteuſes; car ſi c'eût été la miliaire putride, elle eût frappé ſur les deux ſexes dans le même temps. On doit d'autant moins douter de cette combinaiſon, qu'on obſerva il y a quatre ans à Clermont-Ferrand pendant l'été, une ſemblable épidémie, qui fit périr un nombre conſidérable de jeune femmes en couches.

14.

Sur l'Anatomie; extrait du *Mercure de France*, 3 Mars 1787.

» Une prévention naturelle pour les connoiſſances qui nous ſont les plus familières, nous porte ordinairement à nous en exagérer à nous-mêmes les avantages. Stahl, qui avoit créé la Chymie, eut cependant le courage d'avouer qu'elle ne pouvoit avoir qu'une influence très-bornée dans la Médecine. Il oſa dire la même choſe de l'Anatomie, quoiqu'il paroiſſe, par l'uſage qu'il en a fait quelquefois, qu'il ne l'ignoroit pas. En effet, ſa manière d'enviſager l'homme, qui n'eſt au fond que celle d'Hypocrate, lui rendoit peu néceſſaire le ſecours de ces deux ſciences. Il n'a fait attention, ainſi que cet ancien Médecin, qu'à l'ordre & à l'enchaînement de nos affections. Stahl a cru que l'ame en étoit le principe. Hypocrate donnoit à ce principe le nom de *Nature*. Mais, quel qu'il ſoit, & quelque qualification qu'on lui donne, rien n'eſt plus réel que ſon exiſ-

tence. Sous prétexte qu'on ignore encore la nature de cette cauſe, on ſemble la mettre au nombre des cauſes imaginaires. La Morale ſeroit encore à naître s'il eût fallu, pour en poſer les principes, attendre qu'on connût la nature de l'ame. Il en eſt de même de la Médecine. On ignoreroit encore la manière de traiter une péripneumonie & une inflammation, s'il eût été néceſſaire de connoître le méchaniſme de la reſpiration, ſur lequel les Phyſiologiſtes ne ſont point d'accord entièrement, & la circulation du ſang, ſur laquelle il reſte encore des incertitudes à certains égards. Les Anciens, par la ſeule obſervation des mouvemens de la nature, & ſans être éclairés par l'Anatomie, ont fait de plus grands pas dans l'Art de guérir que les modernes avec le ſecours de cette dernière ſcience; & ce code de vérités fondamentales conſignées dans les *Aphoriſmes* d'Hypocrate, & dans ſes *Prénotions* de Cos, monument qui honore la Médecine, & lui donne une baſe en lui ôtant cet air conjectural qu'on lui a tant reproché, n'a point été dreſſé par des Anatomiſtes.

Les progrès étonnans des anciens dans la

Médecine, tiennent aux différentes manières dont on doit considérer les êtres purement physiques & les êtres animés. Dans l'étude des premiers, il faut connoître nécessairement les loix de la matière, parce que leurs mouvemens & leurs effets dérivent de ces loix. Les causes finales ne peuvent être là d'aucun secours. C'est le *comment* & non le *pourquoi* qu'il faut chercher en Physique. Le contraire doit avoir lieu dans l'étude des êtres animés; il vaut mieux connoître le but où tendent leurs mouvemens & leurs actions, que la manière dont ils les exécutent; c'est ainsi qu'en morale on connoît mieux le caractère des hommes en les voyant agir, qu'en examinant comment ils sont faits; car tout être sensible, par cela seul qu'il est sensible, a un motif lorsqu'il agit; il ne se meut point par une contrainte méchanique. Il est donc plus important d'étudier les déterminations du principe qui nous anime, que la forme des instrumens qu'il met en œuvre. La faculté de digérer & celle de respirer ne tiennent point à la structure de l'estomac & des poumons, puisque ces organes peuvent à cet égard varier de mille manières; & s'il s'agit de

rétablir leurs fonctions, ce n'eſt jamais d'après des inductions anatomiques, tirées de leur poſition & de leur forme, que le Médecin détermine le choix de ſes moyens. Ce n'eſt pas que l'Anatomie n'ait ſes uſages, même dans les maladies qui ne ſont pas purement méchaniques; mais la manière d'enviſager les êtres animés, fondée ſur l'Anatomie, me paroît moins féconde, moins adaptée à l'Art de guérir, aller moins directement à ſon but, que la méthode des anciens, qui eſt l'obſervation ſimple des mouvemens & des intentions de la Nature «.

L'Anatomie proprement dite, ou la ſimple Anatomie des cadavres, eſt utile à la Médecine; mais c'eſt l'Anatomie des ſujets dont on a obſervé les maladies, qui eſt néceſſaire aux Médecins.

15.

Sur la Médecine des Sclavoniens, extrait d'un *Voyage dans la Poségane*, par deux Professeurs de Bude : en latin.

Les maladies endémiques en Sclavonie sont des fièvres au cœur de l'été, des dyssenteries au mois d'août & de septembre, des pleurésies en décembre & en janvier, des fièvres malignes en février & en mars. Ils tirent presque tous leurs remèdes des simples ou végétaux, & comme ils sont faciles & communs, il ne sera pas inutile de les rapporter ici, ne fût-ce que pour l'avantage des gens de la campagne : d'ailleurs ces remèdes ont le mérite rare de n'être fondés que sur l'observation, & d'être exempts de tout soupçon de systême, de prévention, ou autre quelconque. Pour chasser la fièvre & fortifier l'estomac, ils se servent d'une décoction de feuilles & de fleurs de centaurée, dont la quantité est une bonne pincée de trois doigts sur une quantité d'eau proportionnée. Ils em-

ploient encore pour la même fin, les racines de plantain cuites dans l'eau; mais pour guérir la dyssenterie, c'est la graine du plantain qu'ils choisissent, ou celle du *verbasius blatteria*, cuite avec du beurre & des œufs. Contre l'hydropisie, ils se servent de l'eau où ils ont fait bouillir des baies de genièvre, & quand le malade demande à boire, ils lui donnent le suc exprimé des racines de couleuvrée, mêlée avec la décoction de genièvre; enfin ils y joignent un liniment des pieds avec le savon de Venise dissous dans l'esprit-de-vin. Contre les obstructions de la rate, ils boivent du lait qu'ils ont versé chaud sur des feuilles de sauge. Pour les plaies, ils se servent du plantain à feuilles étroites, & ils les appliquent dessus jusqu'à ce que la cicatrice soit formée. S'il se trouve une artère attaquée, ils commencent par y appliquer la millefeuille broyée (*achillea*), & le plantain après. Pour les brûlures occasionnées par l'eau bouillante, ils y appliquent la bulbe de l'oignon, ou ils enduisent la partie avec une liqueur à laquelle ils donnent le nom d'huile, & tirée des œufs, durcis d'abord, puis broyés, frits

dans l'huile, exprimés enſuite à travers un linge, & mêlés au beurre frais. Ils enveloppent les membres léſés par le feu, d'un linge trempé dans l'eſprit-de-vin, juſqu'à ce que la veſſie ſe rompe; enſuite ils les enduiſent avec du beurre de lait de vache, pêtri avec du charbon de tilleul pulvériſé. Le traitement du cancer eſt ſur-tout remarquable; ils commencent par faire brûler un hériſſon & une taupe; ils les réduiſent en poudre en les mêlant enſemble, & dès que le cancer ſe manifeſte, ils frottent la partie malade ſoir & matin avec du fiel de bœuf, ils la ſaupoudrent de cette pouſſière, l'enveloppent d'une feuille, & la lient. Si le mal s'obſtine, ils font une décoction de *beccabunga*, à la vapeur de laquelle ils expoſent le membre cancéreux pendant long-temps; enſuite ils le lavent dans cette eau quand elle eſt devenue tiède, & continuent ce traitement juſqu'à ce que le mal paroiſſe menacer de nouveau. Alors ils couvrent la partie avec un emplâtre compoſé de vieux lard & de ſuif frais par partie égale, en y joignant un peu de cire jaune, avec de l'encens en moindre quantité encore, & de la térébenthine.

16.

Du Siroco, *vent dangereux à Malthe*, extrait du voyage aux Isles de Lipari, par M. DE DOLOMIEU.

C'est le vent qu'on appelle *sud-est* en France, les expériences de M. DOLOMIEU prouvent qu'il dégrade l'air respirable. Alors l'atmosphère est très-chaude & étouffante, sans que le thermomètre indique un plus grand degré de chaleur que celui de la chaleur moyenne de la France pendant l'été. Cette dégradation est sans doute l'effet du mélange d'une trop grande quantité de vapeurs à l'air, ou de la trop grande raréfaction de cet élément, au moyen de laquelle les fluides animaux des hommes, & l'air animal lui-même jouit de son ressort, & se dilate outre mesure.

» On sent, dit M. de Dolomieu, une pesanteur, une oppression extrême, un grand relâchement dans la fibre; la digestion est lente & peu complette; alors les humeurs contractent un caractère d'alka-

lescence & de putridité qui rend les maladies très-dangereuses. Le sang est raréfié, boursoufflé ; il cherche vainement à se purger de ce qui lui nuit ; il ne répand au dehors que sa partie humide, sans se dégager des miasmes alkalescens qui l'altèrent ; la réaction des solides ne se fait plus ; on se croit accablé par le poids de l'atmosphère ; on dit que l'air est pesant, quoique souvent il ne soutienne qu'une moindre colonne de mercure ; le moral, qui est toujours soumis à l'influence du physique, annonce lui-même l'état pénible de la machine ; l'imagination est lente ; on n'est plus susceptible d application ; le travail d'esprit épuise autant que celui du corps ; on perd toute énergie, toute vivacité ; on devient lent, paresseux ; on contracte l'habitude de l'inertie, de l'apathie ; & l'indolence finit par devenir le caractère dominant de ceux qui n'ont pas les passions assez vives pour donner du ressort à la machine «.

» De tous les moyens, ajoute l'auteur, de remédier à l'impression fâcheuse du siroco, celui que j'ai éprouvé le plus efficace, est de se plonger dans l'eau & d'en ressortir

tir peu après ſans s'eſſuyer, afin de laiſſer évaporer la portion d'humidité attachée à la peau ; — On répète pluſieurs fois la même opération avec le même ſuccès : on produit à-peu-près le même effet en ſe mouillant avec une éponge «.

17.

Dernier trait ſur la colique des Navigateurs.

Il réſulte des écrits polémiques de MM. DE GARDANNE, Médecin à Paris, & BRUSLÉ, Médecin à Breſt, à l'occaſion d'une eſpèce de colique commune parmi les Navigateurs (*Tom. II, pag.* 90 & 519.), & des connoiſſances que nous avons acquiſes par nous-mêmes ſur le fond de la diſcuſſion, que les prétentions du premier, ſont abſolument deſtituées de fondement ; & que ſes réclamations ultérieures ne peuvent mériter attention, qu'en les conſidérant ſous les rapports des effets dangereux de l'entêtement excité par l'amour-propre.

C'eſt, d'un côté, un Médecin qui prétend avoir découvert *à Paris*, ce que c'eſt

que la colique *des Navigateurs*, & qui accuſe hautement d'erreur ſur ce ſujet un Médecin du principal Port de la France, qui a beaucoup navigué. M. de Gardanne, ſeul dans ſon opinion, a conclu du rapport d'un ſeul Lieutenant de vaiſſeau qui a eu la colique des Peintres ſur un vaiſſeau peint à neuf, que toutes les coliques des Navigateurs étoient des coliques de Peintre; il a compoſé une brochure pour le prouver; il a ſurpris la religion d'un Miniſtre par ſes expoſés, & les Médecins de la marine n'ont pas été peu étonnés de trouver cette invention dans une brochure envoyée par ordre de la Cour à eux, qui, ſans ceſſe occupés de la ſanté des gens de mer, bien plus que de celle des habitans de Paris, n'avoient jamais obſervé le phénomène décrit par M. de Gardanne.

M. Bruſlé a cru ſon humanité intéreſſée à ne pas laiſſer s'accréditer l'erreur que M. de Gardanne vouloit introduire dans la Médecine. Il étoit de ſon devoir de prévenir, par ſes remarques ſur la brochure du Médecin de Paris, les ſuites fâcheuſes d'un traitement tout-à-fait contraire aux fruits de ſon expérience, & de celle des autres

Médecins de la marine; il a été forcé à cette démarche trois ans après la publicité de l'ouvrage de M. de Gardanne, par une lettre ultérieure de celui-ci, où il prétend (*Journal de Paris*, 17 *octobre* 1786.), remettre en vigueur sa doctrine de la colique des Navigateurs, que les Médecins de la marine s'étoient contenté de rejetter, & dans laquelle il se permet de citer M. Bruslé sans sa participation, comme garant de cette doctrine inouie.

Nous n'ajouterons aucune réflexions sur le procédé de M. de Gardanne, qui a sans doute senti lui-même tout ce qu'il y auroit à dire là-dessus.

18.

Respirateur antiméphitique de PILATRE DE ROSIER : Journal de Physique, *cahier de juin.*

Le malheureux jeune homme que son enthousiasme pour la réputation de Physicien, a précipité du haut des airs, aura-t-il laissé après lui quelque monument du-

rable de ſes connoiſſances, quelque découverte par laquelle il ſe ſurvive à lui-même ? La poſtérité retirera-t-elle quelqu'autre fruit de ſes travaux, qu'un avertiſſement de ſe défier d'une entrepriſe téméraire ? Le Reſpirateur antiméphitique ſemble promettre quelque choſe à la mémoire de feu M. Pilâtre de Roſier; en vain des détracteurs ont-ils prétendu ne voir dans cette invention, que l'application d'une expérience méchanique connue; cette expérience intéreſſe la Phyſique & la Médecine; elle ne doit pas être condamnée à l'oubli.

Un cylindre de taffetas gommé ſolidement, de 48 pieds de haut, & d'environ deux pouces de diamètre, eſt appliqué, au moyen d'un tuyau de cuivre de forme convenable, autour du nez & arrêté derrière la tête avec des cordons; on deſcend ainſi armé dans les foſſes d'aiſance, ce tuyau ſert à l'inſpiration, & l'on expire par la bouche qu'on a ſoin de tenir fermée lorſqu'on inſpire. M. *de l'Aunay* a réuſſi dans les mêmes expériences, au moyen d'une machine pareille adaptée à la bouche, par laquelle on peut inſ-

pirer & expirer alternativement ſans danger.

Le réſultat de ces expériences, & de beaucoup d'autres, paroît devoir fournir de nouvelles lumières ſur les cauſes des aſphyxies qui ont lieu dans les foſſes d'aiſance. Pour nous, nous ne ſaurions croire que ces accidens ſoient produits comme on le croit communément par l'impreſſion d'un air, dit-on, acide-crayeux qui intercepte l'air reſpirable; nous ſommes perſuadés que ſi c'étoit là la cauſe des aſphyxies qui ſurviennent dans cet air, on pourroit s'en garantir au moins durant un temps égal à celui que les plongeurs paſſent ſous l'eau ſans reſpirer; tandis que ceux qui deſcendent dans une foſſe d'aiſance, ſont ſuffoqués ſur-le-champ, ſoit qu'ils reſpirent ou qu'ils ne reſpirent pas.

Pluſieurs autres raiſons que nous ſoumettrons un jour au jugement des ſavans, nous ont fait augurer que l'aſphixie dans les foſſes d'aiſances, & dans tous les lieux où l'atmoſphère n'eſt point de l'air, ne procède que du défaut de preſſion de l'atmoſphère, qui permet à l'air contenu dans les organes des animaux, de jouir de ſon

reſſort lorſqu'il n'eſt plus comprimé par l'air extérieur, de ſe dilater dans les organes, & d'intercepter le cours de toutes les liqueurs, & particulièrement celui de la circulation.

19.

Gymnaſtique médicinale pour les enfans convaleſcens, infirmes, foibles & délicats.

Cet établiſſement eſt le fruit des réflexions qui ont dicté l'excellent livre de M. Daignan ſur les *maladies de l'âge de puberté*: ouvrage dont nous avons rendu compte (*Tom. III, pag.* 317, *& ci-devant pag.* 75.) Tous les ouvrages périodiques en ont fait un éloge mérité, & les gens de l'Art eux-mêmes ne peuvent s'empêcher d'y applaudir dans les circonſtances forcées où ils rompent le ſilence par lequel un grand nombre d'entr'eux ſont convenus tacitement de mettre des obſtacles aux ſuccès qui ne les font point valoir perſonnellement. C'eſt pour faire marcher l'exemple à côté du précepte que M. Dai-

gnan a préſidé à l'établiſſement utile que nous annonçons, & l'on doit lui ſavoir un gré infini de cette entrepriſe.

Il eſt certain que les principaux obſtacles à la guériſon des maladies chroniques des enfans, ſur-tout celle des glandes & des os, ſe trouvent dans leur manière d'être chez leurs parens, à laquelle l'habitude ou le préjugé préſident conſtamment, malgré les plus vives repréſentations des gens de l'Art. Les remèdes que l'on propoſe ici ſont : l'air, le mouvement, le ſommeil, le régime, les ſécrétions & excrétions, & les affections de l'ame. L'homme même ne devroit avoir beſoin d'aucun autre ſecours que ceux-là, diſpenſés d'une manière convenable. A ces choſes utiles qui ſont le principal but de l'établiſſement, on y en joint d'agréables dont une bonne inſtruction doit faire partie.

20.

Autre moyen de prévenir la rage, par M. MÉDERER, Médecin allemand.

Nous avons déja vu des expériences rapportées par M. Méderer pour autoriſer le traitement de la rage par l'application du fer rouge ſur les morſures (*Tom. I, pag.* 136.). De nouvelles recherches ont procuré à ce Médecin une nouvelle découverte. Ce moyen a principalement pour but de ſuppléer à l'amputation, à l'uſtion, & aux cautériſations dans les cas où ces opérations » quoique très-ſalutaires excitent l'averſion, & ſont regardées comme cruelles & inhumaines; & dans ceux où elles ſont impraticables vu la ſituation des parties affectées.

» *C'eſt la leſſive de la ſavonnerie, ou la matrice du ſavon diluée de façon qu'on émouſſe ſa force cauſtique.* Toute bleſſure cauſée par un animal enragé, ou ſoupçonné de rage, doit être dilatée, enſuite lavée avec la leſſive, qu'on composera ſur-le-

champ avec trente grains *de pierre à cautère*, ou *lapis causticus chirurgorum*, & une livre d'eau commune. On appliquera dessus de la charpie imbibée de ladite lessive ; mais lorsque la partie lésée est trop sensible ou irritable, il faut essuyer la plaie, & laver la lessive avec de l'eau tiède, & la panser à sec. On continuera la même méthode déterfive plusieurs fois par jour, aussi long-temps que l'inflammation le permettra. On ne peut substituer aucun autre caustique à la *pierre à cautère*, parce qu'elle détruit les parties animales, & le poison même de la rage, dont elles sont infectées, avec plus de succès, que tout autre caustique acide ou vitriolique ».

21.

Moyen d'extirper les loupes ſans opération, par M. BISSEZ, Chirurgien à Douay.

Ce moyen conſiſte dans un topique que M. Biſſez prétend avoir inventé, & au moyen duquel il a, dit-il, » opéré, ſans couper, ſans douleur, ſans régime, & en peu de jours, la guériſon radicale d'une infinité de loupes de toute eſpèce, & ſur preſque toutes les parties du corps. Il peut produire un grand nombre de certificats de perſonnes de tout état & de tout âge, qui ont été guéries par ce topique «. Nous avons été à portée de voir opérer M. Biſſez; il compoſe ſon topique d'un mélange de chaux vive en poudre, & de ſavon verd. Il applique autour du cou de la loupe, une petite bande de peau chargée de ce mélange; il couvre la loupe entière du mélange auſſi étendu ſur de la peau, & il laiſſe cet appareil pendant 24 heures; quelquefois la loupe tombe au bout de ce temps, mais le plus ſouvent elle tombe quelque jours après avec la ſuppuration

produite par l'eſcarre que le topique a faite. Il y a bien des obſervations à faire relatives au danger d'employer cette opération contre pluſieurs loupes, eu égard à leurs formes, aux lieux qu'elles occupent, aux parties voiſines, & à la nature de l'humeur enkiſtée.

On a d'autres exemples de loupes extirpées par des cauſtiques : *Journal de Médecine, Tom. IV, pag.* 457, *& Tom. XVI, pag* 330, *Dionyſius Pomaret, obſ.* 3, *&c.*

Nous ne pouvons aſſurer que le remède de M. Biſſez ſoit le même que celui pour lequel on vient d'annoncer M. CAULLET DE VAUMOREL, Médecin à Paris, dans quelques papiers publics ; ſi ce l'eſt, nous le ſaurons ſans doute bientôt ; il n'eſt pas vraiſemblable que cet homme de l'art réſiſte à l'eſpèce d'invitation qui lui a été faite à ce ſujet par une lettre inſérée dans le Journal de Paris, du premier août, & qu'il s'expoſe à paſſer pour un *homme à ſecrets*.

22.

Sur cette question : L'expérience faite dans l'eau avec les poumons des enfans, est-elle toujours digne de confiance, par *Jean-Godefroy* KUHN, Médecin & Chirurgien allemand.

La queſtion à laquelle l'auteur répond, a trait à celles que nous avons vu diſcutées par M. HUNTER (*Tom. I, pag.* 86). Celui-ci prétend, avec raiſon, que l'expérience des poumons eſt trompeuſe, que diverſes circonſtances peuvent empêcher ces organes de ſurnager; par exemple, un trop grand amas de ſang dans leur intérieur, ou la putréfaction commencée. Ces altérations ſont ſenſibles & quoiqu'elles n'exiſtent pas dans un enfant mort peu après ſa naiſſance, la ſubmerſion des poumons peut encore avoir lieu ſans qu'il ait été privé de la reſpiration.

23.

Abrégé des *Obſervations* de MURRAY *ſur l'hépâtite, maladie très-commune dans les Indes orientales*, extrait d'une thèſe latine.

L'inflammation du foie ſe rencontre plus ſouvent en Europe qu'on ne le croit; mais comme les ſymptômes de cette maladie reſſemblent à ceux de la pleuréſie, on prend ſouvent l'hépatite pour cette dernière maladie; l'erreur n'eſt pas très-fâcheuſe, puiſque le traitement qui convient à l'une de ces deux inflammations ne ſauroit nuire à l'autre.

Cette maladie eſt ſi commune dans les Indes orientales, particulièrement ſur la côte de Coromandel, qu'elle y moiſſonne plus de ſujets que toutes les autres maladies enſemble. La chaleur extrême de ce climat qui augmente la ſécrétion de la bile, & la rend plus âcre, ſuſcite des fièvres bilieuſes, putrides & intermittentes qui ſont fréquemment compliquées d'inflammation

du foie, & qui ſont preſque toujours les avant-coureurs de cette dernière maladie. Le ſaignement de nez qui, dans les pays froids, procure ſi ſouvent du ſoulagement dans toute eſpèce de maladie, eſt d'un augure très-funeſte aux Indes, où il annonce preſque toujours une diſſolution putride des humeurs.

L'hépatite des habitans de l'Inde n'exige point la ſaignée; cette opération eſt ſuivie d'un abattement & de proſtration de forces, qui empire l'état des malades. L'uſage des ſangſues & des ventouſes ſcarifiées, n'a pas les mêmes inconvéniens. On fait un très-fréquent uſage de ce dernier topique. L'huile de ricin eſt d'une grande utilité dans l'inflammation du foie; les vomitifs ont toujours un effet ſalutaire; il faut les donner à petite doſe afin d'exciter la ſueur, & dans l'intention de faire vomir lorſque la bile abonde.

On eſt tellement habitué dans les Indes à prendre des vomitifs, qu'auſſi-tôt qu'on a la bouche amère, ou qu'on ſent quelques maux de cœur, on avale une doſe d'émétique ſuffiſante pour faire vomir trois ou quatre fois. On n'emploie cependant ce

remède qu'au commencement des maladies; dans l'hépatite, pour attirer l'inflammation au dehors, il convient d'appliquer les véſicatoires ſur la région du foie; on en retire ſouvent de bons effets.

Mais le meilleur moyen ſelon M. Murray, de diſſiper l'inflammation & d'empêcher qu'elle ne ſe termine par la ſuppuration, ce qui arrive communément dans les Indes, c'eſt l'uſage des frictions mercurielles ſur la région du foie : on donne auſſi ce minéral intérieurement après avoir nettoyé les premières voies. On modère ces remèdes de manière à préſerver les malades de la ſalivation, & s'ils occaſionnent la diarrhée, on a recours aux préparations d'opium.

24.

Du moxa.

Voici ce que c'eſt que le *moxa*, remède dont on parle beaucoup depuis que M. POUTEAU en a renouvellé l'uſage, & qu'on devroit préférer dans preſque tous les cas, au cautère ſoit actuel, ſoit potentiel,

comme plus ſalutaire, & moins douloureux. On prend du coton cardé; on le façonne, ſans trop le ſerrer, en forme de cylindre d'environ quatre pouces de longueur, & d'un pouce de diamètre; on l'enveloppe d'une bandelette de linge fin, couſue aux deux extrémités; on coupe le cylindre au milieu circulairement avec des ciſeaux, par ce moyen on obtient deux cylindres également enveloppés de toile; on les applique du côté le plus large, & le plus uni ſur la peau un peu humectée de ſalive; on met le feu à la partie ſupérieure du cylindre avec une bougie allumée, & on l'attiſe par le ſouffle léger d'un évantail juſqu'à ce que le cylindre ſoit réduit en cendres; on peut en brûler un ou deux ou pluſieurs, ſuivant les cas; après l'opération, on détache l'eſcarre ou la croûte que la brûlure a faite, avec la pointe des ciſeaux, & on panſe la plaie avec de l'onguent baſilicum, juſqu'à ce que la ſuppuration ſoit bien établie. Ce remède convient dans tous les cas où l'on a beſoin de cautère ou de véſicatoire, mais il réuſſit ſurtout contre les douleurs rhumatiſmales aiguës, telles que la ſciatique.

25.

Sur la difficulté de juger dans un cadavre ſi le ſujet a été empoiſonné : extrait des Œuvres de feu M. COCHIN, queſtion du poiſon.

M. Cochin s'exprime en ces termes à l'occaſion d'un rapport de pluſieurs Médecins & Chirurgiens, au nombre deſquels étoit ASTRUC, qui avoient décidé que l'homme ouvert en leur préſence étoit mort empoiſonné dans une boiſſon. Cet article confirme ce qui a été dit ſur le même ſujet *Tom. I, pag.* 4.

» C'eſt encore un problême fort incertain, de ſavoir ſi le ſieur D.... a avalé du poiſon. Il eſt vrai que les Médecins & les Chirurgiens l'ont penſé ainſi ; mais ils ne déſavoueront pas eux-mêmes que leur Art ne roulant que ſur des conjectures, ils ont pu facilement ſe tromper, & que les obſervations qu'ils ont faites ſur l'état du cadavre, ne puiſſent procéder de cauſes toutes différentes. Les opérations de la nature ſont

marquées quelquefois à un caractère de ſingularité & de bizarrie qui trompe les grands connoiſſeurs; & quand il s'agit de juger des cauſes qui les produiſent, les conjectures les plus vraiſemblables ne ſont ſouvent que des illuſions «.

» Quand on trouve un corps mort percé de coups, alors on ne peut pas douter qu'il n'ait été aſſaſſiné : il en eſt de même des autres crimes qui roulent ſur des objets ſenſibles. Mais, qu'on ouvre un corps mort, qu'on le trouve ulcéré, gangréné, qu'on y trouve des excoriations, des taches noires, le velouté détruit, & autres accidens décrits dans le rapport des Chirurgiens du Châtelet; qui eſt-ce qui peut décider affirmativement ſi cela ne procède point de la corruption du ſang, de l'altération de toute la machine, cauſée par de grandes fatigues, par la continuité des douleurs aigües que le malade aura reſſenties, peut-être par une fièvre interne & maligne; en un mot, par mille autres accidens, ſans que le poiſon y ait eu aucune part «?

26.

Suite des moyens singuliers de conserver la santé. Voyez Tom. III, pag. 460.

Soit que l'idée de nettoyer l'estomac avec des plumes, publiée autrefois par DOMERGUE, & remise au jour par M. BABLOT, ait été communiquée, soit que le besoin & l'instinct aient indiqué ce moyen, on a lu dernièrement dans quelques papiers publics (*Gazette de Santé*), qu'un Curé de 75 ans en faisoit usage avec succès. » Il étoit tourmenté depuis douze ans d'une grande quantité de glaires qui se fixoient dans l'estomac & l'œsophage. Sa répugnance pour les purgatifs le fit recourir à de légères titillations produites sur le gosier, avec une barbe de plume pour faire rejetter les glaires par le haut. Ces impressions réitérées venant à émousser le sentiment dans ces parties, il fut en état d'introduire la plume plus avant dans l'œsophage, & de la ramener chargée de glaires; le soulagement n'étant que passager, il s'avisa d'introduire de longues plumes de

paon qui pénétroient jusques dans l'estomac, & qui servoient à retirer les glaires autant de fois qu'il étoit nécessaire ». On ajoute qu'il continue (en 1786) encore la même pratique, qui le dispense de purgatifs & le fait jouir d'une bonne santé.

27.

Réclamation peu favorable au système de météorologie médicale, par M. RAMEL, Médecin à la Ciotat.

Ne peut-on pas conjecturer que les Médecins commencent à ouvrir les yeux sur l'abus de l'application des connoissances météorologiques à l'Art de guérir? Parmi les petits bruits qui, en se répandant peu à peu, annoncent le règne prochain de l'opinion contraire à cette hypothèse, une voix tend à s'élever au-dessus des autres; c'est celle de M. Ramel : non-seulement ce Médecin paroit avoir conçu le dessein de renverser le systême constitutionnaire & météorologique; mais il a encore la prétention de concourir exclusivement à cette utile réforme.

Nous avons traité ce ſujet dans le 2e. volume de nos *Nouvelles*, au commencement de l'année 1786. A la fin de cette même année, M. Ramel a publié un livre intitulé *Conſultations de Médecine*, & *Mémoire ſur l'air de Gemenos* : le ſeul exemplaire de cet ouvrage qui étoit à Paris à cette époque (octobre 1786), & qui nous eſt tombé entre les mains, eſt terminé par l'approbation manuſcrite de M. PAULET, datée du 8 *Avril* 1786, trois mois par conſéquent après la publication, & plus long-temps après la compoſition du 2e. volume des Nouvelles de Médecine.

Nous nous empreſſons de rendre compte de cet ouvrage dans le 3e. volume des *Nouvelles* (*pag.* 8), d'en nommer l'auteur, d'en rapporter mot à mot les phraſes propres à donner le plus de poids à ſon opinion, & à faire ſortir davantage le mérite de ſon travail ; nous ſommes les ſeuls à faire mention de cette production ; aucun Journaliſte n'en avoit parlé ; aucun exemplaire n'étoit ſorti du magaſin du Libraire ; & l'auteur eſt ſi profondément perſuadé de la juſteſſe de ſes raiſonnemens, quoiqu'il n'ait produit aucun fait pour les appuyer,

qu'il ſe figure que nos idées ſur le même ſujet viendroient de lui, & nous accuſe de plagiat.

Aurions-nous donc affaire ici au loup de la fable qui trouble l'eau d'un autre & qui lui crie :

. . . . Tu la troubles te dis-je!
Et je ſais que de moi tu médis l'an paſſé.

A la vérité nous avons rendu compte dans le même volume (*Tom. III, p.* 253) des *conſultations* de M. Ramel, avec une franchiſe qu'il aura peut-être priſe pour de la médiſance; & il y auroit peut-être lieu de préſumer que c'eſt-là l'origine de la petite tracaſſerie qu'il nous ſuſcite; mais nous ne ferons attention ni à l'injuſtice de ce procédé, ni aux menaces ridicules qui l'accompagnent, ni aux injures peu réfléchies dont celles-ci ſont aſſaiſonnées; on ne doit conſidérer ici la prétention de M. Ramel, quelque peu fondée qu'elle ſoit, que comme une preuve de la ſolidité de ſon opinion contraire à la météorologie médicale. Cette opinion mérite quelque confiance à notre avis, puiſqu'elle peut être motivée

par nos obſervations communiquées dans nos *Nouvelles*, tandis que le ſyſtême météorologique n'a pour partiſans que des Médecins préoccupés, ſans qu'aucun ait jamais pu motiver ſa croyance.

Ainſi, forcés par M. Ramel, nous prendrons date en faveur des choſes que nous avons publiées les premiers contre la météorologie médicale, moins pour l'amour de l'invention, que pour prévenir l'accuſation publique de plagiat dont nous ſommes menacés par un de nos plagiaires même.

Voici en effet ce que nous imprimions en 1778 dans la *météorologie appliquée à la Médecine*, ouvrage couronné par l'Académie de Bruxelles : » L'hypothèſe qui attribue la plupart des maladies épidémiques aux variations de la température, m'a paru fondée ſur le préjugé. L'application de cette propriété de l'air a ainſi dégénéré en une eſpèce de proſtitution dont on trouve aiſément la raiſon dans ce mot d'*Hypocrate*, *mutationes* «, qui a été mal interprété.

Ailleurs nous avons fait voir dans le même ouvrage (*pag.* 137), par le rapprochement des obſervations météorologiques & des principales maladies qui ont

régné, qu'il n'y a aucun rapport des unes aux autres; que le rhume épidémique de 1732, appellé *la folette*; la fameuse *grippe* de 1743, & les rhumes de 1762 & 1775, ont pris naissance & continué leurs ravages dans des saisons très-différentes les unes des autres & à des époques où aucune des propriétés de l'air n'étoit semblable.

Suite des remèdes divers proposés sous l'autorité de quelques observations, ou rejettés par des motifs contraires. Voyez *Tom. II, pag.* 499.

28.

Nous mettrons à la tête des remèdes essentiellement utiles, un de ceux que tout le monde souhaite ardemment de voir employé, & que M. ODHELIUS dit être en usage à Stockolm. Il assure que » cette peste formidable, les *Charlatans* & les *Médicastres* sont bannis de cette ville, & qu'on n'y souffre le débit d'aucun prétendu spécifique «. *Discours académique*, en allemand.

29.

M. Lind nous apprend que les habitans de l'Isle de Sardaigne, préparent un vomitif en jettant quelques morceaux de *verre rougi* au feu dans un vin foible. Cette boisson, dit il, agit d'abord comme vomitif & produit ensuite des sueurs copieuses. On obtient le même succès de la bière préparée de la même manière. Lind ajoute que celle-ci est un remède efficace dans les fièvres intermittentes; on la fait prendre pour boisson ordinaire pendant l'usage du quinquina, mais à moindre dose que celle qu'on rend émétique ou purgative dans d'autre cas. *Essai sur les maladies des Européens dans les pays chauds.*

30.

Sirop *fébrifuge* pour suppléer au quinquina: sucs dépurés des feuilles de scordium, de chardon bénit, de camomille, de petite centaurée, de chaque quantité arbitraire, sucre suffisante quantité: faites un sirop dont on donne six ou huit onces avant l'accès. Ce remède peut être bon

dans les cas où les malades ont une répugnance invincible pour le quinquina, aux enfans par exemple. *Mémoires de l'inſtitut de Bologne, Tom VI.*

31.

On eſt redevable à M. LIND d'un autre *fébrifuge* ſans mauvais goût, tiré du quinquina. On prend une once de cette écorce pulvériſée, on la fait macérer à froid dans une livre d'eau de fontaine; on paſſe; on ajoute à une once & demie de cette infuſion, un gros d'eau de canelle ſpiritueuſe, & autant de ſirop balſamique pour chaque priſe. *Eſſai*, &c.

32.

Le même auteur eſt d'avis que le *quinquina* convient parfaitement dans du lait; qu'il n'a aucun des inconvéniens qui réſultent quelquefois des autres manières de l'adminiſtrer; qu'il n'eſt point dégoûtant ſous cette forme; on peut s'en rapporter à cet excellent obſervateur. *Ibid.*

33.

M. Pinel a communiqué des remarques très-judicieuſes ſur l'uſage de l'*eau froide* durant l'allaitement des enfans ; il recommande avec raiſon d'en faire boire fréquemment aux enfans qui deviennent maigres, ou qui ont des ſignes de mauvaiſes digeſtions ; cette boiſſon eſt propre à enlever le réſidu du lait, à prévenir ſouvent la coqueluche, & à rendre plus prochaine l'époque du ſévrage. Ce conſeil eſt fondé ſur l'expérience. On préſente de l'eau aux enfans trois ou quatre fois par jour. L'inſtinct leur apprend à ſe contenter de la quantité qui peut leur convenir : dès qu'ils en ont contracté l'habitude, on les voit ſaiſir le verre d'eau avec autant d'avidité que le ſein de leur mère. *Gazette de Santé.*

34.

Selon M. Underwood, le meilleur topique contre le aphtes des enfans, eſt un mélange de deux ſcrupules de *borax* en poudre avec une once de miel. Il ſuffit de l'appliquer de temps en temps ſur la langue

de l'enfant. *Traité des maladies des enfans*, en anglois.

35.

L'*air frais*, l'*eau froide* pour boiſſon, & le *bain froid* de très-peu de durée, ſont propoſés comme le ſpécifique des fièvres malignes, par M. WRIGHT, Médecin anglois, autoriſé par une longue expérience. Ce traitement lui a toujours réuſſi dans toutes les fièvres ardentes accompagnées de foibleſſe, de défaillance, de proſtrations de forces, comme dans la fièvre maligne des priſons, des hopitaux, ou celle qu'on contracte à bord des vaiſſeaux. Il y ajoute un uſage modéré de vin, & le quinquina. *Journal de Médecine anglois*. Le même remède a réuſſi au même auteur dans le *tétanos*. *Obſ. de Méd. en anglois, vol. VI.*

36.

Vingt-ſix ans d'une étude particulière ſur les *cancers*, autoriſent M. *Jean-Henri* JÆNICH, Médecin allemand, à publier les avantages des *préparations de plomb* appliquées à l'extérieur, à la place des em-

plâtres & onguens ; il ne refuſe point l'air à ces ulcères ; les remèdes tirés du plomb, ſuivant cet auteur, conviennent mieux, s'ils contiennent une plus grande quantité de ce métal. *Traité ſur le cancer*, *&c.* en allemand.

37.

M. SCHMALZ, Médecin allemand, a oſé faire prendre l'arſenic intérieurement contre un *cancer* au ſein, & il aſſure avoir réuſſi; *cas rares de Chirurgiens & de Médecine*, en allemand, Il faut eſpérer que ce ſuccès iſolé, contredit par mille évènemens funeſtes, ne ſéduira perſonne.

38.

Nous ſerions plus portés pour le nouveau remède anticancéreux propoſé par M. PISSIER, Chirurgien à Troyes. Il nous a paru promettre quelques ſuccès ; il ne ſera pas toujours ſuivi de la guériſon comme le dit ſagement l'auteur lui-même ; mais on ne court aucun riſque de l'eſſayer. Le voici : on fait fondre enſemble ſix onces d'huile de lin, deux onces de

cire blanche, & une once de *teinture d'opium*, faite avec quatre gros de cette ſubſtance dans une livre d'eſprit de vin. On applique cet onguent ſur les *cancers*, & l'on obſerve un régime rafraîchiſſant, dont les viandes ſont exclues, & dont les bains font partie. *Journal de Médecine, Mai, pag.* 298.

39.

Dans un expoſé de l'effet de quelques remèdes, employés contre les *maladies de la peau*, M. *Jacques* SMYTH, Médecin anglois, remarque très-juſtement que le *mercure* avec lequel on attaque ordinairement ces maladies, guérit ſouvent le mal aux dépens de la conſtitution. *Communications médicales*, en anglois.

40.

Pour guérir les *fleurs blanches* & les prévenir, M. FORDYCE, Médecin anglois, recommande de déjeûner avec du fromage de Cheſter & de la bière de Londres appelée *porter*. *Fragmens de Médecine & de Chirurgie*, en latin.

41.

Le même auteur conseille dans les maladies aigües du poumon, d'appliquer un *véficatoire* à la cheville du pied, suivant l'observation d'Hypocrate, savoir que, dans ces maladies, les tumeurs aux jambes sont avantageuses. *Ibid.*

42.

Un exemple du succès des *cantharides* prises intérieurement dans l'*incontinence d'urine*, autorise M. Baumes, Médecin, à recommander l'usage de ce remède. Il en a fait préparer une teinture suivant la pharmacopée de Londres, il a fait commencer par six gouttes qu'on jettoit dans une tasse d'infusion théiforme de fleurs de mauve, avec l'intention de porter par des gradations lentes la quantité des gouttes jusqu'à 25 ou 30. *Journal de Médecine, Mai, pag.* 266.

43.

Des obſervations de M. METZGER, favoriſent la recommandation de M. Baumes, ce Médecin allemand a vu la teinture de *cantharides* priſe avec du ſucre, ſoulager des *hydropiques*, pouſſer par les urines, & diminuer l'enflure. *Ouvrage cité.*

44.

Voici comment cet auteur traite la *teigne*. Il applique d'abord un emplâtre émollient, afin de pouvoir enlever la croûte, il fait raſer les cheveux; enſuite il couvre l'endroit nettoyé d'un *emplâtre véſicatoire*, un peu plus grand que la place; il entretient la ſuppuration le plus long-temps qu'il lui eſt poſſible, & ſi une ſeule application du véſicatoire ne ſuffit pas pour opérer la guériſon, il y revient une ſeconde fois. Il joint à cela l'uſage interne des remèdes qui purifient le ſang. *Ibid.*

45.

Le même auteur conſeille l'uſage des pilules de *ſublimé-corroſif*, ſoutenu par la décoction de ſalſepareille, ou autre dépuratif du ſang, contre la *maladie vénérienne*, fléau très-répandu dans la Pruſſe orientale & dans la Lithuanie. *Ibid.*

46.

M. François Berlinghieri, Médecin à Piſe, vient de découvrir un moyen pour guérir l'*hydropiſie*, lorſque l'eau eſt contenue dans le tiſſu & les cellules du péritoine : il a recours pour cet effet à une opération chirurgicale, qui conſiſte uniquement à faire dans la membrane qui retient l'eau, ou autre fluide, une inciſion longue de trois ou quatre doigts. On a ſoin de tenir la plaie de cette inciſion ouverte, juſqu'à ce qu'il n'y ait plus d'apparence d'hydropiſie. Cette méthode a déja réuſſi ſur ſix malades. *Ouvrages périodiques.*

47.

Pour retrancher autant qu'il eſt poſſible les cauſes de la dépopulation, le gouvernement Suédois entretient dans les Provinces, quarante Médecins à 600 dalers d'argent par an, ſans compter les ſommes deſtinées à la guériſon des maladies vénériennes. Stockolm a une maiſon d'inoculation, & deux d'accouchemens. M. HALLMANN, un des Médecins de la cour, y guérit *gratis* les maladies vénériennes. *Mém. ſur la Suède, Eſprit des Journaux, Janv.* 1785, *pag.* 241.

48.

La *démence* eſt endémique à Konisberg & dans toute la Pruſſe; il y a environ cent inſenſés dans un hopital étroit & ſordide; un des effets de cette maladie eſt le ſuicide, produit par le deſir outré de rejoindre le Sauveur. *Mêlanges de Médecine*, par M. METZGER, en allemand, *Tom. III.*

49.

M. Lamarque, Médecin à Saint-Jean-d'Angely, propoſe l'uſage de l'*eau à la glace* pour boiſſon dans le traitement de quelques fièvres-bilieuſes-putrides-miliaires. Cette propoſition eſt appuyée par des obſervations bien faites. *Journal de Médecine.*

50.

Deux faits d'*inoculation de la galle* ont réuſſi dans les mains de M. Descottes, Médecin à Argenton, pour faire ceſſer des accidens très-graves, occaſionnés par une galle répercutée à la ſuite d'un traitement de charlatan. *Ibidem.*

51.

La *Saponaire* a réuſſi de nouveau (*Tom. I, pag.* 145), par les ſoins de M. Jurine, Chirurgien à Genève, contre les *maladies vénériennes. Ibid.*

52.

Trois ſuccès de la brûlure du *moxa*, ou cylindre de coton, conſtatés par M. Paschal, Chirurgien à Brie-Comte-Robert, méritent d'être rapportés. Cet Artiſte a déja publié en 1784 deux obſervations ſur le même ſujet, une ſur un ulcère, & l'autre dans une affection comateuſe à la ſuite de coups violens à la tête; les deux opérations ont été ſuivies du ſuccès. La troiſième opération que M. Paſcal rapporte ici a été faite ſur un ulcère, & le malade a été guéri. » Il a déclaré qu'il étoit étonnant qu'on eût de la peine à ſe ſoumettre à ce traitement, la douleur n'étant pas conſidérable, & n'exiſtant pour ainſi dire qu'un moment «. — Le ſecond, ſur un *cancer*, » un homme de l'Art prétendit que les vaiſſeaux ayant été brûlés, par l'application du feu, la curation étoit impoſſible; il allarma par ce diſcours la mère du malade, qui fit diſcontinuer les panſemens, & il mourut au bout de huit jours. Combien de malades meurent pour de ſemblables indiſcrétions de la part de ceux qui viennent

viennent les voir! — Le troisième cas de l'application du moxa par M. Pascal a été couronné d'un succès complet dans une *paralysie*. » Le bras qui étoit émacié a repris de l'embonpoint, ce qui détruit l'opinion de quelques-uns, que tous les membres auxquels on applique le feu, tombent dans l'atrophie «.

53.

MM. *Erasme* DARWIN & *George* BAKER, Médecins anglois, autorisent l'usage de la *digitale* dans les hydropisies & dans la consomption pulmonaire. *Transactions Philosoph. vol.* 3. Voyez *ci-devant pag.*

54.

M. KEISER, Médecin allemand, attribue les mêmes propriétés au gland, sur-tout dans l'atrophie & la consomption des enfans. *Instruction sur l'utilité & les propriétés* &c. & *ci-dev. pag.* 143.

55.

Guillaume WATSON, autre Médecin anglois, inspire de la défiance contre les

dents postiches arrachées à des personnes jugées saines, & implantées dans la mâchoire d'autres personnes, pour remplacer celles qui étoient gâtées. Cette opération a été suivie d'ulcères à la bouche, accompagnés de carie à la mâchoire, dont le mercure seul pouvoit arrêter les progrès. *Ibidem.*

56.

On soutient que la phtisie pulmonaire est *contagieuse* dans une dissertation du Docteur *Marianno* NARDUCCI, italien, qui n'a que ce seul but, & dans laquelle il paroît rempli. *Sur la contagion de la phtisie*, en italien. METZGER, *Mêlanges de Médecine*, en allemand.

57.

M. SCHNEIDER, Chirurgien allemand, vante l'infusion de l'écorce du *saule cassant*, dans les *ulcères de la poitrine* & des *reins*, il rapporte des observations à l'appui de cette prétention. *Observations de Chirurgie*, en allemand.

58.

Une méthode avantageuſe, ſelon CAMPER, de préparer les bandages, conſiſte à éteindre les lames d'acier rougies au point d'avoir la couleur des ceriſes, dans de l'huile d'olive bouillante. *Recueil des écrits de cet auteur*, en allemand.

59.

La vertu ſpécifique de l'*uva urſi*, vigne d'ours, dans la néphréſie, ou inflammation des reins, eſt confirmée par une obſervation intéreſſante de M. DE MALMEDY, Médecin à Liége. *Eſprit des Journaux*, volume d'avril.

60.

M. GMELIN fait connoître une très-belle magnéſie, que M. GLASS, Chirurgien à Oxford, a préparée, probablement avec le ſel d'Angleterre & qui ſe vend environ 36 liv. de notre monnoie la livre. Elle eſt d'une légèreté extraordinaire, d'une grande fineſſe, & d'un blanc éblouiſſant. Huxham

en a fait de grands éloges dans une feuille que M Glaſſ a jointe à ſon avis, & où on lui donne la préférence ſur toute autre. *Ibidem*, volume de Juillet.

61.

La 22e. partie de la bibliothèque orientale de M. Michaelis, in-8. de 203 pag. adopte le ſentiment de M. HEMSLER, qui, dans ſon hiſtoire des maladies vénériennes, ſoutient contre Aſtruc, aveuglément ſuivi, qu'elles ſont auſſi anciennes que la débauche.

62.

Les recherches immenſes de M. LEFEBVRE DE VILLEBRUNE, Médecin à Paris, l'ont convaincu que les maux vénériens étoient répandus dans l'ancien monde, & même dans toutes ſes parties, plus de 800 ans avant la découverte de l'Amérique par Colomb. *Traduction des maladies des enfans de M. Underwood.*

63.

M. *Jean-Gottlieb* KUHN, Médecin & Chirurgien allemand, a trouvé dans ses recherches sur la même maladie, des raisons de croire qu'elle existoit chez les Grecs & les Romains, ce qui lui fait rejetter l'idée qu'elle tireroit son origine de la conquête du nouveau monde. *Méthode curative*, &c. *Voyez Tom. I, pag.* 25.

64.

Feu M. MARET a recommandé d'être très-circonspect dans l'usage de la mine d'*antimoine*, & de n'en jamais faire prendre intérieurement, quand il y a des signes de saburre acide dans les premières voies. *Mémoire de l'Académie de Dijon*, 1785, *premier semestre.*

65.

THOMAS HENRI, Médecin anglois, a produit l'essai heureux d'un moyen de garantir l'eau de la mer de la putréfaction; ce moyen consiste à charger cette eau de chaux vive en raison de 40 grains par pinte. *Mémoire de la Société de Manchester* : en anglois.

66.

Parmi plusieurs observations de M. DUSSAUSSOY, Chirurgien à Lyon, on remarque celles qu'il a publiées sur les *entorses*. Son expérience l'autorise à proscrire du traitement de cette maladie l'oxicrat, l'eau marinée, les sels alkalis, l'eau froide & à substituer à ces topiques, les émolliens, surtout les huileux. *Journal de Médecine.*

67.

Le *panais d'eau* qu'un préjugé vulgaire a fait mettre au nombre des antiscorbutiques, est d'autant plus dangereux, que cette plante, qui devroit être exclue des remèdes usités, ressemble à l'*œnanthe*, qui est un poison, & que l'on peut donner à la place du panais d'eau. M. Richard PULTENEY, Médecin anglois a vu ce *qui-proquo* faire périr une femme deux heures & demie après avoir avalè environ une demi-tasse de jus d'œnanthe au lieu de celui de panais d'eau qui lui avoit été prescrit. *Journal de Médecine anglois.*

68.

Il faut ſe défier des préceptes que M. *Raphael* STEIDÈLE, Chirurgien allemand, a répandu dans un nouveau livre allemand, ſur *l'uſage indiſpenſable des inſtrumens dans l'art des accouchemens*, dans ſa langue.

69.

Une cuillerée à thé d'*æther vitriolique* dans un verre d'eau ou dans une once de julep camphré, a réuſſi dans cinq ſujets à diſſiper la goutte de l'eſtomac dans les mains de M. *Jacques* LIND, Médecin anglois. *Journal de Médecine anglois.*

Ces ſuccès ont été confirmés par M. WILLIAM TICKELL, Apothicaire à Bath. *Ibid.*

70.

M. MOSELEY, Médecin anglois, s'eſt bien trouvé de l'uſage du *mercure* dans les cas d'affections accompagnées d'hydrocéphale interne. *Ibid.*

71.

L'eau froide appliquée ſur les hernies étranglées, a paru ſalutaire à M, WILLIAM CRIB, Chirurgien anglois. *Ibid.*

72.

Selon M. BUTINI, Médecin à Genève, le *ſuc gaſtrique*, recommandé (*Tom II*, *pag.* 510) pour la cure des ulcères, a eu le plus grand ſuccès contre ces maladies les plus rébelles. *Journal anglois.*

73.

L'injection d'un mêlange de *vinaigre & d'eau* dans la matrice a réuſſi trois fois au rapport de M. SAXTORPH, Médecin anglois, pour arrêter l'hémorragie utérine. *Journal anglois.*

74.

On doit revenir de l'erreur où ſont plusieurs Chirurgiens qu'un ſigne certain du ſang épanché dans la poitrine, eſt une échymoſe vers les limites inférieures de cette capacité, & un œdème lorſque l'épanchement eſt purulent. M. THOMASSIN,

Chirurgien à Neuf-Briſack, rapporte un fait qui prouve que ce ſigne prétendu infaillible n'eſt pas toujours auſſi conſtant qu'on l'aſſure & qu'il exiſte des épanchemens conſidérables où l'on ne voit point cette échimoſe. *Journal de Médecine Militaire.*

75.

La lettre ſuivante de M. le Baron DE BEAUVOIR, mérite ici une place. » Je ne puis me diſpenſer, Meſſieurs, de vous prier de rendre public, non pas un autre remède contre la fatale maladie appellée *rage*, mais un moyen préſervatif que j'ai vu employer dans quelques villes de la Flandre & notamment à Bergues-Saint-Winox. Il y a quelques années que paſſant par cette ville, je vis, non pas ſans étonnement, tous les chiens muſelés. Sur la queſtion que je fis du pourquoi, j'appris que MM. les Magiſtrats, voulant éviter les accidens, avoient ordonné que tous les chiens qui ſeroient trouvés dans les rues ſans muſelières ſeroient tués.

Les chiens peuvent être muſélés ſans que cela les empêche de boire ; mais alors ils

ſont dans l'impoſſibilité de mordre ". *Journal de Paris.*

76.

M. Bertin, Médecin en Amérique, a vu employer avec ſuccès comme vermifuge, le duvet qu'on ramaſſe ſur le *pois à gratter.* On l'enveloppe avec du ſirop pour en faire des bols, qu'on fait avaler aux enfans qui ont des vers; ce remède en fait rendre beaucoup. Il y a des habitans qui craignant ſon uſage, parce que lorſqu'on touche ce duvet, il entre dans la peau & occaſionne un prurit qui eſt quelquefois ſuivi d'un éréſipèle; mais il y a apparence que ce même effet n'a pas lieu ſur les entrailles, puiſqu'on n'entend pas parler qu'il occaſionne d'accidens. *Moyens de conſerver la ſanté des Blancs & des Nègres, Tom. III, pag.* 114.

77.

Le ſuccès de la dreſche qu'on avoit vantée comme antiſcorbutique eſt contredit par M. Gillespie, Chirurgien anglois. Il n'a point obſervé que cette

ſubſtance dont on avoit pourvu ſi abondamment & avec autant de frais, les vaiſſeaux deſtinés pour les Indes orientales, méritât les éloges que l'on en a fait. Il eſt perſuadé que ſi l'on avoit employé la moitié de cet argent en cannes à ſucre, ou en ſucs exprimés des végétaux, on auroit eu un meilleur antiſcorbutique & à meilleur marché. *Journ. de Médec. anglois.*

78.

M. TROTTER, Chirurgien de la marine angloiſe, confirme cette déciſion de M. Gilleſpie, & contredit l'efficacité de la *dreſche* dans le ſcorbut, auſſi bien que celle de la *choucrout*, dans un livre nouveau intitulé : *Obſervations ſur le ſcorbut*, en anglois.

79.

M. l'Abbé FONTANA avoit imaginé le moyen de faire reſpirer aux malades de l'air vital ou air déphlogiſtiqué; mais il réſultoit de ſa méthode des accidens qu'elle entraînoit néceſſairement avec elle. Après lui, M. l'Abbé ACHARD s'eſt occupé de la même matière également ſans ſuccès, par

les imperfections inséparables de l'appareil dont il se servoit pour cela. M. BECANE fils, Médecin à Toulouse, vient de faire construire une chambre, dans laquelle on respire *cet air* au degré de pureté qu'on peut le desirer. Les personnes qui en font usage peuvent être assises, couchées, marcher, lire, jouer, parler, manger, rien ne les gêne. Elles ne doivent pas craindre d'altérer l'air vital, parce qu'il se renouvelle sans interruption & à mesure qu'on le respire.

Les Asthmatiques, les Ictériques, les Pulmoniques, en un mot les malades qui sont attaqués de quelque affection *Achétique* (dans laquelle l'air est altéré), qui ont éprouvé quelqu'autre maladie longue, dangereuse, & dont la convalescence est pénible, trouvent dans l'air vital administré avec précaution, un remède salutaire. Dans l'asthme & la pulmonie sur-tout, il a, dit-on, les plus grand succès. *Journal Polytype.*

80.

La proposition de M. PIRCHECOW, qui paroît autorisée par des faits, de guérir la galle par le moyen de l'acide végétal, mérite

rite attention ; ce moyen ſuppléeroit utilement aux pommades faites avec le ſoufre, dont le ſuccès eſt long & douteux : ce Chirurgien a guéri la galle avec des bains faits avec le marc (*barda*) d'une boiſſon ſemblable à la bière. Il a réuſſi de même avec la boiſſon ordinaire des Ruſſes, appellée *quaſſ*. Si cette découverte ſe confirme par les faits, le vinaigre, la bière aigre, le lait aigre, tous les acides végétaux & minéraux ſeront préférables aux onguens ſulfureux qui ſont en poſſeſſion d'être les ſeuls ſpécifiques de la galle. *Ouvrages périodiques anglois.*

81.

MM. ARMSTRONG & MARX, Médecins allemands s'accordent à conſeiller l'uſage du *café de glands* avec du lait & du ſucre, pour remédier aux obſtructions des glandes dans les enfans. *Ouvrage rapporté, Tom. III, pag.* 350, traduit de l'allemand.

82.

Voici comment on traite le plus communément le *tétanos* aux Indes occidentales,

ſuivant une lettre de M. FISCHER, Médecin : on jette le malade dans un bain froid, ou dans la mer, ou bien on lui verſe ſur le corps un ſeau d'eau très-froide, après quoi on l'eſſuie avec ſoin ; on l'enveloppe dans un drap ou plutôt dans une flanelle sèche ; on le met au lit, & on lui donne auſſitôt après une forte doſe de quelque préparation d'opium. Il ſurvient alors une rémiſſion d'environ deux heures. Dès que les accidens reparoiſſent, on recommence le même traitement, & ainſi chaque fois que le beſoin le demande. A meſure que l'on répète ce traitement, la rémittence dure plus long-temps, juſqu'à ce que la guériſon ſoit parfaite & affermie. *Ouvrages périodiques.*

83.

De nouvelles obſervations du Docteur SIMMONS, Médecin anglois, ſemblent confirmer le ſuccès de la *digitale pourprée* (*Tom. III*, *pag.* 511) dans l'hydropiſie. *Journal de Médecine anglois.*

84.

M. MURRAY, Médecin allemand, propoſe deux manières de guérir la *teigne*, autoriſées par ſes ſuccès. La première eſt d'oindre la teigne une fois ou deux par jour avec une once d'onguent roſat auquel on aura mêlé exactement un gros de *précipité blanc*. La ſeconde méthode de cet auteur conſiſte dans l'uſage interne de la cigüe & des purgatifs de temps en temps. *Opuſcules*, *Voyez Nouvelles*, *Tom. III*, *pag.* 311.

85.

Il réſulte de quelques obſervations nouvellement communiquées, que la partie du colon voiſine du rein, étant diſtendue par des vents, produit des affections douloureuſes dans les voies urinaires, qui ſont propres à induire en erreur les perſonnes frappées de la peur des maladies vénériennes. Cet état exige, principalement de la part des malades, qu'ils évitent les charlatans, dont la cupidité leur feroit ſubir des traitemens pernicieux, & de la part des Mé-

decins une attention que cette remarque peut éveiller. *Gazette de Santé.*

86.

Un Mémoire de M. MACQUART, Médecin à Paris, annoncé dans le dernier volume des Mémoires de la Société Royale de Médecine, indique une nouvelle injection dans la gonorrhée. C'eſt une ſolution d'extrait ou de jus de régliſſe gommeux faite dans la proportion d'un gros de jus de régliſſe ſur deux onces d'eau. On doit attendre les preuves de l'utilité de ce remède dans le mémoire même; nous ne le croyons pas merveilleux. Celui de M. CLARE (*Tom. III, pag.* 227), paroît mériter plus de confiance.

87.

M. LENTIN, Médecin à Lunebourg, a communiqué des réflexions ſages ſur une maladie qu'il appelle *douleur au viſage*, & dont quelques membres de la Société Royale de Médecine ont traité ſous le nom de *tic douloureux* (*ci-dev. pag.* 199).

Cet auteur détruit l'opinion de FOTHERGILL, qui regarde ce mal comme de nature cancéreuse; il présume que le siége de cette maladie est dans la moëlle allongée; il n'a trouvé aucun moyen plus efficace de soulager ces douleurs que l'usage de l'æther. *Ouvrages périodiques.*

88.

De nouvelles observations du Docteur WALL, Médecin anglois, décident pour l'usage de l'*opium* dans les fièvres nerveuses & synoque. Les symptômes qui doivent déterminer à l'usage de ce remède dans de telles fièvres, sont les impatiences que la lumière & le bruit causent aux malades, un délire vague, des mouvemens spasmodiques & des soubresauts dans les tendons, l'œil hagard, fixe & très-clair & continuellement agité. On ne donne toutefois l'opium, dans ces cas, qu'après les évacuations nécessaires; la dose est de 20 à 40 gouttes de teinture thébaïque ou laudanum liquide de Sydenham; on peut mêler ce remède avec l'æther, le camphre, &c. *Lettre*, &c. en anglois.

89.

Il résulte des recherches & des observations de M. Nevinson, autre Médecin anglois, qu'on peut tirer parti du mercure ou vif argent dans les obstructions des intestins. *Observations*, &c. L'huile de castor que le même auteur recommande ensuite contre la même maladie, ne nous paroît offrir aucun avantage sur les autres huiles, qui ont toutes la propriété pour ainsi dire spécifique de détruire les engorgemens des matières fécales dans les intestins, lorsqu'on les prend à une dose assez considérable pour délayer ces matières.

90.

Le Docteur Withe condamne l'usage trop général du trépan pour les fractures du crâne. *Pratique actuelle de la Chirurgie*, en anglois.

91.

Le même auteur a produit une observation dont il résulteroit que les phalanges doubles des doigts emportées dans l'en-

fance, ſe régénèrent après l'amputation, & que cette opération eſt par conſéquent inutile. Un enfant avoit un pouce de la main double, M WHITE en emporta un dans la jointure, lorſque l'enfant avoit trois ans; il repouſſa peu après tout entier ſans excepter l'ongle. Un habile Chirurgien de Londres amputa une ſeconde fois le même membre, la régénération ſe fit de la même manière. *Mémoire de la Société de Mancheſter* : en anglois.

92.

Les ſuccès qui ont réſulté, pour la ſanté, de la précaution de paſſer l'hiver dans les pays les plus ſeptentrionaux, ont été expoſés avec avantage par M. ALKIN, Médecin anglois. *Ibidem.*

93.

Une lettre de M. BOUVIER, Médecin à Paris, s'élève contre le préjugé qui s'oppoſe à l'uſage de la ſaignée dans les goutteux (*Eſprit des Journaux*). Les raiſonnemens & les faits ſont à l'avantage du ſentiment de M. Bouvier. Quand bien même la ſaignée ſeroit contraire à la goutte, ce

qui eſt démenti par l'expérience dans beaucoup de cas ; ne ſeroit-il pas cruel de priver d'un ſecours auſſi utile que la ſaignée, les goutteux lorſqu'ils ſont attaqués d'autres maladies que la goutte auxquelles l'évacuation du ſang a coutume de remédier.

94.

M. Assalini recommande de prendre garde lorſqu'on veut faciliter l'accouchement d'une femme attaquée de la maladie vénérienne, de porter du virus des parties à la ſurface interne de la matrice, ce qui pourroit produire un cancer ou des ulcères, maladies fréquentes & funeſtes. *Eſſai médical ſur les vaiſſeaux lymphatiques.*

95.

On trouve dans le même ouvrage que l'auteur y recommande d'ajouter aux ſecours connus contre la morſure du chien enragé, les *ligatures* faites au-deſſus de la partie affectée, pour empêcher plus ſûrement l'abſorbtion avant l'effet des cauſtiques, &c.



NOUVELLES DE MÉDECINE.

ARTICLE IV.

Remèdes que l'humanité fait desirer de voir proscrits.

N°. PREMIER.

Remèdes prescrits par les Priviléglés du Collége de Chirurgie de Paris.

ON lit ce qui suit dans un Mémoire de procédure intitulé *Observations*, &c. &c. signé BONHOME DE COMEYRAS, Avocat :

» On ne pensera jamais que l'argent soit peu de chose pour un corps, tant qu'on lui verra louer, à prix d'argent, tant de priviléges, c'est-à-dire, tant qu'on le verra tolérer ceux qui paient parce qu'ils paient, & ne poursuivre que ceux qui ne paient pas. Nous avons sous les yeux la liste de ces priviléges que le collége loue à Prix

d'argent ; ils montent à 89 ; & on remarquera que le Collége les délivre ſans ſoumettre les demandeurs à aucune eſpèce d'épreuve «.

» Qu'eſt-ce qu'un examen tel qu'on le fait au Collége de Chirurgie, ſinon une thèſe ſur un point de l'Art, pour lequel on donne au Candidat tout le temps qu'il veut. — Cette épreuve ne conſtate rien ſinon le plus ou le moins d'aptitude qu'a le Candidat à venir débiter en public ce que ſon Maître lui a ſoufflé en particulier ſur un point de Chirurgie ; ſi elle peut prouver la mémoire du Candidat, elle ne prouve point du tout ſon talent, & encore moins ſon expérience «.

Si ces deux aſſertions pouvoient être vraies, ne ſeroit-on pas forcé de mettre *à l'index* les remèdes preſcrits par une partie des Chirurgiens de Paris, comme nous avons fait l'année dernière, de ceux qui ſont preſcrits par les Chirurgiens dans les campagnes, & dans quelques villes de province ?

Principales Recettes du Comte DE CAGLYOSTRO.

Quelqu'idée extraordinaire que le roman de cet homme ait pu donner de ſa perſonne; rien ne peut l'emporter ſur celle que les recettes ſuivantes feront prendre de ſes connoiſſances en Médecine. C'eſt une confuſion monſtrueuſe d'ingrédiens qui s'entre-détruiſent par leur mêlange, & qui deviennent inutiles ou funeſtes ſelon les circonſtances. Elles nous ont été communiquées par un des adeptes du jongleur, feu M de S. J. qui les croyoit merveilleuſes, & craignoit d'offenſer l'humanité en les laiſſant dans l'oubli.

Avant d'entrer en matière nous rappellerons deux articles de l'*Edit du Roi*, donné à verſailles au mois de Juillet 1682, regiſtré en parlement le 31 août ſuivant.

ART. II. » Défendons toutes pratiques ſuperſtitieuſes, de fait, par écrit ou par parole, ſoit en abuſant des termes de l'écriture ſainte, ou des prières de l'égliſe, ſoit

en disant ou en faisant des choses *qui n'ont aucun rapport aux causes naturelles*; voulons que ceux qui se trouveront les avoir enseignées, ensemble ceux qui les auront mises en usage, & qui s'en seront servis pour quelque fin que ce puisse être, soient punis exemplairement, & suivant l'exigence des cas «.

ART. XI. » Faisons très-expresses défenses à toutes personnes, de quelque profession & condition qu'elles soient, excepté aux Médecins approuvés, & dans le lieu de leur résidence, aux professeurs en Chymie, & aux Maîtres Apothicaires, d'avoir aucuns laboratoires, & d'y travailler à aucunes préparations de drogues ou *distillations*, sous prétexte de remèdes chymiques, expériences, *secrets particuliers*, recherche de la *pierre philosophale*, conversion, multiplication ou rafinement des métaux, *confection des crystaux* ou pierres de couleur, & autres semblables prétextes, sans avoir auparavant obtenu de nous, par lettres du grand sceau, la permission d'avoir lesdits laboratoires, présenté lesdites lettres, & fait déclaration en conséquence à nos juges & officiers de police des lieux, &c. «.

2.

Gouttes blanches.

» *Prenez* ſel de nitre purifié 5 ou 6 livres; faites-le fondre dans un poëlon de fer ſur le feu de charbons à l'air, ou ſous une cheminée bien ſûre. Lorſque le nitre ſera fondu, faites-le détonner avec des petits charbons de bois doux, juſqu'à ce que la flamme paroiſſe blanche comme de l'argent fondu. Tirez du feu, laiſſez un peu réfroidir, & jettez-le tandis qu'il eſt encore liquide ſur le marbre, & lorſque la matière ſera bien froide & figée, faites-la piler. Sa couleur, ſi l'opération eſt bien faite, doit être blanche tirant ſur le vert. Expoſez cette matière ainſi pilée ſur des aſſiettes de fayance à l'air, dans un lieu qui ne ſoit ni chaud ni froid, & dans lequel ni ſoleil, ni roſée pût donner; en peu de jours cette matière fondra en huile. Rectifiez cette huile en la paſſant par le filtre, & conſervez-la pour l'uſage.

Prenez cinq livres de cette huile, & une livre du meilleur antimoine d'Hongrie, qui ſe connoît par la couleur noire tirant ſur

le rouge. Porphirisez l'antimoine sur le marbre, & réduisez-le en poudre impalpable; mettez ensuite cet antimoine au poids susdit, avec les cinq livres d'huile de nitre dans un matras de verre à col long en digestion sur un feu de lampe au bain de cendre, le matras bouché bien hermétiquement; laissez-le ainsi jusqu'à ce que l'huile ait pris la couleur de rubis foncé ou de vin de Bourgogne. Décantez ensuite la liqueur, filtrez-la par le papier, & après l'avoir pesée ajoutez-y poids égal d'esprit-de-vin le mieux rectifié; mettez le tout dans un nouveau récipient de manière à ce que les deux tiers du vase restent toujours vuides. Mettez une seconde fois en digestion, sous le feu de lampe, & aussitôt que l'esprit-de-vin aura atteint la couleur de rubis, & que l'huile au fond du vase sera claire & nette, séparez & décantez l'huile de l'esprit-de-vin, mettez ce dernier à distiller dans un alambic de verre jusqu'à ce que vous en aurez tiré les trois quarts, & vous aurez ainsi des gouttes parfaites.

Continuez à distiller le reste jusqu'à siccité, & vous aurez une poudre de la même vertu que les gouttes.

La dose de la liqueur est de 15 à 20 gouttes dans le vin, bouillon ou thé, ou sur du sucre.

Celle de la poudre est de 5 à 10 grains.

Ces gouttes n'opèrent que par la transpiration ou par les urines.

3.

Gouttes jaunes.

Noix muscade.
Géroffle.
Galanga.
Cardamome.
Cubebes.
Macis.
Cinnamome.
Gingembre.
Sfaran.
Encens.

Concassez & pilez grossièrement ce qui doit l'être, coupez le safran *menutement*; mettez le tout dans une cornüe bien luttée; infusez esprit-de-vin le mieux rectifié six livres. Laissez en infusion pendant 24

heures : enſuite diſtillez au bain de cendre ſelon l'Art.

Ces gouttes ſe conſervent tant qu'on veut dans des flaccons bien bouchés, & couverts de veſſie.

Par la diſtillation elles ſortent blanches de la cornüe, on les teint avec un peu ſafran.

4.

Beaume liquide, dit de vie.

Mirrhe fine.
Aloës hépatique.
Encens mâle.
Baume indien blanc.
Bdellium.
Ammoniac en larme.
Sarcocolle.
Maſtic.
Gomme arabique.
Storax en larme.
Laudanum.
Bayes de laurier.
Graiſſe de caſtor. De chaq. une livre.
Safran fin, un gros & demi.
Muſcade.
Géroffle.

Gomme d'amandier.
Zédoaire.
Galanga.
Lavande.
Cardamome minus.
Cubebes. De chaque deux gros.

Pilez tout ce qui eſt à piler, mêlez toutes les drogues, & mettez-les dans un matras de verre à col long, infuſez de l'eſprit-de-vin bien rectifié autant qu'il en faut pour ſurnager de deux doigts, la matière ou les drogues; bouchez hermétiquement & faites-en la digeſtion au bain de cendre ou feu de lampe pendant huit jours. Après ce temps, diſtillez dans une retorte ſelon l'Art, & au produit ajoutez:

Huile de Marjolaine.
— de Romarin.
— de Camomille.
— de Pulegium.
— d'Hyſoppe.
— de Sauge.
— de Rue.
— de Spica romana.
— de Spica ſauvage. De chaque un gros.

— de Dictamme.
— de Sariette.
— de Cubebes.
— de Zédoaire.
— de Noix de muſcade, par expreſſion.
de chaque demi-gros.
— de Canelle.
— de Girofle.
— de Roſe.
— de Cédras.
— d'Orange.
— de Fenouil.
— d'Anis.
— de Carvi. De chaque deux gros.

Mêlez bien & mettez en digeſtion pen-huit jours au bain-marie, & le baume ſera parfait. Plus il eſt vieux, meilleur il ſera.

5.

Poudre purgative.

Sené oriental mondé.
Crême de Tartre.
Jalap, de chaque deux gros.
Semence de Fenouil.
— d'Anis.

Canelle fine, de chaque demi-gros.
Diagrede, trois gros.

Réduiſez-le tout en une poudre impalpable, & ſur-tout mêlez bien.

6.

Poudre pour purger la tête par le nez.

Prenez : Pyrètre, Anis, Fenouil, Ellebore blanc, Bétoine, ſemences de fumeterre, de chaque un gros; Ambre gris, un grain. Faites du tout une poudre fine, & conſervez-la dans une boëte; on en prend comme une priſe de tabac matin & ſoir.

7.

Pillules ſtomachiques dites *Egyptiennes.*

Aloës hépatique, un gros.
Diagrede.
Turbith.
Agaric.
Coloquinte, de chaque demi-gros.
Maſtic.
Rhubarbe.

Mirabolans citrins.
— cheboli.
— indi.
Praſſium.
Fenouil, de chaque un gros.
Cinnamome.
Macis.
Xylobalſamum.
Spica, de chaque demi-gros.
Azarum.
Safran.
Girofle.
Noix muſcade.
Semence de Rue.
Sillerius Montanus.
Euphraiſe.
Cubebes.
Myrrhe, de chaque demi-gros.

Pilez le tout le plus fin poſſible, mêlez bien, & faites avec égale partie d'eau de Pivoine, du bon vieux vin blanc, & du ſirop de ſtæchas, une maſſe de pilules de cinq grains.

8.

Tisanne purgative dite du printemps, de l'ordonnance de M. le Comte de Caglyostro.

Feuilles & Racines de Chicorée sauvage.
——— d'Oseille.
——— de Fraisier.
——— de Violettes.
——— d'Anonis.
——— d'Aigremoine.
——— de Chardon étoilé, de chaque une poignée.
Fleurs de Nenuphar.
Roses rouges.
Sèné oriental mondé, de chaque deux gros.
Crême de tartre, demi-gros.
Coriandre.
Anis, de chaque trois gros.

Après avoir épluché & mondé toutes les herbes, racines, & fleurs ci-dessus, pressez tous les ingrédiens à l'exception du Séné, & faites-en la décoction en huit pintes d'eau commune, que vous laisserez

réduire par la décoction à cinq pintes environ; cela fait, retirez du feu, laissez réfroidir, & passez ensuite le tout par une serviette, sans exprimer ni presser les ingrédiens que vous jetterez. Dans la colature faites infuser à froid, pendant 24 heures, les deux onces de Séné oriental bien mondé; passez la tisanne une seconde fois par un linge fin, & elle sera faite.

Elle ne se conserve que 15 jours au plus dans un lieu frais en bouteilles bouchéés : il faut encore observer de ne jamais poser les bouteilles que sur du bois.

Applications & vertus des Drogues précédentes.

Gouttes blanches. Il est de règle de se purger avant de faire usage habituel des gouttes blanches, jaunes, & de l'élixir (c'est le baume).

La dose des gouttes blanches est de 15 à 20 gouttes, ou pour mieux dire d'une cuillerée à café (ce qui est très-différent), avec autant de vin rouge, du thé, même du bouillon, & à défaut d'un liquide, sur un morceau de sucre. Après les avoir prises, on

peut boire par dessus encore une cuillerée de vin, une demi-tasse de thé de tilleul ou de bouillon, selon la volonté, un peu plus ou moins n'y fait rien : on peut aussi aller jusqu'à 40 gouttes sans inconvénient. Elles feront toujours du bien, jamais de mal.

Elles sont bonnes pour les fièvres de toutes espèces, préviennent la dissolution du sang & les gangrènes tant internes qu'externes, bonnes pour les maux d'estomac, les tremblemens de nerfs, pour exciter & pousser la transpiration, pour hâter le travail des femmes en couche, pour les maux de tête en en respirant par le nez, enfin pour toutes les maladies hors celles de la poitrine. *Nota*. Elles ne peuvent jamais faire du mal, toujours du bien. Elles sont aussi un puissant contre-poison. Elles détruisent la pierre & chassent les graviers & sables des reins.

Gouttes jaunes. La dose est d'une cuillerée à café dans une cuillerée de vin, de thé, ou de bouillon, prise le matin à jeûn, & le soir en se couchant.

Elles sont bonnes contre la peste, les fièvres, les maux d'estomac, les indigestions, rétentions d'urine, pour faire venir

les règles, pour les maux de tête en les prenant par le nez; pour fortifier la mémoire, en en respirant tous les matins quelques gouttes en se levant; pour hâter le travail des femmes, pour la surdité en mettant soir & matin quelques gouttes dans les oreilles; contre les vapeurs, &c. Elles sont un contre-poison, & peuvent s'appliquer en forme de compresse extérieurement sur les plaies, qu'elles préservent de la gangrène & qu'elles guérissent, & sur le nombril pour fortifier la matrice. Enfin bonnes pour toutes sortes de maladies froides & chaudes.

Baume. La dose est de 10, 12, 15, jusqu'à 20 gouttes, selon le besoin, dans le vin ou le thé, à la mesure d'une bonne cuillerée.

Il est un puissant contre-poison, bon pour les apoplexies, les indigestions, les fièvres malignes, le pourpre, la rougeole, & toutes maladies vénériennes.

Il hâte le travail des femmes en couche, préserve de la peste, & des maladies contagieuses, appaise les coliques & maux d'entrailles; enfin est bon dans toutes les maladies qu'il faut chasser & pousser en dehors.

Il

Il ne faut pas outre-paſſer la doſe preſcrite à moins d'un cas urgent, comme apoplexie, indigeſtion, & travail d'enfant ; dans ces cas on répète ſelon le beſoin la doſe.

Nota. On ne donne ce baume aux femmes en travail d'enfans qu'au moment qu'elles reſſentent une douleur véritable, car ſi la douleur n'étoit que vague, le baume l'appaiſeroit ; au contraire lorſqu'elle eſt véritable, il provoque la ſuite des douleurs, & hâte merveilleuſement l'accouchement ; dans le cas où les douleurs continuent fortement, on répète la doſe, ſans aucun riſque, ni danger.

Un quart d'heure auprès l'accouchement on donnera à l'accouchée dans 3 ou 4 cuillerées de bouillon, une bonne cuillerée à café de gouttes blanches, & l'on continuera les gouttes blanches pendant tout le temps des couches.

Poudre purgative. La doſe pour les enfans depuis 5 juſqu'à 14 & 15 ans, eſt d'un demi-gros.

Celle pour les adultes juſqu'à l'âge de 60 ans & plus, ſuivant la conſtitution des perſonnes, eſt d'un gros ; on peut en admi-

niſtrer juſqu'à un gros & demi à des perſonnes d'un tempérament fort & robuſte, & dont la nature eſt difficile à émouvoir.

Ces poudres chaſſent les glaires & purgent l'eſtomac de la bile, & de la ſurabondance des humeurs.

Elles détruiſent les fièvres, tuent les vers, ramènent l'appétit perdu, & en général ſont un ſpécifique pour toutes les maladies qui exigent des évacuations d'humeurs, de bile, & de glaires.

On la prend le matin à jeûn, délayée dans du thé de fleurs de tilleul; pendant le temps qu'elles opèrent, on boit du thé de fleurs de tilleul, ou du bon bouillon composé de bœuf ſans graiſſe, ſelon la volonté du malade, on peut auſſi la prendre dans l'hoſtie blanche en forme de bol.

Pilules. Elles ſont purgatives; on peut ſans danger les adminiſtrer à toutes perſonnes attaquées des nerfs, des vapeurs, des vertiges, des maux de tête opiniâtres, tourmentées par les humeurs hémorrhoïdales, à ceux qui ont l'eſtomac dérangé, aux perſonnes du ſexe, qui ne ſont pas bien réglées, & en général à toutes perſonnes qui digèrent mal, & qui ſont pour l'ordi-

naire conſtipées. Elles purgent parfaitement les humeurs hémorrhoïdales, l'eſtomac, les entrailles, détruiſent les humeurs froides, & les tremblemens des membres qui en proviennent; elles rétabliſſent les eſtomacs perdus, les préparent à la bonne digeſtion, & ramènent l'appétit perdu.

Uſage. Pour les maux de tête opiniâtres & les vertiges, il faut les prendre le matin deux heures avant le dîner avec quelques cuillerées de ſoupe au bouillon, & reſter chez ſoi, car elles travaillent ſur la tête. Dans tous les autres cas, on doit les adminiſtrer le ſoir à ſouper, en les faiſant prendre dans la première cuillerée de ſoupe au pain & au bouillon; on mange légèrement par deſſus, en s'abſtenant de toute nourriture, aigre, ſalée, & échauffante; on ſe couche comme à ſon ordinaire; elles ne font leur effet que le lendemain matin en procurant 2, 3, ou 4 ſelles au plus; elles n'empêchent point de vaquer à ſes affaires, même de ſortir ſi toutefois le temps n'eſt ni trop humide, ni trop froid, ou trop chaud; on peut dans tous les cas ſortir l'après-dîné.

La doſe pour les perſonnes les plus

foibles eſt de 2 pilules, pour les moins foibles de 3, pour les perſonnes d'une conſtitution ordinaire de 4, & pour les plus fortes conſtitutions de 5 juſqu'à 6 pilules au plus, & de 5 grains chaque.

Le régime exige qu'on les prenne quatre jours de ſuite, puis de deux jours l'un juſqu'à parfaite guériſon. Il exclud abſolument toute boiſſon & nourriture ſalée, aigre ou échauffante, de même que toute ſorte d'excès.

Tiſanne. La doſe eſt depuis 6 juſqu'à 8 & 10 onces, à prendre le matin à jeûn, après l'avoir fait chauffer au bain marie.

Pour en eſpérer un effet ſalutaire, il faut en prendre les 5 pintes, ſavoir, commencer par en prendre trois jours de ſuite, & continuer enſuite à la prendre juſqu'à la conſommation des 5 pintes tous les deux jours une fois ſeulement.

Après avoir pris la doſe on fera bien de manger deux heures après une ſoupe au pain & au bouillon de bœuf, & d'heure en heure juſqu'à dîner, une taſſe du même bouillon.

Vertus. Elle purifie & purge la maſſe du ſang, les glaires, rafraîchit le foie, chaſſe les parties ſabloneuſes, nétoie les reins &

purge les entrailles excoriées, elle rafraîchit le ſang, & donne le principe de guériſon à toutes ſortes de maladies de la peau, même aux maladies vénériennes.

Bouillon au bœuf à l'uſage lorſqu'on prend ladite tiſanne ou autre médecine de l'ordonnance de M. le Comte de Caglyoſtro.

Trois livres de bœuf ſans graiſſe.
Une demi-livre de petits navets.
Une demi-livre d'oignons blancs.
Trois onces de céleri.
Trois onces de carottes.
Une poignée de cerfeuil & de perſil.
Sel, autant qu'il en faut.

Faites bouillir à petit feu dans huit pintes d'eau que vous laiſſerez réduire à quatre «.

On trouvera peut-être que ces prétendus remèdes, d'un habile jongleur, ne méritoient pas d'occuper la place que nous leur avons accordée dans cet Ouvrage ; à quoi nous répliquerons que la plupart de ces formules magnifiques par leſquelles brillent encore beaucoup de livres de Médecine, ne ſont pas meilleures que les précédentes.

9.

Pain de ſeigle.

D'où peut être venue la vogue de cette mauvaiſe nourriture recommandée comme un remède tantôt curatif tantôt préſervatif, & qui nuit à la ſanté de tant de perſonnes ? Quoique la plupart des recettes de Médecine accréditées ſoient de l'invention de quelques Médecins célèbres ; eſt-il croyable qu'aucun d'eux ait pu mettre celle-ci à la mode, & que les inconvéniens de l'uſage du pain de ſeigle récent à déjeûner, aient échappé aux yeux obſervateurs des Médecins de la capitale.

» De toutes les matières, a dit M. Linguet, que l'eſtomac de l'homme peut digérer ſans ſe détruire tout d'un coup ; il n'y en a peut-être pas qui ſoit plus nuiſible, d'une digeſtion plus laborieuſe & plus accablante que le pain (de froment); elle fait un ſang épais qui circule avec peine, qui ſe corrompt aiſément : tout le monde en convient «. Les gens ſages proſcrivent le pain frais de leurs tables, parce qu'il con-

tient trop de ſubſtances mucilagineuſe ou agglutinative ; par quelle contradiction préfère-t-on au pain ordinaire, un pain composé avec la farine la plus chargée de ſubſtance agglutinative ; celle que l'on choiſit pour faire la colle ; qui devient une vraie colle dans l'eſtomac, lorſqu'elle y eſt délayée par les ſucs naturels ou par les boiſſons ; qui forme par conſéquent un chyle gluant, viſqueux ; amalgame les globules, lymphatiques & ſanguines entre elles ; les épaiſſit, gêne leur circulation, les arrête, les force de s'engorger dans les organes, & produit immédiatement des maladies ou bien y diſpoſe évidemment.

On objectera peut-être que les payſans de diverſes provinces, ne vivent preſque que de pain de ſeigle ; qu'ils ſe portent bien ; que leurs femmes ont le plus beau teint, & que les dames de Paris ont donc raiſon de prendre de la même nourriture, & d'épuiſer les paniers où cette marchandiſe eſt étalée chaque matin au Palais-Royal pour leurs eſtomacs, dans la vue de conſerver leur teint & de l'embellir. A la vérité cette nourriture paroît réuſſir aux femmes de la campagne dans pluſieurs pro-

vinces ; mais on ne peut pas eſpérer d'en tirer le même avantage à Paris, ſans remplir, dans cette capitale, toutes les conditions de la manière de vivre des payſannes. Celles-ci ne vivent pour ainſi dire que de ſubſtances végétales ; elles ne font uſage ni de conſommés, ni de viandes ſucculentes, ni de ragoûts, ni de café au lait ; &c. la partie mucilagineuſe du pain de ſeigle, eſt auſſi utile dans leur chyle pour unir entr'eux les ſucs des végétaux, qu'elle doit nuire à la conſtitution de celui des dames, déja ſurchargé des ſubſtances graiſſeuſes des animaux.

D'ailleurs les payſannes de la Franche-Comté, de la Bourgogne, de l'Alſace, de la Normandie & de l'Iſle-de-France, qui vivent de pain de ſeigle & qui ont le teint beau, boivent en même temps du vin ou du cidre. Les liqueurs fermentées ſont le diſſolvant des gommes & des mucilages ; ces liqueurs non-ſeulement diviſent la matière plaſtique du ſeigle ; elles donnent encore à tous les organes un éguillon, un degré d'activité qui rend ce pain propre à une nutrition parfaite, d'où réſulte la fraîcheur & l'embonpoint.

Les dames au contraire qui prétendent à tirer avantage de l'uſage du pain de ſeigle, n'iront pas habiter les chaumières, ſe lever avant le jour, reſpirer l'air frais des champs qui précède l'aurore, bêcher, ſarcler, récolter juſqu'à la nuit, allaiter pluſieurs enfans, comme font les femmes de la campagne; elles ne renonceront point à ſe coucher tard, à reſter au lit juſqu'à la moitié du jour, à la toilette, au boudoir, aux ſpectacles, qui abſorbent leur temps ſans laiſſer une minute pour l'exercice; elles ne ſe priveront point de pâtiſſerie, de viandes ſucculentes, de bonbons, pour n'ajouter au pain de ſeigle, dans leurs repas, qu'une poignée d'herbes ou de racines, ou du laitage, ou quelque fruits; elles ne boivent pas de vin, parce que dans le ſyſtême de philoſophie dominant depuis une vingtaine d'années, on s'eſt mis à ne boire que de l'eau. L'excès du vin produiſoit autrefois beaucoup de maladies aigües, mais elles n'étoient pas à comparer par le nombre à cette quantité de maladies chroniques auxquelles l'eau pure rend ſujettes les perſonnes qui vivent de ſubſtances animales

& de farines agglutinatives, telles que le pain de ſeigle.

Le pain de froment (ſoit dit en paſſant) n'eſt peut-être pas à l'abri d'une partie de ces reproches, ſi cette nourriture n'eſt pas aſſez diſſoute par une nutrition ſalutaire. On remarque que les jeunes perſonnes qui vivent de beaucoup de pain, boivent de l'eau, & mènent une vie ſédentaire, ſe fanent promptement, ſont ſans couleur, quelquefois jaunes, triſtes, languiſſantes; que l'appétit eſt mauvais; que les règles ne viennent point ou qu'elles ſe dérangent; enfin telle eſt peut-être la ſource de la plupart des maladies qui rendent l'exiſtence des femmes ſi douloureuſe dans toutes les circonſtances de la vie.

10.

Sur le prétendu Lithontriptique de Mademoiselle STEPHENS, extrait des *observations de Chirurgie* de M. CLARE, Chirurgien anglois. (*Voyez Tom. III, pag.* 224.). *Note du Traducteur.*

» Je ne puis m'empêcher d'obſerver, quoiqu'avec douleur, que les Membres de la Faculté ont agi contre la dignité de leur caractère ; d'abord en s'en laiſſant impoſer ; enſuite en portant le Gouvernement à faire emplette, à un prix exorbitant, d'un remède de bonne femme, ſous prétexte qu'il étoit capable de briſer la pierre dans la veſſie, & d'en entraîner les fragmens avec l'urine. Ce remède eſt une compoſition de ſavon & de chaux vive préparée avec différentes ſortes de coquilles ; ſubſtance connue pour être cauſtique à un très-haut degré «.

Tandis qu'on cherchoit à connoître la recette de ce remède, quelques pierres, tirées de la veſſie de ceux qui en avoient pris, furent paſſées adroitement de main en main,

comme une preuve de ſa vertu lithontriptique, parce que ces pierres avoient des inégalités & des creux ſur leur ſurface, que l'on imputoit à l'effet du remède. Mais des Médecins doivent ſavoir que les pierres ſont quelquefois formées dans la veſſie avec de telles inégalités, de tels creux ſur leur ſurface, qu'on les prendroit pour de véritables éroſions. L'obſervation m'en a fourni pluſieurs exemples : tant la Nature eſt variée dans la formation des concrétions calculeuſes «.

» D'après les éloges exceſſifs donnés à ce remède nouveau, comme on l'appelloit, il n'eſt pas extraordinaire que le Gouvernement ait deſiré de s'en procurer la recette, à quelque prix que ce fût, pour la publier enſuite à l'avantage du genre humain. Mais ce deſir du Gouvernement, lui fait autant d'honneur, qu'il jette de diſcrédit ſur ceux qui le conſeilloient, puiſqu'ils ne devoient pas ignorer que les ſubſtances douées de qualités capables de diſſoudre la pierre, ne peuvent pénétrer & ſéjourner dans la veſſie, ſans nuire à cet organe «.

» Comme il ne faut rien déguiſer, & encore moins taire la vérité dans une matière

tière de cette importance, je vais dire un mot des expériences faites par le Docteur Whytt, à ce ſujet. Ce Médecin, après avoir conſidéré les inconvéniens, & quelquefois les accidens, qu'entraîne l'uſage de ces ſpécifiques tant vantés, réſolut de retrancher du remède ci-deſſus, le ſavon, & d'eſſayer quelle ſeroit la vertu de l'eau-de-chaux pour diſſoudre la pierre. Il verſa d'abord ſur des fragmens de calculs, de l'eau préparée avec de la chaux vive commune. Il eſſaya enſuite la propriété de la chaux animale & il répéta ſes expériences avec celle d'écailles d'huîtres & de pétoncles bien calcinées, dans la proportion d'une livre, diſſoute dans 7 ou 8 pintes d'eau. Il obtint du ſuccès de l'une & de l'autre eau-de-chaux; mais il découvrit bientôt que celle préparée avec les écailles d'huîtres & les pétoncles, étoit plus puiſſante pour diſſoudre les calculs que l'eau-de-chaux ordinaire. La doſe qu'il recommande eſt de 4 pintes par jour pour un adulte, & moins à proportion pour les enfans. Il s'étend avec complaiſance ſur les heureux ſuccès de cette méthode. Toute cette diſſertation eſt digne d'être lue. Méad, *Œuv.* vol. III, chap. 10 «,

II.

Sur de prétendus guériſſeurs des deſcentes, extrait de la traduction du même ouvrage de M. Clare, *ci-devant pag.* 310.

» Un Praticien, dont on parloit beaucoup pour le traitement des deſcentes, & dont on avoit ſouvent ſuſpecté l'habileté & les guériſons, propoſa, il y a quelques années, de ſoumettre à l'examen un certain nombre de malades, qu'il diſoit avoir guéris radicalement. Ces pauvres gens, ayant leurs bandages appliqués, & perſuadés eux-mêmes qu'ils étoit parfaitement guéris, ſe préſentèrent; mais leur ayant fait ôter leurs bandages, ils virent leur erreur, car leurs deſcentes reparurent ſur-le-champ «.

» J'ai deux autres exemples qui témoignent contre la fourberie des guériſſeurs de deſcentes. Le premier eſt celui d'un homme qui me fit part de la manière cruelle dont il avoit été traité. Son affaire ne m'étoit pas étrangère; elle avoit été plaidée dans la ſalle de *Weſtminſter*. Voici le fait. Un Empirique, il y a quelques

années, lui intenta une action, demandant une ſomme exorbitante pour le traitement d'une deſcente. Cet homme examiné par ordre des Juges, ſe trouva n'avoir pas eu de deſcente, mais un abcès qui fut ouvert avec la lancette; ce que l'on n'auroit certainement pas fait, s'il y eût eu une deſcente, puiſque dans ce cas cette opération eût été mortelle. L'Empirique fut condamné. L'autre exemple eſt fourni par un fait abſolument ſemblable, & le Charlatan eut le même ſort«.

» Il eſt prouvé que ces malheureux ajoutent quelquefois le meurtre à leurs autres brigandanges. On les a vu opérer hardiment des malades qui ne ſe plaignoient d'aucune autre incommodité, que du poids & de la géne de leur deſcente, tandis que cette opération ne doit jamais être faite que quand la vie du malade eſt en danger«.

12.

Topique pour les hernies, par M. BARONNAT, Chirurgien.

C'eſt le remède de M. BROGNIART qui ſe régénère de ſes cendres. Nous conſeillons à ceux qui ſeroient tentés d'en faire uſage, de lire, avant de s'y décider, ce que nous en avons dit (*Tom. II, p. 529*).

13.

Remède propoſé contre la rage, par M. le Baron de BEAUVOIR, dans le *Journal de Paris, 3 Juillet.*

» DILLEN, Médecin & fameux Botaniſte anglois, préſente *comme certain* contre la rage une plante très-commune, & que l'on prend après l'avoir réduite en poudre. Cette plante, qui ſe trouve aux pieds de preſque tous les arbres des forêts, eſt celle que Linné appelle *Lichen caninus* «. Le plus grand mal que feroit ce remède, ſeroit de capter

une confiance dangereuſe, qui détourneroit d'employer les remèdes convenables, & ce mal ſeroit irréparable.

14.

Compoſition ſouveraine pour blanchir la peau, par Madame RUFFER, approuvée (dit l'imprimé) par M. DE GARDANNE, Médecin à Paris.

Une bouteille qui nous eſt tombée ſous la main, & qu'on nous a dit être pleine de cette compoſition, contenoit une ſubſtance cauſtique très-diviſée.

15.

Electricité du ſieur MOLENIER.

L'électricité médicale cultivée pendant plus de quarante ans par plus de deux cents ſavans, ſans que les effets ſalutaires de cet agent ſe ſoient manifeſtés aux yeux des obſervateurs impartiaux, n'eſt qu'une ſcience précaire; on ne doit pas être ſur-

pris de la voir ſervir d'agent à la cupidité des Charlatans de la Phyſique, & ſe convertir même dans leurs mains en une jonglerie dangereuſe.

C'eſt ce qui arrive aujourd'hui à ce fluide dans les mains du ſieur Molenier, ſoi-diſant Médecin privilégié, *Inſpecteur-général des remèdes* que vendent les privilégiés, & auteur d'une brochure nouvelle, intitulée : *Eſſai ſur le phénomène de l'électricité & les avantages qu'on en peut tirer ; ſuivi d'un petit diſcours ſur les mouvemens que l'amour fait éprouver.* Voyez *Tom. I, pag.* 167.

16.

Du mulſum des anciens.

On a vanté dernièrement une recette d'une eſpèce de vin médicamenteux, compoſé de ſommités de cerfeuil & de petite abſynthe infuſées dans du vin blanc, & d'eau miellée ; on a voulu accréditer ce mélange en lui donnant le nom de *mulſum* ou vin miellé qui étoit en uſage chez les anciens. A l'exception des plantes qu'on y ajoute ; dont le ſuccès ne peut être

qu'équivoque, on a un mulſum préférable à celui des anciens, ſi l'on ajoute au vin du ſucre, qui remplace le miel avec toute ſorte d'avantage.

17.

Eau de fleurs de Veniſe.

On vend cette eau avec un imprimé dans lequel on la recommande » pour les boutons, les rouſſeurs, les élevures, les taches de toute eſpèce; pour le hâle, la peau brunie, les rougeurs; pour conſerver la peau, la rendre douce & l'entretenir dans une blancheur agréable; pour fortifier & conſerver la vue & diſſiper les chaleurs, les inflammations & les foibleſſes dont les yeux ſont affectés; enfin pour détruire les vermiſſeaux, & pour adoucir & unir les peaux dures & rudes «. Or, il faut ſavoir que l'imprimé avertit » qu'il y a une foule de *petits vermiſſeaux* qui naiſſent, périſſent & ſe régénèrent dans la peau, la rendent inégale, y cauſent des démangeaiſons, & que l'eau de Veniſe les détruit «. L'auteur a pris l'humeur ſébacée qui remplit les petits ori-

fices des glandes du même nom, & qui, à raiſon de ſa conſiſtance, ſort quand on preſſe une de ces glandes ſous la forme d'un petit ver, pour un vermiſſeau réellement vivant, qui auroit ſon habitation dans la peau, & qui, ſelon lui, vit, meurt, & ſe régénère dans cette membrane. Seroit-il étonnant que l'eau *admirable* en queſtion détruisît facilement une vermine qui eſt un être de raiſon ?

18.

Traitement électrique de MM. LE DRU, *Journal de Paris*, 20 *juin.*

En publiant de temps en temps leurs annonces, MM. le Dru répètent un avis dont nous n'avons pu découvrir le motif & qu'on ne peut regarder que comme une plaiſanterie. » Il eſt toujours eſſentiel, diſent-ils, que l'état de la perſonne indiſpoſée ſoit conſtaté par un Officier de ſanté &, s'il eſt poſſible, *par un Médecin de la Faculté de Paris* (*Voyez* 1783, *pag.* 486). Perſonne n'a jamais douté qu'il ne fût auſſi poſſible à MM. les Médecins de la Faculté de Paris de conſtater l'état des malades qui

vont aux traitemens de MM. le Dru qu'à d'autres Médecins de remplir exactement cette fonction.

Quelques journaliſtes n'éprouvent aucune répugnance à annoncer les opérations de MM. le Dru ſous le titre *Médecine* : qu'ils inventent donc un autre mot qui déſigne la ſcience du Médecin, & empêche de la confondre avec la méchanique.

19.

Eau de QUERTAN & ANDOUCET (*Tom. II, pag.* 541.)

Cette eau dont l'annonce ſe diſtribue preſque continuellement dans les avenues du Palais-Royal, ſe fait ainſi, ſelon M. A..... Médecin.

» Prenez du mercure revivifié du cinnabre ſix ou huit livres, mettez-le dans un ſachet de toile très-ſerrée, que vous ſuſpendrez dans la cucurbite d'un alembic après l'avoir remplie d'eau; adaptez enſuite le chapiteau de l'alambic & diſtillez. Reverſez l'eau reçue dans le récipient ſur le ſachet de mercure & diſtilez de nouveau

jusqu'à ce que le minéral ait subi neuf distillations «.

Cette liqueur n'est pas plus efficace que l'eau dans laquelle on auroit fait bouillir du mercure ; elle n'a aucune efficacité ; elle elle ne guérit jamais ; mais elle a sur les autres remèdes mercantilles exposés en vente, l'avantage de n'occasionner aucune suite fâcheuse; elle laisse même quelquefois au régime & à la quantité d'eau que les malades mêlent avec cette marchandise, la faculté de détruire le virus vénérien dans les sujets bien organisés & sobres ; mais le plus souvent l'usage de l'eau de Quertan tient les malades dans une sécurité qui favorise les ravages affreux d'une maladie qui non-seulement détruit l'organisation des sujets, mais encore altère celle de leurs enfans.

20.

Eau végétale de BALLON.

Ce M. Ballon, ſoi-diſant *Médecin de la marine à Marſeille*, entre en concurrence avec le ſieur Laffecteur & ſes ayant cauſe, & prétend comme lui débiter, non pas un rob, mais une eau uniquement composée de végétaux, dans laquelle il n'entre point de mercure; il rejette la méthode des autres débitans de drogues antivénériennes, qui font des livres d'atteſtations & de lettres écrites, pour demander ou approuver des poudres, pilules, &c. Mais il s'agit d'une eau; la choſe eſt bien différente.

Il eſt donc prouvé (comme l'aſſure M. Ballon, par les expériences de M. Ballon lui même) » dans la province & hors du royaume, que l'eau végétale eſt *admirable* pour tous les maux vénériens de quelque nature & quelqu'invétérés qu'ils ſoient. — Cette eau guérit d'ailleurs toujours, ſelon l'autorité de M. Ballon, le maraſme, les maladies de la peau, les plaies, & toutes les bleſſures, les pâles couleurs des

filles, *ſur-tout lorſqu'elles ne ſont pas réglées*, l'épilepſie, les vers. — On a ſoupçonné, ajoute M. Ballon, dans cette eau une diſſolution de ſublimé, c'eſt une inculpation haſardée ou une erreur «. L'auteur ne répond à l'une & à l'autre qu'en affirmant poſitivement le contraire.

21.

Recette des dragées de KEYSER, *qui ont été proſcrites des hopitaux; & dont il y a cependant encore des partiſans.*

Prenez un gros de mercure précipité de l'acide nitreux par l'alkali fixe du tartre; verſez deſſus environ deux livres de vinaigre ordinaire diſtilé; chauffez le mélange au bain de ſable ſans le faire bouillir, ayant ſoin de remuer ſouvent; filtrez la liqueur tandis qu'elle eſt chaude, elle fournira par ce réfroidiſſement un ſel qui ſe criſtalliſe très-promptement en petites lames minces, brillantes & argentines.

» Keyſer, dit M. A...., qui n'étoit pas Chymiſte, ne s'y prenoit pas ainſi pour obtenir ce ſel; c'eſt pourquoi ſes pilules

ne produiſoient pas conſtamment les mêmes effets. Il agitoit fortement le mercure dans de grands baquets de chêne, & le réduiſoit en poudre plus ou moins ſubtile, qu'il faiſoit enſuite diſſoudre dans le vinaigre. On conçoit que le mercure n'étant pas également diviſé, le ſel devoit varier ainſi que ſes effets. Pour préparer ſes dragées, Keyſer réduiſoit ſon ſel en poudre, le mélangeoit avec du ſucre ou de la manne, & formoit ſes pilules par le moyen d'un peu d'eau gommée «.

Le ſel acéteux mercuriel eſt peu ſoluble dans les humeurs, il ne peut guère agir que comme purgatif; il pénètre encore plus rarement que toutes les autres préparations mercurielles dont on fait uſage intérieurement dans les *villi* des inteſtins; il ne peut donc guérir une maladie dont le ſiége eſt dans le ſang. Ce qui a achevé de décréditer les pilules de Keyſer & de faire proſcrire ce remède en faveur duquel on avoit ſurpris la confiance d'un Miniſtre, c'eſt l'inégalité de ſes effets, eu égard au mélange inexact des ingrédiens, & ſur-tout les coliques & tranchées qu'opéroit la décompoſition du ſel dans les inteſtins.

22.

Eau anti-aphrodiſiaque de M. MARIE-DUCLOS, ſoi-diſant Chymiſte.

En 1775 (*Voyez Tome I, pag.* 167), c'étoit une eau *admirable & univerſelle* que M. Duclos débitoit, ou plutôt qu'il ne débitoit pas, puiſqu'il a changé ſon objet de commerce. Mais il a donné à ce dernier un beau grand nom, plus ſonore que les deux autres. La première eau étoit pour les maladies vénériennes, celle-ci pour les maladies de la peau.

23.

Sirop fondant de la Société Royale de Médecine, *ci-devant pag.* 267.

C'eſt un bien mauvais remède, qui peut être bien dangereux : quelles raiſons inconcevables peuvent avoir déterminé cette Compagnie à le préférer à pluſieurs autres bons remèdes, qui ſont également connus.

24.

Tisanne de LE RAGOIS.

Nous ignorons ce qui compose cette drogue; elle a précipité, de notre connoissance, la mort d'un homme, incurable à la vérité, que le Ragois avoit promis de guérir, & qui est mort avec la troisième portion de la drogue dans le corps. Voici le procès-verbal de l'ouverture du cadavre. On en conclura naturellement que les remèdes de Charlatans sont dangereux jusques dans les cas qui ne laissent aucun espoir de guérison.

Nous Docteurs en Médecine, ayant assisté, ce jourd'hui 8 janvier 1787, a l'ouverture du cadavre de M. *Charleuf*, mort subitement le matin du même jour, vers les sept heures, avons observé ce qui suit:

1°. L'artère mammaire où l'on avoit présumé un anévrisme, a paru dans son état naturel quoique le cours du sang pût y avoir été gêné par les dérangemens ci-après.

2°. La veine axillaire un peu étranglée par un vice de conformation entre la clavicule & la première côte.

3°. Le médiaſtin a paru fortement adhérent, & comme cartilagineux vis-à-vis de la portion ſupérieure du cœur.

4°. Le péricarde a été trouvé plein d'un ſang déja coagulé du poids de plus d'une livre.

5°. Le cœur étoit flétri & abſolument vuide de ſang, ainſi que l'aorte & la veine-cave. Les vaiſſeaux pulmonaires en contenoient à l'ordinaire.

6°. L'aorte formoit un grand ſac dont les parois étoient amincis, fort dilatés, & crevés. La dilatation formant le ſac anévriſmal auroit pu admettre le poing d'un homme; elle s'étendoit depuis la naiſſance de l'aorte juſqu'au-deſſus du péricarde, qui lui étoit fort adhérent.

La crevaſſe de cet anévriſme a été la cauſe peu équivoque de la mort ſubite, ainſi qu'on l'avoit annoncé; elle n'étoit ſuſceptible d'aucun remède, & il ne pouvoit jamais y avoir lieu à guériſon.

Les poumons & tous les autres organes ont paru dans leur état naturel.

A Paris le 8 Janvier. *Signé* MENURET, RIGAULT, RETZ.



TABLE

Des matières contenues dans ce Quatrième Volume (1).

AUTEURS.

(1) Les Articles précédés d'un * ſont ceux que nous avons cru devoir mettre à l'*Index* pour avertir de s'en défier.

MALADIES.

Constipation,

REMÈDES.

de

FIN.

POST SCRPITUM.

Ordre du Service des Hôpitaux militaires, ou Détails des précautions que les Officiers de Santé, les principaux Employés, & les Servans de toute espèce, doivent prendre pour assurer le succès du traitement des Malades; par M. Daignan, Médecin à Paris: *avec Cette épigraphe.*

» Je le répete encore, & ne saurois, je crois, le
» dire assez; la moindre négligence sur les Hô-
» pitaux peut causer un plus grand dommage
» que vingt batailles des plus sanglantes «.

L'École de Mars.

L'Auteur de cet Ouvrage vient enfin d'obtenir main-levée de l'interdiction qui avoit été prononcée par M. le Maréchal de *Ségur*, & le Public va devoir à

M. le Comte *de Brienne* la ſatisfaction de lire des vérités, dont le Miniſtre précédent avoit cru devoir empêcher la publicité. Il ne nous appartiendroit pas de nous permettre les réflexions que cette diverſité d'opinion pourroit faire naître. Il ſuffira de renvoyer le Lecteur au compte que nous avons rendu de l'Ouvrage de M. Daignan (*Tom. II*, *pag.* 122). Les perſonnes qui pourront le lire à préſent y trouveront d'excellentes vues, dirigées par une longue expérience; ils déploreront les abus qui infeſtent les Hopitaux militaires; ils applaudiront aux moyens propoſés pour y obvier; ils ne concevront pas les motifs de la diſgrace où cet Ouvrage a langui pendant deux ans.

Pluſieurs autres Médecins ſe ſont élevés, à l'exemple de M. Daignan, contre les déſordres qui règnent communément dans les Hopitaux militaires, avec un héroïſme d'autant plus remarquable que cette franchiſme a paru déplaire à quelques Miniſtres. M. Dazille, dans ſon Ouvrage *ſur les maladies des climats chauds*, » cite un trait qu'il ne faut pas paſſer ſous ſilence parce qu'il honore la manière dont les Eſpagnols adminiſtrent leurs Hopitaux

militaires. Lors de la réunion des armées navales de France & d'Espagne dans la ville du Cap, les Entrepreneurs françois, selon M. Dazille, s'étant conduits avec une avarice qui a été funeste aux troupes, on remit un hospice aux Chefs de l'armée espagnole. » Ceux-ci en firent également un » Hopital, pour une partie de leurs soldats; ils l'administrèrent par économie aux » frais du Roi d'Espagne, comblèrent les » puits (de mauvaise eau) que les François » avoient creusés, firent venir leurs eaux » du haut de la ville, & aux yeux de l'une » & de l'autre Nation, ils sauvèrent presque tous leurs malades «.

La négligence est sur-tout à son comble de la part des Administrateurs, eu égard aux convalescens. » Un homme à peine rétabli, ne respirant, au milieu des malades & des mourans, qu'un air infect, retombe souvent dans un état pire que le premier, & succombe à une maladie putride qui règne habituellement dans l'Hopital. Nous ne craignons pas d'assurer que dans un des plus beaux & des plus magnifiques établissemens de Louis XIV, de jeunes personnes, lorsqu'elles ont été in-

commodées, juſqu'à ce qu'elles ſoient en état de retourner à leurs claſſes, vivent, couchent & mangent dans la même ſalle d'infirmerie, où il y en a de très-malades & attaquées de diverſes maladies. Il n'y a perſonne qui ne ſente combien il ſeroit important de les transférer dans une autre ſalle, lorſqu'elles ſont convaleſcentes, ou lorſqu'elles n'ont que de légères incommodités. Nous aſſurons ce fait, parce que nous en avons été témoins, & qu'il ne peut être démenti. Puiſſe cette réflexion être de quelque utilité à une maiſon, qui, à tant d'égards, mérite le reſpect, l'hommage & l'attention du Public «. *Eſprit des Journaux*, Juillet 1786, *pag.* 75.

Il y auroit d'autres réflexions importantes à faire ſur l'utilité des vaiſſeaux d'Hopitaux, & ſur les malheurs attachés à leur défaut. Nous y reviendrons dès que les circonſtances en fourniront l'occaſion.

A Paris, chez CLOUSIER, Imprimeur du ROI, rue de Sorbonne. 1787.

AUTRES OUVRAGES de M. RETZ, Médecin ordinaire du Roi, ſervant par Quartier, ci-devant Médecin ordinaire des Hopitaux de la Marine à Rochefort, pendant la dernière guerre, qui ſe trouvent chez le même Libraire.

I.

MÉTÉOROLOGIE appliquée à la Médecine & à l'Agriculture, Ouvrage qui a remporté le Prix, au jugement de l'Académie de Bruxelles en 1778, *ſur cette queſtion.*

Décrire la température la plus ordinaire des ſaiſons aux Pays-Bas, en indiquer les influences, tant ſur l'économie animale que végétale; marquer les ſuites fâcheuſes que peuvent avoir des changemens notables dans cette température, avec les moyens d'y obvier,

Avec un TRAITÉ *d'un nouvel Hygromètre comparable*, in-8, avec figures,

II.

Recherches Pathologiques, Anatomiques & Judiciaires, sur les signes de l'empoisonnement; ou Réponse à cette Question :

Quels sont, dans les Malades & les Cadavres, les signes certains, d'après lesquels un Médecin puisse décider qu'un homme a été empoisonné par un corrosif, lorsqu'il lui faut éclairer les Juges sur ce délit? *in* 8.

III.

Mémoires pour servir à l'Histoire de la Jonglerie, dans lequel on démontre les phénomènes du Mesmérisme, 1784, seconde édition, in-8. avec figures.

IV.

Fragmens sur l'Electricité humaine, premier Mémoire, *contenant les motifs & les moyens d'augmenter & de diminuer le fluide électrique du corps humain dans les Maladies qui l'exigent.*

Second Mémoire, *contenant des recherches sur la cause de la mort des personnes foudroyées, &*

ſur les moyens de ſe préſerver de la foudre, 1785, *in*-12.

V.

DES MALADIES de la Peau, particulièrement de celles du viſage & des affections morales qui les accompagnent ; leur origine, leur deſcription, leur traitement ; ſeconde édition, augmentée, 1786, in-12, *avec figures.*

V I I.

PRÉCIS ſur les Maladies Epidémiques, qui ſont les ſources de la mortalité, parmi les Gens de guerre, les Gens de mer, & les Artiſans. Avec la concordance des Moyens de prévénir & de guérir ces maladies, ſelon les réſultats de la pratique de SYDENHAM, CHIRAC, LIND, MONRO, PRINGLE, BERTIN, STRACK, CLARKE, LUDADOU, & RETZ, in-12.

V I I.

NOUVELLES inſtructives, bibliographiques, hiſtoriques & critiques de Médecine, Chirurgie & Pharmacie ; ou recueil raiſonné de tout ce qu'il importe d'apprendre, pour être au courant des connoiſſances & à l'abri des erreurs relatives à l'Art de guérir, 4 vol. in-18.

